3391
9082

Palat XLIV 275 (2

VIE
DE
LAURENT DE MÉDICIS.

TOME SECOND.

La présente traduction est mise sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Nous poursuivrons devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'édition contrefaite : deux exemplaires de cette édition originale sont, en vertu de la loi, déposés à la bibliothèque nationale.

Treuttel et Würtz.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez les mêmes libraires.

Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce, traduite de l'allemand de Meiners, 5 vol. in-8°.

Botanique pour les femmes et les amateurs des plantes, par Batsch, traduite de l'allemand par B***, membre associé de l'Institut national, 1 vol. in-8°. avec fig. coloriées.

La bataille d'Hermann, bardit de Klopstock, traduit de l'allemand, avec un discours préliminaire, par Cramer, 1 vol. in-8°.

Précis des évènemens militaires, *ou* Précis historique de la campagne de 1799, contenant une relation parfaitement exacte de toutes les opérations de la guerre, depuis la reprise des hostilités, rédigée d'après les rapports officiels et les avis particuliers les plus sûrs, accompagnée de notes, de cartes et plans. Il en paroît un cahier tous les mois.

Journal général de la littérature française, *ou* Répertoire méthodique des livres nouveaux, cartes géographiques, estampes et œuvres de musique qui paroissent successivement en France, accompagné de remarques analytiques et critiques. (Seconde année.)

Cet ouvrage a pour but de faire connoître à la France et à l'étranger les ouvrages nouveaux qui intéressent la littérature, les sciences et les arts; il réunit de bonnes et courtes notices de tout ce qui se publie, et offre une collection peu voluminense et complète, peu coûteuse et commode à consulter, en rangeant les articles par ordre de matières.

Il en paroît un cahier tous les mois.

VIE

DE

LAURENT DE MÉDICIS,

SURNOMMÉ

LE MAGNIFIQUE;

Traduite de l'Anglais de William Roscoe, sur la seconde édition.

Par François THUROT.

TOME SECOND.

LONDRES,

Et se trouve

A PARIS ET A STRASBOURG,

Chez Treuttel et Würtz, libraires.

1800.

L'ouvrage de Harris, intitulé : *Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la Grammaire universelle*, avec des notes et des additions, par le traducteur (F. Thurot), se trouve chez Ch. Pougens, libraire, quai Voltaire, nº. 10.

VIE

DE

LAURENT DE MÉDICIS.

CHAPITRE VI.

Efforts de Laurent pour assurer la paix de l'Italie. — Origine de l'idée d'un équilibre des puissances chez les modernes. — Conspiration de Frescobaldi. — Les Turcs chassés d'Otrante. — Les Vénitiens et le pape attaquent le duc de Ferrare. — Laurent entreprend de le défendre. — Les Florentins et les Napolitains ravagent les terres du pape. — Le duc de Calabre défait par Robert Malatesta. — Progrès des armes vénitiennes. — Sixte abandonne et excommunie ses alliés. — Congrès de Crémone. — Mort de Sixte IV. — Jean-Baptiste Cibo lui succède, et prend le nom d'Innocent VIII. — Laurent gagne la confiance du nouveau pape. — Les Florentins tentent de reprendre la ville de Sarzana. — Prise de Pietra-Santa. — Laurent se retire aux-bains de Saint-

Philippe. — Le pape forme le projet de s'emparer du royaume de Naples. — Laurent soutient le roi contre les entreprises du pape. — Il détermine les Florentins à prendre un parti décidé. — Il réconcilie le roi avec le pape. — Il réprime l'insurrection d'Osimo. — Prise de Sarzana. — Laurent protége les petits états d'Italie. — Le roi de Naples enfreint son traité avec le pape. — La paix est rétablie de nouveau. — Examen du gouvernement de Florence. — Réformes que Laurent y établit. — Prospérité de l'état de Florence. — Haute réputation de Laurent. — Tranquillité générale de l'Italie.

AUSSITÔT après que les hostilités eurent cessé entre Sixte IV et la république de Florence, Laurent s'occupa de l'exécution des vastes plans qu'il avoit conçus pour assurer une paix durable à l'Italie, et qui font le plus grand honneur à sa vie politique. Chaque jour sembloit confirmer et accroître l'autorité qu'il s'étoit acquise par sa conduite dans les derniers événemens, et il parut n'avoir d'autre desir que de la faire servir à l'accomplissement des vues les plus sages et les plus salutaires. Quels que fussent, au reste, les motifs

particuliers qui le dirigèrent dans cette grande entreprise, il la suivit avec une constance inébranlable et une profonde politique, dont le succès passa ses plus hautes espérances.

La situation de l'Italie à cette époque ouvroit un champ très-vaste à l'exercice des talens politiques. La multitude des états indépendans dont elle étoit composée, l'inégalité de leurs forces, les vues ambitieuses des uns, les craintes toujours actives des autres, tenoient le pays tout entier dans une agitation et dans des alarmes continuelles. La proximité de ces états les uns à l'égard des autres, les bornes étroites de leur domination respective, exigeoient, dans les cas de rupture, une promptitude de décision dont aucune époque subséquente de l'histoire moderne n'a offert d'exemples. Si l'on avoit à craindre les conséquences d'une déclaration de guerre, on recouroit sans scrupule à la trahison domestique; et lorsque ce moyen ne réussissoit pas, on avoit de nouveau recours à la voie des armes. Le mode de conduite adopté par la cour de Rome surtout rompit tous les liens de l'ordre social, et convainquit les esprits qu'elle ne regardoit comme illégitime rien de ce qui étoit convenable à ses intérêts. Il étoit donc essentiel d'établir une sorte d'équilibre entre les intérêts opposés de ces divers gouvernemens, de défendre les foibles contre

l'oppression de ceux qui étoient plus puissans, et de les réunir tous en un corps assez fort pour pouvoir d'un côté résister avec avantage à la puissance formidable des Turcs, de l'autre repousser les incursions des Français et des Allemands, devenus les uns et les autres des objets de terreur pour les nations moins belliqueuses de l'Italie; et ce fut vers ce but important que se dirigèrent tous les efforts de Laurent. Le dessein de garantir le territoire de Florence contre les usurpations de voisins plus puissans qu'elle, fut peut-être ce qui lui inspira un projet aussi étendu; mais ce motif ne parut entrer dans l'exécution que comme partie accessoire, mais nécessaire, du systême général qu'il vouloit établir. C'est à cette époque qu'on peut faire évidemment remonter l'origine de ces vues d'équilibre politique, qui furent développées et agrandies dans le siècle suivant, et auxquelles on donna depuis le nom de balance des puissances. Véritablement il y avoit presque toujours eu, entre les divers états de l'Italie, des alliances dues au hasard des circonstances, aux liens de la parenté, à des motifs d'affection personnelle, de voisinage ou d'intérêt; mais ces liaisons, qui n'étoient que partielles et momentanées, tendoient plutôt à diviser le pays en deux ou plusieurs partis puissans, qu'à contrebalancer les intérêts des gouvernemens individuels,

de manière à produire en dernier résultat une tranquillité durable et universelle (1).

---

(1) On croit communément que l'idée d'un système d'équilibre propre à assurer aux gouvernemens compris dans la même sphère d'action politique la possession de leurs territoires respectifs et le maintien de leurs droits existans, est due aux modernes et aux chefs des divers états de l'Italie dans le quinzième siècle. (ROBERTSON's *Hist. of Charles V*, vol. I, sect. II.) Mais M. Hume a tenté de faire voir que ce système, s'il n'étoit pas réduit en théorie, fut du moins adopté dans la pratique par les anciens états de la Grèce et par les gouvernemens voisins. (*Essays*, vol. I, part. II, *Essay* 7.) Ces deux opinions ne paroissent pas difficiles à concilier. Toutes les fois que les hommes se sont réunis en société (et aucun monument historique ne nous les montre dans un autre état), la conduite d'une tribu ou d'une nation a été déterminée par la volonté générale, et les états, comme les individus, ont eu leurs antipathies et leurs préférences, leurs jalousies et leurs craintes. Les puissans ont tenté d'opprimer les foibles, et ceux-ci ont cherché dans leur union mutuelle un refuge contre cette oppression. Il ne paroît pas que les anciens états de la Grèce, quoiqu'ils se fussent élevés à un grand degré de civilisation, aient connu des principes de politique plus raffinés; ils poursuivoient leurs conquêtes tant que les circonstances les favorisoient, et ils ajournoient toutes précautions de sûreté jusqu'au moment du danger. La masse prépondérante de la république romaine entraîna dans sa sphère d'attraction tout ce qui résistoit à son influence; et les violentes commotions qui, dans le moyen âge, divisèrent ce vaste corps, en donnant de

Mais, avant que de s'engager dans cette importante entreprise, Laurent eut encore des dangers personnels à courir. La modération de sa conduite n'avoit pu ni éteindre ni calmer la soif insatiable de vengeance qui brûloit dans le sein de Jérôme Riario. Déjoué dans ses projets ambitieux par la supériorité des talens de Laurent, il eut encore une fois recours aux infames moyens de la perfidie ; et, à l'aide de quelques exilés florentins, il trouva dans Florence même les instrumens de son exécrable dessein. A leur instiga-

---

nouvelles formes à ses parties, et leur imprimant des directions vagues et excentriques, forcèrent de remettre à une époque éloignée toute possibilité d'un système d'action régulière. Les événemens qui se passèrent en Italie pendant le quatorzième et le quinzième siècle, ont, à la vérité, beaucoup de ressemblance avec ceux qui eurent lieu dans les états de la Grèce ; mais ce ne fut que vers la fin du siècle dernier qu'on vit un système de sécurité et de paix générale se développer clairement, et qu'on prit des précautions pour en assurer la durée. Quelque simple que cette idée puisse paroître aujourd'hui, il faut considérer qu'elle n'a pu être adoptée avant que l'esprit humain, et par conséquent les maximes des états, eussent subi des changemens importans ; il a fallu rejeter les vues d'agrandissement ; la guerre n'a dû avoir pour objet que la sécurité, et non pas les conquêtes ; sur-tout il a fallu trouver un œil capable de discerner, et un esprit capable d'embrasser des objets d'une aussi vaste étendue.

tion, Battista Frescobaldi, avec deux complices seulement, entreprit d'assassiner Laurent dans l'église des Carmes, le jour de l'Ascension, le dernier du mois de mai 1481. Cette trame ne fut pas conduite avec autant de secret que celle que nous avons deja rapportée : les amis de Laurent veilloient à sa sûreté. Frescobaldi fut arrêté; et ayant déclaré ses complices dans son interrogatoire, il fut exécuté avec eux le 6 du mois suivant (1). La trahison de Frescobaldi occasionna dans Florence une surprise générale, et fut presque regardée comme une preuve de démence. Il avoit été consul de la république à Pera; et c'étoit à sa requête que Bandini, le meurtrier de Julien, avoit été livré par Mahomet II. Cependant, ni l'atrocité du crime, ni la terreur de l'exemple, ne l'avoient pu détourner d'une entreprise du même genre. Cette circonstance fit sentir à Laurent la nécessité d'être plus sur ses gardes contre des ennemis d'une si profonde scélératesse; et, déplorant la dépravation de ce siècle, qui rendoit de pareilles précautions nécessaires, il ne se montroit guère en public qu'environné d'un nombre de partisans et d'amis éprouvés. Sa conduite à cet

(1) Les autres conspirateurs étoient Filippo Balducci, et Amoretto, fils naturel de Guido Baldovinetti. (AMM. lib. XXV.)

égard n'a pourtant pas échappé à la censure, quoique le critique eût dû, par décence, sinon par un sentiment de gratitude, s'imposer le silence sur cet objet. Nous avons déja parlé des égards qu'il eut pour Rafaello Maffei, frère de cet Antonio qui, dans la conjuration des Pazzi, s'étoit chargé d'être l'instrument immédiat de sa ruine. Cet historien n'a reconnu des bontés qu'il méritoit si peu, qu'en se prévalant d'une mesure rendue nécessaire par des perfidies multipliées, pour représenter Laurent comme un tyran orgueilleux qui n'étayoit son autorité et n'assuroit sa vie à Florence qu'à l'aide d'une troupe de vils satellites, et qui trouvoit dans la musique seulement quelque distraction à ses remords. Mais il est probable que la plume de l'un de ces deux frères ne sera pas plus funeste à la réputation de Laurent, que le poignard de l'autre ne le fut à sa vie.

Après la conclusion de la paix avec le saint siége, le premier objet qui occupa non seulement Laurent, mais encore tous les autres états de l'Italie, fut l'expulsion des Turcs d'Otrante. Dans cette vue ils formèrent une ligue à laquelle les Vénitiens refusèrent de s'unir. L'indifférence que le sénat de cette république manifestoit dans une occasion si alarmante, ne fit que donner une nouvelle force aux soupçons qu'on avoit déja

que Mahomet II avoit entrepris cette guerre à la sollicitation des Vénitiens. Il est néanmoins probable qu'ils n'avoient d'autre vue, en se tenant ainsi à l'écart, que de profiter, pour s'agrandir, de la première occasion que leur offriroit l'état d'épuisement où pourroient se trouver quelques-uns de leurs voisins. Les rois d'Arragon, de Portugal et de Hongrie, se réunirent aux puissances de l'Italie. La ville d'Otrante fut attaquée par une armée formidable sous le commandement du duc de Calabre, tandis que les flottes réunies du roi de Naples, du pape et des Génois, croisoient devant le port pour empêcher qu'il n'arrivât des secours aux assiégés. Cependant la place étoit défendue avec un grand courage, et l'événement étoit encore incertain, lorsqu'on apprit la nouvelle de la mort de Mahomet II, qui avoit établi le siége de l'empire turc à Constantinople, et qui, pendant près d'un demi-siècle, avoit été le fléau de la chrétienté. A sa mort il s'éleva une dissention entre ses deux fils Bajazet et Zizim; les troupes destinées à secourir Otrante furent rappelées, et la ville abandonnée à sa destinée. Elle capitula le 10 de septembre 1481, et il fut stipulé que les Turcs auroient la permission de retourner librement dans leur pays; mais le duc de Calabre, au moment de la reddition de la place, trouva un prétexte pour éluder le traité, et retint prison-

niers environ quinze cents Turcs, qu'il employa dans la suite dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir.

Tandis que les autres états de l'Italie étoient ainsi engagés dans la défense de la cause commune, les Vénitiens s'étoient occupés des moyens de s'emparer des domaines d'Hercule d'Est, duc de Ferrare; et, par l'entremise de Jérôme Riario, ils s'étoient assurés de l'appui du pape pour soutenir leurs prétentions. Le duc avoit épousé la fille de Ferdinand, roi de Naples; et cette alliance, qui contribuoit à affermir son autorité et son indépendance, s'étoit faite au grand déplaisir des Vénitiens. Le premier acte d'hostilité de ces orgueilleux républicains fut d'élever une forteresse sur une partie du territoire de Ferrare qu'ils prétendoient comprise dans les limites de leur domination. Le duc envoya sur-le-champ une ambassade à Venise pour détourner, s'il étoit possible, les intentions hostiles du sénat, et se concilier sa bienveillance par des représentations extrêmement justes et modérées, et par les protestations d'amitié les plus vives. Voyant l'inutilité de cette démarche, il eut recours à l'autorité du pape : mais Sixte étoit prévenu du rôle qu'il avoit à jouer; et feignant d'entendre les sollicitations du duc avec une apparente indifférence, il se préparoit en secret à se joindre à ses ennemis

pour l'écraser. Il n'est pas difficile de deviner par quels motifs le pape étoit influencé dans cette circonstance : si l'on parvenoit à dépouiller la famille d'Est de ses domaines, il se présenteroit plus d'une occasion de justifier les prétentions du saint siége à la souveraineté de Ferrare. Cette ville même se trouvoit au nombre de celles sur lesquelles les pontifes avoient toujours prétendu avoir des droits réels, qu'ils laissoient reposer ou qu'ils faisoient revivre suivant les circonstances; et quoique Sixte ne pût pas tout seul entrer en concurrence avec les Vénitiens dans le partage des dépouilles, il savoit très-bien que le reste de l'Italie ne manqueroit pas d'intervenir et de s'opposer à ce qu'ils s'emparassent d'un territoire qui ajouteroit si considérablement à leur puissance. Ainsi, dans la querelle à laquelle il prévoyoit bien que tout ceci donneroit lieu, Sixte ne désespéroit pas de voir passer le gouvernement de Ferrare dans sa propre famille, et d'en investir Jérôme Riario, qui travailloit avec une activité infatigable aux préparatifs de la guerre qui alloit commencer.

Dans ces conjonctures embarrassantes, il restoit au duc de Ferrare deux puissantes ressources ; l'une dans l'appui du roi de Naples son beau-père, l'autre dans le caractère reconnu de justice et de générosité de Laurent de Médicis. Ses espé-

rances ne furent point trompées : le duc de Milan, à la sollicitation de Laurent, se joignit à la ligue, et le marquis de Mantoue, ainsi que Jean Bentivoglio, embrassèrent aussi ce parti. Le commandement de l'armée des alliés fut confié à Frédéric, duc d'Urbin ; mais pour les préparatifs et la direction générale de la guerre, on s'en remit entièrement à l'activité et à la prudence de Laurent de Médicis.

Le premier objet des alliés étoit de découvrir les intentions du pape : aussi les Vénitiens n'eurent pas plutôt commencé les hostilités sur le territoire de Ferrare, qu'on fit demander à Sixte de permettre au duc de Calabre de traverser ses états avec un corps de troupes napolitaines. Son refus ne laissa plus aucun doute sur les motifs qui le dirigeoient. Le duc entra aussitôt sur le territoire de l'église, qu'il traita comme ennemi ; et s'étant emparé de Terracina, de Trevi, et de quelques autres places, il continua à s'avancer, et ne s'arrêta qu'à quarante milles de Rome. En même temps les troupes florentines attaquèrent et prirent Castello, qui fut rendu à Niccolo Vitelli, son ancien seigneur. Le résultat de ces mesures vigoureuses et inattendues fut d'obliger Sixte à appeler promptement les Vénitiens à son secours, au lieu de se joindre à eux. Le duc s'étoit tellement approché de Rome, que ses postes avancés com-

mettoient chaque jour des hostilités aux portes mêmes de la ville. Dans cette circonstance critique, le pape eut le bonheur de déterminer Robert Malatesta, seigneur de Rimini, à prendre le commandement de son armée. Ce célèbre capitaine, qui étoit alors à la solde des Vénitiens, ayant obtenu d'eux la permission de secourir leur allié, se rendit à Rome. Là, après avoir pris les dispositions nécessaires, Robert sortit à la tête des troupes du pape, qui étoient assez nombreuses, et auxquelles il ne manquoit qu'un général habile pour les mettre en état d'arrêter les progrès de leurs ennemis. Le duc de Calabre, qui attendoit d'un jour à l'autre un renfort que lui amenoit Frédéric son frère, auroit volontiers évité une action générale : mais son ennemi le pressa avec tant de vigueur, qu'il se vit forcé ou de risquer l'événement d'une bataille, ou de s'exposer au danger plus grand encore d'une retraite précipitée. Cette action fut, suivant le témoignage de Machiavel, la plus meurtrière et la plus obstinée que l'on eût vue en Italie depuis cinquante ans. Après un combat de six heures, le duc fut entièrement défait, et il ne dut sa liberté ou sa vie qu'au courage et à la fidélité des Turcs qui l'avoient suivi. Après avoir ainsi délivré le pape du danger pressant qui le menaçoit, Robert rentra dans Rome pour jouir des honneurs de sa victoire ;

mais ce triomphe ne fut pas de longue durée, car il mourut subitement peu de jours après son retour. Jérôme Riario fut violemment soupçonné de l'avoir fait empoisonner; et la conduite subséquente de Sixte et de son neveu ne contribua pas peu à confirmer ce soupçon dans l'opinion publique. A peine Robert fut-il mort, que le pape lui fit élever une statue équestre; et Riario, se mettant à la tête de l'armée que ce grand capitaine avoit naguère conduite à la victoire, entreprit d'ôter à Pandolfo, fils naturel de ce même Robert, la ville de Rimini, dont il lui avoit légué la souveraineté (1). Les brigands que Riario conduisoit avec lui auroient probablement réussi dans leur expédition, si Laurent de Médicis, à qui Pandolfo s'adressa dans sa détresse, ne s'étoit hâté d'envoyer à son secours un corps de troupes florentines, qui fit échouer cette criminelle entreprise. Riario tourna alors ses armes contre Castello, qui fut vigoureusement défendu par Vitelli, jusqu'à ce que les Florentins vinssent encore une

(1) Gli scrittori dicono che fu sospetto che egli fosse morto di veleno, et io nelle notizie private de' Malatesti ritrovo che l'autore di tanta sceleratezza fu creduto essere stato il conte Girolamo, nipote del papa, o per invidia, o pure con speranza di poter metter le mani a quello stato, non lasciando Ruberto figliuoli leggitimi. (AMM. lib. XXV.)

fois lui porter un secours décisif. Environ vers le même temps, Sixte tentoit une expédition du même genre, et avec aussi peu de succès, contre la ville de Pesaro, domaine de Constantin Sforce, qui, étant d'abord entré dans la ligue contre les Vénitiens, avoit ensuite abandonné ses alliés, et s'étoit mis à leur service. On prétend qu'il mourut de douleur de se voir frustré par eux du prix qu'ils étoient convenus de lui payer (1).

Pendant que Sixte étoit ainsi occupé à défendre ses propres domaines ou à s'emparer de ceux de ses voisins, le duc d'Urbin, à la tête d'une armée, étoit opposé à celle des Vénitiens; mais il n'avoit pu les empêcher de faire des progrès alarmans, et de prendre plusieurs villes du territoire de Ferrare. La mort de ce général (2) et la ma-

(1) FONTIUS, *in Annal.* apud FABR. vol. II, p. 235.

(2) Le duc d'Urbin et Robert Malatesta moururent le même jour, l'un à Bologne, l'autre à Rome : chacun d'eux, à la tête d'armées ennemies, ayant mis ses propriétés et sa famille sous la protection de l'autre : *A dì 12 settembre 1482, ci fu nuove el magnifico Roberto de Rimini era morto a Roma di flusso. Stimasi sia stato avvelenato. El duca d'Urbino era morto in Bologna che era andato al soccorso di Ferrara. Morirono in un dì, e ciascuno di loro mandava a raccomandare all' altro il suo stato, e l'uno non seppe la morte dell' altro.* (Ex diario Allegretti, apud FABR. vol. II.)

ladie du duc de Ferrare, qui le mettoit hors d'état de défendre avec vigueur ses possessions, donnoient aux Vénitiens l'espoir des plus brillans succès. Les avantages décisifs qu'avoient obtenus tout-à-coup ces républicains, n'étoient pourtant pas très-agréables au pape, qui, n'ayant fourni aucun secours effectif, commençoit à craindre qu'on ne voulût pas lui donner part à la dépouille, et qui jugeoit qu'un accroissement aussi considérable à la puissance vénitienne ne pouvoit guère manquer d'être funeste à sa propre sûreté. Il voyoit d'un autre côté se former sur sa tête un orage effrayant. L'empereur l'avoit menacé d'assembler un concile général de l'église, et déja Ugolino Baccio avoit été dépêché à Bâle pour mettre à exécution cette mesure, provoquée, ou du moins appuyée par Laurent de Médicis (1). Ces diverses considérations déterminèrent enfin Sixte à se détacher des Vénitiens, et à prêter l'oreille aux propositions d'une paix séparée. On conclut à Rome, sous la sanction de l'ambassadeur de l'Empire,

(1) Ugolino écrivoit de temps en temps à Laurent pour lui rendre compte du succès de sa mission. *Non et non domandate*, lui dit-il, *come questi dottori dell' università leggano con fervore le scritture ch' io ho pubblicate, qui in consilio, che più? Il papa è più inviso quì che costì, et se l'imperatore non ce la macchia, non sum sine spe di far qualcosa.* (FABR. *in Vita*, vol. II, p. 227.)

une

une ligue de cinq ans entre le pape, le roi de Naples, le duc de Milan et les Florentins, pour la défense du duc de Ferrare. Sixte, une fois engagé dans la cause commune, ne resta pas dans l'inaction. Il commença par avertir les Vénitiens de renoncer à la poursuite de cette guerre; mais voyant qu'ils n'avoient aucun égard à ses représentations, il excommunia solemnellement ceux qui un moment auparavant étoient ses alliés. Cependant les Vénitiens, sans s'inquiéter de ses censures, persistèrent dans leur dessein; et ayant pris Ficarola, ils commencèrent le siége de la ville même de Ferrare.

Dans cette conjoncture importante, on tint à Crémone un congrès, où l'on discuta les moyens d'empêcher les Vénitiens d'étendre leur domination, et d'assurer le reste de l'Italie contre les effets de leur ambition. Les personnes qui se réunirent à cette occasion étoient Alphonse, duc de Calabre, Louis Sforce, Laurent de Médicis, Louis Gonzague marquis de Mantoue, le duc de Milan; et de la part du pape, Jérôme Riario, le cardinal de Mantoue, et quelques autres individus d'un rang moins élevé. Le roi de France, connoissant le caractère de Riario, écrivit à Laurent pour l'avertir de ne pas se fier à cette entrevue (1);

(1) Dans la lettre qu'il adresse à Laurent, en date du XIII kal. febr. 1482 (apud FABR. *Adnot. et Mon.* vol. II, p. 243), il lui dit: *Alla giornata di Ferrara dove dite*

mais l'importance des résultats que l'on pouvoit en attendre l'emporta sur des considérations personnelles, et fit taire une défiance légitime. On arrêta entre autres que les Milanais tâcheroient d'opérer une diversion en attaquant le territoire vénitien, et que le duc de Calabre se hâteroit d'amener au secours du duc de Ferrare un corps de troupes considérable. Ces mesures décisives, et les excursions que faisoient les troupes des alliés sur les territoires de Bergame, de Brescia et de Vérone, mirent bientôt un terme au progrès des armes vénitiennes. Le sénat, obligé de renoncer à son entreprise sur la ville de Ferrare, et inquiet pour la sûreté de ses propres domaines, eut recours à la voie des négociations, et fut assez adroit pour décider Louis Sforce à se détacher de la coalition. Sa désertion força les alliés à consentir à des propositions de paix, qui, quoique assez favorables aux Vénitiens, assurèrent la tranquillité du duc de Ferrare contre l'ambition de ses puissans voisins, et réprimèrent l'esprit d'usur-

---

avere promesso andare, vi avrei consigliato non andasse punto, ma che guardaste bene tener sicura vostra persona; perchè non conosco nè i personaggi nè il luogo, dove v'habbiate a trovare, e v' avrei mandato uno imbasciatore di quà in vostra excusatione; nientidimanco, perchè l'avete promesso, me ne reporto a voi; et alla buona hora sia et a Dio. LUIS.

pation que cette république avoit manifesté dans les dernières circonstances et à d'autres époques plus reculées.

Au moment où les affaires de l'Italie, ainsi réglées, sembloient promettre à ce pays une paix durable, Sixte IV mourut (1). Il faut convenir que dans aucun siècle la cour de Rome n'offrit des exemples de dépravation aussi révoltans qu'à la fin du quinzième, où la scélératesse de Sixte sembloit préparer et présager les crimes encore plus horribles et plus scandaleux d'Alexandre VI, qui peu de temps après lui occupa la chaire de Saint-Pierre. L'avarice de Sixte égaloit son ambition ; il fut le premier pontife romain qui osa vendre publiquement les principales dignités de l'église : mais non content de disposer de celles qui venoient à vaquer, il en institua de nouvelles dans l'intention très-manifeste de les vendre comme les autres, et par ce moyen il parvint à tirer un bénéfice certain de la possession précaire et incertaine du siége qu'il occupoit. C'est à Sixte IV que la postérité doit l'institution des

(1) Il mourut le 12 d'août 1484, cinq jours après que la paix eut été proclamée à Rome. *O perchè fusse il termine di sua vita venuto, o perchè il dolore della pace fatta, come nemico a quella l'amazasse.* (MACH. *Ist.* lib. VIII.)

inquisiteurs de la presse, sans la permission desquels aucun ouvrage ne peut être imprimé. Véritablement il donna par là une preuve de sa prudence : il est très-naturel que ceux qui ne peuvent se dissimuler l'iniquité de leur conduite, fassent tous leurs efforts pour étouffer la voix qui peut en publier et en perpétuer l'infamie. Muratori même est obligé de reconnoître que ce pontife eut un terrible compte à rendre au tribunal de Dieu (1).

La mort de Sixte IV, qui pendant treize ans avoit embarrassé les états de l'Italie dans des querelles continuelles, étoit un présage favorable pour la durée de la paix; et le choix que le conclave fit de son successeur, sembla confirmer encore cette heureuse espérance. Giam Battista Cibò, qui réunit dans cette circonstance les suffrages du sacré collége, étoit né Génois, quoique Grec d'origine. La douceur et la politesse de ses mœurs formoient un contraste frappant avec le caractère hautain et inflexible de son prédécesseur. Au moyen des envoyés qu'il avoit à Rome, Laurent ne tarda pas à être instruit des dispositions du nouveau pape, qui prit le nom d'Innocent VIII. Il étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans au moment de son élévation au souverain pontificat, et il avoit plusieurs enfans naturels. Vespucci,

(1) MURAT. *Annal.* vol. IX, p. 538.

le correspondant de Laurent, représente ce pontife comme un homme d'un caractère foible, mais porté au bien, plutôt fait pour se laisser gouverner lui-même que pour gouverner les autres (1).

Laurent avoit senti tous les inconvéniens qui pouvoient contrarier ses vues politiques lorsqu'il se trouvoit en opposition avec le saint siége, et il apprit en conséquence avec beaucoup de joie que le pape, après son élévation, avoit manifesté l'opinion la plus avantageuse sur son compte, et avoit déclaré publiquement l'intention où il étoit de le consulter dans toutes les circonstances importantes. La puissance des autres souverains de l'Italie étoit resserrée dans les limites de leurs domaines respectifs; mais Laurent comprenoit très-bien que le pontife de Rome, indépendamment de ses possessions temporelles, exerçoit sur toute la chrétienté une influence considérable, et qui pouvoit être de la plus grande importance pour le succès de ses vues. Il s'empressa donc de mettre à profit l'occasion que lui présentoient les heureuses dispositions d'Innocent à son égard; et en peu de temps il obtint sa confiance à un tel

(1) On trouvera cette lettre, qui contient des détails assez curieux relativement à ce pontife, dans l'*Appendix*, n°. XXXIX.

degré, que ce pontife lui communiquoit les plus secrètes opérations de son administration et ses plus chers intérêts (1). Cet heureux événement fut aussi ce qui ouvrit aux Médicis la porte des dignités et des faveurs de l'église, et les éleva à ce haut degré de splendeur et de prospérité où ils parvinrent dans la suite.

L'exécution des intentions pacifiques de Laurent éprouvoit encore quelques obstacles. Pendant les troubles de l'Italie qui suivirent la conspiration des Pazzi, la ville de Sarzana, située sur les confins du territoire de Florence et de celui de Gênes, et que les Florentins avoient achetée de Ludovico Fregoso, leur avoit été enlevée de vive force par Agostino, l'un de ses fils. Les grands intérêts que les Florentins avoient à démêler, les avoient empêchés, pendant quelque temps, de songer à recouvrer cette place, sur laquelle, d'après les usages de ce temps-là, ils avoient des droits indubitables; mais ils ne furent

(1) *Assettate che saranno queste vostre cose co' Genovesi Lorenzo conoscerà che non fu mai pontefice, che amassi tanto la casa sua quanto io. Et avendo visto per esperienza, quanta sia la fede, integrità et prudentia sua, io farò tosto governarmi secondo i ricordi et pareri suoi.* Tel étoit le langage d'Innocent à l'ambassadeur florentin, Pierre Filippo Pandolfini (FABR. vol. II, p. 263.)

pas plutôt délivrés des inquiétudes et du fardeau d'une guerre extérieure, qu'ils tournèrent toute leur attention sur cet objet. Agostino, pour s'assurer un appui contre les hostilités auxquelles il s'attendoit, avoit fait une donation formelle de la ville à la république de Gênes, et continuoit de la gouverner sous la protection de cet état. En conséquence, Laurent avoit espéré que la médiation du nouveau pape pourroit déterminer les Génois, ses compatriotes, à renoncer à leurs prétentions; mais son entremise n'ayant produit aucun effet, les Florentins se préparèrent à soutenir leurs droits par la force des armes. Pour approcher de Sarzana, il falloit nécessairement passer près de la ville de Pietra-Santa, dont on espéroit que les habitans garderoient la neutralité dans cette querelle; mais un détachement de troupes florentines qui escortoit un convoi de provisions et de munitions de guerre, en passant près de cette place, fut attaqué et pillé par la garnison (1). Un témoignage si peu équivoque

(1) Machiavel, qui semble se plaire à rapporter des exemples de cette politique astucieuse qu'on le soupçonne d'avoir réduite en système, prétend que les Florentins ayant besoin d'un prétexte de rupture avec les habitans de Pietra-Santa, firent passer près de cette place une partie de leurs bagages, pour exciter la garnison à les attaquer (*Ist.* lib. VIII);

d'hostilité obligea les Florentins à s'emparer de Pietra-Santa, avant que d'attaquer Sarzana : en conséquence ils investirent la place. Cependant les Génois trouvèrent le moyen d'en renforcer la garnison, tandis que la maladie de quelques-uns des officiers florentins et l'inactivité des autres prolongeoient la durée du siége. Découragé par cette résistance, le comte de Pitigliano, l'un des généraux florentins, hasarda de conseiller aux magistrats de Florence de renoncer à cette entreprise comme étant impraticable, du moins pour la saison présente. Ces représentations, au lieu de changer la résolution de Laurent, ne firent que l'exciter à la suivre avec plus de vigueur ; à sa recommandation, le commandement des troupes de la république fut donné à Bernardo del Nero, et, bientôt après, Laurent lui-même alla joindre l'armée. Sa présence et ses exhortations produisirent le plus heureux effet sur le courage de ses concitoyens. Peu de jours après son arrivée, la place fut forcée de proposer une capitulation à

---

et Fabroni, sans qu'on puisse deviner sur quelle autorité il se fonde, attribue expressément cet artifice à Laurent de Médicis (vol. Ier, p. 127). Mais Ammirato, dont la véracité est hors de doute, réfute directement Machiavel à cette occasion : *Hor volle più tosto il caso*, dit-il, *che artificio alcuno, il quale và il Machiavelli accattando, etc.* (*Ist. Fior.* lib. XXV.)

laquelle Laurent consentit, et la ville fut mise sous la protection de la république de Florence, sans que les habitans souffrissent d'ailleurs aucun dommage (1).

Quoique la saison fût fort avancée, le projet de Laurent, après la reddition de Pietra-Santa, étoit d'attaquer immédiatement Sarzana; mais le service long et pénible auquel les troupes avoient été forcées, rendit indispensable la suspension momentanée des hostilités. Plusieurs des principaux officiers, et, entre autres, Antonio Pucci, l'un des commissaires de la république auprès de l'armée, avoient succombé aux fatigues de la guerre; et Laurent lui-même, affligé d'une maladie chronique, se vit, bientôt après, obligé d'aller aux bains de Saint-Philippe pour rétablir sa santé. Au milieu même des soins qu'exigeoit sa guérison, de nouvelles difficultés attirèrent son attention, et il eut besoin d'employer toutes ses ressources et tous ses efforts pour préserver d'une ruine totale le système de paix qu'il vouloit établir.

Ces troubles devoient leur origine à la conduite turbulente de Sixte IV, qui en avoit jeté les semences pendant sa vie, quoiqu'ils n'éclatassent qu'après sa mort. La noblesse napolitaine, irritée contre les princes de la maison d'Arragon, qui

(1) AMM. *Ist. Fior.* lib. XXV.

avoit voulu mettre des bornes à sa puissance et à son indépendance, étoit toujours prête à tout tenter pour le rétablissement de ses droits, quand elle en trouvoit l'occasion. En diminuant le pouvoir des nobles, également redoutable pour le prince et oppressif pour les peuples, Ferdinand avoit une excuse légitime de sa conduite dans l'immense avantage qui en résultoit, et il auroit trouvé un puissant appui dans l'affection de ses sujets; mais comme il ne les affranchissoit de la tyrannie des nobles que pour les opprimer lui-même, son imprudence attira sur lui tout le poids de la haine qu'auparavant ils avoient uniquement pour sa noblesse. Sixte, qui, indépendamment des motifs d'ambition personnelle qui dirigeoient ordinairement sa conduite, avoit conservé contre Ferdinand un vif ressentiment, à cause de la paix qu'il avoit conclue sans son aveu avec les Florentins, ne tarda pas à s'appercevoir de cet esprit de mécontentement. Il entretenoit des intelligences secrètes avec les barons napolitains, dont le ressentiment étoit près d'éclater lorsque la mort le surprit. Cet événement ne fit que retarder l'exécution de leurs desseins, auxquels ils ne renoncèrent pas; car à peine Innocent étoit-il monté sur le trône pontifical, qu'ils s'occupèrent de renouer avec lui l'intrigue qu'ils avoient commencée avec son prédécesseur. Ils l'invitèrent

à se ressouvenir que le royaume de Naples n'avoit été, dans l'origine, qu'un fief du saint siége, lui représentèrent l'épuisement où étoient les finances du roi, la haine que lui portoient ses sujets, soit à cause de la sévérité de son caractère, soit à cause des cruautés que le duc de Calabre exerçoit en son nom, l'exhortant à tenter une entreprise dont le succès étoit évident et immortaliseroit son pontificat. Innocent, malgré ses dispositions pacifiques, fut ébloui par l'éclat d'une pareille conquête. Il encouragea la noblesse à persévérer dans ses résolutions, et leva une armée considérable, dont il donna le commandement à Robert San-Severino; plusieurs villes considérables de l'état de Naples se révoltèrent, et Salerne arbora l'étendard du pape. A la première nouvelle de ces mouvemens hostiles, le roi avoit envoyé à Rome le cardinal Jean, son fils, pour engager le pape à renoncer à son entreprise; mais la mort du cardinal abattit entièrement les espérances et augmenta la détresse de son père (1). Attaqué en même temps par des ennemis

(1) Sa mort fut attribuée au prince de Salerne, Antonello San-Severino, par lequel on prétendit qu'il avoit été empoisonné. (MURAT. *Annal.* vol. IX.) La fréquence de ces imputations, qui peut-être ne sont pas toujours fondées sur la vérité, caractérise au moins sensiblement ce siècle.

domestiques et étrangers, Ferdinand ne vit de refuge contre la tempête qui venoit l'assaillir, que dans le crédit et l'appui de Laurent. Véritablement il ne pouvoit ignorer les liaisons d'amitié qui subsistoient entre lui et le pape ; mais il croyoit avoir aussi quelques droits à sa bienveillance, et il étoit autorisé à penser qu'il ne verroit pas avec indifférence une entreprise qui, si elle venoit à réussir, pouvoit changer totalement la face des affaires en Italie. En effet, Laurent n'hésita pas sur le parti qu'il avoit à prendre dans cette circonstance. Il ne fut pas plutôt informé de la situation critique de Ferdinand, qu'il quitta les bains de Saint-Philippe, et se hâta de retourner à Florence. Dès la première entrevue qu'il eut avec l'envoyé du roi, il lui donna les assurances les moins équivoques d'une entremise active, et du zèle qu'il mettroit à le secourir. Sentant néanmoins la nécessité d'appliquer un remède efficace au mal qui devenoit incessamment plus alarmant, et avec la franchise qu'exigeoit la difficulté de la circonstance, il supplia le roi de se relâcher de sa sévérité envers ses sujets. « Je suis profondé-» ment affligé, écrivoit-il à l'envoyé de Naples, » Albino, des imputations de cruauté dont on » pourroit charger le duc de Calabre, même » injustement. A tout événement, il faut qu'il » évite, par la prudence et la modération de sa

» conduite, de donner le moindre prétexte à des » accusations de ce genre. Si le peuple est mé- » content des dernières taxes, il seroit prudent » de les abolir, et de ne demander que les contri- » butions ordinaires ; car un *carlino* obtenu de » la bienveillance et de l'affection vaut mieux » que dix accompagnés du mécontentement et de » la haine ». Il fait ensuite quelques représentations au roi, dans la même lettre, sur la dureté et l'imprudence de sa conduite à l'égard de quelques marchands que l'on avoit chassés de Naples, à ce qu'il paroît, pour avoir réclamé le paiement de certaines sommes qu'ils avoient avancées pour son service. « Si le roi ne peut les satis- » faire en ce moment, ajoute-t-il, il faut au moins » qu'il les appaise par de bonnes paroles, afin » de ne pas leur donner lieu de jeter de l'op- » probre sur son nom, et d'obtenir une sorte de » confiance aussi-bien pour ce qui n'est pas, que » pour ce qui est vrai. » La réponse de Ferdinand à Albino exprime assez les égards qu'il eut pour de si sages conseils (1). Malheureusement il avoit

(1) En réponse à cette lettre de Laurent, que l'on trouvera dans l'*Appendix*, n°. XL, le roi écrivit à Albino : *Lo consiglio de detto mag. Lorenzo, che abbiamo li occhi ad tutto, e mostramo in alcuna cosa non intendere, etc. ci è stato gratissimo, per essere prudentissimo e sapientissimo.*

l'habitude de négliger dans la pratique les vérités qu'il approuvoit dans la théorie ; et c'est à la négligence de ces avis salutaires, bien plus qu'au courage et à la conduite de Charles VIII, qu'il faut attribuer les malheurs que sa famille éprouva ensuite, lorsqu'elle fut chassée du royaume de Naples.

L'autorité de Laurent de Médicis à Florence n'étoit que celle de la raison, et non du despotisme, et il étoit nécessaire qu'il fît approuver à la majorité de ses concitoyens les mesures qu'il lui paroissoit convenable d'adopter. Il fit donc immédiatement assembler les principaux habitans : mais il eut le chagrin de voir sa proposition, de secourir le roi de Naples, universellement désapprouvée par l'assemblée ; les uns le blâmant hautement de l'imprudence avec laquelle il se hâtoit d'engager la république dans une guerre funeste et ruineuse ; les autres trouvant mauvais qu'il s'opposât ainsi au pontife de Rome, et qu'il encourût pour lui-même et pour ses concitoyens les censures ecclésiastiques, dont ils avoient en dernier lieu éprouvé les fâcheuses conséquences. Dans cette conjoncture, Laurent reçut avis que les Vénitiens s'uniroient probablement avec le pape pour subjuguer le royaume de Naples ; ce qui menaçoit les Florentins de la même calamité qui alloit envelopper l'état napolitain. Ni les

remontrances ni les sollicitations de ses concitoyens ne purent ébranler sa résolution ; il vit clairement la route que lui traçoit l'utilité générale à travers le nuage épais qu'élevoient les craintes et les préjugés populaires, et d'avance il avoit prévu et réfuté en lui-même tous les argumens de ses adversaires. Jamais il ne fit un plus heureux usage de cette éloquence entraînante qu'il possédoit à un si haut degré, et les raisons qui l'avoient déterminé lui-même furent présentées d'une manière si frappante, qu'il ne fut plus possible d'y rien opposer ; son opinion fut adoptée d'un consentement unanime. « J'ai » lu moi-même, dit Valori, ce discours écrit, » lorsqu'il le prononça, par quelques-uns de ses » auditeurs, et il est impossible d'imaginer rien » de plus lumineux, de plus élégant, et de plus » propre à opérer une entière conviction. »

La situation de Ferdinand devenoit de jour en jour plus critique. Toute sa noblesse l'avoit abandonné ; les deux frères de la famille Coppula, dont l'un étoit son premier ministre, et l'autre trésorier général du royaume, entretenoient avec ses ennemis une correspondance criminelle ; et le duc de Calabre, qui s'étoit avancé vers Rome pour empêcher la jonction des troupes du pape avec celle des insurgens, fut entièrement défait par San-Severino, et obligé de chercher un asyle

sur le territoire des Florentins. Ce fut un sujet de joie pour quelques-uns, et de surprise pour tous, de voir cet homme dont le caractère tyrannique et sanguinaire avoit, peu de temps auparavant, répandu la terreur dans toute l'étendue de la Toscane, forcé désormais de paroître en fugitif à Monte-Pulciano, implorant l'assistance des Florentins, et attendant l'arrivée de Laurent de Médicis. Celui-ci, retenu par le mauvais état de sa santé, ne put se rendre aux desirs du duc; mais il lui dépêcha deux des principaux citoyens pour l'assurer de l'attachement des Florentins à la maison d'Arragon, et de la résolution où ils étoient de la défendre et de la soutenir jusqu'à la dernière extrémité.

Les forces militaires de la république, qui se montoient rarement au-delà de cinq mille hommes, auroient offert une bien foible ressource dans cette guerre, et l'on sentit la nécessité d'avoir recours à d'autres expédiens. Les secours en argent que fournirent les Florentins, mirent de nouveau le duc de Calabre en état de tenir la campagne, et plusieurs des plus renommés capitaines de l'Italie s'engagèrent au service du roi. Laurent employa avec succès le crédit dont il jouissoit auprès de Louis Sforce, pour faire entrer les états de Milan dans la même cause. La famille des Orsini, qui étoit très-puissante à Rome, consentit

consentit non seulement à refuser son appui au pape dans son entreprise, mais encore à prendre ouvertement les armes contre lui; et Innocent commença à craindre que l'embrâsement qu'il avoit excité, ou du moins encouragé, dans le royaume de Naples, ne gagnât ses propres domaines. En même temps Laurent, qui avoit toujours entretenu des liaisons suivies avec le pape, l'assaillit par tous les argumens les plus propres à produire l'effet qu'il desiroit. Il lui fit envisager les maux et les calamités que pouvoit attirer sur toute la chrétienté l'exemple donné par le chef de l'église, de recourir, en toute occasion, à la voie des armes; lui représenta combien il étoit peu probable que les puissances du nord de l'Italie, consentissent à voir le siége de Rome ajouter directement ou indirectement à sa domination un territoire aussi étendu que l'étoit celui du royaume de Naples; enfin il supplia avec instance le pape de ne pas se priver de toutes ses ressources, troubler son repos, et compromettre sa sûreté, pour le soutien d'une guerre qui n'aboutiroit tout au plus qu'à substituer à la maison d'Arragon quelqu'un des heureux aventuriers qui auroient conduit les armées à l'aide desquelles on parviendroit à l'expulser. Soit que les raisonnemens de Laurent eussent fait impression sur l'esprit du pape, ou que les hostilités dont il étoit menacé lui donnassent

quelque crainte, il est certain que l'ardeur avec laquelle il étoit entré dans cette querelle, se ralentit insensiblement, et San-Severino fut abandonné aux ressources qu'il pourroit trouver dans son propre courage ou dans celui de l'armée qu'il commandoit. Sans lui donner ordre de se retirer, on ne lui envoya plus les secours nécessaires pour continuer la guerre. La langueur qui se manifestoit dans l'ame des souverains, sembla s'être communiquée aux armées : elles se trouvèrent en présence le 8 de mai 1486, et il s'en suivit une action dans laquelle, suivant le témoignage d'Ammirato, il n'y eut pas même un seul homme de blessé (1), quoique le combat eût duré plusieurs heures, et ne se fût terminé qu'avec le jour. Dans cette lutte peu dangereuse, où il paroît que la force des muscles fut la seule que l'on employa, San-Severino fut forcé d'abandonner le champ de bataille: au reste, les conséquences en furent aussi décisives que si le combat eût été de l'espèce la plus meurtrière; car le roi profitant de la circonstance, et instruit par Laurent du changement

(1) Ecco che nel volersi movere, si venne l'ottavo giorno di maggio al fatto d'arme; se merita di fatto d'arme haver nome una giornata, nella quale non che fosse alcun morto, ma non si fa memoria che fosse alcun ferito. (AMM. *Ist. Fior.* lib. XXV.)

survenu dans les dispositions du pape, s'empressa de lui faire des propositions d'accommodement qui n'avoient rien que d'honorable pour lui-même, et qui paroissoient garantir la sûreté de ses confédérés napolitains. En vertu de ce traité, le roi reconnoissoit la jurisdiction du saint siége, et consentoit à payer au pape un subside déterminé; il s'engageoit de plus à pardonner, librement et sans condition, aux nobles qui s'étoient révoltés contre lui.

Le gouvernement oppressif des princes italiens, et le caractère inquiet et remuant de leurs sujets, leur permettoient rarement aux uns et aux autres de jouir d'une tranquillité durable; et comme Laurent s'étoit acquis une grande réputation d'impartialité et de modération, c'étoit à sa sagesse qu'ils soumettoient la décision des querelles qui s'élevoient quelquefois entre eux. Les démêlés politiques dans lesquels le pape se trouvoit engagé, offroient, à la vérité, un champ vaste à l'exercice de ses talens: d'ailleurs, comme il avoit fort à cœur de se ménager la faveur du saint siége pour le succès de ses vues, ce ne fut pas sans un zèle et des égards constans pour les intérêts de cette puissance, qu'il parvint à se la conserver. Dans l'année 1486, Buccolino Guzzoni, l'un des citoyens d'Osimo, ville qui faisoit partie du territoire de l'église, excita les habitans à la révolte. Le cardinal Julien de la Rovère, depuis

Jules II, fut envoyé par le pape pour faire rentrer cette ville dans le devoir; mais les prières et les menaces furent également infructueuses, et les habitans déclarèrent qu'ils étoient décidés à rendre la place aux Turcs, plutôt que de se soumettre encore à l'autorité du pape. L'exemple du succès de cette insurrection commençoit à devenir contagieux pour les districts voisins, lorsque Laurent dépêcha Gentile d'Urbino, muni d'instructions pour traiter d'un accommodement avec Buccolino: celui-ci accorda aux représentations de Laurent ce qu'il avoit obstinément refusé aux sollicitations et aux menaces du pape; le traité fut promptement conclu, et Buccolino suivit à Florence l'envoyé de Laurent. Muratori nous apprend que l'artifice au moyen duquel on parvint à débarrasser le pape de ce turbulent ennemi, fut l'offre adroite de quelques mille ducats d'or; et il joint à ce récit une insinuation qui, si elle avoit quelque fondement réel, suffiroit pour rabaisser le caractère magnanime de Laurent au niveau de ses perfides et sanguinaires contemporains. « Après avoir invité » Buccolino à se rendre à Florence, dit cet auteur, » Laurent le détermina, par des raisons artifi- » cieuses, à se retirer à Milan, sous prétexte qu'il » y seroit plus en sûreté; mais il n'y trouva que » le supplice auquel il fut condamné par Louis » Sforce ». Cependant, si la mort de Buccolino

avoit paru assez importante à Laurent pour le déterminer à commettre un crime si atroce, il est très-probable qu'il n'auroit pas laissé à sa victime une occasion aussi favorable d'échapper aux coups qu'il vouloit lui porter. Mais sans avoir recours aux conjectures, on peut trouver la réfutation de cette calomnie dans un ecrivain dont le témoignage peut avoir quelque authenticité dans cette circonstance, puisqu'il ne sauroit être accusé de partialité en faveur des Médicis. « Après la reddition » d'Osimo, dit Machiavel, Buccolino demeura » long-temps à Florence, sous la sauve-garde de » Laurent; il y fut honoré et respecté : mais il » n'éprouva pas la même fidélité à Milan, où il » passa dans la suite, et il fut lâchement mis à » mort par la perfidie de Louis Sforce ».

Les Génois refusoient toujours d'avoir aucun égard aux réclamations des Florentins, et de leur rendre le domaine de Sarzana. Laurent voyant que l'entremise pacifique du pape et du duc de Milan n'avoit pu les amener à aucun accommodement, prépara contre eux une attaque décisive; et non-seulement il engagea dans sa cause les seigneurs de Piombino, Faenza, Pitigliano et Bologne, mais encore il s'adressa au roi de Naples pour lui demander tous les secours qu'il lui seroit possible d'accorder. Dans la réponse qu'il fit à cette demande, Ferdinand témoigne qu'il n'a point oublié

les importans services qu'il avoit reçus de Laurent; et après avoir exprimé ses regrets de ne pouvoir les reconnoître d'une manière proportionnée à leur importance, il promet de fournir un secours de vaisseaux contre les Génois, et tous les autres moyens dont la situation de ses affaires lui permettra de disposer. Le commandement de l'armée destinée à l'attaque de Sarzana, fut donné à Jacopo Guicciardini et à Pietro Vittorio, qui, après avoir défait un corps de Génois qu'on avoit envoyé pour s'opposer à leur marche, commencèrent le siége de la place : la résistance qu'ils éprouvèrent fut néanmoins plus vigoureuse qu'ils ne l'avoient imaginé. Laurent, impatient de ces délais, prit la résolution de joindre l'armée, et de ranimer, s'il étoit possible, par sa présence, le zèle des officiers et l'ardeur des soldats : les exhortations qu'il adressa personnellement à tous les rangs et à tous les corps, produisirent un heureux effet; on fit une attaque vigoureuse, et les citoyens n'espérant désormais aucun secours des Génois, se rendirent à discrétion. Il est assèz probable que le souvenir des désastres qui avoient accompagné la prise de Volterra, joint à la présence de Laurent, ne contribua pas peu à la reddition de Sarzana : quoi qu'il en soit, les habitans éprouvèrent la plus grande clémence de la part des vainqueurs, et leur ville fut mise sous la protection de la Répu-

blique de Florence, qui n'avoit voulu l'avoir dans son territoire que pour opposer une barrière aux incursions des Génois. Enorgueillis par ce triomphe, les généraux florentins desiroient fort de porter la guerre dans les états de Gènes; mais Laurent s'opposa à leur dessein, jugeant bien qu'il ne conviendroit ni aux intérêts de son pays, ni à son propre caractère, de détruire cet équilibre général des états italiens, que ses plus grands efforts tendoient incessamment à maintenir. Cependant la terreur qui s'empara des Génois, eut des conséquences aussi funestes à leur liberté qu'auroit pu l'être l'invasion qu'ils redoutoient. Pour se mettre à l'abri d'une attaque, ils se donnèrent au duc de Milan, bien décidés sans doute à recouvrer leur indépendance aussitôt que l'occasion s'en présenteroit; artifice auquel ils avoient eu déja recours plusieurs fois dans différentes circonstances (1).

Laurent donna une preuve frappante de prudence et de modération dans la manière dont il se conduisit avec les petits états voisins du territoire de Florence : au lieu de chercher des prétextes pour les subjuguer, il leur prêtoit l'appui le plus efficace dans toutes les occasions où leur indépendance étoit menacée; c'étoient, dans son

(1) MURAT. *Ann.* vol. IX, p. 555.

opinion, les véritables barrières du territoire de la Toscane. Le commerce non interrompu qu'il entretenoit avec tous les petits souverains et avec la principale noblesse d'Italie, le mettoit à même d'être instrüit des premières apparences de dissension qui pouvoient s'élever entre eux, et d'en étouffer les germes avant qu'elles vinssent à éclater. La ville de Perouse étoit au pouvoir des Baglioni, Castello appartenoit aux Vitelli, Bologne aux Bentivoli, et Faenza aux Manfredi. Il étoit l'arbitre de tous ces seigneurs dans leurs fréquentes contestations, et leur protecteur contre le ressentiment ou l'avidité de voisins plus puissans qu'eux. Il se présenta une foule de circonstances où les Florentins auroient pu étendre les limites de leur domination; mais la politique uniforme et constante de Laurent étoit plutôt d'assurer les états que l'on possédoit déja, que de s'exposer à tout perdre en aspirant à agrandir son territoire; et il réussit tellement dans ce dessein, que Louis Sforce, qui joignoit beaucoup de pénétration aux vices les plus détestés, disoit de lui, *qu'il avoit changé en fer une fabrique qu'il avoit trouvée de verre.* Ses vues n'étoient pourtant pas uniquement resserrées dans les limites étroites qui séparent l'Italie du reste de l'Europe : l'influence des autres états sur la politique de ce pays, devenoit de jour en jour plus considérable; aussi avoit-il, dans presque

toutes les cours, des envoyés et des correspondans aux talens et à l'intégrité desquels il pouvoit s'en rapporter entièrement, et qui l'instruisoient avec exactitude et célérité de toutes les circonstances qui pouvoient influer sur la tranquillité générale. Par ce moyen il pouvoit, pour ainsi dire, entendre, voir et sentir tous les mouvemens, tous les dérangemens qu'éprouvoit la machine politique, et lui donner même une impulsion convenable à ses vues, dans des lieux où l'on auroit supposé qu'il lui étoit impossible d'atteindre. Lorsqu'il entreprenoit une négociation, toutes les circonstances sembloient concourir au succès de ses desseins ; mais c'étoit bien moins l'effet du hasard, que de sa profonde et active prévoyance : connoissant parfaitement la route qu'il avoit à suivre, les obstacles qui auroient pu l'arrêter se trouvoient écartés avant même que ses ennemis eussent pu deviner ses intentions. C'est par là, comme l'observe un des annalistes florentins (1), qu'il devint en quelque

(1) Era venuto Lorenzo in tanta riputazione e autorità appresso gli altri principi d'Italia, etc. che tutti gli scrittori di que' tempi, e le memorie ancora degli uomini che vivono, e che sono vivuti a tempi nostri, unitamente s'accordano, che, mentre ch' egli visse, fu sempre l'ago della bilancia intra' principi predetti, che mantenne bilanciati gli stati loro, e di tal maniera gli tenne uniti, e ciascuno di essi ristretti dentro

sorte le point central autour duquel toutes les puissances de l'Italie étoient maintenues dans un équilibre si parfait, qu'il étoit impossible à aucune d'elles en particulier d'obtenir une prépondérance funeste aux autres. Entouré, comme il l'étoit, de despotes dont il falloit comprimer l'ambition, de communes turbulentes toujours prêtes à s'agiter sous la main qui vouloit les contenir, ce n'étoit que par des soins assidus et par une patience infatigable qu'il pouvoit parvenir à dompter l'orgueil des uns, à défendre les autres de l'oppression, à modérer les haines mutuelles de tous, et à les garantir des querelles funestes qui les divisoient à chaque instant; il faisoit briller à leurs yeux des avantages propres à les éblouir, pour placer sous leurs mains des biens solides et réels; il les alarmoit par des terreurs imaginaires, pour les empêcher de courir à une ruine entière et inévitable.

Nous avons déja vu que par les conditions du traité conclu entre le pape et le roi de Naples, celui-ci s'étoit obligé à payer un tribut annuel au saint siége; et de plus, à pardonner sans

---

a' confini de' loro termini, che si potette dipoi dopo la sua morte, vedere questa verità detta di sopra, etc. (FILIP. DE' NERLI, *Comment. de' fatti civil. di Fir.* lib. III, ed. Ven. 1728.)

restriction aux nobles qui s'étoient révoltés contre lui. La première chose qu'il fit, fut de violer cette dernière clause du traité : et quant à la première, il ne s'y soumit qu'aussi long-temps qu'il jugea le pape assez fort pour l'y contraindre. La cruauté perfide avec laquelle Ferdinand traita la noblesse napolitaine, couvrira son nom d'un opprobre ineffaçable. Mais l'enchaînement des choses, dans l'ordre moral, est à peu près le même que dans l'ordre de la nature ; et la perfidie de Ferdinand produisit bientôt après les fatales conséquences qu'elle devoit amener. Il est bien vrai, comme l'a remarqué Muratori, que « Dieu » ne nous traite pas toujours dès ce monde » suivant nos actions, et que nous ne saurions » pénétrer ses jugemens; mais s'il peut jamais être » permis de les interpréter, c'est lorsqu'ils paroissent porter la peine due à la cruauté. En » effet, la punition que Ferdinand avoit méritée ne fut pas long-temps différée. Dans » l'espace de peu d'années il perdit la vie, et » sa postérité fut chassée du royaume de Naples. » Certes, celui qui ne sait pas pardonner, n'est » pas digne de commander aux hommes (1). »

Le refus que faisoit Ferdinand de tenir ses engagemens, excita de nouveau le ressentiment

(1) *Ann.* vol. IX, p. 556.

du pape, qui, au défaut de la puissance temporelle qui lui manquoit pour contraindre ce prince, eut recours à la terreur spirituelle de l'excommunication. L'intervention de Laurent de Médicis devint encore nécessaire dans cette conjoncture : il s'ensuivit une longue négociation, dans laquelle il profita de toutes les ressources que pouvoient lui offrir les circonstances du temps, les dispositions des deux partis, son crédit et son autorité personnelle, pour empêcher que les choses n'en vinssent à une rupture déclarée. Il nous reste encore quelques-unes des lettres qu'il écrivit dans le cours de cette discussion, et l'on y voit, indépendamment de la politique adroite et du profond discernement de leur auteur, la preuve incontestable du zèle ardent et assidu qu'il mettoit à prévenir les calamités de la guerre. « Il » me semble », écrivoit-il à Lanfredini, son envoyé de confiance à Rome, qui devoit mettre ces observations sous les yeux du pape, « que sa » sainteté doit se proposer l'une de ces trois » choses, ou de contraindre le roi par la force à » remplir les conditions du traité, ou de négo- » cier avec lui de manière à obtenir le plus d'avan- » tages qu'il sera possible, ou de temporiser » jusqu'à ce qu'on trouve moyen de faire quelque » chose de mieux ». Il entre ensuite dans la discussion des difficultés et des dangers qui résul-

teroient probablement d'un commencement d'hostilités contre le royaume de Naples ; il fait observer au pape la situation, non seulement des autres états de l'Italie, mais encore du reste de l'Europe ; et il lui fait sentir la nécessité indispensable de s'assurer, par des traités, de l'alliance ou de la neutralité de ces diverses puissances, avant que de s'engager dans une entreprise si hasardeuse. Après avoir ainsi tenté de démontrer l'inconvenance de toute espèce de mesures violentes et imprudentes, il discute les probabilités que la voie des négociations pourroit offrir pour un accommodement, et il observe que ce moyen déja incertain et prématuré deviendroit encore plus difficile à employer si l'on se laissoit aller à des démarches d'une sévérité imprudente. « Quant » à temporiser, ajoute-t-il, c'est incontestable- » ment le seul parti auquel on doive s'arrêter ; » parce qu'il vaut infiniment mieux laisser les » choses dans l'état où elles sont à présent, » en conservant toutefois la dignité de sa sain- » teté, que de s'exposer aux inconvéniens de la » guerre, sur-tout avec un prince qui peut lui » faire un tort considérable ». Ces représentations, fondées sur des faits incontestables, et appuyées par des argumens auxquels on ne pouvoit rien objecter de solide, calmèrent tellement la colère du pape, ou du moins ébranlèrent

tellement sa confiance, qu'il consentit volontiers à en venir à des propositions d'accommodement ; et pendant ce temps là, Laurent, par le moyen de l'ambassadeur qu'il avoit à Naples, obtint du roi qu'il se soumettroit à payer au saint siége le même subside que ses prédécesseurs. Il seroit difficile de dire auquel des deux partis cette conduite de Laurent fut le plus agréable ; le pape ne négligea dans la suite aucune occasion de répandre sur lui et sur sa famille les faveurs les plus signalées ; et de son côté Ferdinand avoua hautement que lui et sa famille devoient à l'amitié et à la fidélité de Laurent la conservation du trône de Naples (1).

Après avoir heureusement réglé les affaires du dehors, et affermi la tranquillité de l'Italie, Laurent s'occupa de réglemens de police intérieure pour la république de Florence. Le gouvernement de cette ville étoit fondé sur la base de l'égalité démocratique la plus absolue ; et c'étoit un prin-

(1) Ferdinand s'en expliqua en ces termes avec Antonio della Valle, l'un des agens de Laurent à Naples : *Lorenzo ha provato, che veramente ho amato lui et quella città ; ed io ho avuto a provare, che ha amato me, e i miei figliuoli, che senza lui, nè io nè loro saremmo in questo regno, il quale beneficio noi nè i nostri discendenti mai si hanno a scordare.* (PET. LUTETII *Epist. ad Laur.* apud FABR. vol. II, p. 369. Voyez aussi *Appendix*, n°. XLIII.)

cipe fondamental de sa constitution, que tout individu qui contribuoit par son industrie au maintien ou à l'agrandissement de l'état, avoit droit à en partager l'administration, soit en déléguant à d'autres sa portion de pouvoir, soit en exerçant directement sa part de l'autorité suprême, lorsqu'il y étoit appelé par le suffrage de ses concitoyens ; le défaut d'occupation utile étoit la seule circonstance qui pouvoit le rendre incapable de jouir des droits politiques. Les Florentins, dès l'an 1282, s'étoient distribués en différentes corporations ou compagnies municipales, suivant leurs diverses professions ; et pour donner à leur gouvernement une forme véritablement démocratique, ils avoient arrêté qu'aucun individu ne seroit éligible pour quelque fonction publique que ce fût, s'il n'étoit pas actuellement et positivement membre de l'une quelconque de ces compagnies. Au moyen de ce réglement, la noblesse se trouvoit exclue des charges de l'état, ou du moins, elle étoit obligée, pour y parvenir, de déroger aux prérogatives de son rang, par l'humiliante dénomination d'artisan (1). Des dé-

(1) Et sopra tutto parve, che si havesse havuto riguardo à fondar uno stato affatto popolare, non volendo che fussono ricevute al governo persone, che non fussero comprese sotto il nome e insegna d'alcuna arte ; eziandio che quelle arti

putés nommés par ces corporations réunies avoient la direction suprême du gouvernement, de concert avec un officier dont nous avons déja souvent parlé, sous le nom de gonfalonier ; mais de qui l'autorité étoit néanmoins subordonnée à celle des délégués des professions mécaniques, ou *priori delle arti*, qui ne restoient en charge que deux mois, et dont le nombre s'étoit accru dans différentes circonstances depuis trois jusqu'à six, huit, et enfin dix individus (1). Cette institution

---

non esercitassero, perciochè sicome non stimavano cosa conveniente il levar in tutto il governo di mano de' nobili, così giudicavaro esser necessario, che almeno col nome che prendevano, deponessero parte dell' alterigia che porgea loro quella boriosa voce della nobilità. (AMM. *Ist.* lib. III, vol. I, p. 160.)

(1) Dante a caractérisé avec beaucoup de finesse, et d'une manière très-piquante, cette jalouse et continnelle défiance des Florentins par rapport à leur liberté.

Or ti fa lieta, che tu hai ben onde,
Tu ricca, tu con pace, tu con senno;
S' i' dico'l ver l'effetto nol nasconde.
Atene e Lacedemona, che fenno
L'antiche leggi, e furon sì civili,
Fecero al viver bene un picciol senno
Verso di te, che fai tanto sottili
Provvedimenti, ch'a mezzo novembre
Non giunge quel, che tu d'ottobre fili.

subsistoit

subsistoit depuis deux cents ans, au temps de Laurent de Médicis, et la charge de gonfalonier avoit été remplie successivement par douze cents citoyens qui avoient su conserver la dignité et l'indépendance de la république, et assurer à leurs concitoyens l'exercice de leurs droits. Ce fut cette jalouse ardeur pour leur propre liberté qui empêcha les Florentins de devenir, comme les Romains, dont ils tiroient leur origine, les fléaux et les oppresseurs de leurs voisins. Ils eurent assez de sagesse pour résister à la tentation de soumettre à leur domination les petits états dont ils étoient environnés; et, quoique sous un gouvernement libre, ils se contentèrent de cultiver les arts paisibles que les flatteurs d'Auguste affectoient de mépriser, et renoncèrent à la gloire dangereuse de pardonner aux peuples soumis, et d'écraser les audacieux (1).

Cependant il y a lieu de conjecturer que le

Quante volte del tempo che rimembre
Legge, moneta, e uficio, e costume,
Ha' tu mutato, et rinnovato membre?
E se ben ti ricorda, e vedi lume,
Vedrai te simigliante a quell' infirma
Che non può trovar posa in sulle piume,
Ma con dar volta suo dolore scherna.

(PURG. *Cant. VI.*)

(1) *Æneid.* lib. VI.

gouvernement de Florence, quoique assez énergique pour maintenir son existence au dedans, ne pouvoit pas avoir la vigueur nécessaire pour soutenir avec avantage des guerres à l'extérieur. La main qui peut conduire un vaisseau dans un océan tranquille, peut très-bien n'être pas capable d'en tenir le gouvernail au milieu des assauts d'une tempête furieuse. En effet, il est aisé de concevoir que des magistrats si peu nombreux et dont le pouvoir étoit de si courte durée, ne pouvoient que difficilement prendre des mesures décisives, et ne s'engageoient pas imprudemment dans des démarches qui eussent pu compromettre le bonheur et peut-être même l'existence de la république. Aussi, dans les occasions importantes, il paroît qu'ils avoient coutume d'assembler les citoyens les plus respectables, autant pour se ménager en eux un appui contre l'animadversion publique, que pour profiter de leurs conseils. On avoit souvent eu recours à cet expédient pendant le cours des derniers troubles, et l'on y avoit trouvé tant d'avantages, que Laurent, aussitôt après que la tranquillité publique eût été rétablie, sollicita et obtint l'établissement d'un corps de soixante-dix citoyens, qui, sous la forme de sénat, devoient délibérer et décider dans toutes les transactions du gouvernement, et dans tout ce qui regarderoit la paix ou la guerre.

Cette institution, en faveur de laquelle il auroit pu alléguer l'exemple du législateur de Sparte, avoit probablement pour objet, non seulement de donner au gouvernement un plus grand degré de stabilité et d'énergie, mais aussi de contenir l'esprit démocratique qui déja s'étoit porté à des excès funestes, et de servir de sauve-garde contre un abus qui causa la ruine de tous les états libres de l'antiquité, l'exercice de l'autorité suprême confié immédiatement à la masse des citoyens (1).

A cette époque la ville de Florence se trouvoit au plus haut degré de prospérité; rassurée par la vigilance de Laurent contre toute crainte d'être attaquée au dehors, elle devoit encore à sa modération et à son désintéressement reconnu, d'avoir vu s'éteindre dans son sein cet esprit de dissension qui l'avoit si long-temps rendue célèbre. Les Florentins faisoient gloire de compter parmi leurs concitoyens un homme qui tenoit en quelque sorte dans ses mains les destinées des nations, et

(1) « Dans tous les gouvernemens libres, dit positivement » M. Hume, il faut qu'il y ait deux conseils, un petit et » un grand; ou, en d'autres mots, un sénat et le peuple ». « Sans le sénat, comme l'observe Harrington, le peuple man- » queroit de prudence et de sagesse; sans le peuple, le sénat » manqueroit d'honnêteté et de vertu. » (*Idée d'une république parfaite.*)

qui s'attiroit le respect et l'admiration de toute l'Europe. Quoique inférieure en population, en étendue, et en forces militaires, à quelques-uns des autres états de l'Italie, cette république jouissoit alors de la plus brillante considération. L'activité d'esprit de ses habitans, désormais affranchis des embarras de la guerre, s'appliquoit à des entreprises de commerce, et au perfectionnement de leurs manufactures. Également ingénieux et entreprenans, ils ne négligeoient aucune occasion d'acquérir du profit ou de la gloire; et l'on vit un simple aventurier florentin élever à sa mémoire un monument auquel les plus superbes conquérans auroient pu porter envie, en donnant son nom à un nouveau monde : gloire désormais impérissable, quoiqu'on ait révoqué en doute sa légitimité (1). Les Florentins trouvoient en grande

(1) Amerigo Vespucci, qui disputa à Colomb l'honneur de la découverte de l'Amérique, étoit né à Florence en 1451, d'une famille considérée, et dans laquelle plusieurs individus avoient possédé les premières charges de la république. Le nom d'Amerigo étoit un nom de baptême très-commun à Florence. Je m'en rapporte, quant à la discussion qui a eu lieu relativement aux prétentions de ces illustres navigateurs, à ce qu'en a dit le docteur Robertson dans son histoire d'Amérique (liv. II, *note* 22), sans approuver toutefois la sévérité de ses remarques sur le respectable Bandini, qui a tâché d'appuyer par des documens originaux et presque con-

partie sur leur propre territoire les matières premières qui servoient à alimenter leurs manufactures de soies et de toiles ; mais c'étoit l'Espagne et l'Angleterre qui leur portoient leurs laines ; les habitans de ces contrées, renonçant par une stupide indolence à leurs avantages naturels, rachetoient à des prix exorbitans des commodités qu'ils auroient pu trouver chez eux. Sur quelque objet que les citoyens de Florence tournasseut leurs spéculations de commerce, ils étoient favorisés par des priviléges particuliers, qui les mettoient à même de faire valoir les richesses qu'ils avoient déja acquises ; et les prohibitions superstitieuses du clergé relativement à l'usure, devenoient impuissantes contre un trafic dans lequel le riche

temporains les droits de son compatriote. (BAND. *Vita di Amer. Vesp. Flor.* 1745.) Quoi qu'il en soit, il est certain qu'environ vers l'an 1507, Vespucci résidoit à Séville avec le titre de maître pilote, et la surintendance sur tous les autres pilotes ; qu'il recevoit les appointemens de cet emploi, très-convenable à un navigateur habile, comme l'observe Tiraboschi, mais fort au-dessous de ce que pouvoit prétendre un homme qui avoit le premier découvert un nouveau continent. C'est néanmoins ce qui fournit à Vespucci l'occasion de rendre son nom immortel : comme c'étoit lui qui dessinoit les cartes pour la navigation, il donna constamment à ce continent le nom d'*America*, qui fut adopté par tous les autres marins et navigateurs, et devint bientôt d'un usage universel. (TIRAB. *Storia della Letter. Ital.* vol. VI, part. I, p. 192.)

trouvoit l'emploi de ses fonds, et des moyens avantageux de pourvoir à ses besoins. Le résultat d'une industrie si active et si étendue, fut un accroissement subit dans la population de Florence, au point que Laurent fut obligé de s'adresser au pape pour en obtenir la permission de bâtir dans les jardins des monastères qui se trouvoient dans l'enceinte de la ville. Il tourna aussi son attention sur la police intérieure, dans laquelle il introduisit des réformes salutaires. Un auteur contemporain nous assure qu'il n'y avoit aucune partie de l'Italie où la conduite du peuple fût plus régulière, et les crimes atroces moins fréquens. « On n'entend » parler ici, dit-il, ni de vols, ni de désordres » nocturnes, ni d'assassinats; de jour et de nuit » tout individu peut vaquer à ses affaires avec la » plus parfaite sécurité : on n'y connoît ni espions » ni délateurs : on ne souffre point que l'accusation » d'un seul trouble la tranquillité générale ; car » c'est une des maximes de Laurent, qu'il vaut » mieux se fier à tous qu'à un petit nombre (1) ». Nous savons aussi, par le témoignage de la même personne, qu'il donna la plus sérieuse attention à ce que la justice fût exactement et rigoureusement administrée, et qu'il évitoit avec soin tout

(1) PHILIPPUS REDDITUS, *Exhort. ad Pet. Med. Laur. fil.* inter opusc. Joan. Lamii. *Deliciae Erudit.* Flor. 1742.

ce qui auroit pu faire soupçonner qu'il se regardoit lui-même comme au dessus de l'atteinte des lois. Lorsque les réglemens coërcitifs manquoient leur effet, l'exemple et la constance de Laurent produisoient les plus salutaires impressions, et bannissoient cette dissipation qui énerve, et cette indolence qui paralyse la société. En formant des établissemens pour la culture des langues anciennes, ou pour la discussion des vérités philosophiques, en encourageant le progrès des sciences et des arts agréables, il donnoit aux talens une activité, un degré d'émulation propre à développer toutes les facultés de l'intelligence : même les spectacles publics destinés à amuser la multitude prenoient le caractère de politesse des habitans, et l'on trouvoit dans la manière dont ils étoient conçus, un éclat d'imagination auquel l'esprit ajoutoit un nouvel intérêt. Le bonheur et la prospérité dont les citoyens jouissoient, ils les rapportoient à leur véritable auteur, et Laurent trouvoit dans la reconnoissance de sa patrie la plus douce récompense de ses travaux.

Hors de la Toscane la réputation de cet illustre Florentin avoit un éclat peut-être encore plus grand, et la gloire de la république paroissoit dans l'éloignement concentrée toute entière en lui seul. C'étoit à lui personnellement que les plus grands monarques de l'Europe envoyoient souvent des ambas-

sadeurs chargés de solliciter son appui ou de consulter sa prudence, suivant que l'exigeoit la nature des affaires qu'ils avoient à traiter (1). L'ambassade que l'empereur Frédéric III envoya, en 1489, à Rome, avoit ordre de passer par Florence et de solliciter les bons offices de Laurent; l'empereur étant convaincu, comme il le disoit lui-même, de l'influence de ce personnage dans la direction des affaires de l'Italie. Il existoit un commerce d'estime et d'obligations réciproques entre cet illustre citoyen et Jean II, roi de Portugal, qui méritoit véritablement le surnom de Grand, et qui avoit voulu que la plume de Politien transmît à la postérité l'histoire des événemens de sa vie (2). L'on trouve encore des lettres de Matthias Corvinus, que ses vertus avoient élevé sur le trône de Hongrie, et dans lesquelles ce prince, si connu par son extrême

(1) C'étoit, dit Voltaire, une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen, qui faisoit toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, et soutenir de l'autre le fardeau de la république; entretenir des facteurs, et recevoir des ambassadeurs; résister au pape, faire la guerre et la paix, être l'oracle des princes, cultiver les belles-lettres, donner des spectacles au peuple, et accueillir tous les savans grecs de Constantinople. Il égala le grand Côme par ses bienfaits, et le surpassa par sa magnificence. (*Essai sur les mœurs*, etc.)

(2) POLIT. *Epist.* lib. X, ep. 1, 2.

attachement à la cause des sciences et des arts, exprime à Laurent toute l'estime et la vénération que lui inspiroient le zèle et l'ardeur avec laquelle il les protégeoit. Louis XI de France redoubloit ses témoignages d'affection envers Laurent, à mesure qu'il voyoit s'accroître sa renommée; et il paroît qu'en échange de ces marques d'estime, qui ne pouvoient pas être très-flatteurs de la part d'un prince si justement abhorré, il cherchoit à obtenir des faveurs plus substantielles (1). L'illustre Florentin avoit encore étendu et amélioré les relations qui subsistoient entre sa patrie et l'Égypte, avec laquelle ses concitoyens faisoient un commerce très-lucratif sur les productions de l'Orient; et telle étoit la haute considération dont il jouissoit dans l'opinion du sultan, que dans l'année 1487, il vint à Florence un ambassadeur de ce prince, apportant à Laurent des présens magnifiques d'objets précieux et d'animaux rares, entre autres une girafe qui excita singulièrement la curiosité du peuple (2).

(1) On conserve encore dans le *Palazzo Vecchio* (Filz LIX) une lettre de Louis XI à Laurent, dans laquelle il le sollicite vivement d'appuyer les intérêts de ceux qu'il vouloit favoriser dans la promotion de cardinaux qu'Innocent VIII devoit faire peu de temps après.

(2) Pietro da Bibbiena, secrétaire de Laurent, envoya une notice de tous ces objets à Clarice. Voyez *Appendix*, n°. XLIV.

C'est ici une de ces époques rares dans l'histoire du genre humain, sur lesquelles on peut arrêter ses regards sans avoir à déplorer les calamités ou à rougir des crimes de ses semblables. Aussi l'imagination des poètes, frappée de l'éclat d'une prospérité si touchante, s'est-elle plue à nous retracer l'image de ces temps, comme réalisant les brillantes fictions de l'âge d'or (1). Guichardin, au commencement de son histoire, semble aussi s'arrêter avec complaisance sur cet heureux intervalle de tranquillité et de paix générale, et l'a décrit d'une manière frappante. « Depuis dix siècles » entiers, dit-il, l'Italie n'avoit pas éprouvé un » seul moment de prospérité égale à celle dont » elle jouit à cette époque. Alors on vit la culture » la plus active étendre ses bienfaits sur toute cette » belle et fertile contrée : non seulement ses plaines » riantes et ses fécondes vallées furent couvertes » de fruits, mais même le sol stérile et ingrat » des montagnes fut forcé de payer un tribut à » l'industrie du cultivateur ; et sans reconnoître » d'autre autorité que celle de sa noblesse et de

(1) Parmi les poèmes nombreux qui font allusion à cette époque, j'ai choisi celui d'Aurelius (ou Lippo) Brandolini, *de laudibus Laurentii Medicis*, tel qu'on le trouve dans les *Carmina illust. poet. ital.* vol. II, p. 439. Cette collection est devenue très-rare aujourd'hui. Voy. *Appendix*, n°. XLV.

» ses chefs naturels, l'Italie étoit heureuse à la
» fois par le nombre et la richesse de ses habitans,
» par la magnificence de ses princes, par la gran-
» deur et l'éclat imposant de plusieurs de ses cités...
» Abondante en hommes distingués par leur mé-
» rite dans l'administration des affaires publiques,
» illustres dans les arts et dans les sciences; elle
» jouissoit au plus haut degré de l'estime et de
» l'admiration des nations étrangères. Plusieurs
» causes concoururent à maintenir cette prospérité
» extraordinaire, que diverses circonstances fa-
» vorables avoient produite; mais on s'accorde
» généralement à l'attribuer en grande partie au
» génie actif et aux vertus de Laurent de Médicis.
» Ce citoyen s'éleva tellement au dessus de la mé-
» diocrité d'une condition privée, qu'il parvint
» à régler par ses conseils les affaires de la répu-
» blique de Florence, plus considérable alors par
» sa situation, par le génie de ses habitans et
» par la promptitude de ses ressources, que par
» l'étendue de son territoire. Jouissant de la
» confiance la plus entière du pontife de Rome,
» Innocent VIII, il rendit son nom illustre, et
» lui donne la plus grande influence dans les
» affaires de l'Italie; mais convaincu d'ailleurs
» que l'agrandissement de l'un quelconque des
» états qui avoisinoient la république, ne pou-
» voit que devenir funeste à lui-même et à sa

» patrie, il employa tous ses efforts à maintenir » entre les puissances de l'Italie un équilibre si » parfait que la balance ne pût pancher en faveur » d'aucune d'elles en particulier; ce qui ne pouvoit » se faire qu'en s'appliquant à conserver la paix » entre elles, et en portant la plus scrupuleuse » attention sur tous les événemens les moins impor- » tans en apparence ». On ne peut s'empêcher de regretter que ces jours de prospérité aient été de si courte durée. Semblable à ces momens de calme qui précèdent les ravages de la tempête, à peine on avoit commencé à en goûter les douceurs, qu'ils s'évanouirent sans retour. L'édifice de la félicité publique, élevé par les travaux de Laurent et conservé par ses soins assidus, ne demeura ferme et entier que pendant le peu de temps qu'il vécut encore; mais à sa mort on le vit s'abîmer comme ces palais enchantés que créa l'art de la magie, et il entraîna pour un temps dans sa ruine les descendans mêmes de son fondateur.

CHAPITRE VII.

Progrès de la littérature italienne, différens de ceux de l'érudition classique. — Ouvrages latins de Dante, de Pétrarque et de Boccace. — Effets qu'ils produisirent. — Emmanuel Chrysoloras. — Conséquences de ces progrès. — Accroissement de la bibliothèque Laurentiana. — Introduction de l'imprimerie à Florence. — Premières éditions des auteurs classiques. — Politien corrige les Pandectes de Justinien. — Sa controverse avec Merula. — Établissement d'une académie grecque à Florence. — Jean Argyropyle. — Démétrius-Chalcondyles. — Savans anglais à Florence. — Les savans obtiennent des places importantes dans l'administration des affaires politiques. — Secrétaires de Florence, Bartolommeo Scala. — Sa controverse avec Politien. — Savans hommes d'état dans les autres parties de l'Italie. — Les personnes de qualité s'appliquent à l'étude. — Pic de la Mirandole. — Femmes savantes. — Alessandra Scala. — Cassandra Fidelis. — Résultats de l'application donnée à l'érudition classique. — Traductions. — Écrivains italiens qui s'adonnèrent à la poésie latine. — Landino. — Ugolino. — Michel Verini. — Autres poètes latins du quinzième

siècle. — Caractère de la poésie latine de Politien. — Idée générale de l'état de la littérature à Florence, à la fin du quinzième siècle.

NOUS avons déja rendu compte du perfectionnement de la langue italienne dans le quatorzième siècle, de la décadence rapide et inattendue qui succéda immédiatement à cette brillante époque, et des nouveaux progrès que fit cette langue sous les auspices de Laurent de Médicis; mais en traçant l'histoire de la renaissance des langues anciennes, et du succès avec lequel ce genre d'études fut cultivé, nous remarquerons que comme la connoissance de ces langues se perfectionna sous l'influence de causes entièrement différentes, on ne les vit ni fleurir ni décliner en même temps que la langue nationale. Au contraire l'érudition classique faisoit chaque jour de nouveaux progrès, dans le temps même que la langue italienne retomboit dans la barbarie et presque dans l'oubli : la première s'avançoit par une marche lente mais sûre vers ce degré de perfection que l'autre atteignit tout-à-coup et d'une manière inattendue par les causes que nous avons précédemment indiquées.

Pour assigner les raisons de cette différence remarquable, il faut de nouveau nous reporter

aux temps de Dante, de Pétrarque, de Boccace, et observer les effets que produisirent les travaux de ces grands hommes, dont le génie jette un éclat si imposant sur une période qui, sans eux, seroit demeurée ensevelie dans un ténébreux oubli. En appréciant avec justice leurs ouvrages, nous trouverons que les efforts qu'ils firent pour donner une forme à leur langue naturelle, et pour faire revivre l'étude des langues anciennes, non seulement eurent un succès différent, mais furent suivis de conséquences entièrement opposées à celles qu'on auroit pu en attendre. Quelque raison qu'eussent Pétrarque et Boccace d'attacher un grand prix à leurs volumineuses productions dans la langue latine, la gloire continuellement croissante de leurs ouvrages italiens ne tarda pas à obscurcir leur renommée comme écrivains latins; et ils ne doivent aujourd'hui leur célébrité qu'à des ouvrages qu'ils rougissoient d'avouer, et qu'ils avoient honte de se communiquer l'un à l'autre (1). Cependant on eut bientôt apprécié le mérite respectif de leurs productions latines et italiennes;

(1) Le Décameron de Boccace ne fut communiqué à Pétrarque que plusieurs années après qu'il fut achevé. (MANNI, *illustr. del Boccacio*, p. 629); et Pétrarque avoue que ses poésies italiennes reçurent un accueil plus favorable qu'il ne l'avoit espéré. Voyez *Sonn.* 253.

et tandis que chaque jour voyoit s'accroître l'estime que l'on accordoit à celles-ci, celles-là avoient perdu une grande partie de leur réputation, même avant la fin du siècle suivant. « On ne sauroit » nier, dit un judicieux critique de ce temps (1), » que Dante et Pétrarque n'eussent une vive admi» ration pour les anciens; mais les écrits latins » de Dante, semblables à un tableau qui a perdu » son coloris, ne présentent plus qu'une esquisse » imparfaite : heureux, si cet auteur eût su » exprimer en latin ses pensées avec autant de » grace et d'énergie qu'il l'a fait dans sa langue na» turelle. Les nombreux ouvrages de Pétrarque, » fruit de la solitude dans laquelle il aimoit à » vivre, sont des monumens durables de ses talens » et de son ardeur pour le travail; mais son style » est dur, et sa latinité à peine supportable. Véri» tablement ses écrits sont pleins d'idées, mais ils » pêchent par l'expression; le travail s'y fait trop » appercevoir, et ils manquent de pureté et » d'élégance; cependant on peut les lire avec » profit, si ce n'est pas avec plaisir, comme on » prend pour sa santé une potion désagréable au » goût; ils ont même, au milieu de leur rudesse, » un charme secret qui en rend la lecture atta-

(1) PAULUS CORTESIUS, *de hominibus doctis*, p. 7, ed. Flor. 1734.

» chante.

» chante. Les talens distingués de Boccace n'é-
» chappèrent pas non plus à la contagion générale :
» licentieux et négligé dans sa diction, il ne met
» pas assez de choix dans ses idées ; tous ses écrits
» latins portent un caractère de précipitation
» indigeste ; il n'y a rien de fini, de limé ; ses
» pensées sont travaillées, et il lutte avec l'expres-
» sion sans trouver celle qui convient ; enfin
» l'éclat de ses talens naturels est obscurci par le
» goût dépravé de son siècle ». Telle fut la destinée des productions latines de ces auteurs ; et cependant leurs ouvrages italiens étoient devenus l'objet d'un enthousiasme qui alloit jusqu'à l'adoration. On lisoit les poèmes de Dante et de Pétrarque dans les assemblées publiques des habitans de Florence, et les savans les plus illustres s'attachoient à en faire sentir les beautés, ou à en expliquer les passages qui avoient quelque obscurité. A peine l'art de l'imprimerie fut-il découvert, que les copies s'en multiplièrent avec une abondance et une rapidité qui prouvent le haut degré d'admiration qu'on avoit pour eux ; et même les commentaires longs et prolixes qui accompagnent les premières éditions, s'ils ne témoignent pas en faveur du goût et de l'habileté des critiques, sont du moins une preuve de la célébrité de l'auteur. Cette observation ne doit pas, au reste, s'appliquer aux commentaires de Dante par Lan-

dino, qui nous a conservé un grand nombre de traits historiques et d'anecdotes particulières dont la connoissance est indispensable pour l'intelligence de la *Divina Commedia*. Son zèle et ses travaux pour remplir une tâche si agréable à ses concitoyens, furent récompensés par la donation d'une *villa*, ou maison de campagne auprès de Florence, sur la colline de Casentino, dont la jouissance lui fut accordée par un décret des magistrats. Tandis qu'on récompensoit ainsi le commentateur, on rendit au poète exilé les honneurs et les priviléges dont avoit joui sa famille; et quoiqu'il fût mort depuis plus d'un siècle, la cérémonie de son rappel se fit avec les mêmes formalités que s'il eût été encore vivant. On remit ses descendans en possession des propriétés de leur illustre ancêtre; et son buste, couronné de laurier, fut exécuté aux dépens du public.

On auroit pu s'attendre que les heureux efforts de ces auteurs pour perfectionner leur langue maternelle, auroient un succès plus décisif que les glorieuses mais foibles tentatives qu'ils firent pour ranimer l'étude des langues anciennes; mais il faut se ressouvenir que c'étoient tous des hommes de génie, et que c'est le propre du génie de devancer son siècle. Homère et Shakespeare n'ont point eu d'imitateurs et ne sont pas des modèles. L'exemple de pareils talens n'est peut-

être pas, à le bien considérer, ce qu'il y a de plus favorable au perfectionnement général, et il a pu arriver plus d'une fois que le mérite transcendant de quelques individus ralentît l'ardeur d'une nation toute entière (1). Mais si ces illustres auteurs étoient inimitables dans leurs productions italiennes, leurs écrits en latin n'avoient pas à beaucoup près la même supériorité. On avoit assez étudié les ouvrages des anciens pour remarquer la différence extrême qu'il y avoit entre eux et leurs modernes imitateurs, et l'on n'applaudissoit à ceux-ci qu'en proportion du degré auquel ils approchoient de ces modèles de l'ancienne éloquence : c'est ce qui donna à ce genre d'émulation un extrême degré d'activité, et les succès des premiers restaurateurs de ces études n'ôtoient pas à leurs successeurs l'espoir de les surpasser (2). Le

(1) Dopo la morte di Cicerone e di Vergilio, due chiarissimi specchj della lingua latina, cominciò il modo dello scriver romanamente, così in versi come in prosa, a mutarsi et variare da se medesimo, e andò tanto di mano in mano peggiorando, che non era quasi più quel desso. Il medesimo nè più nè meno avenne nella lingua fiorentina; perchè spenti Dante, il Petrarcha e'l Boccaccio, comminciò a variare e mutarsi il modo e la guisa del favellare e dello scrivere fiorentinamente, e tanto andò di male in peggio, che quasi non si riconosceva più, etc. (VARCHI, l'*Ercolano*, vol. I, p. 83. Padova, 1744.)

(2) Difficilis in perfecto mora est; naturaliterque quod

commencement même du quinzième siècle produisit des savans qui étoient autant au-dessus de Pétrarque et de ses collaborateurs, que les ouvrages de ceux-ci étoient supérieurs aux compilations des moines et des théologiens scholastiques qui les avoient précédés ; et les travaux de Leonardo Aretino, de Gianozzo Manotti, de Guarino Veronese, et de Poggio Bracciolini, ne firent que préparer la voie aux productions classiques de Politien, de Sannazar, de Pontanus et d'Augurelli, où brille une critique plus saine et une plus grande correction. La décadence de la littérature italienne, bien loin donc de paroître difficile à concilier avec les progrès qu'on faisoit dans un autre genre d'études, en étoit la conséquence immédiate, puisque l'estime privilégiée qu'on accordoit à celui-ci, exigeoit une attention plus soutenue, et l'emploi presque exclusif du temps et des talens de ceux qui s'y livroient.

Quoi qu'en aient pu dire des écrivains plus modernes, ce n'est point aux travaux de leurs

---

procedere non potest recedit. Et, ut primo ad consequendos, quos priores ducimus, accendimur ; ita ubi aut præteriri aut æquari eos posse desperavimus, studium cum spe senescit ; et quod adsequi non potest, sequi desinit : præteritoque eo in quo eminere non possumus, aliquid in quo nitamur conquirimus. (VELLEIUS PATERC. lib. I, cap. XVII.)

concitoyens que les savans italiens du quinzième siècle ont attribué le rétablissement de l'érudition classique. On est généralement d'accord sur la prédilection décidée qu'ils témoignèrent pour ce genre d'études, et sur l'extrême avidité de savoir qu'ils propagèrent dans leur pays : mais ce fut Emmanuel Chrysoloras qui satisfit et seconda cette ardeur qu'ils avoient pour les connoissances ; ce fut lui qui, après avoir rempli plusieurs ambassades importantes, cédant aux vives sollicitations des Florentins, consentit à quitter son pays natal où il étoit retourné, et à revenir en Italie se fixer parmi eux. La plupart des savans de ce temps-là se vantoient d'avoir été instruits par lui, et reconnoissent, dans leurs divers ouvrages, les obligations qu'ils avoient à Chrysoloras. La reconnoissance de ceux qui avoient immédiatement eu part à ses instructions, se propagea chez une nouvelle génération d'hommes de lettres, qui, par les éloges dont ils comblèrent ce patriarche de la littérature, et plus encore par leurs propres talens, ont contribué à rendre sa mémoire illustre. Lorsqu'il vint en Italie pour y remplir les fonctions de professeur, il étoit accompagné de Demetrius Cydonius, autre Grec distingué par son savoir. On peut juger de l'empressement avec lequel les savans italiens les accueillirent, par une lettre de Coluccio Salutati à Demetrius, lorsqu'il débarqua à Venise. « Je me

» réjouis de cet événement moins encore par l'hon-
» neur que j'ai d'être connu de vous, que pour les
» intérêts de la littérature elle-même. Dans un
» temps où les ames sont exclusivement livrées à
» l'ambition, aux voluptés ou à l'avarice, vous pa-
» roissez comme les messagers de la divinité, por-
» tant le flambeau de la science au milieu des
» ténèbres qui nous environnent. Véritablement, je
» m'estimerai heureux (si toutefois cette vie peut
» offrir quelque espoir de bonheur à un homme qui
» touche à la fin de sa soixante-cinquième année)
» de pouvoir me pénétrer, sous vos auspices, de
» ces principes qui sont la source de toutes les
» sciences que possède notre pays: peut-être même
» l'exemple de Caton peut-il m'encourager à con-
» sacrer à cette étude le peu qui me reste de vie;
» peut-être me sera-t-il possible d'ajouter encore
» la connoissance de la langue grecque à celles
» que j'ai acquises (1). »

Si l'on considère en effet la profondeur des ténèbres où le monde entier languissoit enseveli depuis si long-temps, on se fera aisément une idée des

(1) MEHUS, *in Vita Ambros. Trav.* p. 356. Chrysoloras mourut à Constance pendant la tenue du concile, en 1415. Poggio et le pape Pie II (AEneas Sylvius) honorèrent sa mémoire par des épitaphes. Le mérite d'avoir été le restaurateur de la littérature grecque et latine lui est très-clairement attribué dans celle d'AEneas Sylvius. (HOD. *de Graec.*

sensations que durent éprouver les hommes, lorsque les premiers rayons de la lumière qui commençoit à se répandre, firent évanouir les illusions tour à tour terribles et fantastiques d'une fausse science, et présentèrent à leurs yeux les formes nobles et séduisantes de la nature et de la vérité. Les Grecs qui visitèrent l'Italie au commencement du quinzième siècle, s'ils n'y répandirent pas une connoissance parfaite de leur langue, et des sciences qu'ils possédoient presque exclusivement, y préparèrent du moins un refuge aux muses et aux arts, qui, long-temps effrayés de l'approche d'un barbare, s'enfuirent enfin à l'aspect du féroce Mahomet II : dès-lors commença pour l'Italie un nouvel ordre de choses; on s'occupa de rechercher les principes philosophiques de la construction du langage; les maximes d'une saine critique furent substituées aux subtilités scholastiques, qui pendant des siècles entiers avoient dégradé les facultés de l'entendement humain; et les hommes abandonnant les régions fantastiques des spéculations et des hypothèses, pour suivre une route

illustr. p. 24.) Janus Pannonius, qui avoit étudié sous Guarino Veronese, et dont on peut voir l'histoire et la malheureuse destinée dans le traité de Valerianus, *de infelicitate litteratorum*, rend aussi hommage à ce savant Grec, dans un élégant panégyrique latin adressé à son maître. (JAN. PANN. *Pan. ad Guarin. Veron.* apud Frobenium. Basil. 1518.)

moins brillante mais plus sûre, s'élevèrent au temple de la renommée par des efforts pénibles sans doute, mais avoués du moins par la raison et par la vérité.

L'établissement de bibliothèques publiques dans les diverses parties de l'Italie, devoit être un des premiers résultats de la prédilection marquée que l'on avoit pour les ouvrages des anciens, et devint à son tour une des causes les plus actives du perfectionnement des connoissances. Il n'est assurément aucune classe d'individus à qui le monde ait de plus grandes obligations qu'à ceux qui ont servi à conserver la sagesse des siècles passés pour l'usage des générations à venir; et par ce moyen ont donné au genre humain des facultés, et un entendement, pour ainsi dire, commun et général. A cet égard, on doit beaucoup de reconnoissance au vénérable Côme; les liaisons qui subsistoient de son temps entre Florence et Constantinople, et le long séjour que firent en Italie des prélats et des savans grecs, lui avoient fourni les occasions les plus favorables de se procurer les plus précieux trésors du génie des anciens; et l'on peut dire que la destruction de Constantinople fit passer en Italie tout ce qui restoit de sciences dans l'Orient (1). Après la mort de Côme, Pierre son

(1) La bibliothèque de Saint-Marc, qui avoit été fondée par Côme, ainsi que nous l'avons dit précédemment, avec

fils s'attacha avec persévérance à la poursuite du même objet ; il augmenta considérablement les diverses collections que Côme avoit commencées, particulièrement celles qui appartenoient à sa famille (1). Mais quoique les ancêtres de Laurent

---

les livres de Niccolo Niccoli, et augmentée à ses frais, fut presque ensevelie sous les ruines, en 1454, par un tremblement de terre qui se fit sentir par intervalles pendant près de quarante jours, et dans lequel plusieurs personnes perdirent la vie. Cependant Côme, non seulement rétablit le bâtiment dans son premier état, mais encore il en fit exhausser le plafond de manière qu'il pût recevoir une collection plus considérable. En même temps les manuscrits furent rangés dans un nouvel ordre, et l'on fit des classes distinctes et séparées des livres grecs, latins et orientaux. (MEHUS, *in Vita Amb. Trav.*)

(1) Les manuscrits achetés par Pierre de Médicis sont pour la plupart magnifiquement ornés de miniatures, de dorures et d'autres décorations ; ils sont distingués par les fleurs de lys. Ceux qui ont été rassemblés par Laurent ne sont marqués que des armes de la maison de Médicis, et d'une branche de laurier, faisant allusion à son nom, avec la devise *semper*. Le prix immense que l'on mettoit à ces ouvrages, et la peine qu'on prenoit pour se les procurer, peuvent bien les faire considérer comme un des objets de luxe le plus dispendieux. On a pris depuis quelque temps dans notre île un goût très-vif pour ce genre de luxe, et on y est parvenu à un degré de perfection et d'industrie assez considérable : mais il s'en faut beaucoup que ce goût soit porté parmi nous au point de magnificence où il étoit chez les Romains du temps des empereurs, et chez les Italiens du quinzième siècle.

eussent jeté les fondemens du précieux monument connu depuis sous le nom de Bibliothèque Laurentiana, c'est à lui qu'appartient l'honneur d'en avoir, pour ainsi dire, élevé le comble. Il n'y eut point d'objet auquel il s'appliqua avec plus d'ardeur et de persévérance, qu'à augmenter sa collection de livres et d'antiques. Nicolo Leoniceno écrivoit à Politien : « Nous ne devons pas être » étonnés de votre éloquence et de l'étendue de » votre savoir, lorsque nous considérons les res- » sources que vous trouvez dans la faveur de » Laurent de Médicis, le plus illustre protecteur » des sciences dans ce siècle. Il a envoyé des » agens dans toutes les parties du monde pour y » recueillir des livres de toute espèce, et il » n'épargne rien pour vous mettre à même de » poursuivre vos travaux, vous et quelques autres » hommes qui se sont consacrés aux mêmes études. » Je me souviens très-bien des expressions géné- » reuses dont il s'est servi, et que vous me répé- » tâtes, qu'il auroit voulu que vos recherches, » et celles de Pic de la Mirandole, lui fournissent » l'occasion d'acheter une si grande quantité de » livres, que, sa fortune devenant insuffisante, » il fût obligé d'engager son mobilier pour les » payer (1) ». Animé par de tels sentimens, il n'est pas étonnant que Laurent eût si bien réussi

(1) POLIT. *Epist.* lib. II, ep. 17.

dans son entreprise, et à cet égard il fut parfaitement secondé par Hieronimo Donato, Ermolao Barbaro et Paolo Cortesi; mais ce fut Politien qui fut chargé du soin et de l'arrangement de sa collection; il faisoit même de temps en temps des excursions en Italie, pour y recueillir les précieux restes de l'antiquité, conformément aux desirs de son protecteur (1). Jean Lascar entreprit même, à la sollicitation de Laurent, deux voyages dans l'Orient, qui produisirent un nombre considérable d'ouvrages rares et d'un grand prix. A son retour de sa seconde expédition, il rapportoit environ deux cents manuscrits, dont il s'étoit procuré la plus grande partie dans un monastère du mont Athos; mais ce trésor n'arriva qu'après la mort de Laurent, qui, à ses derniers momens, témoigna à Pic et à Politien le regret qu'il éprouvoit de ne pas vivre assez pour compléter la collection qu'il formoit pour leur utilité (2).

(1) La preuve du zèle que les agens qu'il employoit mettoient à ces recherches, se trouve dans une lettre de Politien à Laurent, publiée pour la première fois par Fabroni. *Porro ipsos venaticos canes dixisses, ita odorabantur omnia et pervestigabant, ut ubi quidque rarum esset, aliqua ratione invenirent atque compararent.* Voy. *Appendix*, n°. XLVI.

(2) Non nihil etiam tunc quoque jocatus nobiscum, quin utrosque intuens nos; vellem, ait, distulisset me saltem mors hæc ad eum diem quo vestram plane bibliothecam absolvissem. (Pol. *Epist.* lib. IV. epist. 2.)

Excités par l'exemple de ce grand homme, plusieurs autres protecteurs illustres des sciences s'engagèrent dans des entreprises du même genre. Matthias Corvinus, roi de Hongrie, et Frédéric, duc d'Urbin, furent ceux qui s'y distinguèrent le plus. Laurent leur avoit permis, à l'un et à l'autre, de faire copier tous ceux de ses manuscrits qu'ils desireroient avoir; rien n'étant plus conforme à ses vues libérales, que de répandre le goût de la littérature aussi loin qu'il seroit possible.

La découverte de l'imprimerie, qui avoit été faite vers le milieu de ce siècle, contribua aussi singuliérement aux progrès de l'érudition classique. Cet art fut pratiqué de très-bonne heure à Florence, et quelques écrivains florentins ont même revendiqué pour leurs compatriotes le mérite de son invention (1); mais ce peuple ingénieux a trop d'autres titres légitimes à la reconnoissance de la postérité, pour qu'il soit nécessaire de les appuyer sur des faits au moins sujets à contestation. Il est certain néanmoins que tandis que Venise sollicitoit les secours de Nicolas Jansen, natif de France, et que Rome commençoit à pratiquer cet art sous la direction de deux imprimeurs allemands, Sweynheym et Pannartz,

(1) MANNI, *della prima promulgazione de libri in Firenze*. Fir. 1761.

Florence trouva dans son sein un artiste capable d'entreprendre cette tâche : prenant pour modèle les inscriptions des anciens cachets romains, ou, plus probablement, encouragé par le succès de ses contemporains, Bernardo Cennini, orfèvre florentin, forma les *matrices* de ses lettres en acier; par ce moyen, et avec l'aide de ses deux fils, Dominique et Pierre, il commença, vers l'an 1471, à imprimer les œuvres de Virgile avec le commentaire de Servius, et il les publia à Florence l'année suivante (1).

Laurent sentit bien toute l'importance d'une découverte qui avoit manqué à l'accomplissement des généreux desseins de ses ancêtres, et il s'en

(1) A la fin des Bucoliques, dans cette édition, l'on trouve l'inscription suivante :

AD LECTOREM.

Florentiae VII idus novembres.

M. CCCC. LXXI.

Bernardus Cenninus, aurifex omnium judicio praestantissimus, et Dominicus ejus F. egregiae indolis adolescens, expressis ante calibe caracteribus, ac deinde fusis litteris, volumen hoc primum impresserunt. Petrus Cenninus Bernardi ejusdem F. quanta potuit cura et diligentia emendavit, ut cernis. Florentinis ingeniis nil ardui est.

A la fin du volume est une autre inscription avec la date d'octobre 1472.

prévalut avec une ardeur qui montroit assez la pureté des motifs qui l'animoient. Il engagea plusieurs des savans de l'Italie à s'occuper de collationner et de corriger les manuscrits des auteurs anciens, de manière qu'ils pussent être imprimés avec la plus grande correction possible. Landino a consacré le troisième et le quatrième livre de ses dialogues intitulés *Disputationes Camaldulenses*, à une dissertation critique sur les ouvrages de Virgile ; il avoit particulièrement en vue d'expliquer tous les passages de ce poète, sous lesquels on supposoit qu'il y avoit quelque allégorie cachée ; mais il rendit bientôt après un service beaucoup plus agréable aux admirateurs de la poésie latine, en s'occupant de corriger les nombreuses erreurs qui se trouvoient dans les copies de cet illustre poète, et de lui rendre sa pureté primitive. Dans l'avant-propos de cet ouvrage qui est dédié à Pierre de Médicis, fils de Laurent, il fait l'énumération des faveurs que les ancêtres de ce jeune homme avoient répandues sur les gens de lettres, et il l'invite à suivre sur-tout, à cet égard, l'exemple de son père ; il ajoute ensuite : « Dans mes dialogues de » Camaldoli j'ai donné un commentaire philo- » sophique sur les ouvrages de Virgile ; je vais » maintenant remplir, à l'égard de cet auteur, » la tâche de critique et de grammairien. J'avois

» introduit votre père parmi les interlocuteurs » de ces dialogues, dont le sujet a plus de » profondeur et de dignité ; mais il m'a paru » plus convenable d'adresser à un jeune homme » dont les talens et l'intelligence donnent des » espérances si bien fondées, ces observations » destinées principalement à vous fortifier dans » la connoissance de la langue latine (1) ». En 1482, Landino publia aussi une édition des Oeuvres d'Horace, avec beaucoup de remarques et de corrections (2). Il l'adressa à Guido da Feltri, fils de Frédéric, duc d'Urbin, auquel il avoit dédié ses *Disputationes Camaldulenses*. Landino fut un des premiers érudits, après la renaissance des lettres, qui se consacrèrent à la tâche importante et pénible d'éclaircir et de restituer les passages obscurs ou corrompus de ces auteurs chéris, et ses travaux furent accueillis avec un enthousiasme universel. On a singuliérement profité de ses observations dans les éditions d'Horace qui ont été données depuis la sienne. Lorsqu'elle parut,

(1) BAND. *Specimen Litt. Flor.* vol. I, p. 225.

(2) *Impressum per Antonium Miscominum Florentiae anno salutis M. CCCC. LXXXII nonis augusti.* Ces commentaires furent, réimprimés à Venise, *per Johannem de Forlivio et socios* l'année suivante, et l'on en a fait plusieurs autres éditions depuis.

Politien y joignit l'ode suivante, qui n'est pas indigne du grand poète dont il y célèbre les louanges (1).

Ad Horatium Flaccum.

Vates Threicio blandior Orpheo,
Seu malis fidibus sistere lubricos
Amnes, seu tremulo ducere pollice
Ipsis cum latebris feras;
Vates AEolii pectinis arbiter,
Qui princeps Latiam sollicitas chelyn,
Nec segnis titulos addere noxiis
Nigro carmine frontibus;
Quis te a barbarica compede vindicat?
Quis frontis nebulam dispulit, et situ
Deterso, levibus restituit choris,
Curata juvenem cute?
O quam nuper eras nubilus, et malo
Obductus senio, quam nitidos ades,
Nunc vultus referens, docta fragrantibus
Cinctus tempora floribus!
Talem purpureis reddere solibus
Lætum pube nova, post gelidas nives,
Serpentem, positis exuviis, solet
Verni temperies poli.

(1) Cette ode ne se trouve pas dans les œuvres de Politien, et Bandini l'a donnée d'une manière très-inexacte. On la redonne ici d'après l'édition d'Horace par Landino. *Ven. M. CCCC. LXXXIII.*

Talem

Talem te choreis reddidit et lyræ
Landinus, veterum laudibus æmulus,
Qualis tu solitus Tibur ad uvidum
Blandam tendere barbiton.

Nunc te deliciis, nunc decet et levi
Lascivire joco, nunc puerilibus
Insertum thyasis, aut fide garrula
Inter ludere virgines.

« Poète dont les accens sont plus doux que ceux du » chantre de la Thrace ; soit qu'épris d'admiration les fleuves » impétueux suspendent leur course pour t'entendre ; soit » que tu veuilles, par le charme de tes accords, adoucir la » férocité des hôtes des bois, ou attendrir les rochers même » qui leur servent d'asyle :

» Rival heureux des poètes de l'Éolie ; toi qui le premier » sus tirer des sons harmonieux de la lyre latine, dont le » vers audacieux et sévère imprima l'opprobre et la honte » sur le front coupable des pervers :

» Quelle main propice a rompu tes indignes entraves ; et » dissipant le nuage épais et sombre où t'avoient enseveli » des siècles de barbarie, te rend aux danses légères paré » de toutes tes graces, et brillant d'une jeunesse nouvelle?

» Le temps destructeur t'avoit couvert de ses ombres affreuses ; » la triste vieillesse s'étoit appesantie sur toi, et voici que tu » reparois à nos yeux avec un visage aimable et riant, le » front ceint de fleurs odorantes !

» Ainsi lorsque le printemps, succédant aux glaces de » l'hiver, rend à la terre sa brillante parure, on voit le » serpent, quittant son ancienne dépouille, étaler avec joie » sa robe éclatante aux yeux de l'astre du jour.

» Ainsi Landino, ce digne émule de la gloire des an-

» ciens, t'a rendu tes graces et les doux accords de ta lyre ;
» tel on te vit sous les frais ombrages de Tibur faire ré-
» sonner les cordes de ton luth harmonieux.

» Livre-toi maintenant aux doux plaisirs et aux jeux folâtres ;
» tu peux te mêler aux danses légères de la jeunesse, ou
» amuser les jeunes filles par tes aimables chansons. »

Il est extrêmement honorable pour Politien d'avoir adressé de pareils éloges à un homme qui étoit son rival le plus redoutable dans un genre d'études auquel il avoit consacré ses talens et ses veilles : lui-même travailloit avec une ardeur infatigable à rendre aux anciens auteurs leur pureté originale ; et si l'on doit à Laurent de Médicis de nous avoir conservé leurs ouvrages, Politien, en éclaircissant et en corrigeant le texte que diverses causes avoient contribué à rendre inintelligible et presque illisible, n'a pas acquis des droits moins réels à notre reconnoissance. Au reste, il ne suivit aucune méthode précise de critique ; il adopta, suivant les circonstances, les principes qu'il pensoit être les plus propres à résoudre les difficultés qui s'offroient à lui dans le cours de ses recherches. Tantôt comparant les diverses copies, il se bornoit à marquer avec exactitude les variétés de lecture qu'elles offroient, rejetant celles qui étoient évidemment supposées, et y substituant les véritables ; d'autres fois il éclaircissoit le texte par des notes et des observations tirées de ses

propres conjectures, ou fondées sur l'autorité des autres auteurs (1). Outre les avantages que lui offroit la facilité de comparer entre elles diverses copies du même ouvrage pour déterminer par ce moyen les véritables leçons du texte, il trouva aussi des secours précieux dans la collection d'antiques qu'avoient formée Laurent et ses ancêtres; et les médailles, les inscriptions en marbre, et les autres monumens authentiques qu'elle renfermoit, lui servirent souvent à éclaircir et à résoudre des difficultés qui, autrement, seroient demeurées

(1) Dans l'édition de Caton, Varron et Columelle, publiée à Paris en 1543 par Robert Étienne, avec les corrections de Petr. Victorius, cet excellent critique s'exprime en ces termes, en parlant des travaux de Politien : *Non exemplar ipsum semper consului, sed habui excusos formis libros quos cum antiquis illis Angelus Politianus studiosè olim contulerat, eosque, quantum mihi commodum fuit, pertractavi; illi enim quoque publici sunt. Eruditissimi igitur viri labor magno me labore levavit; qui quidem ut erat diligens et accuratus, hac librorum collectione mirifice delectabatur: et ita posse bonos auctores multis maculis purgari, vere existimabat. Quaecumque igitur in priscis exemplaribus inveniebat, in impressis sedulo adnotabat. Quod si diutius ille vixisset, et quae mente destinaverat perficere potuisset, opera sedulitasque ipsius magnos studiosis litterarum fructus attulisset, multosque qui postea huic muneri corrigendorum librorum necessario incubuerunt, magnâ prorsus molestiâ liberasset.*

insolubles. A la fin de ses remarques sur Catulle, on trouve un mémoire écrit de sa propre main, dans lequel se laissant aller à une présomption de jeune homme, il se félicite d'avoir surpassé tous ses contemporains par l'exactitude qu'il a mise dans la correction des anciens auteurs. Ce mémoire, souscrit *Angelus Bassus Politianus*, porte la date de 1473, et par conséquent l'auteur n'avoit que dix-huit ans quand il le composa. Mais avant que d'accuser notre jeune critique d'une vaine ostentation de savoir ou d'une confiance déplacée dans ses propres talens, nous devons parler d'une autre note qu'il ajouta, deux ans après, à la fin des œuvres de Properce dans le même volume, et dans laquelle il avoue qu'un grand nombre de ses observations précédentes n'ont en aucune manière la sanction de son jugement, qui avoit acquis alors plus de maturité; et il supplie le lecteur de ne point juger de ses talens, de son savoir ou de sa pénétration, sur des essais aussi imparfaits. Il y a beaucoup de choses, ajoute-t-il, pour me servir des expressions de Plaute,

Me quoque, qui scripsi, judice digna lini.

Que volontiers l'auteur eût lui-même effacées.

Cette seconde note sert à nous faire connoître que Politien réformoit les erreurs de son caractère en même temps que celles de son jugement, et

qu'à mesure qu'il acquéroit plus de connoissances et d'érudition, il devenoit plus modeste et plus susceptible de franchise et d'ingénuité. Parmi les anciens auteurs dont il a travaillé à éclaircir le texte, les plus remarquables sont Ovide (1), Suétone (2), Stace (3), Pline le jeune (4), les écrivains de l'histoire Auguste (5) et Quintilien (6). Quelques-uns de ces auteurs ont été publiés avec ses corrections; mais les commentaires précieux qu'il a faits sur les autres, sont encore ensevelis dans les bibliothèques de l'Italie. L'exemple de Politien fut suivi par beaucoup d'autres savans illustres qui dédièrent leurs travaux à Laurent de Médicis, qu'on regardoit comme le protecteur de ce genre d'études. Ainsi Domitio Calderino entreprit de corriger le texte de Martial (7); Bartolommeo Fontio exerça son zèle et ses talens sur celui de Perse (8), et Lancelotto travailla sur

(1) Dans la bibliothèque Marciana.

(2) Dans la bibliothèque Laurentiana. (PLUT. LXIV, *Cod.* 1.)

(3) Dans la bibliothèque Corsini, à Rome.

(4) Dans la bibliothèque Laurentiana. (PLUT. LXVII, *Cod.* 7.)

(5) *Ibid.* PLUT. *Cod.* 1.

(6) *Ibid.* PLUT. XLVI, *Cod.* 5.

(7) Imprimé à Rome *per Joannem Gensberg*, 1474. Voyez DEBURE, n°. 2818.

(8) Publié en 1481. (BAND. *Cat. bibl. Laur.* vol. II, p. 679.)

Columelle (1). On ne négligea pas non plus les auteurs grecs. Dans l'année 1488, Demetrius Chalcondyles et Demetrius Cretensis publièrent à Florence la première édition des ouvrages d'Homère, qu'ils dédièrent à Pierre de Médicis, fils de Laurent (2).

Le système de jurisprudence qui étoit admis dans la plus grande partie de l'Europe, au quinzième siècle, étoit celui des lois romaines ou civiles, fondé principalement sur les pandectes ou constitutions de Justinien : il devenoit donc d'une extrême importance pour l'intérêt général, que les copies de cet ouvrage qui subsistoient encore, fussent corrigées et expliquées avec la plus grande exactitude. Cette tâche fut confiée au zèle infatigable de Politien, que ses travaux en ce genre placent non seulement parmi les premiers, mais encore parmi les plus habiles professeurs de la

(1) BAND. *Cat.* vol. II, p. 564. Dans sa préface, l'éditeur s'adresse à Laurent en ces termes : *Ab ineunte etenim aetate, splendissima nominis tui fama ad tuam benevolentiam captandam ita me compulit, ut cunctis potius honoris tui studiosum ostendere hoc aevo malim, quàm in decorem meum reticere.*

(2) Florent. imp. *Typis Bernardi et Nerii Tanaidis Nerlii Florentinorum, nono mensis decembris, anno* 1488, deux volumes *in-fol.* Pour la description de ce magnifique ouvrage, voyez DEBURE, n°. 2493.

science du droit chez les modernes : lui-même rend compte, dans ses lettres, des progrès de cet immense travail ; mais on trouvera des détails encore plus étendus sur cet objet dans l'histoire de sa vie par Menckenius ; et Bandini, qui a eu le bonheur de retrouver ce célèbre commentaire dans la bibliothèque Laurentiana, et de le rétablir dans son premier état, a publié, il n'y a pas long-temps, un mémoire historique à ce sujet (1). Politien avoit à sa disposition des secours extrêmement avantageux pour remplir avec succès cette tâche, dont il s'étoit chargé à la prière de Laurent de Médicis. On avoit trouvé à Pise une copie ancienne et authentique, qu'on supposoit y avoir été déposée par ordre de Justinien lui-même ; et lors de la prise de cette ville, le manuscrit fut apporté à Florence (2), et confié, par Laurent de

(1) Raggionamento istorico, *sopra le collazioni delle Fiorentine Pandette, fatte da Angelo Poliziano, sopra gli auspicj del mag. Lorenzo de' Medici, etc.* Livorno, 1762.

(2) Principio igitur scire te illud opinor, imperatorem Justinianum, posteaquam jus civile perpurgavit, in ordinemque redegit, cavisse illud in primis, ut in omnibus civitatibus quæ dignitate aliqua præcellerant, exemplaria legum quam emendatissima publice asservarentur. — Sed nullum ex his clarius tamen aut celebratius, quam quod ad usque urbis ejus captivitatem, Pisis, magna religione sit custoditum. (POLIT. *Epist.* lib. X.)

Médicis, à la garde du seul Politien (1). Par ce moyen, il se trouva à portée de corriger les nombreuses erreurs, et même de remplir les lacunes d manuscrits plus récens, ainsi que celles de deux éditions qui étoient depuis peu sorties de la presse (2).

(1) Hoc ergo mihi inspicere per otium licuit, rimarique omnia, et olfacere, quæque vellem excerpere diligenter, et cum vulgatis exemplaribus comparare. Tribuit nam hoc mihi uni *Laurentius ille Medices*, vir optimus ac sapientissimus; fore illud aliquando arbitratus, ut opera, labore, industriaque nostra, magna inde omnino utilitas eliceretur. *Ibid.*

(2) M. Gibbon traite Politien d'enthousiaste, parce qu'il supposoit que ce manuscrit étoit la copie authentique donnée par l'ordre de Justinien. « Ce paradoxe, dit-il, se réfute de lui-» même par les abbréviations qui se trouvent dans le manuscrit » florentin, et par les caractères latins, dont la forme décèle » la main d'un copiste grec. » (*Hist. de la chûte et de la décadence, etc.* liv. XLIV.) Mais Politien avoit soigneusement examiné ce manuscrit dans tous ses détails; il étoit juge très-compétent dans cette matière, et il avoit la conviction que c'étoit l'ouvrage d'un copiste latin, ainsi qu'il le dit positivement dans une lettre à Lod. Bolognese (lib. XI.): *Est autem liber characteribus majusculis, sine ullis compendiariis notis; nec graecus, sed latinus. — Videlicet ille ipse quem inter caeteros publicavit Justinianus.* « Cet ou-» vrage, en deux volumes, écrit sur du vélin très-fin, fut » déposé, dit M. Gibbon, d'après l'autorité de Brenckman » (*Hist. Pandect. Florent.* lib. I), dans une cassette ma-» gnifique, dans l'ancien palais de la république : les moines » et les magistrats, la tête nue et un cierge à la main, le » montroient aux voyageurs curieux de le voir. »

Les jurisconsultes du siècle suivant ont avoué franchement les obligations qu'ils avoient à un commentateur qui, le premier, avoit porté la lumière et le véritable esprit de recherche dans une science déjà suffisamment obscure et difficile par elle-même, mais qui l'étoit devenue encore plus par l'état d'imperfection des livres authentiques sur lesquels ils étoient obligés de régler leurs décisions.

Les *Miscellanea* (Mélanges) de Politien suffiroient seuls pour prouver l'étendue et la variété de ses connoissances et de ses talens en matière de critique (1). On est encore redevable de la publication de cet ouvrage à Laurent de Médicis, à qui Politien, dans les promenades qu'ils faisoient ensemble, à cheval, avoit coutume de communiquer les remarques diverses que lui avoient fournies ses études du matin. Il se détermina enfin, à la prière de

(1) Imprimé pour la première fois par Antonio Miscomini, à Florence, avec cette singulière inscription : *Impressit ex archetypo Antonius Miscominus. Familiares quidam Politiani recognovere. Politianus ipse nec Horthographiam se ait, nec omnino alienam praestare culpam. Florentiae, anno salutis M. CCCC. LXXXIX decimo tertio kalendas octobris*, in-4°. Ce livre, comme tous ceux que j'ai vus du même imprimeur, est exécuté avec beaucoup d'élégance et de correction, et offre une preuve des progrès rapides qu'avoit fait à Florence l'art de l'imprimerie.

son ami, à les fixer sur le papier, et à les mettre en ordre pour les faire imprimer. Il les dédia, lorsqu'elles parurent, à son illustre bienfaiteur, non seulement, comme il l'assure lui-même, dans l'intention de lui témoigner sa reconnoissance pour les avis et les observations par lesquelles il avoit contribué à la perfection de cet ouvrage, mais aussi pour concilier à son livre l'estime publique à la faveur de l'autorité et de la considération d'un nom si illustre (1).

La publication de cet ouvrage engagea bientôt après Politien dans une discussion, dans laquelle il se conduisit avec beaucoup de fermeté et de modération, et qui se termina entiérement à son honneur : Louis Sforce, qui desiroit ardemment de faire oublier le crime de son usurpation par le zèle qu'il montroit à protéger les lettres, avoit engagé plusieurs savans à se fixer à Milan, et entre autres, il y avoit attiré Giorgio Merula,

(1) Nec erunt, opinor, hæc quoque nostra, quanquam levioris operis studia, seu ludicra verius, dedecori tibi Laurenti Medices, cui nunc adscribuntur. Adscribuntur autem non magis adeo ut me gratum beneficiis tuis approbent, aut reponant gratiam, quod auxiliarium te, quodque consiliarium habuerunt, quam ut auspicato procedant, et ut in iis tui memoria frequentetur, ex quo liber auctoritatem capiens magni celebritate nominis commendetur. (POLIT. *in praef. ad Misc.*)

célèbre par son immense érudition dans la littérature latine, et qui recevoit du duc une pension considérable. Mais, ni ses succès littéraires, ni son commerce avec les grands, ni son âge avancé, n'avoient pu réformer ou du moins adoucir l'humeur jalouse et intraitable de ce savant (1). Il

(1) C'est à Merula que l'on doit la première édition des comédies de Plaute, imprimée à Venise *per Joannem de Colonia et Vindelinum de Spira*, 1472. Il a aussi corrigé et commenté les ouvrages de Juvénal, de Martial, de Quintilien, d'Ausone, les *Scriptores de re rustica*, et d'autres auteurs anciens, dont plusieurs ont été publiés avec ses remarques. Merula avoit été le disciple de Filelfo, et s'engagea souvent comme lui dans ces disputes acrimonieuses, qui peut-être n'ont pas laissé de servir la cause des lettres, tandis qu'elles flétrissoient le caractère des savans. Il en eut une entre autres avec Marzio Galeotto, qui, vers l'an 1468, écrivit son traité *de homine*, dont le premier livre contient la description des parties extérieures, et le second celle des parties intérieures de l'homme. Merula se déchaîna contre cet ouvrage avec beaucoup d'amertume, et en même temps déploya une extrême sagacité de critique. Ses observations furent imprimées sans date et sans nom de lieu, et dédiées à Laurent et à Julien de Médicis. Cependant, comme l'auteur fait mention dans sa dédicace de l'établissement de l'académie de Pise comme d'un événement récent, il est probable que son ouvrage parut vers l'an 1472. (Voyez l'*Appendix*, n°. XLVIII.) Dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, la critique de l'ouvrage de Galeotto est suivie d'un commentaire sur une épître de Sapho, dédiée à M. Ant. Maurocenus, et de quelques

avoit néanmoins distingué Politien comme le seul des savans de l'Italie, qui eût, suivant lui, quelque mérite; et dans une entrevue qu'ils eurent ensemble à Venise, il avoit reconnu que la restauration de la langue des anciens Romains devoit considérablement à ses travaux (1). Cependant à peine les *Miscellanea* eurent paru, que Merula saisit avec empressement cette occasion de prouver sa prétendue supériorité, en dépréciant les travaux de son rival; affirmant que toutes les remarques de Politien qui avoient quelque importance se trouvoient dans les ouvrages de critique que lui-même avoit publiés précédemment, ou du moins étoient très-connues des disciples qui avoient suivi ses leçons publiques. Il alla même jusqu'à insinuer qu'il avoit recueilli des notes sur un assez grand nombre d'erreurs grossières qu'il avoit trouvées dans les *Miscellanea*, et qu'il les publieroit incessamment. Politien ne tarda pas à

---

remarques sur Virgile, adressées à Louis Gonzague, prince de Mantoue. On trouvera quelques détails sur la vie et les ouvrages de Merula, dans TIRABOS. *Stor. della Lett. Ital.* vol. VI, part. I, p. 291; ZENO, *Dissert. Voss.* vol. II, p. 83.

(1) Meministi credo, quod in frequenti auditorio Venetiis, cum ad me accessisses, palam dixerim, te illum esse, quem priscæ et romanæ doctrinæ instauratorem mihi pollicerer. (MER. *Epist.* inter *Epist. Pol.* lib. XI, ep. 5.)

être informé de ces imputations injurieuses ; et comme il n'étoit pas d'un caractère à endurer patiemment une pareille indignité, il est probable que Merula auroit éprouvé le poids de son ressentiment si d'autres considérations ne l'avoient pas arrêté. Merula jouissoit d'une très-grande considération dans l'esprit de son protecteur, et l'on savoit que Politien vivoit avec Laurent de Médicis dans les termes de la plus intime familiarité ; une attaque ouverte auroit donc pu compromettre le nom de Laurent, qui avoit avec le duc de Milan des rapports d'une nature trop importante pour que l'on dût courir le risque de les compromettre dans une querelle littéraire : cette circonstance détermina Politien à mettre plus de dignité et de discrétion dans la suite de cette discussion. Il adressa au duc une lettre dans laquelle il le supplioit d'interposer son autorité auprès de Merula, pour l'engager à publier ses critiques ; et lui fit passer en même temps une lettre qu'il écrivoit à ce savant auquel il faisoit la même demande, et prioit le prince d'en prendre lecture. Merula refusa néanmoins de rétracter ses opinions, qu'il ne désavouoit pas, et de communiquer ses remarques à Politien. Il répondit à un sarcasme que celui-ci auroit pu ne se pas permettre : « Vous me reprochez mes cheveux gris, » je n'en ressens point les inconvéniens ; j'ai

» encore beaucoup de vigueur d'esprit et de » corps; mon imagination a toujours la même » activité, et ma mémoire la même fermeté; » vous ne vous en appercevrez peut-être que » trop ». On trouve plusieurs lettres sur ce sujet parmi celles de Politien, et la contestation paroissoit s'animer et s'aigrir de plus en plus, lorsque Merula mourut subitement. Cet événement causa un chagrin réel à Politien; tant à cause de la perte de ce savant homme dont il estimoit singulièrement les talens, que parce qu'il se voyoit privé par là des moyens de défendre avec succès son propre ouvrage. Ne voulant néanmoins négliger aucune des démarches nécessaires à sa justification, il s'adressa de nouveau au duc de Milan avec toutes sortes d'instances pour l'engager à lui envoyer la critique de Merula; mais ce fut sans succès. Cette formidable production, si véritablement elle a jamais existé, se réduisoit à quelques observations futiles et sans ordre. Les lettres de Louis Sforce, remarquables par les égards et la considération qu'il y témoigne à Politien, semblèrent pourtant avoir calmé à la fin les craintes qui l'agitoient. « Vous n'avez aucun motif, mon cher » Politien, lui dit le duc, de craindre que la » suppression des remarques de Merula fasse le » moindre tort à votre réputation; l'on ne sauroit » en aucune manière s'en prendre à vous, puis-

» que, bien loin de chercher à les dissimuler,
» vous avez fait auprès de nous les sollicitations
» les plus pressantes pour qu'elles fussent connues
» du public; cette lettre que je vous écris peut en
» être la preuve authentique. »

Les établissemens d'instruction publique destinés à propager la connoissance des langues anciennes, la considération que l'on avoit pour ceux qui se dévouoient à l'enseignement, et les récompenses considérables qu'ils retiroient, non seulement de la libéralité des individus, mais encore des gouvernemens, contribuèrent puissamment, avec les causes dont nous avons déja fait mention, à répandre généralement le goût de l'érudition classique. Nous avons déja parlé de l'établissement d'une académie à Pise, par les soins de Laurent; mais son zèle pour la cause des sciences ne s'étoit pas arrêté à cette institution. A Pise, les études se bornoient presque uniquement à la langue latine, ou aux sciences à l'acquisition desquelles elle pouvoit être utile; mais c'étoit à Florence seulement que la langue grecque étoit l'objet d'un enseignement public, et professée ou par des Grecs de naissance, ou par des savans Italiens qui rivalisoient avec eux de talent. On devoit au zèle actif de Laurent les services de ces hommes célèbres, qui trouvoient dans ses bontés et dans sa générosité la récompense de leurs tra-

vaux (1). De là les témoignages multipliés de reconnoissance que les érudits qui vinrent ensuite ont prodigués à leur illustre patron, pour avoir formé un établissement duquel (pour me servir de leur comparaison classique), comme du cheval de Troye, sortirent tant de fameux champions qui répandirent la connoissance de la langue grecque, non seulement dans toute l'Italie, mais encore en France, en Espagne, en Allemagne et en Angleterre. Il venoit de tous ces pays à Florence de nombreux disciples qui propageoient dans tout le reste de l'Europe les connoissances qu'ils y avoient puisées (2).

(1) Ille animadvertens jam tum litteras circa exitum laborare, Pisis scholas litterarum latinarum, Florentiæ græcarum instituit; viros doctissimos ære suo ac magno undecumque accersiit, studiosos et fovit, et juvit, nec prius in hoc elaborare destitit, quam ita restitueret, ut non facile iterum ad id precipitium pervenire possent. (CAII SILVANI, *German. Epist. ad Leon. X.* Voyez BAND. *Cat.* vol. II.)

Florentiam quoque et latinis et græcis litteris clarissime insignivit, exquisitis atque ingentibus etiam præmiis allectis utriusque facultatis juris omnium judicio peritissimis. (RAPH. BRANDOLINI, *Epist. ad Leon. X.* Voyez BAND. vol. II.)

(2) Quo sane tempore Florentiæ, veluti in celeberrimo totius orbis theatro, eruditissimi viri, tanquam ex equo Trojano innumerabiles proceres, sese in orbem terrarum effuderant. Quamobrem non modo Italia, sed etiam Gallia, Hispania, Germania et Britannia hujusmodi beneficium Medicum familiæ acceptum referunt. (PETRI ANGELII, *Epist.* apud BAND. *Cat.* vol. II.)

Le

Le premier des professeurs employés dans cet établissement fut le célèbre Jéan Argyropile, qui, après avoir joui pendant plusieurs années de la faveur et de la protection de Côme et de Pierre de Médicis, et avoir contribué en grande partie à l'éducation de Laurent, fut choisi par lui comme étant le plus en état de présider à l'enseignement de la langue grecque. Politien fut, de tous les disciples d'Agyropile, celui qui montra les plus rares talens : le charme qu'il trouva dans ces précieuses connoissances, lui fit concevoir une prédilection particulière pour la source dont elles lui venoient, et ses écrits offrent de nombreux témoignages de son respect et de son affection pour l'homme qui le premier lui avoit ouvert les trésors de la littérature grecque. On ne trouve qu'une exception aux éloges sans bornes que le disciple prodigue à son maître. Argyropile s'étoit déclaré ouvertement l'ennemi de la gloire de Cicéron ; il lui reprochoit de n'avoir eu qu'une connoissance superficielle de la langue grecque, et d'avoir connu très - imparfaitement les dogmes des différentes sectes de philosophie dont il parle si souvent dans ses ouvrages. Les sarcasmes d'Argyropile et l'influence de son autorité avoient dégradé, dans l'estime de ses élèves, le caractère de l'orateur romain ; et Politien, dans un âge plus mûr, semble s'être rappelé avec une sorte de remords,

le temps où l'ignorance de Cicéron étoit à ses yeux, et à ceux de ses compagnons d'études, un fait incontestable (1). Argyropile, pendant le long séjour qu'il fit en Italie, avoit acquis une connoissance approfondie de la langue latine, genre de mérite assez étranger au plus grand nombre de ses compatriotes; ses traductions de divers traités d'Aristote, en cette langue, sont presque toutes dédiées à ses protecteurs de la maison de Médicis. Il compta parmi ses auditeurs Donato Acciajuoli, Janus Pannonius, et le prélat allemand Joannes Reuchlinus, qui, ayant eu le singulier bonheur d'acquérir dans son pays une connoissance préliminaire de la langue grecque, montra, dit-on, dès sa première entrevue avec Argyropile, tant d'habileté dans cette langue, que le professeur s'écria en soupirant : *Pauvre Grèce, te voilà déja bannie au-delà des Alpes* (2)!

Donato Acciajuoli nous donne une haute idée

(1) Et ut homo erat omnium (ut tum quidem videbatur) acerrimus in disputando, atque aurem (quod ait Persius) mordaci lotus aceto, præterea verborum quoque nostrorum funditator maximus, facile id vel nobis, vel ceteris, tum quidem suis sectatoribus, persuaserat : ita ut (quod pene dictu quoque nefas) pro concesso inter nos haberetur, nec philosophiam scisse M. Tullium, nec litteras græcas. (POL. *in Miscell.* cap. I.)

(2) HODIUS, *de Graec. illustr.* p. 201.

de l'habileté d'Argyropile et de l'excellence de ses préceptes, en affirmant que lorsqu'il donnoit ses leçons, on se croyoit transporté au temps des anciens philosophes (1). Si pourtant il faut en croire le témoignage de Paul Jove, la manière de vivre de ce savant n'étoit pas entiérement conforme à ses préceptes; l'usage immodéré des viandes et du vin l'avoit rendu extrêmement pesant et replet, et l'énormité de son ventre prouvoit assez qu'il appartenoit à différentes sectes de philosophie. Mais l'évêque de Nocera avoit trop de passions à satisfaire, pour qu'on ne se prévienne pas à bien des égards contre sa véracité comme historien; et parmi les nombreux caractères qu'il a tracés, il y en a très-peu qui ne soient plus ou moins altérés et défigurés par le milieu à travers lequel il les présente. Le même auteur attribue la mort d'Argyropile à l'usage immodéré du melon, qui lui donna une fièvre d'automne, dont il mourut dans la soixante-dixième année de son

(1) Cum post interitum quorumdam doctissimorum hominum, studia Florentina magnâ ex parte remissa viderentur, venit in hanc urbem Argyropylus Byzantius, vir ingenio præstans summusque philosophus, ut juventutem litteris græcis ac bonis artibus erudiret : jamque plures annos doctrinam tradidit nobis tantâ copiâ, tam multiplicibus variisque sermonibus ut visus sit temporibus nostris veterum philosophorum memoriam renovare. (Acciaj. apud Hod. p. 202.)

âgé. Cet événement arriva à Rome, où il avoit fixé sa résidence quelque temps avant l'an 1471 (1).

Après un intervalle de quelques années, pendant lesquelles il y a lieu de croire que la place de professeur public de grec à Florence, fut remplie par Théodore de Gaza, et non pas par Politien, comme l'assure Paul Jove, Demetrius Chalcondyles vint réparer la perte d'Argyropile, et se chargea de cet emploi, sur l'invitation que lui en fit Laurent de Médicis, environ vers l'an 1479 (2). On croit assez communément que l'inimitié qui existoit entre Politien et Chalcon-

(1) Vini et cibi æque avidus et capax, et multo abdomine ventricosus, immodico melopeponum esu autumnalem accersivit febrem, atque ita septuagesimo ætatis anno ereptus est. (JOVII, *Elog. XXVII*; HOD. *de Graec.* p. 198.)

(2) *Demetrius Chalcondyles, diligens grammaticus, et supra graecorum mores, cum nihil in eo fallaciarum aut fuci notaretur, vir utique lenis et probus, scholam Florentiae instauravit, desertam ab Argyropylo, et à Politiano, deficientibus graecis, occupatam.* (Jov. *Elog. XXIX.*) Cette assertion, si elle n'est pas entièrement fausse, paroît du moins très-hasardée, lorsqu'on lit l'épigramme grecque de Politien adressée à Chalcondyles à son arrivée à Florence, comme devant succéder à Théodore de Gaza, et donner ses soins tutélaires aux jeunes nourrissons des muses, abandonnés de leur mère, avant qu'ils pussent voler de leurs propres ailes. On trouvera la traduction de cette épigramme dans HOD. *de Graec.* p. 211.

dyles, fut la cause qui obligea ce dernier à quitter pour quelque temps la ville de Florence, et à se retirer à Milan; mais on n'a pour garant de ce fait que l'autorité de Paul Jove, et celle des écrivains qui accordent une confiance implicite à ses récits (1). Cet auteur, d'une partialité manifeste contre Politien, voudroit nous persuader que le savant italien, jaloux du professeur grec, et se prévalant de la supériorité de son génie et de son éloquence, essaya de lui donner des dégoûts en détournant ses disciples de ses leçons, et les engageant à se ranger parmi ceux qui venoient l'entendre lui-même; et que Laurent, autant pour faire cesser leur inimitié, que pour profiter de leur mutuelle rivalité, partagea entre eux le soin de l'éducation de ses enfans. Il faut pourtant observer qu'on ne trouve pas le moindre indice de cette prétendue querelle dans aucun auteur contemporain; et quoique l'irascibilité de Politien, et son animosité bien connue contre les Grecs, pussent donner quelque probabilité à l'assertion de Jove, ce concours de circonstances offre, en dernière analyse, une preuve évidente du peu d'authenticité de cette anecdote. Politien ne dissimuloit guère ses ressentimens, et l'on

(1) Boissard, Baillet, Varillas, etc. Voyez aussi MENCKEN. *in Vita Polit.* et le Dictionnaire de Bayle, art. *Politien*.

trouve dans les lettres qu'il écrivit jusqu'à la fin de sa vie, des exemples nombreux de la véhémence avec laquelle il attaquoit ceux dont il croyoit avoir un juste sujet de se plaindre : or, il n'y est pas fait la plus légère mention de ses querelles avec Chalcondyles; au contraire, lui-même et ses correspondans y parlent plusieurs fois de ce savant comme vivant avec lui dans une étroite intimité (1). Le reste du récit de Jove est également dénué de vraisemblance. L'affection constante qui subsista entre Politien et Laurent, n'auroit pas permis à celui-ci d'adopter un plan dans lequel le premier n'auroit vu qu'un moyen de rendre ses talens inutiles; mais indépendamment des conséquences qu'on peut tirer de cette observation, nous avons la preuve positive que, bien qu'il pût arriver que d'autres savans donnassent de temps en temps des soins aux enfans de Laurent, Politien eut toujours la direction suprême de leur éducation, et que dans toutes les occasions, c'étoit à lui qu'on s'adressoit comme

(1) Pomponius Lætus écrit à Politien en 1491, un an avant la mort de Laurent : *Commenda me Medicibus patri et liberis, litterarum patronis. Deinde plurima salute Demetrium impertias.* A quoi Politien répond : *Medices nostri tibi unice favent. Demetrius autem salutem sibi a te dictam totidem verbis remuneratur.* (POL. *Epist.* lib. I.)

à la seule personne chargée de cet important et honorable emploi (1).

Il n'est pas difficile de voir dans l'institution créée à Florence, la source où le reste de l'Europe puisa la connoissance de la littérature grecque; mais on voit aussi évidemment, dans les hommes qui eurent alors quelques relations avec ce pays, les divers canaux, pour ainsi dire, par lesquels elle se communiqua. William Grocin (2), qui fut pendant plusieurs années professeur des lettres grecques dans l'université d'Oxford, avoit demeuré l'espace de deux ans à Florence, où il avoit suivi les leçons de Chalcondyles et de Politien. Thomas Linacer (3), dont le nom est justement célèbre parmi ceux des savans anglais, profita également de ces heureuses circonstances; et pendant son séjour à Florence,

(1) Lod. Odaxius écrit à Politien en ces termes : *Demetrium verò virum eruditissimum*, *Petrumque in primis* discipulum tuum, *elegantissimae atque amplissimae spei adolescentem, nomine meo salvos facito.* (POL. *Epist.* lib. III.)

(2) Nam et Grocinum memini, virum, ut scis, multifaria doctrina, magno quoque et exercitato ingenio, his ipsis litteris duos continuos annos, etiam post prima illa rudimenta, solidam operam dedisse; idque sub summis doctoribus Demetrio Chalcondyla et Angelo Politiano. (GUILL. LATIMER. *in Epist. ad Erasm.* apud MENCK. *in Vita Polit.*)

(3) Linacrum item acri ingenio virum, totidem aut etiam plures annos sub iisdem præceptoribus impendisse. *Ibid.*

il se fit remarquer si avantageusement par la politesse de ses mœurs, et par sa rare modestie, que Laurent de Médicis le choisit, à ce qu'on dit, pour l'associer aux études de ses enfans (1).

Telles furent les causes qui, dans le quinzième siècle, donnèrent en Italie tant d'activité à l'étude des langues anciennes ; mais il nous reste à faire connoître une circonstance, qui peut-être contribua plus puissamment que toutes les autres au succès de ce genre d'études, et à enflammer le zèle de ceux qui s'y livroient. La connoissance des langues savantes étoit, à cette époque, la route la plus sûre pour parvenir non seulement à la fortune et à la gloire littéraire, mais même aux places les plus éminentes du gouvernement ; et dans presque tous les états de l'Italie, les savans les plus distingués furent les premiers ministres de leur temps. Cela venoit en grande partie de l'usage presque universel de la langue latine dans les négociations des diverses puissances, ce qui rendoit à peu près impossible pour tout autre de se charger de la direction des affaires publiques, sans une extrême familiarité avec l'usage de cette langue ; mais ce fut la ville de Florence qui donna plus particulièrement cet exemple, en ne confiant les offices de la plus longue durée qu'à des sujets

(1) JOVII, *Elog. LXIII.*

distingués par leur érudition. Pendant une longue suite d'années, la place de secrétaire ou chancelier de la république (car il paroît qu'on se servoit indifféremment de ces deux dénominations), fut remplie par des savans de la plus grande distinction. Au commencement du quinzième siècle elle étoit occupée par Colonio Salutati, qui avoit été l'ami particulier de Petrarque et de Boccace, et que Poggio appelle *le père commun et le maître de tous les savans* (1). Il fut remplacé par Leonardo Aretino, dont la république récompensa les services par des privilèges et des bienfaits dont ses descendans jouirent après sa mort. Cette charge fut donnée à Carlo Marsuppini, et remplie successivement par Poggio Bracciolini et par Benedetto Accolti. Pendant une grande partie du temps que Laurent de Médicis fut à la tête des affaires de l'état de Florence, ce fut Bartolommeo Scala qui la remplit. La vie de ce savant offre un des exemples les plus frappans des honneurs et des avantages qu'on retiroit alors de la culture des lettres. Scala étoit issu de parens du plus bas étage; et sa naissance ne lui donnoit pas même le privilège de citoyen de Florence (2). Ses succès

(1) Il mourut vers l'an 1410.

(2) E lo Scala, figliuol d'un mulinaro,
Ovver d'un tessitor di panni lini,

précoces dans la carrière des lettres le firent connoître à Côme de Médicis ; et il faisoit gloire de la bassesse de sa naissance, et des obligations qu'il avoit au protecteur de sa jeunesse (1). La perte de Côme ne nuisit point à l'avancement de Scala ; la bienveillance des descendans de ce grand homme, et leur faveur constante, l'élévèrent successivement aux honneurs et à la fortune, et on lui confia, en 1472, les sceaux de la république. A l'exemple de ses prédécesseurs, il avoit commencé à écrire une histoire de Florence ; mais il ne vécut pas assez pour en achever quatre livres (2). Landino et Ficino ont singulièrement

---

Che colle sue virtù si fece chiaro,
E fu Gonfalonier de' Fiorentini,
Cavalier a spron d'oro, e non avaro,
Tanto è, voi m'intendete cittadini,
Non s'ha questi a chiamar nobile e degno,
Che acquistò roba, onor, virtute, e ingegno?

(L'ALTISSIMO, *in Bart. Scal. Vita a Mannio.* Flor. 1768.)

(1) Veni nudus, omnium rerum bonarum egenus ; ad Remp. vilissimis ortus parentibus, multa cum fide, nullis omnino divitiis, aut titulis, nullis clientelis, nullis cognationibus. Cosmus tamen pater patriæ nostræ me complexus est, recepitque in familiæ obsequia, etc. (SCAL. *Epist. inter Polit. Epist.* lib. XII.)

(2) Hos edere Joannes Cinellius paraverat, sed id contigit

loné ses apologues. Il existe encore des poèmes latins et italiens de sa composition, et ses poésies latines ont été insérées dans la fameuse collection des ouvrages de ses illustres compatriotes (1). L'incertitude de la faveur populaire est passée en proverbe; et l'on peut dire qu'à cet égard la vie de Scala a été marquée par un bonheur extraordinaire. Il servit sa république avec beaucoup de zèle, de talens, et une fidélité à toute épreuve, parvint aux plus hautes dignités de l'etat, acquit une fortune considérable, se fit un nom distingué parmi les gens de lettres, et mourut en laissant une famille nombreuse qui hérita de ses richesses et de sa considération. Il paroît néanmoins qu'il éprouva quelques désagrémens, comme savant, dans sa querelle avec Politien; mais la fougue de son adversaire le força d'entrer dans une lice où il auroit fort desiré de ne pas se montrer, et dans laquelle, chaque effort qu'il faisoit pour se défendre, ne faisoit que lui attirer un traitement plus sévère.

On a lieu de conjecturer, d'après les lettres de Politien, que ces deux personnages avoient par-

---

Oligero Jacobæi, ope Cl. Magliabechii, sumptibus Nicolai Angeli Tinassi, anno M. DC. LXXVII. (MANNI, *Vita Bart. Scalae.*)

(1) *Carm. illust. poet. ital.* vol. VIII, p. 489.

tagé pendant quelque temps la faveur de Laurent de Médicis, sans faire paroître l'un contre l'autre aucunes marques de jalousie, et que même ils étoient dans l'usage de se consulter réciproquement sur leurs productions littéraires. Cependant Scala, ayant découvert ou soupçonné que Laurent avoit employé Politien à revoir et à corriger les lettres que son office de chancelier de la république l'obligeoit d'écrire, il conçut une secrète inimitié contre son rival, et ne négligea aucune occasion de déprécier ses écrits (1). Politien ne vit pas plutôt sa réputation littéraire attaquée, qu'il fit éclater sans déguisement des sentimens que peut-être il dissimuloit depuis long-temps avec peine; et sans égard pour le rang et la considération dont jouissoit Scala, il écrivit contre lui dans un style qui témoignoit assez la haute opinion qu'il avoit de ses talens, et le peu de cas qu'il faisoit de ceux de son adversaire; et sur ce que celui-ci se vantoit de l'estime que Laurent lui avoit témoignée, il lui fait une réponse qui, de nos jours, n'auroit pu être expiée que par le sang de l'un des deux contendans, soit que nos

(1) Scis autem tu quoque litteras illum (Laurentium) sæpe tuas publice scriptas rejecisse, nobisque dedisse formandas, quæ prima odii livorisque in me tui causa extitit. (POL. *Epist.* lib. 12.)

mœurs soient devenues plus polies ou plus barbares; ce que je laisse à décider au lecteur (1). Il faut convenir que dans toute cette affaire Politien se laissa entrainer beaucoup trop au-delà des bornes de la décence, et qu'il oublia tout-à-fait le respect qu'il devoit, sinon à la dignité de son antagoniste, du moins à son propre caractère. Il n'est pas douteux que Laurent de Médicis n'eût interposé son autorité pour faire cesser une contestation si peu honorable aux deux partis; mais ce ne fut qu'après sa mort qu'ils en vinrent à ce degré d'outrages et d'animosité. Il faut observer à ce sujet, que l'historien de la vie de Politien, Menckenius, attribue à certaines expressions de Scala un sens qu'elles ne présentoient certainement pas (2).

---

(1) Il lui donne un démenti formel : *De Cosmo quae jactas, deque Laurentio Medice*, falsa omnia. (POL. *Epist.* lib. XII.) On peut se faire une idée des aménités littéraires que les savans de ce temps-là se prodiguoient les uns aux autres dans leurs querelles, par ce passage d'une lettre de Politien, où il fait une espèce de commentaire sur une injure qu'il avoit adressée à Scala, en faisant allusion à sa naissance : *At ego* monstrum *te vocavi* fur-furaceum; *monstrum quidem, quod ex collusione monstrorum compositus es, fur-furaceum vero, quod in pistrini sordibus natus, et quidem pistrino dignissimus.* Ibid.

(2) Dans une lettre adressée par Scala à Politien dans le commencement de leur querelle, on trouve le passage

Si les circonstances que nous venons de rapporter ne suffisoient pas pour caractériser l'esprit de ce temps, nous pourrions faire remarquer que dans les autres gouvernemens de l'Italie, l'on trouve les emplois de la plus haute importance

---

suivant : *Tu certe praeter caeteros, mi Politiane, naturae multum debes, illa tibi ingenium istud dedit : ut corporis modo praetermittam dotes, quae nonnihil et ipsae habere a quibusdam putantur momenti ad felicitatem et fortunae commoda, quae profecto juvare nativam virtutem, nisi ipsa sese deserat, vehementer solent. Caecus sit funditus qui haec non viderit.* — *Si quid video* (dit Menckenius), *sunt et haec per ludibrium forsan et per invidiam a Scala dicta, ut obscaenos Politiani mores perstringeret, quasi is nempe corporis sui copiam principi juventuti fecerit, semper ita amantes studiososque sui Medicaeos habiturus. Ut adeo mirari vix satis possim non sensisse hos aculeos nec his quidquam reposuisse Politianum, etc.* Il est assez singulier que Menkenius ait cru voir plus clair dans les intérêts de Politien que Politien lui-même. Aucun des deux antagonistes n'a jamais imaginé de voir dans ce passage une intention du genre de celle à laquelle l'historien fait allusion. Il y avoit plusieurs années que Julien étoit mort, et jamais, dans le cours de sa vie, il ne donna lieu à une pareille imputation; d'ailleurs, il n'est pas probable que Scala eût hasardé la plus légère insinuation de ce genre contre une famille à laquelle il devoit tout, sans parler du peu d'importance que Politien attache à ce passage, qu'il regarda comme une ironie dont l'unique but étoit de le tourner en ridicule, et qui ne méritoit pas de fixer son attention.

remplis par des hommes qui quittoient la direction d'une académie, ou une chaire de professeur, pour prendre la conduite des affaires politiques d'une nation. Alphonse, roi de Naples, et François Sforce, cherchèrent, à l'envi l'un de l'autre, à s'assurer par leurs libéralités les services de Beccatelli. Pontano eut part à la confiance intime de Ferdinand, fils d'Alphonse, et fut très-souvent chargé de représenter ce prince auprès des autres puissances (1). Les deux frères Simoneta dirigèrent

(1) Giovanni Pontano, ou, pour me servir du nom académique qu'il avoit adopté, Jovianus Pontanus, étoit né à Cerreto dans l'Ombrie; mais, jeune encore, et sans aucun appui, il se fixa à Naples. Son rare savoir le fit accueillir d'Alphonse et ensuite de Ferdinand, qui lui confia les places les plus éminentes de l'état. Outre les ambassades importantes dont il fut chargé, Pontano étoit le premier secrétaire du roi, et dans une circonstance, il le représenta en qualité de viceroi de Naples. Comme savant, il étoit le seul dont les productions pussent le disputer à celles de Politien. Ses poèmes ont été publiés par Alde, en deux volumes, 1513, 1518. Ses ouvrages en prose, en trois volumes, 1518, 1519. On trouve parmi ces derniers un traité *de ingratitudine*, dans lequel il s'attribue en grande partie la conclusion de la paix entre Ferdinand et le pape, et se félicite d'avoir rendu à son prince un service aussi important. Mais malheureusement Pontano vécut assez pour démentir par sa conduite les principes de son traité. Car, quoiqu'il eût joui pendant près d'un demi-siècle des bienfaits de la famille d'Arragon, cependant

pendant long-temps les affaires de Milan. Bernardo Bembo et Francesco Barbaro soutinrent à la fois la gloire littéraire et la dignité politique de la république de Venise, et laissèrent l'un et l'autre des fils dont la réputation éclipsa celle de leurs pères (1). Lorsque les talens éminens n'étoient pas employés dans l'administration des affaires publiques, ils étoient récompensés par les égards les plus flatteurs, et souvent même par des libéralités considérables de la part de personnages illustres, qui se plaisoient à déposer dans la compagnie des gens de lettres l'orgueil de leur rang, ou qui ont laissé dans leur correspondance épistolaire, des témoignages de leur considération pour les savans.

Il n'étoit même pas rare de rencontrer les avan-

---

lorsque Charles VIII de France se fut emparé, en 1495, du royaume de Naples, et y eut pris les marques de la royauté, Pontano lui fit, au nom des Napolitains, une harangue publique de félicitation, dans laquelle il ne prit pas même la peine de dissimuler les vices des princes dont il avoit eu la faveur, et que l'intimité dans laquelle il avoit vécu auprès d'eux l'avoit mis à portée de connoître parfaitement. (ZENO, *Dissert. Voss.* vol. II; GUICCIARD. *Ist. d'Italia*, lib. II.) Pontano mourut en 1603, âgé de 77 ans.

(1) Ermolao Barbaro, patriarche d'Aquilée, et le cardinal Pietro Bembo, dont on aura encore occasion de parler dans le cours de cet ouvrage.

tages

tages de la naissance et de l'érudition réunis dans la même personne. Jean Pic de la Mirandole, dont nous avons déja parlé plus d'une fois, fournit peut-être l'exemple le plus illustre que l'on puisse citer en ce genre. Il étoit un des plus jeunes enfans de Jean-François Pic, prince de Mirandula et Concordia (1), et naquit en 1463, à Mirandula. On raconte de lui des faits très-extraordinaires : du moins est-il certain qu'il offrit la preuve la plus étonnante de l'étendue des facultés de l'esprit humain. Sa pénétration étoit si vive et sa mémoire si prodigieuse, qu'il lui suffisoit d'une seule lecture pour fixer dans son esprit les objets auxquels il appliquoit son attention. Après avoir passé sept années dans les plus célèbres universités de la France et de l'Italie, il vint à Rome à l'âge de vingt et un ans, et avec la réputation de savoir

(1) Voltaire, qui s'est trompé en donnant à Pic le nom de Jean-François, se trompe également lorsqu'il dit qu'il renonça à la souveraineté de Mirandula pour fixer son séjour à Florence. (*Essais sur les mœurs, etc.*) Pic n'eut jamais de droit à cette souveraineté, qui passa à son frère aîné Galeotto, et depuis à son neveu Jean-François, qui écrivit en latin une vie très-volumineuse de Jean son oncle, que l'on trouve à la tête des œuvres de celui-ci. On y lit des détails intéressans sur cet homme célèbre; c'est dommage que l'auteur y montre un excès de superstition si déplorable. La mère de Pic étoit de la famille du poète Boyardo.

vingt-deux langues différentes (1). Ardent à se signaler par une dispute d'éclat, Pic proposa de discuter publiquement neuf cents questions sur des sujets de mathématiques, de théologie et de scholastique, qui renfermoient aussi des recherches sur les points les plus difficiles des langues hébraïque, chaldaïque et arabe (2). Cette démarche, à la considérer sous le jour le plus défavorable, n'étoit que l'effet de l'effervescence de la vanité dans un jeune homme, et l'on pouvoit sans aucun inconvénient laisser cette vaine fumée se dissiper : mais les prélats romains, au

(1) « Cela n'est certainement pas dans la nature ; il n'y » a point de langue, dit avec raison Voltaire, qui ne demande » environ une année pour la bien savoir. Quiconque dans » une si grande jeunesse en sait vingt-deux, peut être soupçonné » de les savoir bien mal ; ou plutôt il en sait les élémens, » ce qui est ne rien savoir. » (*Essais*, ut suprà.)

(2) Non content de ces neuf cents questions, Voltaire en porte le nombre à quatorze cents, et il nous apprend qu'elles se trouvent à la tête des ouvrages de Pic. (*Essais*, ut suprà.) Il auroit dû indiquer dans quelle édition il les a vues : il est probable que cette assertion est fondée sur la même autorité d'après laquelle il suppose que l'érudition de ce temps consistoit uniquement dans la connoissance de quelques sophismes de l'école, et que les sciences étoient alors l'objet du mépris des princes et des grands : assertions que n'auroit pas dû se permettre un homme qui entreprenoit d'écrire *sur les mœurs et l'esprit des nations*.

lieu d'abandonner ces propositions à leur destinée, ou de les discuter avec une impartialité philosophique, se mirent à les examiner avec l'œil soupçonneux de prêtres jaloux, et en tirèrent treize assertions qu'ils taxèrent d'hérésie. Pour repousser cette imputation dangereuse, Pic publia un traité latin très-volumineux, qu'il avoit composé, dit-on, en vingt jours, et qu'il dédia à Laurent de Médicis, dans la protection duquel il avoit cherché à se procurer un asyle à Florence, contre la persécution dont il étoit l'objet (1). Les contemporains de Pic ont donné à ses talens et à son caractère les éloges les plus outrés. « C'étoit, dit Politien, un homme ou plutôt » un être d'une nature extraordinaire, auquel » la nature avoit prodigué tous les avantages » du corps et de l'esprit ; sa taille étoit noble » et élégante, et il y avoit dans tout son exté- » rieur quelque chose de divin. Doué d'une » pénétration d'esprit incroyable, d'une mémoire » prodigieuse, d'une ardeur infatigable pour le » travail, parlant avec autant d'éloquence que de

(1) *Apologia tredecim quaestionum.* Ce traité fut publié, avec les autres ouvrages latins de Pic, à Venise, *per Bernardinum Venetum*, en 1488. C'est de cette édition que j'ai extrait la dédicace de l'*Apologia*, comme exprimant avec beaucoup de force les sentimens d'estime et d'admiration de son auteur pour Laurent de Médicis.

» netteté, on ne savoit lequel on devoit le plus » admirer de ses talens ou de ses vertus. Ses con- » noissances profondes dans toutes les parties de » la philosophie, étoient encore étendues et » fortifiées par l'avantage de posséder plusieurs » langues, et par l'instruction qu'il avoit sur » toutes les sciences dignes d'estime, ensorte que » l'on peut dire qu'il n'y a point d'éloges qui ne » soient au dessous de son mérite. »

Les preuves que nous avons données précédemment de ses talens en matière de critique, quelque opinion qu'on puisse se faire d'ailleurs de la solidité de son jugement, suffisent du moins pour le justifier du reproche que lui fait Voltaire, lorsqu'il dit qu'il auroit mieux fait d'étudier les ouvrages de Dante et de Pétrarque, que la Somme de saint Thomas ou les compilations d'Albert-le-Grand. Mais les travaux de Pic ne se bornèrent pas à des commentaires sur les ouvrages des autres écrivains ; les poésies italiennes qui nous restent encore de lui, nous autorisent à concevoir une opinion très-favorable de celles qui ont été détruites. Crescimbeni avoue que la poésie italienne fit une perte très-réelle par la mort prématurée de ce jeune homme, dont les rares talens auroient pu la retirer de l'état de dégradation où elle étoit tombée, et d'où les travaux de plusieurs hommes d'un génie distingué la firent enfin

sortir (1). Le petit nombre de pièces latines qu'il a laissées nous donne lieu de déplorer la sévérité de leur auteur. Il en avoit composé cinq livres qu'il soumit au jugement de Politien; celui-ci, après les avoir examinées avec soin, les lui renvoya, en s'excusant d'une manière flatteuse et polie de la franchise avec laquelle il lui communiquoit ses observations (2). Peu de temps après, Pic jeta au feu ses cinq livres, au grand regret de Politien, qui consacra la mémoire de cet événement par une épigramme grecque. Si les ouvrages qu'il détruisit ainsi avoient autant de mérite que l'élégie latine qu'il adressa à Girolamo Benivieni, la postérité peut avec raison en regreter la perte (3).

Parmi les circonstances favorables au progrès des lettres dans le quinzième siècle, il en est une que nous serions impardonnables de passer sous silence, et qui, si elle ne contribua pas essentiellement à ce progrès, servit au moins, non seu-

(1) CRESCEMB. *Ist. della volgar poesia*, vol. II, p. 336.

(2) Neque ego judicis (ita me semper ames) sed Momi personam indui, quem ferunt sandalium Veneris tandem culpasse, cum Venerem non posset. Confodi igitur versiculos aliquos, non quod eos improbarem, sed quod tanquam equestris ordinis, cedere reliquis, veluti senatoribus videbantur atque patriciis. (POL. *Epist.* lib. I.)

(3) *Opere di Benivieni*, ed. Ven. 1524.

lement à rendre plus générale l'étude des langues, mais encore à écarter l'idée de difficulté extraordinaire qu'on auroit pu y attacher : c'est le zèle et le succès avec lequel on vit s'y appliquer des femmes illustres par leur naissance, ou célèbres par les charmes de leur personne. Alessandra, fille de Bartolommeo Scala, se fit particulièrement remarquer parmi ces dernières. Les charmes de son esprit l'emportoient encore sur sa beauté peu commune. Dès l'âge le plus tendre elle s'étoit distinguée par ses progrès dans la langue latine, et même dans la connoissance du grec, qu'elle avoit étudié sous Jean Lascaris et Demetrius Chalcondyles (1). Tant de perfections réunies avoient attiré l'attention, et peut-être même séduit le cœur de Politien ; mais Alessandra donna sa main au grec Marullus, qui jouissoit à Florence de la faveur de Laurent de Médicis, et dont les poésies latines le disputoient pour l'élégance à celles des Italiens eux-mêmes (2). Ce fut là probablement

(1) On trouve quelques poésies grecques d'Alessandra dans les œuvres de Politien (*Ed. Ald.* 1498.), et l'on prétend que cet auteur composa souvent des vers amoureux à sa louange.

(2) Les ouvrages de Marullus ont été publiés sous le titre de *Hymni et Epigrammata*. On lit à la fin : *impressit Florentiae societas Colubris, VI kal. decembris M. CCCC. LXXXVII.* Ses épigrammes sont dédiées à Laurent, fils de Pierre-François

l'origine des querelles qui s'élevèrent entre Marullus et Politien, et dont les monumens subsistent encore dans leurs écrits (1).

---

de Médicis. Les vers suivans, adressés au père de sa maîtresse, ont beaucoup d'élégance :

Ad Bartholomeum Scalam.

Cum musæ tibi debeant latinæ
Tot juncto pede scripta, tot soluto,
Tot sales latio lepore tinctos,
Tot cultis documenta sub figuris,
Tot volumina patriæ dicata,
Quæ nulli taceant diu minores,
Tot prætoria jura, tot curules,
Tot fasces proprio labore partos :
Plus multo tamen, o beate amice, est
Quod Scalam Latio pater dedisti,
Aucturam numerum novem sororum,
Casto carmine, castiore vita.

Au reste, ce ne sont point les objets de l'adoration des chrétiens que Marullus célèbre dans ses hymnes; mais ce sont les divinités du paganisme, ce qui peut-être a donné lieu à cette réflexion d'Érasme : *Marulli pauca legi, tolerabilia, si minus haberent paganitatis.*

(1) Parmi les épigrammes de Politien, on en trouve plusieurs d'un style extrêmement virulent contre une personne qu'il appelle *Mabilius;* et dans les poèmes de Marullus on rencontre quelques pièces qui ne sont guère moins outra-

Le nom de Cassandra Fidelis eut encore une plus grande célébrité. Issue de parens qui avoient quitté le séjour de Milan pour se fixer à Venise, et qui avoient constamment ajouté à l'éclat de leur noblesse celui d'un savoir peu commun; elle commença fort jeune à se livrer avec la plus grande ardeur à l'étude, et acquit une telle connoissance des langues savantes que l'on peut avec justice la compter parmi les premiers érudits de ce temps (1). Les lettres que Politien et Cassandra s'écrivoient réciproquement de temps en temps, prouvent l'estime mutuelle qu'ils avoient l'un pour l'autre, si toutefois cette expression n'est pas trop foible pour caractériser les sentimens de Politien, qui exprime, dans un langage singulièrement fleuri, sa haute admiration pour les talens extraordinaires de cette dame, et l'espoir qu'il avoit conçu de l'heureuse influence que devoient avoir ses travaux et son exemple sur les progrès de la littérature (2). Il fit, dans l'année 1491, un voyage

---

geantes, adressées à un certain *Ecnomus*. On soupçonne, non sans raison, que sous ces noms empruntés, les deux rivaux ont voulu cacher les traits satiriques qu'ils se lançoient réciproquement.

(1) Les lettres et les discours de Cassandra ont été publiés à Pavie en 1636, par Jacq. Ph. Tomasini, qui a mis au commencement une notice de sa vie.

(2) O decus italiæ, virgo, quas dicere grates, quasve

à Venise, où il eut, avec cette femme célèbre, une entrevue qui confirma l'opinion favorable que ses écrits lui en avoient fait concevoir. « Hier, » écrivoit-il à son illustre protecteur, hier j'allai » voir la célèbre Cassandra, à laquelle je présentai » vos hommages; c'est véritablement une femme » étonnante par la profonde connoissance qu'elle » a de sa langue naturelle et de la langue latine : » je lui trouve une physionomie très-agréable; » je l'ai quittée plein d'admiration pour ses » talens. Elle est extrêmement dévouée à vos inté- » rêts, et parle de vous avec la plus grande estime : » elle m'a avoué même qu'elle avoit le projet » d'aller vous voir à Florence; ainsi préparez-vous » à la recevoir d'une manière digne de son mé- » rite (1) ». On voit par une lettre que cette dame

---

referre parem, quod etiam honore me tuarum litterarum non dedignaris? Mira profecto fides, tales proficisci à femina, quid autem à femina dico! imò verò à puella et virgine potuisse, etc..... Tibi verò tanta incepta Deus opt. max. secundet : et cum recesseris à parentibus, is autor contingat, et consors qui sit ista virtute non indignus : ut quæ nunc propemodum sua sponte naturalis ingenii flamma semel emicuit, ita crebris deinceps aucta flatibus, aut enutrita fomitibus, effulgeat, ut a nostrorum hominum præcordiis animoque, nox omnis, geluque, penitus et languoris in litteris et inscitiæ discutiatur. (POL. *Epist.* inter *Cass. Fid.* ep. 101.)

(1) POL. *Epist.* Voyez *Appendix*, n°. XLVI.

écrivit à Léon X, bien des années après, qu'elle avoit entretenu une correspondance suivie avec Laurent de Médicis ; et l'on éprouve quelque peine lorsqu'on considère qu'elle ne rappelle ce souvenir au pontife que pour obtenir de lui quelque secours pécuniaire : elle étoit veuve alors, et se trouvoit chargée d'une nombreuse famille. Elle vécut néanmoins long-temps encore, et mourut en 1558, après avoir vu un siècle tout entier : ses talens littéraires, et la gloire des amis de sa jeunesse, jetèrent de l'éclat sur ses dernières années ; et comme elle conserva jusqu'à la fin une mémoire qui ne s'étoit point affoiblie, on venoit la voir de toutes les parties de l'Italie, comme un monument vivant de cette époque heureuse vers laquelle l'imagination ne se reportoit jamais sans regret et sans attendrissement.

Ce seroit peut-être une assertion hasardée que de dire que l'application aux études sérieuses, par laquelle ces femmes célèbres se distinguèrent, caractérisoit alors le sexe en général. L'admiration universelle qu'excitoient celles qui se signalèrent en ce genre, est même une présomption contraire à cette opinion : cependant les deux exemples que nous venons de citer ne sont pas les seuls qui puissent appuyer les prétentions du sexe à la supériorité du mérite littéraire. Les historiens italiens ont parlé de plusieurs autres femmes d'un

rang élevé, dont le savoir méritoit et obtint de grands éloges (1). Politien célèbre, entre autres, les talens poétiques d'une dame de Sienne, qu'il nomme Cecca (2); et les nombreux écrits en grec et en latin, spécialement adressés à des femmes, nous autorisent à conclure que la connoissance de ces langues étoit, dans ce temps-là, plus généralement répandue parmi elles, qu'elle ne l'a été à aucune époque subséquente.

Nous avons indiqué les principales causes des progrès de la littérature classique dans le quinzième siècle, et nous avons fait remarquer la part active que prit Laurent de Médicis dans tout ce qui se fit pour les accélérer. Il ne sera peut-être pas inutile à présent d'examiner quels furent les résultats d'un travail entrepris avec tant d'ardeur et suivi avec tant de constance. Le premier objet auquel s'appliquèrent les savans Italiens, fut de traduire en latin les auteurs grecs les plus célèbres. Le premier et le plus laborieux de ces traducteurs, est Leonardo Aretino; les versions qu'il a données des divers ouvrages de Platon, de Xenophon, de Plutarque, etc., forment une liste trop considérable pour que l'on puisse la faire

(1) TIRAB. *Storia della Lett. ital.* vol. VI, part. II.

(2) Mnemosyne, audito Senensis carmine Ceccæ,
Quando, inquit, decima est nata puella mihi?

entrer dans cet ouvrage (1). Les travaux de Ficino, quoique moins nombreux, sont plus considérables encore ; on en trouve le détail dans une épître latine de l'auteur à Politien. « Pourquoi m'avez-» vous si souvent témoigné le desir de connoître » les ouvrages que j'ai publiés, lui dit Ficino ? » Seroit-ce que vous voulez les célébrer dans vos » vers ? Mais c'est au choix bien plus qu'au » nombre qu'il faut donner des éloges, et le mé-» rite réel se mesure sur la qualité plutôt que » sur la quantité (2) ». Si Ficino s'étoit scrupuleusement conformé à cette sage maxime, cela n'auroit certainement pas nui à sa gloire, qui est, pour ainsi dire, ensevelie sous la masse énorme de ses volumineuses productions. Le premier

(1) Mehus, à la tête de l'édition qu'il a donnée des lettres de Leonardo, a placé un catalogue très-étendu des ouvrages de ce savant. (*Flor.* 1741.) Ce catalogue ne comprend pas moins de soixante-trois productions différentes, dont plusieurs sont des traductions du grec.

(2) Il y a plusieurs de ces ouvrages dont les anciennes éditions sont encore estimées. Sa traduction de Platon fut d'abord imprimée à Florence sans date, et ensuite à Venise en 1491. Celle qu'il avoit faite de Plotin, quoiqu'elle n'ait été publiée qu'après sa mort, est un modèle de perfection typographique. On lit à la fin :

Magnifico sumptu Laurentii Medicis patriæ servatoris, impressit ex archetypo Antonius Miscominus Florentiæ, anno m. cccc. lxxxii, nonis maii.

ouvrage de ce genre, où l'on trouve l'élégance unie à la fidélité, est la traduction de l'histoire d'Hérodien par Politien (1). Dans son épître dédicatoire adressée à Innocent VIII, et écrite d'une manière noble et judicieuse, l'auteur trace en peu de mots les règles qu'il s'étoit prescrites à lui-même pour remplir sa tâche avec succès; et ce qu'il dit à ce sujet mérite de fixer l'attention de ceux qui se livrent à des travaux du même genre (2).

Politien s'étoit attaché de bonne heure à l'étude des écrits d'Homère; et, très-jeune encore, il avoit commencé à traduire l'Illiade en hexamètres latins. Tous ceux qui sont à même de connoître l'étendue de ses talens, et d'apprécier la force

---

(1) Imprimée trois fois dans l'année 1493, à Rome, à Bologne par *Plato de Benedictis*, et encore dans cette dernière ville par *Bazalerius de Bazaleriis*. De ces trois éditions, c'est la seconde qui est la plus estimée. (MAITTAIRE, *Ann. typogr.* vol. I, p. 558; DEBURE, *Bibl.* nº. 4840.).

(2) Quæ sane nostræ fuerunt partes, tentavimus profecto, utinamque etiam effecerimus, uti omnia ex fide responderent, ne inepta peregrinitas, ne græculæ usquam figuræ, nisi si quæ jam pro receptis habentur, latinam quasi polluerent castitatem; ut eadem propemodum esset linguæ utriusque perspicuitas, eædemque munditiæ, idem utrobique sensus atque indoles, nulla vocum morositas, nulla anxietas. (POL. *in praefat.* ed. Ald. 1498.)

et l'élégance qui règnent dans ses compositions latines, regretteront sans doute que ce monument de son génie ait été anéanti sans retour. Plusieurs témoignages nous portent à croire qu'il avoit fort avancé cet ouvrage, et l'on a même quelques raisons de présumer que sa persévérance avoit enfin triomphé des difficultés d'une pareille entreprise. Ficino écrivant à Laurent de Médicis, et le félicitant sur le succès de son zèle pour le progrès des lettres et des études, fait une mention particulière de la protection qu'il accordoit à Politien, et parle de cette traduction du poète grec dans des termes flatteurs, et même avec ce ton d'adulation affectée qui caractérise trop souvent ses lettres (1). Au reste, on peut juger par le témoignage d'un autre auteur contemporain, que Politien avoit terminé tout entier cet immense travail, au progrès duquel il fait allusion dans plusieurs endroits de ses ouvrages (2). On ne sait

(1) Divites alii ferme omnes ministros nutriunt voluptatum; tu sacerdotes musarum nutris: .... summus musarum sacerdos, Homerus, in Italiam, te duce, venit.... Nutris domi Homericum illum adolescentem, Angelum Politianum, qui græcam Homeri personam latinis exprimit coloribus, ... atque ita exprimit ut nisi quis græcum fuisse Homerum noverit, dubitaturus sit, e duobus uter naturalis sit, et uter pictus Homerus. (FIC. *Epist.* lib. I.)

(2) Dans les poésies latines d'Alessandro Braccio, ami et

s'il crut devoir sacrifier à un jugement plus mûr cette production de ses jeunes années, ou si elle a péri dans la dispersion générale de la bibliothèque des Médicis, dont il fut lui-même témoin à la fin de sa vie (1).

L'enthousiasme pour les écrits des anciens, et l'extrême avidité d'en posséder des copies, caractérisent les commencemens du quinzième siècle : il en résulta, comme on pouvoit s'y attendre, une attention scrupuleuse à rétablir la pureté du texte, et un desir ardent de faire passer leurs beautés dans un langage plus généralement connu. On fit en ce genre des progrès remarquables vers la fin du même siècle ; et les Italiens,

---

contemporain de Politien, et très-connu par sa traduction des ouvrages d'Appien, on trouve l'épigramme suivante :

Ad Laurentium Medicem.

Tempora nostra tibi multum debentia, Laurens,
Non minus hoc debent, nobile propter opus,
Mæonium, duce te quod nuper et auspice, vatem,
Convertit Latios Angelus in numeros,
Cumque decore suo, cum majestate legendum,
Dat nobis qualem Græcia docta legit,
Ut dubites *Latius* malit quam *Graecus* Homerus
Esse, magi patrius hunc nisi vincat amor.
(Band. *Cat. lib. Laur.* vol. III, p. 780.)

(1) Pol. *Orat. in exp. Homeri, in op. Ald.* 1498.

après avoir commenté et traduit ces restes précieux de l'antiquité, entreprirent de rivaliser de gloire avec leurs auteurs. Nous avons déja fait connoître en peu de mots ceux qui se distinguèrent dans le temps de Côme et de Pierre de Médicis; mais il faut convenir, en général, que, malgré la connoissance assez étendue de la partie mécanique de l'érudition, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on découvre par fois dans leurs ouvrages, et quoiqu'on y remarque des formes poétiques et le germe du talent, ce seroit néanmoins en vain qu'on s'attendroit à y trouver cette ame et cette chaleur qui portent par-tout le mouvement et la vie; les productions licencieuses de Beccatelli sont les seules qui en offrent quelques étincelles (1). L'Italie moderne n'offre aucun modèle de composition du genre de celles que l'on peut appeler classiques. Les écrits de Landino, dont nous avons déja cité quelques fragmens, méritent cependant, jusqu'à un certain point, nos éloges; et si ce n'est pas la force et la hardiesse de l'imagination qui les caractérisent, s'ils ne nous rappellent pas très-sensiblement le mérite et la pureté des anciens auteurs, on peut du moins y reconnoître une abondance, une facilité d'élocution et de versification, par lesquelles il l'em-

(1) Voyez tome Ier, p. 63 et suiv.

porte

porte de beaucoup sur ses prédécesseurs. Naldo Naldio, ou Naldo *de Naldis*, l'ami de Ficino et de Politien, se distingua par ses talens et par une perfection plus remarquable (1). Le poème d'Ugolino Verini, *de illustratione urbis Florentiae*, est peut-être plus estimable à raison de l'authenticité des documens que l'on peut y puiser, qu'il ne l'est pour le mérite poétique; pourtant il existe d'autres productions de Verini, qui le placent parmi les premiers poètes latins de son siècle (2). Ses poésies sont en grande partie consacrées à la louange des Médicis, et l'on y trouve de fréquentes allusions aux caractères de Laurent et de Julien, et aux circonstances du temps (3).

---

(1) Les poésies de Naldio se trouvent dans les *Selecta Poemata Ital.* vol. I, p. 412. Politien exprime, dans l'épigramme suivante, son admiration pour les ouvrages de cet auteur :

Dum celebrat Medicem Naldus, dum laudat amicam,
Et pariter gemino raptus amore canit;
Tam lepidum unanimes illi ornavere libellum,
Phœbus, Amor, Pallas, Gratia, Musa, Fides.

(2) Voyez BAND.. *Specim. Litt. Flor.* vol. I, p. 120.

(3) On conserve dans la bibliothèque Laurentiana deux livres de ses élégies, intitulés *Flammetta*, du nom de sa maîtresse; et un poème intitulé *Paradisus*, dans lequel il suppose

Michel Verini, fils d'Ugolino, offrit l'exemple d'un talent extraordinairement précoce. Il étoit né en 1465, et mourut à l'âge de dix-sept ans. Il paroît néanmoins que dans un si court espace de temps ses talens et son caractère lui avoient attiré l'admiration et l'estime de ses savans contemporains. Son principal ouvrage est un recueil de distiques latins, qui prouvent à la fois une extrême facilité d'invention et d'expression, une connoissance du cœur humain et une profondeur d'observation fort au-dessus de son âge. On conserve encore une collection considérable de ses lettres dans la bibliothèque Laurentiana (1); elles sont adressées pour la plupart à son père, et font également honneur à la tendresse paternelle de l'un, et à la piété filiale de l'autre. On prétend qu'il mourut victime d'une chasteté obstinée qui le porta à se refuser constamment aux remèdes que lui indiquoient ses médecins, et qui répugnoient à sa modestie (2). Il paroît par

qu'ayant fait une excursion dans les régions célestes, il y a rencontré Côme de Médicis, avec lequel il s'entretient fort longuement sur les affaires de Florence, et en particulier sur la situation de sa famille.

(1) Bandini en a donné de longs extraits dans son précieux catalogue, vol. III, p. 462 et suiv.

(2) Cet événement a été célébré en vers et en prose, en latin et en italien, par un grand nombre d'auteurs contem-

ses lettres que son père et lui vivoient dans la plus intime liaison avec Landino Bartolomeo Fontio, et Politien; et que Laurent de Médicis passoit de temps à autre ses heures de loisir dans le sein de cette savante famille, ne dédaignant pas de s'asseoir familièrement à leur table (1).

La réputation que s'étoient acquise les Florentins

porains. (Voyez *Appendix*, n°. LII). Verini n'est pas le seul dont la mort ait eu une cause aussi étrange. Ammirato prétend que le cardinal de Lisbonne mourut de la même manière, en 1459. Le passage suivant d'une des lettres de Verini, prouve assez sa répugnance à souscrire aux avis de ses médecins. *Insuperabilis me valetudo confecit, membra ut sint pallore macieque deformia; nocte crucior, die non quiesco; et quod me acriùs torquet, in tanto dolore spes nulla salutis. Quanquam medici, et tota domus, et amici, nihil pericli asserant, deprehendo tamen tacitos in vultu timores, suspiria, murmur, taciturnitatem, mœroris cuncta signa perspicio; sed cui notior morbus quam mihi? Quidquid acciderit, utinam forti animo feramus: scio mihi nullum de vitâ factum restare pœnitendum, nisi quod potueram valetudini consulere sapientiùs; verum mihi* PUDOR, *vel potius* RUSTICITAS, *obfuit.* — *Vale.*

(1) Fingit Homerus, Jovem ipsum, aliosque deos, olympo relicto, apud Ethiopas divertisse, cœnasse, lusisse; Augustum etiam, orbis terrarum principem, apub privatos sine ullo apparatu cœnitasse; sed cur vetera? Laurentius Medices, urbis nostræ facilè primus, apud patrem meum pransus est nonnumquam, etc. (MIC. VER. *Epist. XV*, apud BAND. *Cat.*

dans la poésie latine, fut un sujet d'émulation pour les autres savans d'Italie. Dans la mémorable circonstance de la conjuration des Pazzi, Platinus Platus, poète Milanais, adressa à Laurent une pièce de vers, à laquelle celui-ci donna les plus grands éloges (1). Le zèle et l'ardeur que Laurent avoit montrés pour le rétablissement de l'académie de Pise, inspirèrent à Carolus de Maximis, un poème d'un mérite et d'un intérêt encore plus grand (2). On peut ajouter à ces noms, ceux de Cantalicio, de Nicomedo Folengi, d'Alessandro Braccio et d'Aurelio Augurelli, qui tous cultivèrent la poésie latine avec plus ou moins de succès, et dédièrent à Laurent de Médicis plusieurs de leurs ouvrages (3).

---

(1) Voyez BAND. *Cat.* etc., vol. II, p. 193. *Selecta Poemata Ital.* vol. VII, p. 256.

(2) Voyez *Appendix*, n°. LIII.

(3) Les poésies de Cantalicio se trouvent dans les *Carmina illust. poet. ital.* vol. III, p. 123, et sont dédiées à Laurent de Médicis. Celles de Folengi ont été imprimées dans la même collection, vol. IV, p. 419. Alessandro Braccio fut également distingué par son habileté dans la politique et par ses talens littéraires ; il fut quelque temps secrétaire de la République de Florence, et mourut étant ambassadeur auprès du pape Alexandre VI. On estime beaucoup sa traduction italienne d'Appien. Ses poésies latines, quoique très-nombreuses, n'ont pas encore été imprimées ; on les conserve dans la bibliothèque

Mais quoique plusieurs de ces auteurs eussent de grands talens, aucun d'eux cependant n'égala Politien, dont les productions approchent plus du mérite et de la correction des anciens, que celles d'aucun de ses contemporains. Ses poésies, dans

---

Laurentiana. L'épigramme suivante, adressée par lui à Politien, n'est pas étrangère au sujet qui nous occupe en ce moment. (Voyez BAND. *Cat.* vol. VII, p. 781.)

Ad Angelum Bassum Politianum.

Tanta tibi tenero quum surgat pectore virtus,
Quanta vel annoso vix queat esse seni,
Ac tua grandisono reboent quum, *Basse*, cothurno
Carmina, magnanimo non nisi digna duce,
Et tibi sit locuples oris facundia docti,
Teque suis ditet Græcia litterulis,
Te precor ad longos ut servet Jupiter annos,
Incolumemque sinat vivere posse diu.
Nam tua Mœonio multum certantia vati
Carmina quis dubitet Virgilioque fore?
Atque decus clarum nostræ magnumque futurum
Quis neget ætatis te, memorande puer?
Sis igitur felix, nostri spes maxima sæcli,
Teque putes nobis carius esse nihil.

Aurelio Augurelli est plus généralement connu; ses poèmes ont été souvent imprimés. La première édition est celle de Véronne, 1491, *in*-4°.; la plus correcte et la plus élégante, celle d'Alde, en 1505. Aurelio Augurelli tient un des premiers rangs parmi les poètes latins modernes.

lesquelles il se montre le rival de Virgile pour la noblesse et l'élévation, et celui d'Horace pour l'élégance, ne portent pourtant pas un caractère d'imitation servile. A la vérité, les sentimens des savans ont été partagés sur le mérite de ses écrits, et l'on peut voir dans Baillet, et mieux encore dans Menckenius, un détail très-étendu de leurs opinions sur ce sujet. Nous nous bornerons donc ici à avertir le lecteur de se défier de l'autorité de deux célèbres écrivains de nos jours, qui ont ou critiqué indirectement, ou du moins loué avec trop de restriction ses ouvrages en vers (1). Il faut avouer que Politien fut puissamment secondé dans les efforts qu'il fit pour rétablir la pureté du goût en littérature, et qu'il eut deux excellens coopérateurs dans Pontano et dans Sannazar (2), dont les écrits ont de nouveau illustré les délicieuses campagnes de Naples, et confirmé les droits

(1) TIRABOSCHI, *Storia della Lett. ital.* vol. VI; FABR. *in Vit. Laur.*

(2) Jacques Sannazar, ou Actius Sincerus Sannazarius, qui est son nom académique, naquit à Naples en 1458, et fut également distingué par ses poésies latines et italiennes. Les deux ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation, sont, en italien, son *Arcadia*; et en latin, un poème en trois chants, *de partu Virginis*, un peu défiguré par le mélange des fables du paganisme avec les mystères de la religion chrétienne.

qu'avoit déja ce pays à la dénomination de terre classique. Et nous ne diminuerons pas sans doute l'intérêt que ce sujet inspire, en ajoutant que la restauration commencée par Sannazar, fut continuée avec un succès éclatant par Fracastor, Vida, Naugerio et Flaminio (1), dans lesquels

(1) Je ne puis faire mention de ces noms célèbres, sans regretter d'être forcé de me renfermer dans les limites du siècle dont j'écris l'histoire : c'est avec peine qu'on se résout à ne parler qu'en passant, pour ainsi dire, des rivaux de Virgile, d'Ovide et de Catulle, dans un ouvrage qui traite de l'origine de la littérature. La *Syphilis* de Fracastor, ou son poème *de Morbo Gallico*, malgré le peu d'intérêt que semble promettre un pareil sujet, est, sans aucune comparaison, le plus beau poème latin qui ait paru depuis le temps des anciens. Les écrits de Vida sont plus généralement connus, et mériteroient d'être préférés, du moins pour la pureté du style, à ceux de Fracastor, si le lecteur instruit n'y découvroit une imitation des Anciens qui a quelque chose de trop servile. Naugerio étoit un noble Vénitien, qui mourut fort jeune, dans une ambassade dont il étoit chargé pour sa république. Dans ses derniers momens, il brûla tous ceux de ses écrits qui se trouvèrent sous sa main, ne les jugeant pas encore assez travaillés pour paroître sous les yeux du public. Ses amis recueillirent et publièrent, après sa mort, quelques morceaux qu'il leur avoit confiés, et dans lesquels respire le véritable génie de la poésie. On trouve dans Flaminio la noble et touchante simplicité de Catulle, exempte de ce mélange d'expressions grossières et de tableaux licentieux qui souillent les ouvrages du poète romain. On peut avec confiance faire à

on crut voir revivre les poètes fameux du siècle d'Auguste.

Tandis que la littérature sortoit du long et honteux engourdissement où elle avoit langui, les autres sciences sentoient aussi l'heureuse influence du rayon bienfaisant qui l'avoit ranimée : la ville de Florence, semblable à un jardin que sa position met à l'abri des retours funestes de la saison rigoureuse, retentissoit des premiers chants qu'inspire le réveil de la nature révivifiée. L'académie platonicienne, alors au plus haut degré de sa splendeur, étoit, en quelque sorte, le lien commun qui réunissoit à certaines époques ceux qui s'étoient distingués par d'heureux efforts soit dans les sciences, soit dans les lettres. Les prétentions absurdes de l'astronomie judiciaire étoient examinées et discutées publiquement et avec la plus grande liberté ; enfin on commençoit à substituer l'expérience et l'observation aux hypothèses et à l'imposture (1). Paul Toscanelli avoit déja

---

ceux qui ont lu les poésies de Flaminio, la question qu'il faisoit lui-même à un de ses amis, au sujet des ouvrages de Catulle : *Quando leggete— non vi sentite voi liquefare il cuore di dolcezza ?*

(1) Pic de la Mirandole fut le premier qui entra en lice contre les formidables ennemis de la véritable science, dans son traité en douze livres, *adversùs Astrologos*. On le trouve dans la collection générale de ses œuvres. *Ven.* 1498.

élevé son célèbre gnomon (1). Lorenzo de Volpaja avoit construit, pour Laurent de Médicis, une horloge, ou plutôt une machine d'un mécanisme extrêmement ingénieux, qui marquoit non seulement l'heure du jour, mais aussi les mouvemens du soleil et des planètes, les éclipses, les signes du zodiaque, et toutes les révolutions célestes (2).

---

(1) Ce gnomon, que l'on regarde avec raison comme le plus admirable instrument astronomique qui existe dans le monde, fut élevé par Toscanelli, environ vers l'an 1460, pour déterminer les solstices, et fixer par ce moyen les fêtes de l'église romaine : il est placé sur la coupole de *S. Maria del Fiore*, à la hauteur de 277 pieds parisiens. Une très-petite ouverture transmet, à cette distance, les rayons du soleil à une table de marbre placée sur le pavé de l'église. On a corrigé et perfectionné cet instrument, dans ce siècle-ci, à la prière de M. de la Condamine, qui d'ailleurs le regarde comme une preuve incontestable de l'habileté et des profondes connoissances de son auteur.

(2) Politien a laissé une description très-étendue de cette machine curieuse. (*Epist.* lib. IV, ep. 8.) Laurent donna aussi un singulier spectacle au peuple de Florence, et dont Naldio nous a conservé le souvenir dans un poème (*Carm. illustr.* vol. VI, p. 436) intitulé : *Elegia in septem stellas errantes sub humana specie per urbem Florentinam curribus, a Laurentio Medice, patriae patre, duci jussas more triumphantium.* Ce poème nous apprend que les planètes étoient personnifiées et distinguées par leurs attributs particuliers, et qu'elles faisoient leurs révolutions au bruit de la musique et des

Francesco Berlinghieri fit une tentative estimable pour faciliter l'étude de la géographie en l'unissant à la poésie (1). Il parut plusieurs traités de métaphysique, dont quelques-uns furent dédiés par leurs auteurs à Laurent de Médicis (2). Les plus habiles professeurs de médecine de ce temps-là, et ceux qui portèrent dans cette science importante la méthode la plus conforme à la saine raison, reconnoissent que c'est à ses soins et à son zèle qu'elle dut les progrès qu'elle fit alors, et qu'il ne négligea rien pour en hâter le perfectionnement, et pour la débarrasser des préjugés absurdes auxquels elle étoit en proie (3). Dans la théorie et

---

chansons où l'on expliquoit leurs mouvemens et leurs qualités prétendues.

Nec tantum signis quot erant ea sidera certis
Monstrasti, Medices, qua specieque forent;
Dulcibus at numeris suavi modulatus ab ore,
Singula quid faciant præcipui arte cani.

(1) La *Geografia* de Berlinghieri fut publiée avec des cartes, à Florence, en 1480.

(2) Niccolo Fulginato dédia à Laurent de Médicis son traité *de ideis*, que l'on conserve encore manuscrit dans la bibliothèque Laurentiana, (BAND. *Cat.* vol. III, p. 201.) et Leonardo Nogarola un ouvrage intitulé, *de immortalitate animae*. (BAND. *Cat.* vol. III, p. 219.)

(3) Bernard de' Torni, dans la dédicace de son traité *de Cibis Quadragesimalibus*, à Jean de Médicis, qui n'étoit

dans la pratique de la musique, Antonio Squarcialapis surpassa tous ses prédécesseurs, et l'on dit que Laurent écrivit un poème à sa louange (1). Plusieurs autres citoyens illustres, qui lui étoient attachés par les liens de la parenté, par ceux de l'amitié, ou d'une conformité de goût, se piquèrent d'imiter sa libéralité ; et les nombreuses pro-

---

encore que cardinal, lui dit expressément : *Laurentius pater tuus, reverendissime domine, tantâ erga me utitur humanitate, ac tot beneficiis Tornium adstringit, ut filiis totique domi perpetuo me debere profitear. Degustavi nutu ejus medicinalem scientiam, neque sat caussâ defuit quidquam, quod ad illius apicem potuerim pervenire.* (BAND. *Cat.* vol. I, p. 659.) Il y a encore dans la bibliothèque Laurentiana plusieurs ouvrages de médecine dédiés à Laurent, tels que Joh. Calora, *Compend. febrium.* — Joh. Aretini, *de medicinae et legum praestantia, etc.* (BAND. *Cat.* vol. III.)

(1) Je me fonde ici sur l'autorité de M. Tenhove. « En fait » de musique, dit-il dans l'endroit où il parle de Leo Batt. » Alberti, il ne cédoit qu'au seul Squarcialapis. J'ai sous les » yeux un poème que Laurent de Médicis fit en l'honneur de » ce dernier ; car quel est le genre de talens auquel Médicis » ne faisoit pas accueil » ! (*Mém. généal. de la maison de Médicis*, l. X, p. 99.) Je regrette que ce poème ait échappé à mes recherches. Valori rapporte qu'un jour que l'on critiquoit, en présence de Laurent, le talent de ce célèbre musicien ; *Si vous saviez*, dit-il aux censeurs, *combien il est difficile d'exceller dans quelque art que ce soit, vous parleriez de lui avec plus de respect.*

ductions littéraires qui parurent à cette époque, toutes le fruit des travaux des auteurs Florentins, attestent le succès qu'eurent tant d'efforts réunis. Plusieurs de ces ouvrages tiennent encore une place distinguée dans l'estime publique, non seulement pour les connoissances pratiques qu'ils renferment, mais encore pour la pureté de la diction ; et tous en général sont marqués au coin du talent, de la raison et de l'étude. Et comme on doit les préférer pour l'exactitude et pour le style aux productions qui les précédèrent immédiatement, ils sont aussi véritablement plus estimables que les écrits qui parurent dans le siècle suivant, où l'attention excessive que l'on donnoit à la beauté du langage, fit négliger, et presque entièrement oublier l'importance, le fond même du sujet; où les hommes les plus habiles, uniquement occupés des mots et très-peu des choses, se laissèrent entraîner à une prolixité insupportable, qui, sous la forme de lettres, de discours et de dissertations critiques, devint le fléau de la littérature et la ruine du bon goût.

CHAPITRE VIII.

Caractère de Laurent dans sa vie privée. — On lui a reproché de s'être adonné à des amours déréglés. — Enfans de Laurent. — Sa conduite à leur égard.—Politien les accompagne à Pistoie. — Ils fixent leur séjour à Caffaggiolo. — Dissensions entre Politien et Clarice. —Il se retire à Fiesole, et compose son poème intitulé Rusticus. — Pierre de Médicis. — Jean de Médicis. — Laurent acquitte ses dettes, et abandonne le commerce pour se livrer à l'agriculture. — Maisons de campagne de Poggio-Cajano. — De Careggi. — Fiesole et autres possessions. — Pierre fait un voyage à Rome, il est présenté au pape. — Jean élevé à la dignité de cardinal. — Lettre et conseils de Laurent à son fils. — Pierre épouse Alfonsina Orsini. — Il fait un voyage à Milan. — Savans ecclésiastiques qui eurent part à la faveur de Laurent. — Mariano Gennazano. — Jérôme Savonarole. — Matteo Bosso. — Mort de Clarice. — Assassinat de Jérôme Riario. — Mort tragique de Galeotto Manfredi, prince de Faenza.

Jusqu'ici nous avons tracé le tableau de la conduite de Laurent de Médicis dans sa vie

publique ; peut-être nous saura-t-on gré de le suivre maintenant jusques dans l'intérieur de sa maison, et de l'observer dans ses rapports avec ses amis, avec sa famille, et dans les soins qu'il donna à l'éducation de ses enfans. L'esprit de l'homme varie suivant les situations diverses où il se trouve placé, et avant que l'on puisse l'apprécier avec justice, il faut l'avoir envisagé dans les momens d'épanchement et de confiance sans bornes, où son ame exposée, pour ainsi dire, à nud s'offre sans déguisement aux regards de l'amitié. Soit que la facilité avec laquelle Laurent savoit passer de la discussion des sujets les plus importans, à celle des objets de simple amusement, en se livrant à toute la gaîté d'un commerce purement amical, fût en lui l'effet d'un système politique, ou celui de la mobilité naturelle de son caractère ; il est certain que personne ne posséda cette faculté à un degré plus éminent que lui. « Ne pensez pas, écrivoit Po-» litien à un de ses amis (1), qu'aucun des » savans qui composent notre société, même » ceux qui ont consacré leur vie toute entière » à l'étude, puissent prétendre à quelque supé-» riorité sur Laurent de Médicis, dans tout ce » qui tient à la subtilité de la discussion, et à

(1) ANG. POL. *Epist. VI, Ludov. Odaxio*, lib. III.

» la solidité du jugement, ou dans l'art d'exprimer ses pensées avec autant de facilité que » d'élégance. Les exemples de l'histoire lui sont » aussi présens que les amis qu'il admet à sa table, » s'il m'est permis de m'exprimer ainsi; et lorsque le sujet le comporte, il sait répandre à » pleines mains, dans sa conversation, ce sel » précieux que l'on diroit recueilli dans l'Océan » où Vénus prit naissance (1) ». Il avoit un talent particulier pour l'ironie; la folie et la sottise échappoient rarement à ses traits (2). Dans les recueils des plaisanteries et des bons mots (*Motti e Burle*), des personnages illustres, publiés par des écrivains florentins, ceux de Laurent de Médicis tiennent le premier rang : mais il est rare que des expressions dont la circonstance et l'à-propos du moment font tout le mérite, ne perdent pas infiniment à être transportées dans un livre, et soumises à l'examen d'un lecteur froid

(1) . . . . . lususque salesque,
Sed lectos Pelago quo Venus orta sales.

Voyez *Menagiana*, t. I, p. 59, où l'auteur a suivi l'histoire de cette pensée ingénieuse, depuis Plutarque jusqu'à Politien, Victorius, Heinsius, etc. « Quelque belle et fine, » au reste, que soit cette pensée, dit-il, usée comme elle » est aujourd'hui, on n'oseroit plus la répéter. »

(2) Cum joculabatur, nihil hilarius; cum mordebat, nihil asperius. (VALOR. *in Vit. Laur.*)

et sérieux dans le silence du cabinet ; comme les fleurs que l'on arrache de leur tige pour les conserver dans une aride difformité. Il est possible aussi que ceux qui ont entrepris de pareils recueils n'aient pas été très-difficiles dans le choix des matériaux, et que la célébrité de son nom en ait engagé quelques autres à lui attribuer des jeux d'esprit tout-à-fait indignes de son caractère. Néanmoins les *bons mots* de Laurent peuvent figurer avec avantage dans le grand nombre de ceux auxquels les éditeurs attachent toujours une grande importance, et qui sont avidement reçus par une certaine classe de lecteurs (1). Grazzini

(1) Valori en a rapporté plusieurs, et l'on en trouvera beaucoup d'autres dans les *Facetie, Motti et Burle di diversi Signori, etc. raccolte per Lod. Domenichi.* Ven. 1588. Un de ses parens, homme d'une avarice sordide, se vantoit d'avoir dans sa maison de campagne une source très-abondante de l'eau la plus limpide. *En ce cas-là,* lui répondit Laurent, *vous pourriez avoir les mains plus propres.* Bartolommeo Soccini ayant observé, pour faire allusion au défaut que Laurent avoit dans la vue, que l'air de Florence étoit dangereux pour les yeux : *Cela est vrai*, lui répondit-il, *et celui de Sienne est funeste aux cerveaux.* Ugolino Martelli lui demandoit pourquoi il se levoit si tard le matin : Laurent lui demanda à son tour pourquoi il se levoit de si bonne heure ; et jugeant, d'après la réponse de Martelli, qu'il n'employoit son temps qu'à des niaiseries : *Eh bien!* lui dit-il, *mes rêves du matin sont plus importans que vos affaires.*

nous

nous représente aussi ce personnage célèbre, comme s'amusant à faire un tour comique et méditant une plaisanterie pour se débarrasser des visites d'un certain médecin, dont l'assiduité à sa table lui étoit devenue importune; mais nous ne pouvons garantir la vérité de cette anecdote que sur l'autorité d'un conteur de profession (1). Il

---

Soccini, professeur de droit civil à Florence, s'étoit enfui de cette ville pour se soustraire à ses engagemens; il fut arrêté et ramené en prison: comme il se plaignoit avec amertume que l'on punît d'une manière si humiliante un homme de son importance; *Vous devriez vous ressouvenir*, lui dit Laurent, *que c'est le crime qui déshonore, et non pas le châtiment.*

(1) Anton. Francesco Grazzini, surnommé *il Lasca.* (*Novell.* ed. Lond. 1756.) Voici l'argument de cette nouvelle, tel qu'on le trouve dans l'ouvrage italien: *Lorenzo vecchio de' Medici da due travestiti, fa condurre Maestro Manente ubriaco una sera dopo cena segretamente nel suo palagio, e quivi e altrove lo tiene, senza sapere egli dove sia, lungo tempo al bujo, facendogli portar mangiare da due immascherati; dopo per via del Monaco buffone, da a credere alle persone lui esser morto di peste, perciocchè cavato di casa sua un morto, in suo scambio lo fa disotterrare. Il magnifico poi con modo stravagante manda via Maestro Manente, il quale finalmente creduto morto da ognuno, arriva in Firenze, dove lo moglie, pensando che fusse l'anima sua, lo cacciò via come si fosse lo spirito, e dalla gente avuto la corsa, trova solo Burchiello che lo riconosce, e piatendo prima la moglie in vescovado, è poi alli Otto è rimesso la causa in Lorenzo, il quale fatto venire Nepo da Galatrona, fa veder alle per-*

n'est même pas probable que Laurent, qui se permettoit volontiers l'espèce de licence approuvée par le satyrique Romain, eût négligé d'y joindre la précaution dont Horace veut que cette licence soit accompagnée (1), ou qu'il eût consenti à faire un abus méprisable de son temps et de ses talens, au point d'imaginer et d'exécuter une plaisanterie également insipide et dégoûtante.

Quoique l'on puisse présumer, avec raison, que Clarice Orsini, l'épouse de Laurent, n'avoit pas été l'objet de sa première passion, plusieurs circonstances nous autorisent à croire qu'ils vécurent ensemble dans une union que rien ne put troubler, et qu'il eut pour elle, en toute occasion, le respect et les égards dus à son rang et à ses vertus. Cependant il n'a pu échapper à une imputation qui s'est quelquefois attachée aux noms de la plus grande célébrité; on lui a reproché un défaut qui tient à la foiblesse de la nature humaine, et qui, à dire le vrai, a souvent dégradé les plus sublimes vertus. « Cette réunion si » rare de qualités et de talens supérieurs, qui » se trouvoit dans Laurent de Médicis, dit

sone, ogni cosa esser intervenuta al Medico per forza d'incanti; sicche riavuta la donna, Maestro Manente piglia per suo avocato San-Cipriano.

(1) Nec lusisse pudet — sed non incidere ludum.
(Hor. *Epist.* lib. I.)

» Machiavel, ne fut contre-balancée par aucune » faute, quoiqu'il fût singulièrement adonné à » la passion de l'amour ». Il est assez remarquable que cet historien ne paroisse pas même supposer qu'un pareil défaut puisse rien diminuer de l'approbation générale qu'il donne à la conduite de Laurent. Il faut convenir cependant que si une accusation de ce genre étoit fondée, il seroit difficile d'y trouver une apologie, quoique les mœurs du siècle, et l'activité naturelle des passions de Laurent, pussent, à certains égards, atténuer les reproches qu'on seroit en droit de faire à sa conduite : cependant on doit à l'équité d'observer que l'histoire de ce temps ne nous offre aucuns renseignemens sur les circonstances de ses amours, ni sur les objets particuliers de sa passion (1); et il ne paroît pas, d'après le témoignage de ses contemporains, que l'on puisse légitimement lui reprocher d'avoir méconnu à ce point les lois de la décence et de la vertu. Probablement cette imputation n'est fondée que sur

(1) On lui a reproché le défaut des ames héroïques et sensibles, trop de penchant à l'amour. Je sais qu'il aima prodigieusement les femmes, et j'ignore comment cette source inépuisable de foiblesses n'en fut point une pour lui. S'il brûloit vivement, il brûloit sensément; jamais ses galanteries ne firent ombrage aux citoyens, parce qu'elles n'influèrent en rien sur sa conduite publique, etc. (TENHOVE, *Mém.* I. XI.)

une présomption à laquelle il est possible que la passion qui respire dans la plupart de ses poésies, ait donné lieu; et il est certain que si la chaleur de l'imagination et les saillies de la poésie pouvoient être regardées comme des marques de conviction, chaque ligne de ses ouvrages, pour ainsi dire, prouveroit contre lui. On peut observer que ces productions, fruits de l'effervescence du jeune âge, échappèrent à sa plume avant que les lois de l'hymen lui imposassent l'obligation de réprimer les transports d'une passion illégitime; mais comment se refuser à la force de l'évidence qui résulte des vers suivans?

Teco l'avessi il ciel, donna, congiunto
In matrimonio: ah che pria non venisti
Al mondo, o io non son più tardo giunto?

« Plût au ciel que les nœuds de l'hymen nous unissent » tous deux, femme adorée! Oh! pourquoi n'es-tu pas » venue au monde un peu plutôt, ou que ne suis-je né un » peu plus tard? »

La même passion ne s'exprime-t-elle pas d'une manière plus positive dans ceux-ci?

Ma questo van pensiero a che s'oggiorno,
Se tu pur dianzi, ed io fui un tempo avanti
Dal laccio conjugal legato intorno?

« Mais que me sert de nourrir ces vaines et pénibles

» pensées, puisque dès long-temps engagé dans le lien » conjugal, je verrai bientôt l'hymen t'asservir sous les lois » d'un autre ? »

Et l'on ne sauroit nier que ce fragment d'élégie, quoique incorrect et non achevé, se fait remarquer par une chaleur de sentiment, une vigueur d'expression, qu'une passion vivement et profondément sentie pouvoit seule inspirer (1). Si Laurent est passionné dans ce poème, il est licencieux dans quelques autres; et si l'on s'obstine à voir dans ces productions, fruits de quelques momens d'oubli et de gaîté, l'expression de ses véritables sentimens, on sera convaincu que le seul regret qu'il éprouvât étoit d'imaginer que dans le cours de sa jeunesse passée il avoit imprudemment négligé tant d'occasions favorables de jouir des plaisirs qui s'offroient à lui (2). Mais de ce que Laurent a écrit quelques vers amoureux, de ce qu'il s'est amusé à des *jeux d'esprit*, hasarderons-nous de conclure que sa vie étoit entièrement déréglée, et sa conduite tout-à-fait immorale ? « Comme la » poésie est la fleur de la science, il n'y a pas, » dit Ménage, un homme bien élevé qui n'ait » composé, ou du moins souhaité de composer

(1) Voyez ce fragment, intitulé *Elegia*, dans les pièces inédites de Laurent, imprimées à la fin de ce volume.

(2) Voyez *la Confessione*, imprimée aussi parmi ses poésies inédites.

» des vers ; et comme l'amour est une passion » naturelle, et que la poésie est le langage de » l'amour, il n'y a personne aussi, parmi ceux » qui composent des vers, qui n'ait ressenti les » effets de cette passion ». Si l'on juge avec tant de sévérité, que deviendra la foule nombreuse des poètes qui n'ont pu qu'alléguer en leur faveur cette apologie si commune, que leurs cœurs sont purs, si leurs vers sont coupables ? Que dirons-nous de ce catalogue immense de savans ecclésiastiques, qui ont tâché de se consoler des rigueurs d'un triste célibat en composant des vers sur des sujets d'amour (1) ?

Quoi que l'on puisse penser de la conduite et des sentimens de Laurent sur ce sujet, il ne paroît pas qu'il ait jamais eu d'enfans naturels ; mais il eut de Clarice Orsini une nombreuse famille, composée de trois fils et de quatre filles, qui tous parvinrent à l'âge mûr. Pierre, son fils aîné, naquit en 1471 ; Jean, le second, en 1475, et Julien, le plus jeune, en 1478. Le premier fut célèbre par une suite d'infortunes qu'il n'avoit que trop

(1) Sur ce catalogue, qui comprend depuis Héliodore, évêque de Tricca en Thessalie, jusqu'à l'abbé Dubois, docteur en théologie à Paris, on peut consulter l'*Anti-Baillet* de Ménage, qu'il composa à l'âge de plus de soixante-dix ans. C'est le plus singulier monument de patience, d'esprit et de vanité dont les annales de littérature puissent faire mention.

méritées ; et les deux autres, par une prospérité très-extraordinaire ; Jean parvint à la thiare sous le nom de Léon X ; et Julien s'étant allié par un mariage à la maison royale de France, obtint le titre de duc de Nemours.

Mais rien ne nous paroît plus digne de nous intéresser dans le caractère de cet homme extraordinaire, que l'affection tendre qu'il avoit pour ses enfans, les soins qu'il donnoit à leur éducation, et sa sollicitude pour tout ce qui pouvoit contribuer à leur bonheur. C'est dans leur société qu'il se délassoit de ses travaux importans, et il avoit pris l'habitude de partager leurs plaisirs et de les guider dans leurs amusemens en les rendant plus piquans (1). Est-il, en effet, aucun moyen plus

(1) *Si dilettasse d'huomini faceti e mordaci, e di giuochi puerili, più che a tanto huomo non pareva si convenisse; in modo che fu visto tra i suoi figliuoli e figliuole, tra i loro trastulli mescolarsi.* (MAC. *Hist.* lib. VIII.) Je ne dois pas omettre à ce sujet un passage de l'élégant et intéressant M. Tenhove : « Est-il un spectacle plus touchant, que » celui de voir un tel homme déposer le fardeau de la gloire » dans le sein de la nature ? A des yeux non viciés, Laurent » de Médicis paroît bien grand et bien aimable, lorsqu'il » joue à croix et pile avec le petit duc de Nemours, ou » lorsqu'il se roule par terre avec Léon X (*).

(*) Ce passage a quelque chose d'une admiration servile et ridicule à la fois, s'il m'est permis de le dire ; les enfans de Laurent n'étoient

sûr pour un père, d'obtenir cette confiance qui lui est si nécessaire pour le mettre à même de veiller au bonheur de ses enfans ? Il témoignoit pour les fonctions d'instituteur de la jeunesse la plus haute considération. « Si nous estimons, » dit-il, ceux qui contribuent à la prospérité de » l'état, nous devons placer au premier rang » ceux qui instruisent nos enfans, et dont les » travaux influeront sur le sort de la postérité, » sur les soins et les leçons desquels repose en » grande partie l'honneur particulier de nos fa- » milles, et la gloire de la patrie (1). »

Peu de temps après la conspiration des Pazzi, lorsque Laurent crut devoir éloigner sa famille et l'envoyer à Pistoie, Politien y suivit ses fils en qualité de gouverneur, et il rendoit souvent compte à son illustre protecteur des progrès de ses élèves et de leur situation. Ces lettres, écrites

---

(1) Si feræ partus suos diligunt, quâ nos in liberos nostros indulgentiâ esse debemus ! et si omnes, qui civitati consulunt, cari nobis sunt, certe in primis liberorum institutores, quorum industria sempiternum tempus spectat, quorumque præceptis, consiliis et virtute retinebimus familiæ et reipublicæ dignitatem. (*Laur. Med. ad Ang. Polit.* apud FABR.)

ni le duc de Nemours, ni Léon X; ils n'étoient alors que les enfans d'un simple citoyen; et comme l'usage du pouvoir ne l'avoit rendu ni imbécille ni dénaturé, il ne dédaignoit pas de jouer avec eux : il n'y a rien là d'admirable. (*Note du traducteur.*)

dans l'intimité d'une confiance amicale, sont plus propres à donner une idée exacte du caractère de leur auteur, qu'aucun des écrits qu'il a composés pour être publiés. Incapable de se modérer, ne pouvant souffrir aucune objection, ne voyant de mérite ou d'intérêt réel que dans l'acquisition des connoissances, il ne supportoit pas la moindre atteinte à sa prétendue autorité. Il lui paroissoit tout-à-fait impertinent que Clarice voulût intervenir dans la conduite et la direction de ses enfans, parce qu'elle étoit femme, et qu'elle n'étoit pas savante. Dans une de ses lettres il presse singulièrement Laurent de lui accorder une autorité plus étendue; et d'un autre côté, par un billet écrit le même jour, il reconnoît que cette demande lui a été dictée par un mouvement de passion involontaire, et il sollicite l'indulgence de l'amitié pour une fougue de caractère dont il n'est pas le maître. Le degré d'élévation où ses élèves parvinrent dans la suite, rend tous ces détails intéressans (1). Quel amateur de la littérature peut porter le regard de l'indifférence sur l'enfance de Léon X? « Pierre s'applique avec assez de soin à » ses études, dit Politien; nous faisons chaque » jour des excursions dans le voisinage, nous » visitons les nombreux jardins dont cette ville

(1) Voyez *Appendix*, n°. LIV.

» est embellie, et nous faisons quelques séances » dans la bibliothèque de Maestro Zambino, où » j'ai trouvé quelques bons ouvrages tant grecs » que latins. Jean sort à cheval de temps en » temps, et la foule s'amuse à le suivre ». De Pistoie la famille alla, vers la fin de l'année, se retirer à Caffagiolo où elle passa l'hiver, et Politien continua sa correspondance avec Laurent; il s'adressoit de temps en temps à sa mère madonna Lucretia, avec laquelle il avoit conservé un commerce d'amitié et de confiance intime. Ces lettres offrent une nouvelle preuve de la triste et pénible inquiétude qui accompagne souvent le génie, et peuvent consoler la médiocrité de sa paisible nullité. « Les seules nouvelles que je puisse » vous apprendre d'ici, écrit-il à cette dame, c'est » que la pluie est si continuelle qu'il est impossible » de quitter la maison, et l'on est forcé de re» noncer aux exercices de la campagne, pour » se livrer, dans l'appartement, à des jeux tout» à-fait puériles. Je reste constamment au coin » du feu, en pantoufles et en robe de chambre, » et je pourrois représenter la mélancolie assez » au naturel. A dire le vrai, c'est l'état où je suis » dans tous les momens, et rien de ce que je » puis voir, entendre, ou faire, n'a le pouvoir » de dissiper la sombre tristesse que m'inspire la » pensée des maux qui nous affligent; que je

» dorme, ou que je veille, elle est incessamment » présente à mon esprit. Il y a deux jours que » nous étions au comble de la joie sur ce que » nous avions ouï dire que la peste avoit cessé; » aujourd'hui nous sommes retombés dans l'abatte- » ment, en apprenant qu'il en reste encore quel- » ques symptômes. Si nous étions à Florence, » nous éprouverions quelque consolation, ne fût- » ce qu'à revoir Laurent, lorsqu'il rentre chez lui; » mais ici nous sommes dans une anxiété conti- » nuelle, et quant à moi, la solitude et l'ennui » me tuent; la guerre et la peste sont sans cesse » présentes à mes yeux : je déplore nos maux » passés, j'anticipe sur ceux de l'avenir, et » je n'ai plus à mes côtés ma chère madame » Lucretia dans le sein de laquelle je puisse » épancher mes inquiétudes. » Tel est le ton lugubre et mélancolique sur lequel Politien écri- voit à cette illustre dame; mais ce n'est qu'à ceux qu'on estime que l'on confie ses plaintes, et une pareille lettre est plus propre à nous dévoiler les véritables sentimens de son auteur, qu'un volume entier de complimens travaillés avec soin.

Politien n'avoit pas également réussi à se con- cilier l'estime de Clarice. Son intervention dans l'emploi dont il s'étoit chargé lui paroissoit, en quelque sorte, une usurpation impardonnable. « Quant à Jean, dit-il, sa mère l'occupe à la

» lecture du pseautier, ce que je n'approuve nulle-
» ment. Tant qu'elle a consenti à ne se pas mêler
» de ce qui le concerne, la rapidité de ses progrès
» étoit véritablement surprenante, au point qu'il
» lisoit presque tout seul. Je ne demande rien au
» ciel avec plus d'ardeur, continue-t-il, que d'être
» à même de vous convaincre de ma fidélité, de
» ma patience, et de mon zèle, même aux dépens
» de ma vie. Je passe sous silence plusieurs choses
» sur lesquelles je crains d'appeler votre sollicitude
» au milieu des nombreuses affaires qui vous occu-
» pent ». Malheureusement lorsque Politien écri-
voit ainsi à son patron, on ne sauroit supposer que la complaisance ou la modération fussent la règle de sa conduite. Les querelles entre lui et Clarice en vinrent à un tel degré d'animosité, il y mit tant d'arrogance et d'emportement qu'elle fut forcée d'exiger qu'il sortît de sa maison. Une lettre que cette dame écrivit à son mari sur ce sujet, nous apprend l'espèce de tort dont Politien s'étoit rendu coupable envers elle, et l'insolence de cet homme justifioit, il faut en convenir, le parti qu'elle se vit obligée de prendre; car quelle femme peut supporter sans indignation de se voir en bute aux traits du ridicule? « J'éviterai, dit-
» elle, autant qu'il me sera possible, de figurer
» dans un conte de Franco ou de Luigi Pulci,
» et je ne saurois supporter que messer Agnolo

» me menace de rester dans la maison en dépit de » moi. Vous pouvez vous rappeler que je vous ai » déja dit que je consentirois volontiers qu'il y » demeurât, si vous le vouliez absolument, et j'y » suis encore résignée malgré les mauvais procédés » dont j'ai à me plaindre; mais je ne saurois croire » que vous exigiez cela de moi, etc. » Politien éprouva dans cette occasion, comme il l'avoit fait dans plusieurs autres, l'indulgente amitié de Laurent, qui voyant bien qu'une réconciliation entre des personnes si violemment irritées étoit tout-à-fait impraticable, accorda, dans sa maison de Fiesole, une retraite au savant exilé. Celui-ci n'ayant plus de contradictions à éprouver, et débarrassé enfin de la tâche fastidieuse d'inculquer à des enfans les élémens des sciences, sentit bientôt son ame remontée au ton d'énergie pour lequel elle étoit faite; et les fruits de cet heureux loisir furent un excellent poème latin, qui, dans son genre, n'est inférieur qu'aux géorgiques de Virgile, et auquel il donna le titre de *Rusticus*. Voici comment il exprime ses sentimens de reconnoissance envers son bienfaiteur, à la fin de ce poème :

Talia *Fesuleo* lentus meditabar in antro,
Rure sub urbano Medicum, quà mons sacer urbem
Mœoniam, longique volumina despicit *Arni*;
Quà bonus hospitium felix, placidamque quietem

Indulget *Laurens*, *Laurens* haud ultima Phœbi
Gloria, jactatis *Laurens* fida anchora Musis;
Qui si certa magis permiserit otia nobis,
Afflabor majore Deo.

« Tels étoient les chants que je répétois sur ma lyre, » couché négligemment dans les grottes de Fiesole, asyle » champêtre des Médicis, situé sur cette montsgne sacrée » qui domine la ville Méonienne, et d'où l'on voit l'Arno » serpenter en longs replis dans de riches campagnes; où le » généreux Laurent, l'un des plus illustres favoris d'Apollon, » m'accorde un paisible et doux asyle; Laurent, toujours prêt » à secourir les muses persécutées par le sort, et dont mes » vers rediront la gloire avec plus de pompe et d'éclat, s'il » m'accorde un loisir plus assuré. »

S'il faut s'en rapporter au témoignage de son précepteur, Pierre de Médicis possédoit toutes les grandes qualités qui avoient successivement distingué ses ancêtres; « les talens de son père, les » vertus de son grand-père, et la prudence du » vénérable Côme, le père de la patrie (1) ». Il est certain que Laurent lui-même avoit conçu une opinion très-avantageuse de sa capacité; et l'on

(1) Scis autem quam gratus multitudini sit et civibus Petrus noster, non minus jam sua, quam familiæ gloria; scilicet in quo patris ingenium, patrui magni humanitas, avi probitas, proavi prudentia, pietas abavi reviviscit: omnium vero majorum suorum liberalitas, omniumque animus. (POL. *Epist.* lib. XII, ep. 6.)

prétend qu'il s'étoit flatté que l'aîné de ses enfans se distingueroit par son habileté, le second par sa probité, et le plus jeune par l'amabilité de son caractère. La tendresse si naturelle à un père étoit flattée de ces preuves d'une mémoire extraordinaire que Pierre avoit données dans son enfance; et il aimoit à l'entendre réciter de longs morceaux de poésie dans des assemblées où se réunissoient quelques amis intimes, qui peut-être admiroient de bonne foi la facilité de cet enfant, ou du moins applaudissoient à ses efforts. Il paroît que les bizarres productions de Matteo Franco étoient du nombre de celles dont on ornoit la mémoire du jeune Pierre (1). Son père desiroit qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il participât à la conversation des savans illustres qui fréquentoient le palais des Médicis, et ce fut avec plaisir que Laurent vit des liaisons d'amitié se former entre son fils et les professeurs des belles-lettres en général (2). Les fameuses épîtres de Politien, qui

(1) Quin idem parens tuus, penè infantem adhuc te, quædam ex his (Franci carminibus) facetiora, ridiculi gratiâ docebat, quæ tu deinde inter adductus amicos balbutiebas, et eleganti quodam gestu, qui quidem illam deceret ætatulam, commendabas. (Pol. *Ep. ad Petr. Med.* lib. X.)

(2) Landino, dans sa dédicace des OEuvres de Virgile, adressée à Pierre de Médicis, parle en ces termes des soins que Laurent donnoit à l'éducation de ses enfans, et sur-tout

furent rassemblées par leur auteur à la prière de Pierre, à qui il les dédia dans les termes d'une affectueuse reconnoissance, offrent de nombreux témoignages des talens de ce jeune homme ; et la manière dont les doctes correspondans de Politien en parlent souvent, est une preuve non équivoque de son zèle pour leurs intérêts, et de son attachement à la cause des lettres. Heureux si des nuages sombres n'étoient pas venus obscurcir tout-à-coup un jour dont l'aurore s'annonçoit avec tant d'éclat :

— Sed zephyri spes portavere paternas.

Pierre, par une démarche inconsidérée d'où il lui fut impossible de se tirer avec honneur, vit s'évanouir le fruit des sollicitudes de son père, et des préceptes qu'il avoit reçus dans sa jeunesse.

---

de Pierre. *Plurima sunt quae in illo* (*Laurentio*) *admirer ; sed illud prae cæteris, quod in liberis educandis indulgentioris quidem parentis numquam, optimi vero ac sapientissimi semper, summa sedulitate officium compleverit, in te verò informando atque erudiendo, quid umquam omisit? Nam quamvis ipse per se quotidie admoneret, praeciperet, ac juberet, tamen cum sciret quanti esset, ne a praeceptoris latere unquam discederes, ex omni hominum doctorum copia Angelum Politianum elegit, virum multa ac varia doctrina eruditum, poetam vero egregium, egregiumque oratorem, etc., qui puerilem aetatem tuam et optimis moribus fingendam, et optimis artibus ac disciplinis excolendam, traderet.* (BAND. *Spec. Litt. Flor.* vol. I, p. 222, *in not.*)

Jean,

Jean, le second des garçons de Laurent, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique. Exposé de bonne heure aux regards du public, et vivement frappé de la nécessité où il étoit d'adopter un maintien et des manières graves, il semble qu'il n'ait jamais été enfant. A sept ans, il fut admis dans les ordres sacrés, et reçut la tonsure des mains de Gentile, évêque d'Arezzo. De ce moment on l'appela messer Giovanni, et bientôt après il fut déclaré capable d'être appelé aux dignités ecclésiastiques. Il n'avoit pas encore huit ans que Louis XI le nomma abbé de Fonte-Dolce, et peu de temps après, le même prince lui donna l'archevêché d'Aix en Provence : mais un obstacle invincible s'opposa aux généreuses intentions du roi de France en sa faveur ; car, avant qu'on eût pu obtenir du pape l'investiture de ce bénéfice, on apprit à Florence que l'ancien titulaire étoit encore vivant. Il fut dédommagé de cette contrariété par la riche abbaye du monastère de Passignano dont on lui conféra le titre. Laurent sentoit parfaitement l'inconvenance manifeste et l'espèce d'indécence qu'il y avoit à revêtir ainsi un enfant des dignités spirituelles, aussi tâchoit-il de contrebalancer l'impression défavorable qui pouvoit en résulter dans l'opinion publique, en recommandant à son fils la plus sévère attention sur ses mœurs, sur sa conduite et dans ses études. Il

avoit trop de pénétration pour n'être pas convaincu que le moyen le plus sûr pour obtenir les récompenses dues au mérite, c'est de s'en rendre digne ; et messer Giovanni se distinguoit entre les compagnons de sa jeunesse, autant par l'attention qu'il donnoit à ses études, par l'extrême ponctualité avec laquelle il remplissoit les devoirs qui lui étoient imposés, et par son respect inviolable pour la vérité, que par les dignités éminentes dont il étoit revêtu.

La nécessité de pourvoir aux dépenses des guerres où ils s'étoient trouvés engagés, avoit entraîné les Florentins dans des dettes considérables ; et comme ils ne s'étoient pas encore avisés de l'expédient funeste d'anticiper sur leurs revenus futurs, et de rejeter sur leur postérité le fardeau des obligations qu'ils avoient contractées, il devenoit urgent de satisfaire à ces obligations. Indépendamment des dettes contractées au nom de la république, Laurent avoit été obligé de faire faire, par ses agens dans les pays étrangers, des emprunts de sommes immenses, qu'il avoit appliquées aux besoins de l'état ; mais il n'étoit pas difficile de prévoir que dans l'état de paix et de sécurité où l'on se voyoit désormais, on ne paieroit qu'avec répugnance les sommes que la chaleur des passions, ou la crainte des dangers avoient fait prodiguer au moment de la guerre. Ces considérations jetoient Laurent

dans une extrême anxiété ; car, si d'un côté il craignoit la honte d'être obligé de manquer à ses engagemens, de l'autre il ne craignoit pas moins que l'augmentation des impôts, s'il falloit en venir à cette ressource, ne lui fit perdre de son crédit et de sa popularité dans Florence. Le seul expédient qui s'offrit à lui dans ce pénible embarras, fut d'employer tous ses moyens à l'amélioration des revenus publics, et de donner en même temps la plus grande attention à ses intérêts particuliers. La prospérité toujours croissante de la ville de Florence seconda merveilleusement ses efforts, et en peu de temps les créanciers de l'état se trouvèrent entiérement remboursés, sans qu'on eût été obligé d'agraver pour le peuple le fardeau des impôts. Il lui restoit encore à satisfaire à ses engagemens personnels; mais, tandis qu'il s'occupoit de tous les moyens que pouvoient lui offrir ses immenses propriétés, et les ressources d'un commerce considérable, pour remplir ses obligations, un décret qui ordonnoit que ses dettes seroient payées par le trésor public, vint le tirer de cet embarras, et lui prouva qu'il n'avoit rien perdu de l'affection de ses concitoyens. Au reste, Laurent ne reçut pas cette marque éclatante d'estime, sans se répandre en plaintes amères sur la négligence et l'imprudence de ses facteurs et de ses correspondans, qui l'avoient réduit à la nécessité

d'accepter une pareille faveur. De ce moment il résolut de s'affranchir le plus promptement qu'il lui seroit possible de tous embarras commerciaux, considérant avec raison qu'indépendamment de l'incertitude nécessairement attachée à ce genre d'affaires, le succès en dépendoit trop souvent de la probité et de l'intelligence des autres. En conséquence il tourna ses vues vers des occupations sur lesquelles il pût exercer une surveillance plus immédiate, et il renonça aux avantages précieux qu'offre le commerce, pour les revenus plus certains que lui promettoit la culture de ses riches fermes, et des immenses domaines qu'il possédoit dans diverses parties de la Toscane.

Sa *villa* de Poggio Cajano étoit le lieu où il aimoit de préférence à passer ses momens de loisir. Il y avoit fait bâtir une habitation magnifique, accompagnée de toutes les dépendances qui composent une ferme digne d'un prince (1). Un de ses contemporains a laissé une description très-authentique et très-détaillée de ce fertile

(1) . . . . Medicum quid tecta superba,
Carregi et Trebii, Fesulana aut condita rupe
Commemorem? Jures Luculli tecta superba:
Quæque sine exemplo *Cajana* palatia *Laurens*
Ædificat; quorum scandet fastigia, tanquam
Per planum iret eques, partesque equitabit in omnes.
(UG. VEN. *de illust. urb.* lib. II.)

domaine et des travaux de Laurent, soit pour l'embellir, soit pour l'améliorer (1). « Le village » de Cajano, dit-il, est bâti sur le penchant » d'une colline, éloignée de Florence d'environ » dix milles. La route qui y conduit de la ville » est très-spacieuse et excellente, même en hiver, » et de plus, très-commode à tous égards pour » toutes sortes de voitures. La rivière d'Ombrone » la baigne de ses eaux tranquilles et profondes, » et y fournit du poisson en abondance. La villa » de Laurent porte le nom d'*Ambra*, soit à cause » de la rivière qui la baigne, soit à cause de » la beauté extraordinaire de sa situation. Les » champs sont arrosés, quand il en est besoin, par » des ruisseaux d'une eau limpide et salutaire, » que Laurent, avec cette magnificence qui ca- » ractérise toutes ses entreprises, y a fait amener » par un aqueduc à travers des montagnes et des » précipices pendant l'espace de plusieurs milles (2).

(1) Mic. Verin. *Ep. XVI*, apud Band. *Cat. bibl. Laur.* vol. III, p. 483.

(2) Politien a souvent célébré cet aqueduc dans ses poèmes.

In fontem Laurentii Medicis Ambram.

Ut lasciva suo furtim daret oscula Lauro,
Ipsa sibi occultas reperit Ambra vias.

In eandem.

Traxit amatrices hæc usque ad limina lymphas,
Dum jactat Laurum sæpius Ambra suum.

» La maison n'est pas encore bâtie, mais les
» fondemens en sont posés. Elle est située à
» mi-chemin entre Florence et Pistoie. Elle est
» bornée au nord par une plaine spacieuse qui
» s'étend jusqu'à la rivière, et qu'une immense
» chaussée protège contre les inondations subites
» que l'abondance des pluies occasionne quelque-
» fois. La facilité des irrigations, pendant l'été,
» rend la terre si fertile, qu'elle fournit trois
» récoltes chaque année ; mais on la fume une
» fois en deux ans, de peur que le sol ne s'épuise.
» Sur une éminence, environ au milieu de la
» ferme, sont des étables immenses, dont le pavé
» est en dalles de pierre pour y conserver la pro-
» preté. Les bâtimens sont entourés de hautes mu-
» railles et d'un fossé profond, et flanqués de
» quatre tours comme un château. Là on nourrit un
» nombre considérable de vaches très-fécondes, et
» qui fournissent une quantité de fromages suffi-
» sante pour la consommation de la ville de Flo-
» rence et de ses environs, ensorte que l'on n'est
» plus obligé, comme autrefois, de s'en procurer
» de la Lombardie. Une espèce de pourceaux que
» l'on y nourrit avec du petit lait, y parvient à
» une grosseur extraordinaire. La campagne est
» très-abondante en cailles et autres oiseaux,
» particulièrement en oiseaux aquatiques, ensorte
» que l'on peut s'y donner le plaisir de la chasse

» sans aucune fatigue. Laurent a aussi peuplé les » bois de faisans et de paons qu'il s'est procurés » de la Sicile. Ses vergers et ses jardins sont de » la plus grande richesse, et s'étendent le long » des bords de la rivière. Ses plantations de mu- » riers sont tellement étendues, que nous pou- » vons espérer de voir, avant qu'il soit long-temps, » diminuer le prix de la soie. Mais à quoi bon » continuer cette description ? venez vous-même » contempler ce séjour admirable, et vous con- » viendrez, comme la reine de Saba, lorsqu'elle » alla voir Salomon, que la vérité est encore au- » dessus de la renommée. »

Semblable aux jardins d'Alcinoüs, la villa de Laurent a souvent été chantée en vers. Nous avons déja parlé du poème qu'il composa lui-même à l'occasion du débordement qui détruisit tous ses travaux. Voici comment Politien termine la *Silva* qu'il a consacrée aux louanges d'Homère (1),

(1) Politien dédia ce poème à Laurent Tornabuoni, cousin de Laurent de Médicis, dont il trace un portrait fort avantageux dans ses lettres (l. XII, ep. 6.) *Debetur haec sylva tibi, vel argumento, vel titulo, nam et Homeri studiosus es, quasique noster consectaneus, et propinquus Laurenti Medicis, qui scilicet Ambram ipsam Cajanam, praedium (ut ita dixerim) omniferum, quasi pro laxamento sibi delegit civilium laborum, etc.*

et à laquelle il a donné le nom d'*Ambra*, parce que c'est là qu'il l'avoit composée.

Macte opibus, macte ingenio, mea gloria *Laurens*,
Gloria Musarum *Laurens!* montesque propinquos
Perfodis, et longo suspensos excipis arcu;
Prægelidas ducturus aquas, quà prata supinum
Lata videt Podium, riguis uberrima lymphis;
Aggere tuta novo piscosisque undique septa
Limitibus, per quæ multo servante molosso
Plena Tarentinis succrescunt ubera vaccis;
Atque aliud nigris missum (quis credat?) ab Indis,
Ruminat ignotas armentum discolor herbas.
At vituli tepidis clausi fœnilibus intus
Expectant tota sugendas nocte parentes.
Interea magnis lac densum bullit ahenis,
Brachiaque exertus senior, tunicataque pubes
Comprimit, et longa siccandum ponit in umbra.
Utque piæ pascuntur oves, ita vastus obeso
Corpore, sus calaber caveâ stat clausus olenti,
Atque aliam ex alia poscit grunnitibus escam.
Celtiber ecce sibi latebrosa cuniculus antra
Perforat; innumerus net serica vellera bombyx;
At vaga floriferos errant dispersa per hortos,
Multiforumque replent operosa examina suber;
Et genus omne avium captivis instrepit alis.
Dumque Antenorei volucris cristata Timavi
Parturit, et custos Capitoli gramina tondet,
Multa lacu se mersat anas, subitaque volantes
Nube diem fuscant Veneris tutela columbæ.

« Poursuis, digne favori des Muses, héros qui faits toute

» ma gloire; poursuis, ô Laurent, tes nobles entreprises ! C'est
» à tes soins que nous devons le canal admirable qui, péné-
» trant à travers les montagnes voisines, tient suspendus dans
» son cours les tributs des ondes, et les porte dans les riches
» prairies qui terminent la plaine élevée en amphithéâtre.
» Garantie par des digues nouvelles, et entourée de toutes
» parts de fossés abondans en poissons, elle voit errer paisi-
» blement dans son enceinte la vache de Tarente, dont les
» mammelles se remplissent d'un lait abondant; et un autre
» troupeau, venu des climats que brûle un soleil ardent, se
» plaît à paître les herbes inconnues dont ces préa abondent.
» Mais les jeunes veaux, renfermés dans leurs étables, à l'abri
» des rigueurs du froid, appellent par des cris leurs mères qui
» doivent leur apporter la nourriture de la nuit. Cependant
» le lait épaissi bout dans de vastes chaudrons d'airain; et
» le paysan robuste, les bras nuds, avec ses jeunes enfans,
» le pressent et le réduisent en masses qu'ils font sécher sous
» d'immenses ombrages; et tandis que les douces brebis vont
» paître, le pourceau de la Calabre, traînant avec peine la
» graisse dont son corps est surchargé, reste enfermé dans
» son toît, et appelle par ses grognemens répétés la nourriture
» qui doit remplacer celle qu'il a déja dévorée. Ailleurs, le
» lapereau de l'Ibérie se creuse de profondes tannières; une
» nombreuse colonie de laborieux insectes file des toisons
» soyeuses, tandis que les essaims multipliés des abeilles
» voltigent dispersés dans les jardins fleuris, et remplissent
» leurs cellules d'un nectar délicieux. Mille oiseaux de diffé-
» rens plumages s'agitent dans les volières où ils sont captifs,
» tandis que l'oie chère aux Romains, qu'elle sauva d'une
» ruine assurée, va librement chercher sa nourriture dans
» les champs, que les canards se plaisent à se plonger dans
» l'étang voisin, et qu'une nuée de colombes consacrées à

» Vénus, s'élevant dans les airs, y forme un nuage qui vient » tout-à-coup obscurcir le jour. »

Lorsque les nombreuses occupations de Laurent l'empêchoient de jouir de sa retraite de Poggio-Cajano, ses autres maisons dans le voisinage de Florence lui offroient au moins la facilité de consacrer à des travaux de son choix, ou à la société de ses amis, les courts momens qu'il pouvoit dérober aux soins qu'exigeoit l'administration des affaires publiques. Le séjour qu'il avoit à Carregi étoit de tout point convenable à son rang. La maison qui avoit été bâtie par son grand-père et agrandie par son père, étoit suffisamment commode. Ce lieu réunissant tous les avantages naturels que peuvent procurer les eaux et les bois (1),

(1) C'est à ces particularités que Francesco Camerlini fait allusion dans les vers suivans :

Allusio in villam Caregium Laurentii Medices.

Caregium gratæ Charites habitare feruntur,
Gratus ager, chari gratior umbra loci,
Cosmus honos, patriæque pater construxerat ædes,
Disposuitque emptos ordine primus agros.
Degener haud tanto natus Petrus inde parenti,
Curavit partes amplificare suas,
Vixque tibi, Laurens, in tanta mole reliquit
Quod peragas, nisi quod maxima semper agis.
Tu dignos Faunis lucos, fontesque Napæis
Struxisti, et deceant quæ modo rura deos.

(BAND. *Cat. bibl. Laur.* vol. III, p. 545.)

avoit été embelli et planté d'après les vues de Laurent; et ses jardins étoient pourvus de tous les végétaux, soit utiles, soit agréables, que l'on avoit pu se procurer par les recherches les plus actives (1). Mais il paroît que Fiesole étoit le rendez-vous général des gens de lettres qui avoient part à son amitié, et qu'il avoit fait disposer pour plusieurs d'entr'eux dans son voisinage, des logemens où il les invitoit à passer les mois les plus agréables de la belle saison. Politien et Pic de la Mirandole étoient les plus fidèles à cet usage, et probablement aussi c'étoient les hôtes que l'on accueilloit avec le plus de plaisir. Landino, Scala et Ficino y faisoient aussi des visites très-fréquentes; Crinitus, l'élève de Politien, et Marullus, son rival de gloire et d'amour, étoient de temps en temps admis dans

(1) C'est peut-être en Europe l'une des premières collections de plantes qui mérite le nom de jardin botanique; l'autorité de Sabbati, qui place l'origine de celui de Rome sous le pontificat de Nicolas V, vers l'an 1450, étant décidément rejetée par nôtre illustre botaniste, le docteur Smith, qui donne la priorité à celui de Padoue, en 1533. (Voyez SABBAT. *Hort. Rom.* vol. I, p. 1; *doctor* SMITH's, *Introd. Discourse to the transac. of the Linn. Soc.* p. 8.) Alessandro Braccio, dans un poème latin adressé à Bernardo Bembo, et que l'on conserve encore dans la bibliothèque Laurentiana, a décrit avec beaucoup d'étendue les curiosités du jardin de Laurent. (Voyez BAND. *Cat.* vol. III, p. 787, et *Append.* n°. LVIII.)

cette société d'hommes choisis (1), *supérieurs peut-être*, dit Voltaire (qui néanmoins a substitué ici les noms de Lascaris et de Chalcondyles à ceux de Scala et de Crinitus), *supérieurs à ces sages si vantés de l'ancienne Grèce*. Politien, dans une lettre adressée à Ficino, nous donne quelque idée des beautés de ce séjour, et des agrémens qu'y ajoutoit encore le commerce amical des hommes célèbres qui s'y réunissoient (2). « Si vous vous sentez trop fatigué par l'excès » des chaleurs dans votre retraite de Careggi, » peut-être ne trouverez-vous pas l'asyle de » Fiesole tout-à-fait indigne d'attirer vos regards. » Situé sur le penchant d'une montagne, il a » des eaux en abondance, et il est constamment

(1) Petrus Crinitus (ou Pierre de Ricci) écrivoit à Marullus :

Nuper Fæsuleis (ut soleo) jugis
Mentem Lesbiaco carmine molliter
Solari libuit : mox teneram chelyn
Myrto sub viridi deposui, et gradum
Placuit ad urbem flectere,
Qua noster *Medices*, Pieridum parens,
Marulle, hospitium dulce tibi exhibet,
Ac te perpetuis muneribus fovens,
Phœbum non patitur tela resumere.
Laurens, Camænarum decus.

(CRIN. *Op.* p. 553.)

(2) POL. *Epist.* lib. X, ep. 14.

» rafraichi par des vents modérés, ensorte que » l'ardeur excessive du soleil n'y produit presque » aucun inconvénient. A mesure que l'on ap- » proche de la maison, on la croiroit entièrement » ensevelie dans les bois; mais quand on y arrive, » on découvre avec étonnement qu'elle a une » perspective admirable de la ville. Quoique le » voisinage soit extrêmement peuplé, je puis » néanmoins y jouir de cette solitude qui a tant » de charmes pour mon ame. Mais je vais vous » présenter des objets plus capables encore de » vous séduire. Quelquefois errant loin des limites » de son habitation, Pic se glisse sans être attendu » dans ma retraite, et m'arrachant à mes om- » brages chéris, me force à partager son souper. » Quels délicieux repas! Vous les connoissez, le » luxe et la magnificence n'en font pas les frais; » mais il y règne une propreté qui enchante, » et les charmes de sa conversation y ajoutent » mille agrémens. Acceptez cependant l'hospita- » lité que je vous offre : vous trouverez ici un » aussi bon souper, et du vin peut-être encore » meilleur; car pour cet article de la qualité du » vin, j'ai des prétentions à la supériorité même » sur notre ami. »

Outre ces maisons de campagne dont nous venons de parler, Laurent avoit encore de vastes possessions dans différentes parties de la Toscane.

Sa maison de Caffagiolo, située près du village qui porte ce nom, au milieu des sites romantiques des Appenins, avoit été la retraite favorite de Côme son grand-père; qui, un jour que l'on lui demandoit pourquoi il préféroit ce séjour à celui de Fiesole qui étoit plus commode, répondit que Caffagiolo lui plaisoit davantage, parce que tout le terrein qu'il pouvoit voir de ses fenêtres lui appartenoit. Laurent avoit aussi un riche et vaste domaine à Agnana, sur le territoire de Pise, et il l'avoit amélioré en faisant dessécher et rendant à la culture d'immenses marais qui se trouvoient dans son voisinage. Sa mort seule interrompit ces travaux qu'il faisoit suivre avec beaucoup d'ardeur. Il avoit aussi singulièrement augmenté par ses soins la valeur d'une terre qu'il possédoit dans le district de Volterra, et dont il tiroit ainsi un revenu considérable. Valori raconte que Laurent prenoit un extrême plaisir aux courses de chevaux, et qu'il en avoit plusieurs pour ce seul objet, parmi lesquels il s'en trouvoit un bai qui, dans toutes les occasions, remportoit le prix (1).

(1) Delectabatur maximè cursu equorum. Quare equos plurimos habuit in delitiis, in quibus ille fuit, quem de colore Morellum appellabant, tantæ pernicitatis, ut ex omnibus certaminibus victoriam reportaverit. De hoc equo ipse a Politiano audivi, quod mirum legentibus videatur, non

Le même écrivain prétend avoir ouï dire à Politien que toutes les fois que ce cheval se trouvoit malade ou fatigué de la course, il refusoit de prendre toute autre nourriture que de la main de Laurent, et qu'à l'approche de son maître, il témoignoit sa joie par des mouvemens de tout son corps et par des hennissemens, même lorsqu'il étoit couché par terre ; ensorte, ajoute cet auteur, qu'il n'est pas étonnant que les hommes aient eu tant d'attachement pour Laurent, puisqu'il obtenoit une affection si extraordinaire de la part des animaux même dépourvus de raison.

Dans l'année 1484 Laurent jugea convenable d'envoyer à Rome Pierre de Médicis, son fils aîné, qui avoit alors environ quatorze ans, pour rendre ses respects au pape ; il chargea Politien et Scala de l'y accompagner. Il ne crut pas néanmoins devoir s'en rapporter entièrement à leur discrétion sur cet objet, et il traça lui-même à son fils un plan de conduite extrêmement détaillé pour tout le temps de son absence. Ses

---

tamen novum, eum, quoties vel ægrotaret, vel defessus esset, nisi a Laurentio oblatum cibum omnem fastidire solitum, et quotiescumque ille accederet, motu corporis et hinnitu, quamvis humi prostratum, animi lætitiam fuisse testatum, ut non jam mirum sit tantopere hominibus gratum, quem etiam feræ dilexerint. (VALOR. *In Vit.* p. 49.)

instructions subsistent encore, et peuvent servir autant que quelque autre circonstance que ce soit, à nous donner une idée de la prudence et de la pénétration de ce grand homme, ainsi que de l'attention scrupuleuse qu'il donnoit à la fois à la régularité des mœurs de ses enfans, et à l'accomplissement des vues qu'il avoit sur eux (1). Il l'engage à parler d'une manière naturelle et sans affectation, à ne point se presser de montrer ses connoissances, ou de placer des expressions obligeantes, à s'entretenir avec tout le monde d'une manière sérieuse et réservée, mais sans gêne et sans contrainte. Il lui recommande expressément à son arrivée à Rome de ne pas affecter de prendre le pas devant ceux de ses compatriotes qui sont plus âgés que lui : « Car, quoique vous soyez mon » fils, lui dit-il, vous ne devez pas oublier que » vous n'êtes, comme eux, qu'un citoyen de » Florence ». Il lui indique les divers objets sur lesquels il conviendra qu'il entretienne le pape lorsqu'il lui sera présenté, et le charge de lui témoigner de la manière la plus authentique l'entier dévouement de son père au saint siége ; ensuite il en vient à l'objet essentiel de la mission. « Après m'avoir ainsi recommandé à sa sainteté, » vous lui ferez entendre que l'affection que vous

(1) Voyez l'*Append.* n°. LIX.

» portez

» portez à votre frère vous engage à dire un mot
» en sa faveur. Vous pourrez alors ajouter que je
» le destine à l'état ecclésiastique, et que l'édu-
» cation qu'il a reçue, son instruction et ses mœurs,
» le mettront certainement dans le cas de ne point
» faire de déshonneur à sa profession : qu'à cet
» égard, tout mon espoir se fonde sur sa sainteté,
» qui nous ayant donné déja des preuves de sa
» bienveillance et de ses bontés, daignera ajouter
» à nos obligations en l'élevant à quelque dignité
» qu'elle croira convenable de lui accorder. Enfin,
» vous tâcherez par ces discours et autres sem-
» blables, de servir, autant qu'il sera en votre
» pouvoir, les intérêts de votre frère. »

Quoi qu'il en soit du talent avec lequel Pierre s'acquitta de cette ambassade dans un âge aussi tendre, il est probable que cette entrevue eut un succès qui contribua puissamment à la grandeur future de sa maison, et Jean de Médicis, âgé seulement de treize ans, fut élevé au rang des princes de l'église romaine. Il paroît, au reste, que le pape, en cédant aux pressantes sollicitations de Laurent, et en accordant à son fils la dignité de cardinal, sentoit intérieurement l'inconvenance d'une pareille faveur; car il ordonna expressément que le jeune enfant s'abstînt pendant trois ans de porter les marques de sa dignité, lui recommandant de s'appliquer avec ardeur pendant ce temps

à suivre ses études. On l'envoya donc aussitôt à Pise, où la régularité de sa conduite et son application semblèrent en quelque sorte justifier la faveur extraordinaire qu'on lui avoit accordée, ce qui engagea son père à faire les plus vives instances auprès du pape pour le porter à abréger le terme des épreuves. « Rapportez-vous en à » moi pour la conduite de toute cette affaire, » répondit Innocent; je suis informé de sa bonne » conduite, et je sais qu'il s'est tiré avec honneur » de ses exercices de collége. Je le regarde comme » mon propre fils, et j'ordonnerai que sa promo- » tion publique se fasse, au moment où l'on s'y » attendra le moins; j'ai d'ailleurs pour son avan- » cement des projets beaucoup plus étendus qu'on » ne le présume en cet instant ». Il fallut cependant laisser les trois années s'écouler, et alors le jeune cardinal fut admis à tous les honneurs de son rang; la cérémonie de l'investiture fut faite par Matteo Bosso, prieur du monastère de Fiesole, qui dans une de ses lettres en a transmis les détails très-circonstanciés (1). Après avoir passé à Florence quelques jours auprès de son père, Jean se hâta de se rendre à Rome pour y remercier le pape. Comme il approchoit de la ville, plusieurs autres cardinaux allèrent au devant de lui pour

(1) Voyez *Append.* n°. LX.

le recevoir et le féliciter, témoignant par cette démarche qu'ils n'éprouvoient aucune répugnance à admettre parmi eux un collègue aussi jeune. La dignité de ses manières et la gravité de sa conduite tendoient, autant qu'il étoit possible, à détruire les impressions défavorables qu'une promotion si prématurée avoit dû faire sur l'esprit public. Peu de temps après son arrivée à Rome, son père lui adressa une lettre pleine de sages conseils, et où l'on voit éclater à la fois les lumières d'une raison saine, et l'affection de la tendresse paternelle ; mais où l'on découvre aussi la politique profonde et l'immense étendue des vues de Laurent. Nous pouvons, sans être accusés d'aucune prévention déraisonnable, considérer cette lettre comme le guide de la vie et le plan de conduite de ce fils qui parvint dans la suite au rang suprême dans la chrétienté, et qui sut s'y maintenir avec une dignité et une magnificence qui sembloit lui donner un nouveau lustre (1).

Laurent de Médicis, à Jean de Médicis, cardinal.

« Nous avons, ainsi que vous, de grandes » graces à rendre à la providence non seulement

(1) On en trouvera l'original dans l'*Appendix*, n°. LXI. *Haec epistola*, dit Fabroni, *tanquam Cycnea fuit prudentissimi hominis vox et orationis ; paullo enim post, ille mortem obivit.* (*In Vit.* vol. II, p. 313.)

» pour les honneurs et les bienfaits sans nombre
» qu'elle a répandus sur notre maison, mais plus
» particuliérement encore, à cause qu'elle nous
» fait jouir dans votre personne de la plus émi-
» nente dignité qui ait jamais été accordée à notre
» famille. Cette faveur, si importante par elle-
» même, le devient plus encore par les circons-
» tances qui l'ont accompagnée, et particuliére-
» ment par la considération de votre jeunesse, et
» de notre situation dans le monde. Le premier
» sentiment donc que je voudrois vous inspirer,
» c'est celui de la reconnoissance envers Dieu, et
» de vous ressouvenir sans cesse que ce n'est ni à
» vos mérites, ni à votre prudence, ni à vos
» soins, que vous devez une si rare faveur, mais
» à sa bonté seule, dont vous ne pouvez vous
» montrer réconnoissant que par une vie pieuse,
» exemplaire et pure; et vous êtes d'autant plus
» obligé de vous montrer rigide et scrupuleux obser-
» vateur de ces devoirs, que vos jeunes années ont
» donné une attente plus légitime pour les fruits
» de l'âge mûr. Ce seroit en effet une chose aussi
» humiliante pour vous, que contraire à vos devoirs
» et à mes espérances, si vous veniez à oublier les
» préceptes de votre jeunesse et à quitter le sen-
» tier où vous avez marché jusqu'ici. Tâchez donc
» par la régularité de votre vie, et par votre per-
» sévérance dans les études qui conviennent à votre

» profession, de vous élever au niveau d'une di-
» gnité où vous avez été appelé de si bonne heure.
» J'ai appris avec bien de la satisfaction que dans
» le cours de l'année passée vous aviez souvent
» approché des sacremens de la confession et de
» la communion, de votre propre mouvement; et
» je ne connois rien qui soit plus capable d'attirer
» sur vous les faveurs du ciel, que de vous habi-
» tuer à la pratique de ces devoirs et autres sem-
» blables.

» Je conçois bien qu'il vous sera plus difficile
» de mettre ces avis à profit, à Rome, dans ce
» séjour de corruption et d'iniquité où vous allez
» vivre désormais. L'influence de l'exemple est
» déja un très-grand danger, mais vous vous trou-
» verez probablement avec des gens qui tâcheront
» de vous corrompre et de vous porter au vice.
» Vous devez comprendre vous-même que l'envie
» ne vous a pas vu avec indifférence parvenir si
» jeune à une si éminente dignité, et ceux qui
» n'ont pu réussir à vous exclure de cet honneur,
» feront jouer toutes sortes d'intrigues pour le
» flétrir entre vos mains, en vous faisant perdre
» l'estime publique, et tâchant de vous entraîner
» dans le gouffre de turpitudes où ils sont eux-
» mêmes tombés; et sur ce point la considération
» de votre jeunesse redouble leur confiance. C'est
» à vous de lutter contre cet écueil avec d'autant

» plus de fermeté, qu'il y a désormais moins de
» vertus dans vos frères du collège des cardinaux.
» Je sais bien qu'il y en a parmi eux plusieurs qui
» sont à la fois éclairés et vertueux, dont la vie
» est exemplaire, et je vous recommande expressé-
» ment de les prendre pour modèles de votre con-
» duite. C'est en les imitant que vous vous ferez
» connoître et estimer à mesure que votre âge et
» les circonstances particulières de votre vie vous
» feront distinguer davantage entre vos collègues.
» Fuyez néanmoins l'hypocrisie, comme vous
» fuiriez les écueils de Carybde et de Scylla; évitez
» l'ostentation, soit dans votre conduite, soit dans
» vos discours; n'affectez ni l'austérité ni une
» gravité outrée. Vous comprendrez, j'espère, ces
» avis, et vous les mettrez en pratique lorsqu'il en
» sera temps, mieux que je ne puis vous les retra-
» cer ici.

» Vous n'ignorez pas l'importance extrême du
» caractère dont vous êtes revêtu, car vous savez
» très-bien que le monde chrétien jouiroit de la
» paix et du bonheur si les cardinaux étoient ce
» qu'ils devroient être, puisqu'alors les papes se-
» roient toujours vertueux, et que le repos de
» toute la chrétienté est essentiellement dans leurs
» mains. Tâchez donc de vous rendre tel que si
» tous les autres vous ressembloient, on pût
» goûter ce bonheur universel. Il seroit trop diffi-

» cile de vous donner des instructions précises
» sur ce qui regarde votre conduite et vos con-
» versations ; je me bornerai donc à vous recom-
» mander d'avoir avec les cardinaux et les autres
» personnes élevées en dignité, le langage du
» respect et de la déférence, sans néanmoins re-
» noncer à vous servir de votre propre raison, et
» vous laisser entraîner par les passions des autres,
» qui peuvent être égarés par des motifs peu esti-
» mables. Soyez toujours en état de vous rendre
» à vous-même ce témoignage, que jamais vous
» n'avez l'intention d'offenser personne dans vos
» discours ; et si l'impétuosité du caractère vous
» porte à faire à quelqu'un une offense involon-
» taire, comme son inimitié sera sans fondement
» légitime, elle ne sauroit être de longue durée.
» Au reste, dans les premiers momens de votre
» séjour à Rome, il vous conviendra plus géné-
» ralement d'écouter les autres, que de parler
» beaucoup vous-même.

» Vous êtes désormais consacré à Dieu et à l'é-
» glise, et pour cette raison, vous devez constam-
» ment aspirer à être un bon ecclésiastique, et
» montrer que vous préférez l'honneur et l'état de
» l'église et du saint siége apostolique à toute
» autre considération. Et tant que vous serez pé-
» nétré de ces principes, il ne vous sera pas diffi-
» cile de rendre à votre famille et à votre patrie

» des services importans ; au contraire, vous pou-
» vez devenir le lien heureux qui attachera plus
» étroitement cette ville à l'église, et votre famille
» à cet état ; et quoiqu'il soit impossible de prévoir
» quels événemens peuvent arriver un jour, je ne
» doute point que cela ne se puisse faire avec un
» égal avantage pour tous, observant néanmoins
» que vous devez toujours préférer les intérêts
» de l'église.

» Non seulement vous êtes le plus jeune car-
» dinal du sacré collége, mais vous êtes encore
» le plus jeune homme qui ait jamais été élevé
» à cette dignité, et c'est pour cela que vous
» devez vous montrer à la fois le plus empressé
» et le plus humble dans toutes les circonstances
» où vous aurez à vous trouver avec les autres,
» sans jamais vous faire attendre soit à la chapelle,
» soit au consistoire, soit dans les députations.
» Vous saurez bientôt quels sont ceux dont la
» conduite est plus ou moins estimée. Il faudra
» éviter toute liaison intime avec ceux dont les
» mœurs sont décriées, non seulement pour l'in-
» convénient de la chose en elle-même, mais
» aussi à cause de l'opinion publique qu'il est bon
» de se concilier ; parlez de choses générales avec
» chacun. Quant au train de votre maison, j'ai-
» merois mieux que vous fussiez en deçà qu'au
» delà des bornes de la modération, et je préfé-

» rerois une maison noble et élégante, des do-
» mestiques mis décemment et honnêtes, à une
» suite pompeuse et magnifique. Appliquez-vous
» à régler votre maison, réduisant insensiblement
» les choses sur le pied de la décence et de la mo-
» dération, ce qui ne sauroit être dans ces pre-
» miers momens où le maître et les domestiques
» sont encore nouveaux et étrangers les uns aux
» autres. Les bijoux et la soie sont rarement bien
» séans aux personnes de votre état. J'aimerois
» mieux vous voir mettre votre luxe à rassembler
» les restes précieux de l'antiquité, ou des livres
» rares, à réunir autour de vous des hommes ins-
» truits et de bonnes mœurs, qu'à vous entourer d'un
» nombreux domestique. Montrez-vous plus em-
» pressé à recevoir chez vous, qu'à vous rendre aux
» repas où vous serez invité par d'autres, mais néan-
» moins sans excès et sans affectation. Adoptez
» pour votre nourriture ordinaire des mets simples
» et communs, et faites beaucoup d'exercice,
» parce qu'on est bientôt exposé à des infirmités
» dans l'état que vous avez embrassé, si l'on ne
» sait pas prendre les précautions convenables.
» La dignité de cardinal n'offre pas moins de tran-
» quillité que de grandeur, d'où il arrive que
» l'on se livre à une sorte de négligence ; on
» croit avoir tout fait quand on s'est élevé à ce
» poste éminent et que l'on n'a plus rien à faire

» pour s'y maintenir, opinion aussi funeste à la
» vertu qu'à la véritable grandeur, et dont vous
» devez avoir grand soin de vous garantir ; sur
» ce point il vaut mieux pécher par trop de
» défiance que de tomber dans l'excès contraire.
» Un usage que je vous recommande sur-tout
» d'observer avec la plus scrupuleuse exactitude,
» c'est de vous lever chaque jour de bonne heure,
» parce qu'indépendamment de l'avantage qui en
» résulte pour la santé, on a le temps de penser
» à toutes les affaires de la journée et de les
» expédier ; vous trouverez cette pratique extrê-
» mement utile dans votre profession, ayant à dire
» l'office, à étudier, à donner audience, etc.
» Une autre pratique encore extrêmement néces-
» saire dans la situation où vous vous trouvez,
» c'est de penser chaque soir, sur-tout dans les
» premiers temps, à ce que vous aurez à faire le
» jour suivant, afin qu'il ne vous survienne au-
» cune chose imprévue. Quant à vos opinions dans
» le consistoire, je crois qu'il sera plus convenable
» et plus louable de vous en rapporter dans toutes
» les circonstances, aux sentimens et à l'avis de
» sa sainteté, alléguant votre jeunesse et votre
» inexpérience qui a besoin d'être guidée par sa
» prudence et sa profonde sagesse. Probablement
» on vous priera dans bien des circonstances de
» parler à sa sainteté et d'intercéder auprès d'elle

» pour des affaires particulières. Ayez soin dans » ces commencemens de vous charger le moins » possible de semblables demandes, et de l'im- » portuner rarement, parce que c'est le moyen » le plus sûr de lui être agréable. C'est une atten- » tion que vous devez avoir pour notre saint-père » que de ne pas le fatiguer de prières indiscrettes, » de ne l'aborder jamais qu'avec des choses qui lui » fassent plaisir : ou, si vous vous y croyez obligé, » une requête humble et modeste lui plaira davan- » tage et sera plus convenable à son humeur et à » son caractère. Adieu, etc. »

Comme il entroit dans les vues politiques de Laurent de se ménager un grand crédit à Rome, et qu'il avoit souvent éprouvé les heureux effets de sa liaison avec la famille Orsini, il jugea avantageux pour lui d'en resserrer les nœuds, et il projetta en conséquence d'unir son fils Pierre avec Alfonsina, fille de Robert Orsini, comte de Tagliacozzo et d'Albi. Cette proposition fut reçue avec empressement par Virginio Orsini, qui étoit alors regardé comme le chef de cette puissante maison, qui, quoique sous la domination du pape, sembloit à peine reconnoître son autorité, et agissoit souvent avec l'indépendance d'une maison souveraine. Le mariage fut célébré au mois de mars 1487, à Naples, en présence du roi et de sa cour, avec une pompe et une magnificence

extraordinaires (1). Laurent, à l'époque de son mariage avec Clarice Orsini, n'avoit pas reçu de dot ; mais alors la renommée qu'il avoit acquise étoit plus qu'équivalente à des titres, et Virginio consentit à payer 12,000 ducats napolitains pour la dot de sa fille (2). Pierre fut accompagné, dans cette circonstance, par Bernardo Rucellai, qui avoit épousé Nannina, l'une des sœurs de Laurent, et qui s'est illustré non seulement par la protection qu'il accorda aux lettres, mais encore par ses talens et par ses connoissances personnelles, ayant été lui-même un des savans les plus illustres de son temps (3).

---

(1) Si fece lo sposalitio in castello, nella sala grande, presente il re e tutta la corte, con gran cena e festa. Il re non potea fare maggiori dimostrazioni verso el sig. Virginio. (BERN. ORICELL. *Epist.* apud FABR. vol. II, p. 316.)

(2) Vid. FABR. *ut suprà.*

(3) Les talens et l'érudition de Rucellai le rendoient digne en tout point de l'étroite alliance qu'il contracta avec la famille des Médicis. Sa vie publique a été l'objet de la censure des historiens italiens du siècle suivant, qui écrivirent sous l'influence d'un gouvernement despotique ; mais il n'est pas difficile de voir que son seul crime fut un amour ardent de la liberté qu'il préféra aux liens du sang et de la parenté, et à toutes les vues d'agrandissement personnel. (AMMIR. *Opusc.* vol. II, *Elog. II*, p. 161 ; *Comment. di Nerli*, p. 64). Ses ouvrages historiques *de bello Italico* et *de bello Pisano*, ont mérité l'approbation du judicieux Érasme. *Novi Venetiae*,

Le mariage de Pierre de Médicis fut bientôt suivi de celui de sa sœur Maddalena avec Francesco Cibo, fils du pape, et qui avoit alors le titre de comte d'Anguillara (1). Des trois autres

---

dit-il, *Bernardum Ocricularium* (*Oricellarium*) *cujus historias si legisses*, *dixisses alterum* Sallustium, *aut certe Sallustii temporibus scriptas.* (APOPHTHEG. lib. VIII). Le dernier de ces deux ouvrages a été imprimé à Londres, par Brindley, en 1724, et réimprimé avec le traité *de bello Pisano*, en 1733, par William Bowyer. Bernardo étoit aussi poète; il est connu pour être l'auteur du *Trionfo della calunnia.* (*Cant. Carnas.* p. 125). Mais son fils, Jean Rucellai, a fait entièrement oublier sa réputation poétique : c'est de celui-ci qu'est la tragédie de *Rosmunda* et le fameux poème didactique intitulé *Le Api*, qui prouve d'une manière victorieuse que la langue italienne, pour être harmonieuse, n'a pas besoin du secours de la rime. « Homme de goût, dit Tenhove, » prenez quelquefois son poème,

» Ed odi quél che sopra un verde prato
» Cinto d' abeti e d' onorati allori,
» Che bagna hor un muscoso e chiaro fonte
» Canta de l'api del suo florid' orto. »

(1) Ces noces furent célébrées à Rome en 1488. Maddalena, qui étoit très-jeune, fut accompagnée par Matteo Franco, auquel, malgré la gaîté de son caractère, Laurent ne craignit point de confier ce soin important : il paroît même qu'il s'en tira à la grande satisfaction du pape et de toute sa cour. (POL. *Epist.* lib. X, ep. 12.)

filles de Laurent, Lucretia épousa Giacopo Salviati (1), Contessina fut mariée à Pierre Ridolfi, et Louisa, la plus jeune, après avoir été fiancée avec Jean de Médicis, d'une autre branche de la même famille, mourut avant l'époque fixée pour la célébration du mariage (2).

---

(1) Voyez vol. I, ch. IV.

(2) Outre les trois fils et les quatre filles dont on a déjà fait mention, Laurent avoit eu d'autres enfans qui moururent en bas âge, comme on peut le voir par une lettre de lui à Politien, qui, voulant l'informer de l'indisposition de quelque personne de sa famille, et craignant d'alarmer la tendresse d'un père, avoit adressé sa lettre à Michellozzi, secrétaire de Laurent. Celui-ci, dans sa réponse, blâme avec quelque vivacité la précaution maladroite de Politien et l'espèce de défiance qu'il semble avoir de son courage; il déclare même avec une dignité vraiment stoïque, que cette défiance lui fait plus de peine que la nouvelle que l'on vouloit lui dissimuler. « Croyez-vous donc, dit-il, que j'aie si peu de force d'ame » qu'un pareil événement puisse me troubler? Quand même » la nature m'auroit donné un caractère foible et susceptible » d'être ébranlé par le moindre choc; l'expérience du moins » m'auroit appris à braver la tempête: je saurai non seulement » supporter la maladie, mais même la mort de quelques-uns » de mes enfans. La perte funeste de mon père me laissa, à » vingt-un ans, tellement exposé aux coups de la fortune, » que la vie étoit devenue pour moi un fardeau insuppor- » table. Vous devez donc savoir que si la nature m'a refusé » le courage, l'expérience a suppléé à ce défaut. » (LAUR. *Epist. in* POL. *Epist.* l. X, ep. 5.)

Dans l'année 1488 Pierre de Médicis fit un voyage à Milan pour assister au mariage du jeune duc Galéas Sforce avec Isabelle, petite-fille de Ferdinand, roi de Naples. Ludovic Sforce s'étoit chargé de défrayer Pierre pendant tout le temps du voyage, et non seulement il lui marqua toute sorte de considération, mais il ne manqua jamais de le placer à côté du duc dans toutes les cérémonies publiques. Il paroît toutefois, par une lettre que l'envoyé de Florence écrivoit alors à Laurent de Médicis, que l'appareil magnifique de ces noces couvroit les pièges de la trahison et du crime (1). Ludovico, en accordant la main d'Isabelle à un neveu qu'il regardoit plutôt comme l'instrument de son ambition, que comme son souverain légitime, brûloit pour elle d'une ardeur criminelle ; et le plus grave des historiens de l'Italie nous assure, qu'il avoit empêché par des charmes et des artifices magiques, la consommation d'un mariage qui le privoit de l'objet de son amour, quoique d'ailleurs il servit à l'accomplissement de ses desseins politiques (2). Les préjugés du temps, et la scélératesse de Ludovico, suffisent pour donner un grand degré de probabilité à cette horrible perfidie ; mais qu'on y ait réussi par

(1) Voyez *Append.* n°. LXI.

(2) Voyez GUICCIARD. *Ist. d'Ital.* lib. I.

les moyens que l'auteur indique, c'est un fait dont il sera probablement permis à la postérité de révoquer en doute l'authenticité.

On raconte, au sujet de cette princesse, une anecdote qui honore également sa vertu comme fille et comme épouse. Quelques années après son mariage, lorsque Charles VIII, de France, à l'instigation de Ludovico, entra en Italie, avec l'intention déclarée de chasser Ferdinand du royaume de Naples, il passa par Pavie, où le jeune duc étoit alors dangereusement malade, et, pour ainsi dire, sur son lit de mort, ce qui donnoit lieu à de violens soupçons contre son oncle Ludovico. Touché de ses infortunes, et se rappellant les liens de la parenté qui l'unissoient à Galéas, puisqu'ils étoient fils de deux sœurs, Charles résolut de l'aller voir. La présence de Ludovico, qui n'avoit pas cru devoir s'exposer aux conséquences d'une entrevue particulière et confidentielle, obligeant le roi à se renfermer dans les termes d'une simple visite, et à se borner à quelques questions relatives à la santé du duc, accompagnées de vœux pour son rétablissement, excita dans son ame et dans celle de tous les témoins de cette scène attendrissante un sentiment de compassion profonde pour ce malheureux prince. Isabelle, saisissant ce moment d'une émotion générale, se précipite aux pieds du monarque, le

le conjure de protéger son époux infortuné et leur fils encore enfant, et en même temps elle s'efforce, par ses larmes et par ses prières, de fléchir la colère de Charles contre son père et contre la maison d'Arragon. Séduit par sa beauté, ému par l'ardeur de ses sollicitations, le roi parut hésiter un moment, mais bientôt se rappelant l'importance de ses préparatifs, les résultats qu'il attendoit de son entreprise, il s'arma de fermeté, et malgré les mouvemens de compassion qui s'élevoient dans son sein, et les justes réclamations de l'humanité, il persévéra dans sa résolution.

Après avoir assuré la tranquillité de l'Italie, et la prospérité de sa famille, par tous les moyens que la prudence pouvoit lui suggérer, Laurent commençoit à jouir du fruit de ses travaux. Il trouvoit une jouissance bien douce dans l'affection et l'estime de ses concitoyens pour lui, dans le progrès des beaux arts, au perfectionnement desquels il avoit lui-même contribué d'une manière si efficace, dans la société et la conversation des hommes de génie et de savoir, enfin dans les connoissances précieuses dont il avoit enrichi son esprit, doué d'autant de sagacité que d'étendue.

Comme la tendance naturelle de son caractère, ou l'effet de son éducation, le portoient souvent à méditer très-sérieusement sur des sujets de morale et de religion, il n'y avoit personne pour

qui il eût plus d'estime que pour ceux qui rehaussoient l'éclat de leur mérite dans la science et l'enseignement de la religion, par une conduite exemplaire, et par une grande pureté de mœurs. Entre ces derniers, il distinguoit particulièrement Mariano da Genazano, religieux augustin, et supérieur de son ordre, en faveur duquel, et de ses religieux, il avoit fait construire dans le fauxbourg de Florence un vaste bâtiment qu'il dota comme un monastères, et où il avoit coutume de se retirer de temps en temps, avec quelques amis choisis, pour y jouir de la conversation de ce savant ecclésiastique. Politien, dans la préface de ses *Miscellanea*, s'élevant contre ceux qui affectoient de regarder l'étude des belles-lettres comme incompatible avec l'exercice des fonctions du sacerdoce, cite l'exemple de Mariano comme unissant les plus rares talens aux vertus de son état. « A cet égard, dit-il à » Laurent, je ne saurois assez admirer votre res- » pectable ami Mariano, qui, par ses profondes » connoissances en théologie, par son éloquence » et son rare talent pour les discours publics, » laisse bien loin derrière lui tous ses rivaux. » Les préceptes qu'il veut inculquer dans l'esprit » de ses auditeurs, tirent un nouveau degré » d'autorité de son désintéressement reconnu, et » de l'austérité de sa vie privée ; et pourtant il

» n'y a rien de triste dans son humeur, rien de » rebutant dans sa sévérité; et pourtant les char- » mes de la poésie, la culture des lettres ne lui » paroissent pas indignes de son attention. » Dans une de ses lettres le même écrivain nous trace une peinture très-intéressante des talens de Mariano comme prédicateur. « Dernièrement, dit-il, je » me laissai entraîner à un de ses sermons; plutôt, » à dire le vrai, par curiosité que dans l'espoir » d'y trouver un grand intérêt. Cependant son » extérieur me prévint en sa faveur. Son début » étoit frappant et son regard plein d'expression; » je commençai à m'intéresser sérieusement à ce » qu'il alloit dire. — Il commence; je suis at- » tentif; une voix sonore, des expressions choi- » sies, des sentimens élevés. — Il établit les di- » visions de son sujet : je les saisis sans peine; » rien d'obscur; rien d'inutile; rien de fade et » de languissant. — Il développe ses argumens; je » me sens embarrassé. — Il réfute le sophisme, » et mon embarras se dissipe. — Il amène un » récit analogue au sujet; je me sens intéressé. — » Il module sa voix en accens variés qui me char- » ment. — Il se livre à une sorte de gaîté; je » souris involontairement. — Il entame une ar- » gumentation sérieuse; je cède à la force des » vérités qu'il me présente. — Il s'adresse aux » passions; les larmes inondent mon visage. — Il

» tonne avec l'accent de la colère ; je frémis, je » tremble ; je voudrois être loin de ce lieu ter- » rible. »

Valori nous a laissé sur les sujets particuliers qui occupoient l'attention de Laurent et de ses amis dans leurs entrevues au couvent de San-Gallo, des détails qu'il tenoit de la bouche de Mariano lui-même. L'existence et les attributs de la divinité, la probabilité et la nécessité morale d'un état futur, étoient les objets favoris des discours de Laurent. Il exprimoit d'une manière très-positive son opinion sur ce point : « Celui, » disoit-il, qui n'a pas l'espoir d'une autre vie, » est mort même dès celle-ci. »

Quoique les Florentins admirassent les talens et respectassent les vertus de Mariano, leur attention étoit beaucoup plus vivement excitée par un prédicateur d'un caractère tout-à-fait différent, qui s'étoit attiré leur confiance et leurs hommages en prédisant leur ruine et leur destruction. C'étoit le fameux Jérôme Savonarole, qui dans la suite joua un rôle si remarquable dans les émeutes populaires à Florence, et contribua si si essentiellement à l'accomplissement de ses propres prédictions. Savonarole étoit né à Ferrare ; mais la réputation qu'il s'étoit faite comme prédicateur, engagea Laurent de Médicis à l'appeler à Florence, où il vint se fixer dans

l'année 1488 (1), ayant été nommé prieur du monastère de Saint-Marc. Ses prétentions à une sainteté extraordinaire, son éloquence fanatique et entraînante, lui donnèrent bientôt un ascendant merveilleux sur l'esprit du peuple; et à mesure que sa popularité devenoit plus grande, il commença à dissimuler moins le peu d'affection qu'il avoit pour son protecteur, contre lequel il manifesta bientôt la plus cruelle animosité. C'étoit une coutume établie par les prédécesseurs de Savonarole de témoigner des égards particuliers à Laurent de Médicis, comme protecteur de leur ordre. Cependant, non seulement Savonarole rejeta ce cérémonial comme fondé sur l'adulation, mais encore, toutes les fois que Laurent alloit dans les jardins du monastère, il affectoit de se retirer de sa présence, sous prétexte qu'il ne devoit avoir de commerce qu'avec Dieu, et non avec les hommes. En même temps il ne laissoit échapper aucune occasion d'attaquer dans ses discours publics la réputation et le crédit de Laurent. Il prédisoit que son autorité expireroit

(1) Ou 1489, suivant Tiraboschi; mais Savonarole lui-même, dans son traité *delle rivelationi della reformatione della Chiesa*, Ven. 1536, assigne à cet événement une époque antérieure, si toutefois il est véritablement l'auteur de cette production absurde et insensée.

bientôt, et qu'il seroit exilé de sa patrie; la parole divine descendoit des lèvres de Savonarole au milieu de son auditoire, non comme la rosée du ciel, mais comme la grêle qui ravage les champs, comme le glaive de la mort, comme un fléau destructeur. Les amis de Laurent lui représentoient souvent qu'il étoit temps de mettre un terme à l'insolente audace d'un moine factieux qu'il souffroit trop patiemment; mais il avoit trop d'indulgence ou peut-être de prudence pour en venir à des mesures de rigueur contre un homme qu'il regardoit probablement comme sincère, quoiqu'il fût insolent et atrabilaire. Il affecta même de se conduire dans cette circonstance avec beaucoup de modération, en déclarant que tant que ce prédicateur s'attacheroit à réformer les citoyens de Florence, il excuseroit volontiers son manque d'égards pour lui-même. Cette douceur extraordinaire, si elle ne servit pas à réprimer l'insolence du moine fanatique, empêcha du moins en grande partie les mauvais effets de ses harangues; et ce ne fut qu'après la mort de Laurent que Savonarole excita dans Florence les séditions populaires qui le conduisirent au supplice, et qui se terminèrent par la ruine de la république.

Un autre ecclésiastique à qui son mérite et ses talens avoient concilié la faveur de Laurent de

Médicis, étoit Matteo Bosso, supérieur des chanoines réguliers de Fiesole. Également versé dans les écrits des anciens philosophes, et dans les études théologiques de son temps, Bosso étoit d'une érudition profonde, logicien exact, et orateur persuasif; mais il joignoit à ces qualités précieuses, des vertus plus estimables encore; une ame pure, une probité inflexible, et la plus touchante simplicité de mœurs. On trouve à la tête de son traité *de veris animi gaudiis* (1), une épître de Politien qui recommande l'auteur à Laurent de Médicis, dans des termes propres à donner la plus haute idée de son caractère et de ses vertus personnelles. Après la publication de ce livre, Bosso adressa à Laurent le manuscrit d'un autre ouvrage non moins digne de l'estime des savans, et il y joignit une lettre latine qui se trouve dans les *Recuperationes Fesulanae* (2). Dans cette lettre

(1) Ce traité fut publié pour la première fois, *in*-8°, à Florence, par *Ser Francesco Bonacursi, anno salutis MCCCCLXXXXI sexto idus februarii.* Voyez dans l'*Appendix*, n°. LXII, la lettre de Politien qui lui sert d'introduction.

(2) Ce livre est estimable, non seulement pour les choses intéressantes qu'il contient, mais encore comme étant l'une des plus parfaites productions de la typographie du quinzième siècle. Au lieu du titre, on lit ces paroles : *Quae hoc volumine habentur varia diversaque et longa ex dispersione collecta quo brevi sub titulo subjiciantur ac nomine* recupe-

Bosso rend un témoignage authentique aux vertus et à la piété de Laurent ; mais cet ecclésiastique ayant été le confesseur de son patron, nous laissons au lecteur à décider quel degré de confiance il doit accorder à ce témoignage.

Au reste, Laurent avoit coutume d'aiguillonner, par tous les moyens possibles, le génie et les talens de ces hommes voués à des travaux plus sérieux, aussi bien que ceux des compagnons de ses plaisirs. Il étoit tellement familiarisé avec les dogmes des anciens philosophes ; son esprit avoit à la fois tant de souplesse et de pénétration, qu'il étoit en état de leur proposer des sujets de discussion du plus grand intérêt, et de jouer un rôle principal dans la conversation, ou d'y semer des observations neuves ou piquantes lorsque l'occasion s'en présentoit. Il paroît qu'il s'amusoit aussi quelquefois à offrir à leurs considérations des sujets qu'il savoit bien être de nature à échapper à toutes leurs recherches, quoiqu'ils fussent propres à exercer leurs facultés intellectuelles ; semblable à ces

---

rationes Fesulanas, *lector, agnoscito.* Et à la fin : *recuperationes Fesulanas* has elegantissimas, opus quidem aureum et penitus divinum, quam castigatissimè impressit omni solertiâ *Plato de Benedictis* Bononiensis, in almâ civitate Bononiæ. Anno salutis MCCCCLXXXIII, decimo tertio *kalendas augustas*, in-folio. On trouvera dans l'*Appendix* n°. LXIV la lettre de Bosso à Laurent de Médicis.

hommes qui, pour éprouver leurs forces, s'exercent à tirer leurs flèches en l'air. Le sonnet qu'il adresse à Salviati, nous fournit un exemple de ce genre de questions (1). « Lorsque mon ame, dit-il, » échappant aux troubles et aux agitations de la » vie, médite dans le calme de la réflexion, » il s'y élève un doute que je voudrois voir » enfin résolu. Si l'on ne peut travailler efficacement à s'assurer la béatitude éternelle sans » une faveur spéciale de Dieu, et si cette faveur » ne s'accorde qu'à ceux qui sont bien disposés » pour la recevoir, je voudrois qu'on me dît par » où il faut commencer, par la bonne disposition, » ou par la grace de Dieu ? » Le savant théologien

(1) Lo spirito talora a se ridutto,
E dal mar tempestoso e travagliato
Fuggito in porto tranquillo e pacato,
Pensando ha dubbio e vuolne trar costrutto.

S'egli è ver che da Dio proceda tutto,
E senza lui nulla è, cioè il pecato;
Per sua grazia se ci è concesso e dato
Seminar quì per corre eterno frutto;

Tal grazia in quel sol fa operazione
Ch 'a riceverla è volto e ben disposto,
Dunque che cosa è quella ne dispone?

Qual prima sia, vorrei mi fosse esposto,
O tal grazia, o la buona inclinazione:
Rispondi or tu al dubbio ch' è proposto.

auquel étoit adressée cette question captieuse, la prit sérieusement en considération, et après l'avoir divisée en sept parties principales, il tenta d'en donner la solution dans un traité latin d'une excessive longueur, et qui existe encore dans la bibliothèque Laurentiana (1).

Cependant Laurent ne devoit pas jouir longtemps de cette tranquillité, à l'affermissement de laquelle il avoit travaillé avec tant d'ardeur. A peine au midi de sa vie, il vit l'horizon se couvrir autour de lui de nuages sombres et menaçans. La mort de Clarice son épouse, qui arriva dans le mois d'août 1488, porta un coup terrible à son bonheur domestique. Il étoit alors absent de Florence, et ne put arriver assez promptement pour la voir avant qu'elle expirât : il paroît même que l'on s'autorisa de cette circonstance pour insinuer que sa tendresse conjugale n'étoit pas très-vive (2);

(1) *Georgii Benigni Salviati, in rythmum acutissimum magni Laurentii Medicis questiones septem, etc.* (PLUT. LXXIII, *Cod.* 18.)

(2) Pierre de Bibbiena écrivoit en ces termes à l'ambassadeur de Florence à Rome. *Prid. kal. sextil.* 1488, *a hore* 14 *mori la Clarice. Se voi sentissi che Lorenzo fosse biasimato di costà per non essersi trovato alla morte della moglie, scusatelo. Parve a Leoni necessario, che andasse a prender l'acque della villa, e poi non si credeva che morisse si presto.* (FABR. vol. II, p. 384.)

mais le mauvais état de sa santé l'avoit lui-même obligé d'aller prendre des bains chauds, et c'est là qu'il reçut la nouvelle de la mort de Clarice, avant même que d'avoir su qu'elle étoit en danger. Dès sa jeunesse, il avoit été sujet à une maladie qui lui causoit des douleurs très-vives dans l'estomac et dans tous les membres : c'étoient probablement des symptômes d'une disposition à la goutte ; mais, dans l'état d'imperfection où étoit alors la médecine, il lui fut impossible d'obtenir aucuns renseignemens exacts à cet égard. Les plus célèbres médecins de l'Italie furent consultés, ils prescrivirent des remèdes nombreux qui ne produisirent aucun effet avantageux (1). L'usage des bains tièdes de l'Italie l'avoit soulagé momentanément ; mais quelque soulagement qu'il en reçût, ses maux augmentoient plutôt qu'ils ne dimi-

(1) Quelques-uns de ces remèdes sont d'une nature tout-à-fait singulière. Pietro Bono Avogardi, dans une lettre datée du 11 février 1488, conseille à Laurent, comme un moyen très-sûr de prévenir le retour de ses *dolori di zonture*, de faire usage d'une pierre appelée *héliotrope*, de la faire enchâsser dans de l'or, et de la porter ainsi à son doigt, de manière qu'elle touche la peau. « C'est un préservatif certain » contre la goutte et le rhumatisme, ajoute-t-il ; j'en ai fait » l'expérience pour moi-même, et je lui ai reconnu des pro- » priétés divines et miraculeuses. » Il fait aussi part à Laurent, dans la même lettre, de ses *prognostics* pour l'année 1488. (*Appendix*, n°. LXV.)

nuoient ; et quelque temps avant sa mort, il avoit familiarisé son esprit avec l'idée d'un événement qu'il voyoit très-bien n'être pas fort éloigné. Lorsque son fils Jean de Médicis partit pour se rendre à Rome en qualité de cardinal, Laurent le recommanda avec la plus tendre affection aux soins de Philippe Valori et d'André Camino, qui avoient été nommés pour l'accompagner dans ce voyage; il témoigna même la crainte qu'il avoit de ne plus les revoir, crainte qui ne fut que trop bien justifiée par l'événement.

Dans l'année 1488, Jérôme Riario, dont les perfides machinations avoient privé Laurent de son frère, et l'avoient presque enveloppé dans la même ruine, reçut enfin la peine due aux crimes accumulés sur sa vie. Aidé des secours et de la protection de Sixte IV, il s'étoit emparé d'un territoire considérable dans le voisinage de l'état de l'église, et, entre autres, des villes d'Imola et de Forli ; cette dernière place étoit le lieu de sa résidence, et il y vivoit en prince indépendant. Pour se fortifier dans cette situation et s'assurer un appui dans l'Italie, il s'étoit allié à la puissante famille des Sforce, en épousant Catherine, sœur de ce Galéas Sforce, duc de Milan, dont nous avons raconté ailleurs la fin misérable (1). Il paroît

(1) Volume Ier, ch. IV.

que la conduite ordinaire de Riario ne démentoit point le caractère qu'il avoit développé dans les circonstances où nous l'avons déja montré. Il s'étoit attiré, par une longue suite d'actes tyranniques et cruels, la haine de ses sujets qu'il avoit réduits à la plus excessive misère. Profondément indignés de sa barbarie, trois d'entre eux résolurent de l'assassiner; comptant, s'ils réussissoient dans leur projet, sur l'appui de leurs concitoyens, dont l'opinion ne pouvoit être douteuse. Quoique Riario fût constamment entouré d'une troupe de soldats, ces trois hommes trouvèrent le moyen de pénétrer dans le palais, et entrèrent dans sa chambre au moment où il finissoit de souper. L'un d'eux lui ayant donné un coup de sabre au travers du visage, il chercha à se mettre sous la table à l'abri de leurs coups; mais il en fut tiré par Ludovico Orso, un autre des conjurés, qui lui passa son épée au milieu du corps. Alors quelques personnes de sa suite étant entrées dans l'appartement, Riario fit un effort pour se sauver par la porte; mais il y fut reçu par le troisième conjuré, qui lui porta un coup mortel. Il est très-probable qu'il avoit été trahi par ses gardes; car on laissa à ces trois hommes le temps de le dépouiller et de le jeter par les fenêtres : aussitôt la populace qui s'étoit soulevée, saccagea le palais. Les révoltés s'étant assurés de la veuve et des enfans de Riario, ne

trouvèrent de résistance que dans les troupes qui occupoient la citadelle de la ville, et que ni prières ni menaces ne purent obliger à se rendre. Ayant exigé de la princesse, sous peine de mort, qu'elle employât son crédit pour déterminer la garnison à rendre la forteresse au peuple, elle demanda qu'il lui fût permis d'y entrer : mais à peine se vit-elle en sûreté, qu'elle exhorta les soldats à se défendre vigoureusement; et, arborant l'étendard du duc de Milan, elle menaça de détruire la ville. Les habitans essayèrent de l'intimider en se préparant à exécuter ses enfans à sa vue; et, pour cet objet, ils dressèrent un échafaud devant les murs de la citadelle; mais ce lâche procédé, au lieu de réveiller sa tendresse maternelle, ne fit qu'exciter son mépris, qu'elle témoigna, à ce qu'on dit, d'une manière aussi bizarre qu'énergique (1). Quoi qu'il en soit, elle opposa aux habitans une courageuse résistance, jusqu'à ce que Jean Bentivoglio de Bologne, avec un corps de deux mille hommes de pied et huit cents chevaux, vint lui porter un secours utile; et ayant été joint par un renfort

(1) Rispose loro quella forte femmina, che se avessero fatti perir que' figliuoli, restavano a lei le forme per farne degli altri; e vi ha che dice (questa giunta forse fu immaginata e non vera) aver 'ella anche alzata la gonna, per chiarirli che dicea la verità. (MURAT. *Annal.* vol. IX, p. 556; *Cronica Bossiana*, *an.* 1488.)

considérable de Milan, il força les révoltés à reconnoître pour leur souverain Ottavio Riario, fils aîné de Jérôme.

Laurent de Médicis n'a point échappé au reproche d'avoir été l'instigateur secret de cet assassinat de son ancien et implacable ennemi ; mais on ne trouve, ni dans les récits d'aucun des historiens contemporains, ni dans l'examen le plus scrupuleux de sa conduite et de son caractère, de quoi établir même la présomption d'une pareille accusation, quoiqu'il soit bien certain que quelques années auparavant il avoit traité avec le pape des moyens de dépouiller Riario de ses usurpations, et de rendre à la famille Ordolaffi, à laquelle il avoit autrefois appartenu, le territoire dont il s'étoit emparé ; mais ce traité n'eut pas son exécution, parce que le pape auroit voulu réunir ces domaines à l'état de l'église (1). Au reste

(1) FABR. *Annot. et Monum.* vol. II, p. 316. Le même écrivain, dans la vie de Laurent (vol. I, p. 175), s'exprime ainsi : *Indignum sane facinus fuit quod in Hieronymum Riarium Comitem admissum est; cujus participem Laurentium fuisse* multi contendunt, *et ab eo ad ulciscendas praeteritorum temporum injurias comparatum.* Il y a néanmoins de fortes raisons pour croire que le biographe moderne de Laurent n'a pas pesé avec assez d'attention et d'exactitude les témoignages sur lesquels il s'appuie. Aucun des écrivains du temps, qui ont rapporté ce fait, ni Machiavel, ni Ammirato, n'ont

les conjurés, aussitôt après la mort de Riario, instruisirent Laurent de cet événement, et implorèrent son appui (1). En conséquence il dépêcha un envoyé de sa part à Forli, pour y prendre des renseignemens authentiques sur les dispositions des habitans, et sur les projets des révoltés; et lorsqu'il vit qu'ils étoient dans l'intention de se mettre sous la domination du pape, il se détermina à ne faire aucune démarche en leur faveur; seulement il profita de l'avantage que lui offroient leurs dissentions, pour faire rendre aux Florentins la forteresse de Piancaldoli, qui leur avoit été enlevée par

même jeté sur Laurent le plus léger soupçon à cet égard. Muratori, qui a compilé les annales et les documens les plus authentiques, se tait également sur cet article; enfin Rafaello Maffei, l'ennemi déclaré de Laurent, attribue uniquement la mort de Riario à la haine de ses sujets.

(1) La lettre de Ludovico et Cecco d'Orsi, deux des conspirateurs, à Laurent de Médicis, écrite peu de jours après l'événement, est insérée dans l'*Appendix*, et prouve d'une manière incontestable qu'il n'avoit aucune connoissance de la conjuration; bien qu'on supposât qu'il n'apprendroit pas avec peine la mort de son ennemi. J'ajoute à cette pièce la lettre que Laurent reçut de son envoyé, où se trouve le détail très-circonstancié de tout l'événement, et par laquelle il paroît que, quoique les conjurés se crussent autorisés dans leur entreprise, par le pape qui avoit témoigné son horreur du caractère de Riario, il n'y avoit absolument personne dans leur secret. (*Appendix*, n°. LXVI.)

Riario

Riario (1). L'impunité accordée aux assassins de ce monstre, est peut-être ce qui peut le plus servir à leur justification, et la preuve la plus frappante qu'il méritoit son sort.

(1) Ce fut à l'attaque de cette place que les Florentins perdirent leur illustre concitoyen, l'ingénieur Cecca, à l'habileté duquel ils dûrent le succès de leur entreprise. Voici comment cet événement est rapporté dans un manuscrit de la bibliothèque Riccardi. *Piancaldolii arx strenuè nostris recuperatur. Ad IV verò kalendas maias, nunciatâ nece Hieronymi Riarii, Imolae Forliviique tyranni, Piancaldolis oppidum nostrum, olim ab eo per summum nefas nobis ereptum, admirabili quadam nostrorum celeritate, strenuè recuperatur. In cujus arcis obsidione Franciscus, cognomine Ciccha, fabrum magister, vir, vel in expugnandis, vel in defendendis urbibus, tam nostrâ, quàm nostrorum patrum memoriâ, perillustris, sagitta ictus capite, pro patria feliciter occubuit.* Le récit de Vasari est un peu différent. « Costui, » quando i Fiorentini avevano l'esercito intorno a Piancaldoli, » con l'ingegno suo fece sì, che i soldati vi entrarono dentro » per via di mine senza colpo di spada. Dopo seguitando più » oltre il medesimo esercito a certe altre castella, come volle » la mala sorte, volendo egli misurare alcune altezze in un » luogo difficile, fù ucciso; perciocchè avendo messo il capo » fuor del muro per mandar un filo abasso, un prete, che » era frà gli avversarii, i quali temevano più l'ingegno del » Cecca, che le forze di tutto il campo, scaricatogli una » balestra a panca, gli conficcò di sorte un verettone nella » testa, che il poverello di subito se ne morì. » (*Vita del Cecca.*)

Il arriva bientôt après à Faenza un autre événement qui jeta Laurent dans une cruelle anxiété, et qui exigea l'emploi de tous les moyens de son esprit conciliateur. Si la liste des crimes et des assassinats dont nous avons eu occasion de parler jusqu'ici, paroît déshonorer le temps dont nous écrivons l'histoire ; celui dont nous allons faire le récit, nous montre dans une femme un caractère de férocité qui renouvella dans le quinzième siècle les exemples de la barbarie des Goths (1). Il s'étoit

(1) Il y a une ressemblance frappante entre cet événement et le récit de Paul Diacre, sur lequel Jean Ruccellai a bâti la fable de sa tragédie de *Rosmunda*. Alboin, roi des Huns, ayant vaincu et tué, dans une bataille, Comund, roi des Gépides, force Rosamunde, fille de ce roi, à accepter sa main, dans la vue de réunir les deux états sous sa seule domination ; mais non content de cette augmentation de puissance, il satisfait une vengeance atroce, en l'obligeant, à une fête publique, de boire dans le crâne de son père qui avoit été massacré. La princesse, pour se venger de cet outrage, séduit et attire dans son parti deux des amis intimes d'Alboin, qui, pour se rendre dignes de ses faveurs, assassinent ce roi dans l'ivresse d'un festin. Ruccellai a pourtant épargné à son héroïne le double crime de l'assassinat et de la prostitution ; il introduit dans sa pièce un amant généreux, sous le nom d'*Almachilde*, qui, guidé par les seuls motifs du patriotisme et de l'équité, punit le roi barbare. On doit aussi rendre à cet auteur la justice d'observer que l'horrible incident sur lequel sa pièce est fondée, est simplement raconté, et n'est point offert aux yeux des spectateurs.

fait, par l'entremise de Laurent, qui étoit également ami des Manfredi et des Bentivoli, un mariage entre Galeotto Manfredi, prince de Faenza, et Francesca, fille de Jean Bentivoglio. Cette union avoit paru d'abord être aussi agréable aux deux époux, qu'avantageuse à leurs familles, ainsi que Laurent s'en étoit flatté. Cependant Francesca ne fut pas long-temps sans découvrir ou sans soupçonner que son mari étoit livré à une passion illégitime, et elle crut devoir en avertir à la fois son père et Laurent. Sans cesse tourmentée par la pensée de l'infidélité de son mari, elle trouva moyen d'entendre un entretien particulier de ce prince avec un homme qui se vantoit d'être savant dans l'astrologie, à laquelle il paroît que Galeotto avoit une grande confiance. Néanmoins, au lieu des éclaircissemens qu'elle cherchoit sur l'objet de sa curiosité, elle entendit des prédictions et des promesses dans lesquelles il lui sembla que la sûreté de son père étoit compromise; et, ne pouvant plus contenir son indignation, elle interrompit brusquement leur entretien, et reprocha vivement à son mari cette infame trahison. Irrité de cette sortie indiscrète et de l'obstination de sa femme, Galeotto lui répliqua avec amertume; mais enfin se trouvant incapable de soutenir un débat de cette nature, il eut recours à des moyens plus violens : ses menaces et ses coups la réduisi-

sirent au silence. Bentivoglio ne fut pas plutôt informé du traitement ignominieux que sa fille avoit éprouvé, et des circonstances qui y avoient donné lieu, qu'il résolut de l'arracher par force des mains de son mari. Ayant pris avec lui une troupe de soldats aguerris, il s'approcha de Faenza pendant la nuit, et emmena avec lui, à Bologne, sa fille et son petit-fils encore enfant ; mais il ne s'en tint pas là, et déja il se préparoit à attaquer les domaines de son gendre : celui-ci eut recours à la médiation de Laurent ; on se reconcilia, et bientôt après Francesca retourna avec son époux. Soit que le poison de la jalousie et le desir de la vengeance fermentassent encore en secret dans son sein, ou qu'un nouvel outrage de son mari eût réveillé sa fureur, c'est ce qu'on n'a point su ; mais elle forma dès-lors le projet de l'assassiner, et elle exécuta son funeste dessein. Pour y parvenir, elle feignit une maladie, et fit prier Galeotto de venir la voir dans son appartement : celui-ci se rendit à son invitation ; mais à peine entroit-il dans sa chambre, qu'il fut attaqué par quatre assassins stipendiés, dont trois étoient cachés sous le lit de sa femme. Cependant comme il étoit d'une adresse et d'une force de corps extraordinaires, il leur auroit probablement échappé ; mais lorsque Francesca vit que le combat devenoit douteux, elle sauta hors de son lit, et saisissant une épée, elle la lui

plongea au milieu du corps, et le fit ainsi périr de sa propre main. Se sentant coupable d'un si horrible attentat, elle se réfugia aussitôt dans le château avec ses enfans, jusqu'à ce que son père vînt de nouveau à son secours. Bentivoglio, en approchant de Faenza, fut joint par des troupes du Milanais, qui s'étoient engagées à rétablir la famille de Riario à Forli. Les citoyens de Faenza, jugeant bien que son intention étoit de leur ôter le jeune Astorgio, fils de Galeotto, ou de s'emparer lui-même de leur ville sous ce prétexte, refusèrent de lui rendre sa fille et ses petits enfans. En conséquence, il commença aussitôt l'attaque de la place : non seulement les citoyens se défendirent avec le plus grand succès ; mais encore ils tuèrent dans une sortie Borgomini, qui commandoit les troupes milanaises, et firent Bentivoglio prisonnier. Laurent, dans toute cette affaire, avoit épousé avec chaleur les intérêts des citoyens, et leur avoit même promis de les secourir, si cela devenoit nécessaire pour le maintien de leur indépendance. Le succès de leurs efforts et le désastre de Bentivoglio firent changer d'objet à ses sollicitudes, et à peine en eut-il reçu la nouvelle qu'il fit partir pour Faenza un envoyé chargé de s'intéresser en faveur de Bentivoglio, et d'obtenir, s'il étoit possible, sa liberté. Ce ne fut qu'avec peine que l'on fit con-

sentir les habitans à cette proposition, et Bentivoglio alla aussitôt à Florence pour rendre graces à son bienfaiteur. Quelque temps après, Laurent, à la prière de ce seigneur, sollicita la délivrance de sa fille, ce qui lui fut aussi accordé ; et enfin il consentit à intercéder auprès du pape, pour qu'elle fût relevée des censures ecclésiastiques qu'elle avoit encourues par son crime. Le motif que Bentivoglio fit valoir auprès de Laurent pour l'engager à cette démarche, paroîtra sans doute assez extraordinaire. — *Il avoit le projet de la pourvoir d'un autre époux !*

CHAPITRE IX.

Progrès des arts. — Leur état dans le moyen âge. — Leur renaissance en Italie. — Guido da Sienna. — Cimabue. — Giotto. — Caractère de ses ouvrages. — Les Médicis encouragent les arts. — Masaccio. — Paolo Uccello. — Fra Filippo. — Antonio Pollajuolo. — Baldovinetti. — Andrea da Castagno. — Filippo Lippi. — Luca Signorelli. — Progrès de la sculpture. — Niccolo et Andrea Pisani. — Ghiberti. — Donatello — État d'imperfection des arts. — Causes de leur perfectionnement. — Nombreux ouvrages de sculpture rassemblés par les anciens Romains. — Recherches des restes de l'antiquité. — Pétrarque. — Laurent de Médicis, frère de Côme. — Niccolo Niccoli. — Poggio Bracciolini. — Collection d'antiques formée par Côme. — Zèle de Laurent pour l'augmenter. — Laurent établit une école pour l'étude de l'antique. — Michel-Ange Buonarotti. — Il se fixe auprès de Laurent. — Se lie d'une amitié intime avec Politien. — Sa supériorité sur ses prédécesseurs. — Ses ouvrages de sculpture. — Progrès rapides du goût. — Raphaël d'Urbin. — Michel-Ange injustement critiqué. — Autres

artistes favorisés par Laurent. — Gian-Francesco Rustici. — Francesco Granacci. — Andrea Contucci. — Laurent encourage l'étude de l'architecture. — Giuliano da San-Gallo. — Tentatives pour renouveler la pratique de la mosaïque. — Invention de la gravure sur cuivre. — On retrouve l'art de graver les pierres précieuses.

LES époques qui ont été le plus favorables au progrès des sciences et des lettres, ont été généralement distinguées par un progrès égal dans les arts. Les productions de la sculpture romaine, dans ses plus beaux temps, sont, avec celles de la sculpture grecque, à peu près dans le même rapport que les écrits des auteurs romains avec les ouvrages originaux de leurs illustres modèles. Pendant cette longue période d'ignorance qui suivit la chûte de l'empire d'Occident, les lettres et les beaux arts éprouvèrent une égale décadence, et il seroit aussi difficile de citer une production littéraire de ce temps, digne de quelque estime, qu'il le seroit de produire un tableau ou une statue de la même époque qui eût quelque mérite. Lorsque ces études commencèrent à revivre, on vit un Guido da Sienna, un Cimabue, rivaliser avec un Guittone d'Arezzo ou un Pietro

delle Vigne. Les germes grossiers qui avoient échappé aux rigueurs d'un hiver si long et si cruel, commencèrent à se développer; Giotto, Buffalmacco et Gaddi furent les contemporains de Dante, de Pétrarque et de Boccace (1).

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que, même au milieu des plus épaisses ténèbres du moyen âge, ces arts fussent entiérement anéantis. On en a trouvé des traces dans les sociétés les moins civilisées : à cet égard les efforts des Européens, des Américains, des Chinois, sans rivalité, sans communication des uns avec les autres, ont presque produit les mêmes effets, du moins dans l'origine. On conserve parmi les manuscrits de la bibliothèque Laurentiana quelques essais de miniature qui datent incontestablement du dixième siècle, et qui sont une preuve irrécusable de la barbarie de ces temps. En effet, quoiqu'on y découvre sensiblement l'intention d'une représentation pittoresque, on peut sans injustice les

(1) *Videmus picturas ducentorum annorum nulla prorsus arte politas; scripta illius aetatis rudia sunt, inepta, incompta : post Petrarcam emerserunt litterae; post Joctum surrexere pictorum manus; utraque ad summam jam videmus artem pervenisse.* (AEN. SILVII (*Pii II*), epist. 19.) Ce savant pontife, qui de plus étoit homme de goût, se trompoit seulement, en supposant qu'on eût atteint la perfection au temps où il écrivoit.

regarder plutôt comme des caricatures misérables, que comme les premiers essais même imparfaits d'un art élégant (1).

Cependant, avant Cimabue, auquel Vasari attribue l'honneur d'avoir été le restaurateur de la peinture, Guido da Sienna avoit démontré à ses concitoyens la possibilité d'un perfectionnement. Son tableau de la Vierge, qui existe encore passablement conservé dans l'église de Saint-Dominique à Sienne, et qui porte la date de 1221, est regardé avec raison comme le plus ancien ouvrage actuellement existant d'aucun peintre italien (2). Le Florentin fit un effort signalé; l'admiration qu'il excita fut plus générale. Chaque production nouvelle de son pinceau étoit regardée

(1) Ces morceaux ont éte gravés et publiés dans l'*Etruria pittrice*, ouvrage qui se publie périodiquement à Florence, et qui contient des dessins à la manière des artistes toscans, dont l'exécution peut donner quelque idée des tableaux originaux. J'aurai souvent occasion de citer cet ouvrage, qui auroit été plus précieux encore si la gravure avoit été plus soignée.

(2) Gravé dans l'*Etruria pittrice*, n°. III. Au-dessous de ce tableau on lit les vers suivans écrits en caractères gothiques :

Me Guido de Senis diebus depinxit amænis,
Quem Christus lenis nullis velit agere pœnis.

A. D. MCCXXI.

comme un prodige : richesses, honneurs furent prodigués sans réserve à cet heureux artiste. Son tableau de la Madonna, après avoir fait l'admiration d'un monarque, et avoir donné le nom de *Borgo allegro* au quartier de la ville où la foule de ses compatriotes alloit se rassasier du plaisir de le considérer, fut enfin conduit au lieu de sa destination dans l'église de *Santa Maria Novella*, au son des instrumens, dans une procession solemnelle des citoyens. L'artiste moderne qui examineroit ce tableau, auroit peine sans doute à comprendre comment il put exciter un pareil enthousiasme (1). Mais la perfection n'est jamais que relative, et celui dont le mérite surpassa la portée des artistes de son siècle, a des droits réels à l'admiration. Telle production qui, comparée aux ouvrages d'un Raphaël et d'un Titien, n'est pas fort estimable, peut paroître digne des plus grands éloges, eu égard au temps qui lui a donné naissance.

La gloire de Cimabue fut éclipsée par celle de Giotto son disciple, qui, après avoir commencé par

(1) Gravé dans l'*Etruria pittrice*, n°. VIII. La vierge, ayant l'enfant sur ses genoux, est assise sur un siége très-riche, soutenu par six anges; sa tête est un peu penchée; elle a une expression de mélancolie qui n'est pas sans graces; le reste du tableau est dans le véritable style gothique.

dessiner les moutons qu'il gardoit, devint le plus habile peintre que l'Italie eût encore produit (1). On trouve une preuve remarquable de la réputation qu'il s'étoit acquise, dans la plaisanterie singulière qu'il se permit, à l'imitation du célèbre artiste de Cos, en envoyant au pape, qui avoit desiré de voir un de ses dessins, un cercle, jeté

(1) Credette Cimabue nella pittura
Tener lo campo; ed ora hà Giotto il grido,
Sì che la fama di colui oscura.
(DANTE, *Purg. cant. XI.*)

Manni, dans ses *illustr. del Boccaccio*, p. 414, tire le nom de Gioto de Angiolotto; mais M. Tenhove le fait dériver, avec plus de probabilité, d'Ambrogio. *Ambrogio*, *Ambrogiotto*, *Giotto*. « Quel étranger, dit cet intéressant » écrivain, apperçoit d'abord sous les bizarres déguisemens » de *Bista*, *Betto*, *Bambo*, *Bindo*, *Bacci*, *Tani*, *Cece*, » *Giomo*, *Nigi*, *Meo*, *Nanni*, *Vanni*, *Mazo*, *Lippo*, » *Pipo*, *Guccio*, *Mico*, *Caca*, *Toto*, *etc.*, *etc.*, les noms » de baptême les plus vulgaires et les plus communs? Les » autres Italiens se sont toujours moqués de cet usage flo- » rentin, qui en effet n'est pas moins risible que si M. Hume, » dans sa belle histoire d'Angleterre, nous entretenoit de » *Billy* le *Conquérant*, de *Tom Becket*, de *Jackey* le » *Grand-Terrien*, appelé *Sans-Terre*, des grands rois » *Ned I et III* du nom, de la bigotte reine *Molly*, de la » grande reine *Betty*, et de son cher amant *Bobby Devereux*, » qu'elle envoya au supplice. » (*Mém. généal. etc.*, l. I, p. 37.)

avec une hardiesse qui déceloit la main d'un maître, et en même temps d'une exactitude si parfaite, qu'elle passa en proverbe (1). Les artistes médiocres ne hasardent pas de pareilles libertés avec les grands. Il paroît au reste que Giotto se plaisoit aux tours de force de l'art. Un de ses premiers essais, lorsqu'il étudioit sous Cimabue, fut de peindre sur le nez d'un des portraits de son maître, une mouche que l'artiste trompé essaya lui-même de chasser avec sa main (2) : ce conte peut figurer à merveille avec le cheval d'Apeles, le rideau de Parrhasius et les raisins de Zeuxis. Boccace a inséré dans une de ses Nouvelles l'éloge de ce peintre célèbre (3); on prétend qu'il eut une conversation singulière avec Dante (4), et

(1) Divolgatasi poi questa cosa, ne nacque il proverbio, che ancora è in uso, dirsi agli uomini di grossa pasta : *Tu sei più tondo che* l'O *di Giotto.* (VAS. *Vita di Giotto.*)

(2) *Id. ibid.*

(3) Giotto ebbe un ingegno di tanta eccellenza, che niuna cosa da la natura, madre di tutte le cose, ed operatrice, col continuo girar de' cieli, che egli con lo stile, e con la penna, e col pennello non dipignesse, sì simile a quella, che non simile, anzi più tosto dessa paresse. (*Decam. Gior. VI, nov. V.*)

(4) Benevenuto, l'un des commentateurs de Dante, raconte que pendant le séjour de Giotto à Padoue, Dante alla le voir, et en fut reçu avec beaucoup d'égards. Obser-

Pétrarque avoit tant d'estime pour son talent, qu'il légua par testament un des tableaux de Giotto à l'un de ses amis particuliers (1). Plus d'un siècle après sa mort, Laurent de Médicis, qui savoit très-bien que le moyen le plus sûr d'aiguillonner les talens des artistes vivans, c'est de rendre au mérite qui n'est plus les honneurs qui sont dus à sa mémoire, fit élever à Giotto un buste dans l'église de *Santa Maria del Fiore*, et ce fut Politien qui en composa l'inscription (2).

---

vant néanmoins que les enfans de Giotto ressembloient singulièrement à leur père, dont les traits et l'extérieur n'avoient rien de séduisant, le poète lui demanda comment il pouvoit se faire que ses enfans ressemblassent si peu à ses tableaux, les uns étant si beaux et les autres si laids. *Quia pingo de die, sed fingo de nocte*, répliqua Giotto. (MANNI, *illustr. del Bocc.*)

(1) Transeo ad dispositionem aliarum rerum; prædicto igitur domino meo Paduano, quia et ipse per Dei gratiam non eget, et ego nihil aliud habeo dignum se, mitto tabulam meam sive historiam beatæ virginis Mariæ, operis Jocti pictoris egregii, quæ mihi ab amico meo Michele Vannis de Florentia missa est, in cujus pulchritudinem ignorantes non intelligunt, magistri autem artis stupent. (VASAR. *Vita di Giotto.*)

(2) Ille ego sum per quem pictura extincta revixit,
Cui quam recta manus tam fuit et facilis.
Naturæ deerat nostræ quod defuit arti;
Plus licuit nulli pingere, nec melius.

Le mérite de Giotto et de son école est apprécié avec beaucoup de justesse par Vasari, qui lui attribue, ainsi qu'à Cimabue, la gloire d'avoir banni la manière insipide et froide introduite par les artistes grecs, et d'avoir créé un nouveau genre de composition plus naturelle. C'est ce que l'historien appelle *la maniera di Giotto* (1). « Au lieu

---

Miraris turrim egregiam sacro ære sonantem?
Hæc quoque de modulo crevit ad astra meo.
Denique sum *Jottus*, quid opus fuit illa referre?
Hoc nomen longi carminis instar erit.

(1) *Proemio di Giorgio Vasari*, à la seconde partie de son ouvrage. Cette introduction est écrite avec beaucoup de jugement, de candeur, et une connoissance approfondie de l'histoire de son art. *Tractant fabrilia fabri.* C'est un bonheur pour ces illustres créateurs de la peinture, d'avoir eu un historien, qui sans envie, sans humeur ou sans arrogance, avec aussi peu de préjugés et d'impartialité que le comporte l'imperfection de la nature humaine, a su donner à chacun d'eux le juste tribut d'éloges qu'il mérite. S'il laisse en quelque circonstance percer une prévention favorable pour un individu, c'est vers Michel-Ange Buonarotti que son penchant l'entraîne : il faisoit gloire de l'amitié de cet artiste, dont il avoit étudié les ouvrages avec soin, et l'on oseroit à peine blâmer un excès d'admiration pour un si grand homme. Comme peintre et comme architècte, Vasari occupe une place distinguée ; ses productions, dans le second de ces deux arts, sont extrêmement nombreuses. Un de ses principaux ouvrages est sa suite historique des tableaux de

» du trait dur et sec qui terminoit les figures » entières; au lieu de ces yeux brillans, de ces » mains et de ces pieds terminés en pointe, et de » tous les défauts qui naissent de l'absence des » ombres, les figures de Giotto ont une meilleure » attitude; ses têtes ont un air de vie et de liberté, » sa draperie est plus naturelle, et l'on apperçoit » même dans les membres quelques essais de » raccourci. Outre ce perfectionnement, continue » notre auteur, Giotto fut le premier qui repré- » senta dans ses tableaux l'effet des passions sur » la figure humaine. S'il n'avança pas beaucoup » cette partie, il faut s'en prendre aux difficultés » qui accompagnent toujours le progrès des arts, » et au défaut de meilleurs modèles. Véritable- » ment il fut égalé, sinon surpassé, dans plusieurs » des parties essentielles de sa profession, par quel- » ques-uns de ses contemporains. Le coloris de

---

la famille des Médicis, avec leurs portraits, peints pour le grand duc Côme Ier, dans le *Palazzo Vecchio*, à Florence; et Vasari lui-même en a donné une description particulière publiée par Filippo Giunti en 1588, et intitulée : *Ragionamenti del sig. cav. Giorgio Vasari, sopra le invenzioni da lui dipinte in Firenze, etc.*, réimprimée à Arrezzo, 1762. Dans cette série de tableaux sont représentés les principaux événemens de la vie de Laurent. Cet ouvrage a été gravé, mais d'une manière peu propre à faire apprécier le mérite du peintre.

» Gaddi

» Gaddi avoit plus de force et d'harmonie ; les attitudes de ses figures plus de vivacité et d'action. » Simone da Sienna composoit ses sujets mieux » que lui, et d'autres peintres le surpassèrent dans » d'autres branches de l'art ; mais c'étoit Giotto » qui avoit posé les fondemens de leur gloire ; » c'étoit à lui qu'ils étoient redevables du degré » de perfection où ils étoient parvenus. Il est » bien vrai que tout ce que ces maîtres ont fait » ne peut guère être considéré que comme l'ébauche » grossière d'un sculpteur qui entreprend de faire » une belle statue ; et si l'on n'avoit pas fait des » progrès ultérieurs, il n'y auroit pas, à tout » prendre, de quoi se féliciter beaucoup ; mais » celui qui considérera les difficultés qu'ils eurent » à vaincre dans l'exécution de leurs ouvrages, » l'ignorance de ces temps-là, la rareté des bons » modèles, et l'impossibilité d'acquérir de l'instruction, non seulement concevra quelque » estime pour leurs productions, mais même les » regardera comme des chefs-d'œuvre admirables, » et il prendra plaisir à observer ces premières » lueurs d'un perfectionnement qui se manifesta » dans la suite par la plus éclatante lumière. »

La protection que les Médicis accordèrent à la peinture, date presque du commencement de l'art lui-même. Jean de Médicis, père de Côme, avoit employé les talens de son compatriote Lorenzo

de Bicci, pour orner de portraits un appartement d'une de ses maisons à Florence, qui fut ensuite occupée par Laurent, frère de Côme. La libéralité de celui-ci excita les artistes à de nouveaux progrès. Sous Masaccio, l'étude de la nature et son observation directe furent substituées à la froide et servile imitation. Ce maître, ses disciples et ses rivaux donnèrent un nouveau degré de perfection à chacune des parties de l'art. Paolo Uccello fut le premier qui surmonta hardiment la difficulté qui avoit résisté aux efforts de Giotto, quoiqu'il en sentît bien toute l'importance ; il donna à ses tableaux cette profondeur idéale qui est l'essence de l'imitation dans la peinture (1). Il n'y étoit parvenu que par une connoissance profonde de la perspective, qu'il avoit étudiée de concert avec le célèbre Giannozzo Manetti, et dans l'acquisition de laquelle le peintre et le savant se furent réci-

(1) È da osservare che non si trova prima di lui nessuno scorto di figure, perciò a ragione può dirsi aver questo galant' uomo fatto un gran progresso nell' arte. (*Etruria pittrice*, n°. XIV.)

E fù il primo che ponesse studio grande nella prospettiva ; introducendo il modo di mettere le figure su' piani, dove esse posar devono, diminuendole a proporzione ; il che, da maestri avanti a lui, si faceva a caso, e senza alcuna consideratione. (BALDINUC. *Dec. II, del part. I, sec. IV.*)

proquement très-utiles. Il appliqua les principes de cette science à la pratique, et s'en servit non seulement pour faire les fonds et les planchers de ses tableaux, mais aussi pour la représentation des figures humaines, dont il représentoit les *scorci* ou raccourcis avec exactitude et en leur donnant l'effet convenable (1). Le mérite d'avoir le premier appliqué les principes des mathématiques au perfectionnement des ouvrages de l'art, et les résultats précieux qu'il obtint d'une étude si pénible et si laborieuse, quand même ils n'auroient pas obtenu de Vasari des éloges plus flatteurs, auroient au moins dû mettre cet artiste à couvert du ridicule qu'il semble se plaire à jeter sur lui (2). Filippo Lippi, l'aîné, sut donner à ses figures une grandeur et une hardiesse inconnues jusqu'à lui. Il s'appliqua aussi à donner de l'effet à ses fonds, qui cependant étoient en général finis avec un soin trop minutieux. Environ deux ans après sa mort, qui arriva

(1) Son tableau de l'ivresse de Noé, dans l'église de S. Maria Novella, représente le patriarche étendu par terre, avec les pieds tout-à-fait en face du spectateur; et néanmoins, dans cette attitude difficile, le peintre a réussi à développer toute l'idée de son sujet. (*Etrur. pittr.*)

(2) La moglie soleva dire che tutta la notte Paolo stava nello scrittoio, per trovar i termini della prospettiva, e che quando ella lo chiamava a dormire, egli le diceva: *O che dolce cosa è questa prospettiva!* (VAS. *Vita di Paolo.*)

dans l'année 1469, Laurent de Médicis, qui s'étoit alors absenté de Florence pour aller complimenter le pape Sixte IV sur son élévation au pontificat, saisit cette occasion de passer par Spoleto, où il pria les magistrats de lui permettre de faire transporter les cendres de l'artiste dans l'église de *S. Maria del Fiore* à Florence. Les habitans refusèrent néanmoins d'abandonner un dépôt si honorable; et Laurent se contenta de témoigner son respect pour la mémoire de ce peintre célèbre, en engageant son fils, Filippo le jeune, à lui ériger un monument de marbre dans l'église de Spoleto. L'inscription de ce monument, composée par Politien, a fait commettre à Menckenius une erreur si grossière, qu'elle est à peine excusable (1).

(1) *In Philippum Fratrem, pictorem.*

Conditus hîc ego sum picturæ fama *Philippus*;
Nulli ignota meæ est gratia mira manûs.
Artifices potui digitis animare colores,
Speratâque animos fallere voce diu.
Ipsa meis stupuit natura expressa figuris,
Meque suis fassa est artibus esse parem.
Marmoreo tumulo *Medices Laurentius* hîc me
Condidit; ante humili pulvere tectus eram.

De ce que Politien donne à Philippe le nom de *frater*, Menckenius en conclut que ce devoit être son frère. *Is enim quis sit, cujus hic frater Philippus dicitur, si Politianus non est, hariolari non possum.* (MENCK. *in Vita Pol.* p. 31). Phi-

Antonio Pollajuolo fut le premier qui se distingua par ses connoissances dans l'anatomie, qui commençoit alors à fixer sérieusement l'attention des peintres. Ses observations suivies tant sur la nature vivante que sur la nature morte, lui firent acquérir des notions assez exactes de la forme et de l'action des muscles (1), et il le témoigna d'une manière frappante par le tableau d'Hercule et Antée, qu'il fit pour Laurent de Médicis, et dans lequel on prétend qu'il avoit exprimé d'une manière sensible, non seulement la vigueur du vainqueur, mais encore la langueur et l'abbattement du vaincu. Mais son plus célèbre ouvrage est la Mort de S. Sébastien, que l'on conserve encore dans la chapelle des Pulci, famille distinguée à Florence; Vasari en a donné une description particulière (2). La figure du saint mourant fut peinte d'après nature, et Guido

lippe étoit entré dans les ordres sacrés, d'où il eut le nom de *Fra Filippo*. Menckenius auroit pu facilement s'instruire de cette particularité, quoiqu'il prétende n'avoir pu se procurer aucuns renseignemens sur cet objet. (*Ibid.* p. 637.)

(1) Egli s'intese degli ignudi più modernamente, che fatto non avevano gli altri maestri innanzi a lui; e scorticò molti uomini, per vedere la notomia lor sotto; e fù primo a mostrare il modo di cercare i muscoli, che avessero forma ed ordine nelle figure. (VASAR. *Vita di Pollajuolo.*)

(2) VASAR. *ut supra.* Ce tableau a été gravé et publié dans l'*Etruria pittrice*, n°. XXIV.

Capponi lui servit de modèle. Dans les figures des deux assassins qu'on voit occupés à bander leurs arcs, il a développé une connoissance profonde de l'action musculaire. Baldovinetti excella dans les portraits, et en introduisit souvent dans ses compositions historiques. Dans un tableau qui représentoit la reine de Saba visitant Salomon, il avoit peint les figures très-ressemblantes de Laurent de Médicis et du célèbre mécanicien Laurent de Volpaia (1); et dans un autre tableau qui faisoit pendant à celui-ci, les portraits de Julien de Médicis, de Luca Pitti, et d'autres citoyens distingués. Domenico Ghirlandajo avoit aussi placé le portrait de Laurent dans un tableau de saint François prenant l'habit, qu'il peignit pour la chapelle de la Trinité à Florence. Jusqu'alors les artistes toscans n'avoient exécuté leurs tableaux qu'en détrempe, ou avec des couleurs rendues plus adhérentes par le mélange de quelques substances glutineuses. La pratique de la peinture à l'huile, si nécessaire à la

(1) Ritrasse costui assai di naturale. . . . . Lorenzo de' Medici, ... Lorenzo dalla Volpaja, eccellentissimo maestro d'oriuoli, ed ottimo astrologo, il quale fù quello che fece, per il detto Lor. de' Medici, il bellissimo oriuolo che a oggi il sig. duca Cosimo in palazzo; nel quale oriuolo tutte le ruote de' pianeti camminano di continuo; il che è cosa rara, e la prima che fosse mai fatta di questa maniera. (VAS. *Vita di Baldov.*)

durée des ouvrages de l'art, venoit d'être introduite par Andrea da Castagna (1). Filippo Lippi, le jeune, tenta de donner plus d'ame et d'énergie à ses productions; ses attitudes sont souvent hardies et variées, et ses figures ont de l'expression, de la vivacité et du mouvement (2).

(1) *Era nel tempo in Firenze un tal Domenico da Venezia, pittore di buon nome, col quale egli (Andrea) avea fintamente legata grande amicizia, affine di cavargli del mano la maestria di colorire a olio, che allora in Toscana non era da alcun altro praticata; nè meno saputa, fuori che da Domenico, come gli riusci da fare.* (BALDIN. *Dec. III, sec. V*). L'invention de la peinture à l'huile, quoiqu'elle ait été introduite si tard en Italie, est probablement plus ancienne qu'on ne le croit communément : on l'attribue généralement aux artistes flamands Hubert et Jean Van Eyek, qui florissoient vers l'an 1400; mais le professeur Lessing, dans un petit traité, *sur l'ancienneté de la peinture à l'huile*, imprimé à Brunswick en 1774, a tâché de faire voir que cet art est d'une beaucoup plus grande antiquité. Ses conjectures ont été confirmées par les recherches de M. Mechel de Bâle, qui, en arrangeant l'immense collection de tableaux de la galerie impériale de Vienne, a découvert plusieurs morceaux peints à l'huile qui remontoient aux treizième et quatorzième siècles. Le plus ancien est un tableau par Thomas de Mutina, gentilhomme de Bohême; les autres sont de Théodoric de Prague, et de Nicolas Wurmser, de Strasbourg, tous deux artistes employés à la cour de l'empereur Charles IV. (Voyez MECHEL, *Cat. des tabl. de Vienne*, in præf.)

(2) Son fameux tableau de saint Philippe et le Serpent

Il est bon de remarquer qu'il ouvrit la route de l'étude de l'antique, en introduisant dans ses tableaux les vases, les ustensiles, les armes et les costumes des anciens (1). Mais de tous les maîtres qui illustrèrent cette époque, Luca Signorelli fut peut-être celui qui réunit le plus de qualités éminentes : sa composition étoit bonne ; il excelloit à dessiner le nu (2). Il y a dans son tableau de l'Institution de l'Eucharistie, qui existe encore dans le chœur de la cathédrale de Cortone (3), une

est une preuve suffisante de la vérité de cette remarque. Filippo Lippi étoit fils de l'ancien peintre du même nom, vulgairement appelé *Fra Filippo*. Laurent l'employa à décorer son palais de Poggio Cajano.

(1) Non lavorò mai opera alcuna, nella quale delle cose antiche di Roma con gran studio non si servisse, in vasi, calzari, trofei, bandiere, cimieri, ornamenti di tempj, abbigliamenti di portature da capo, strane fogge da dosso, armature, scimitarre, spade, toghe, manti, ed altre cose diverse e belle, che grandissimo e sempiterno obbligo se gli debbe. (VASAR. *Vita di Filip.*)

(2) *Col fundamento del disegno e degli ignudi particolarmente, et con la grazia della invenzione, e dispositione delle historie, aperse alla maggior parte degli artefici la via alla ultima perfezzione dell' arte, alla quale poi poterono dar cima quelli che seguirono.* (VAS. *Vita di Luca Signorelli.*) Il faut pourtant observer que Luca vécut jusqu'en 1521, et qu'avant cette époque il s'étoit fait dans les arts une réforme importante.

(3) Gravé dans l'*Etruria pittrice*, n°. XXII.

figure de Christ que l'on pourroit prendre pour une production du pinceau de l'un des Carraches. Ce tableau, soit pour la variété et l'expression des attitudes, soit pour la disposition des draperies, même pour la juste distribution de la lumière, a un très-grand mérite ; et si quelques défauts, qui tiennent encore à la manière du temps, nous empêchent de le louer sans restriction, on peut du moins considérer Signorelli comme le précurseur d'un goût plus pur et plus parfait.

L'art de la sculpture, dépendant des mêmes principes, et susceptible d'être perfectionné par les mêmes causes que celui de la peinture, fit des progrès proportionnés. Le génie inventif des artistes italiens s'étoit appliqué de bonne heure à façonner toutes les espèces de matériaux : des figures en bois, en terre glaise, en marbre et en toutes sortes de métaux, avoient été fabriquées par Giovani et Niccolo Pisano, par Agostino et Agnolo Sanese, et, quoique grossières et incorrectes, avoient fait l'admiration du temps qui les avoit produites. Leur successeur, Andrea Pisano, soutint la gloire de la sculpture près d'être éclipsée par les progrès rapides de sa dangereuse rivale ; et, dès le commencement du quinzième siècle, les talens de Ghiberti et de Donatello portèrent cet art à un degré de perfection qui excita vivement l'émulation et peut-être la jalousie des premiers peintres de ce temps. Il faut

convenir que les avantages du sculpteur ne sont ni médiocres ni peu nombreux : le mode simple et sévère de son exécution, le degré de vérité auquel il peut atteindre, la solidité des matières qu'il emploie, le placent dans une situation bien favorable, en comparaison de l'artiste dont le succès n'est fondé que sur l'illusion, qui non seulement admet, mais recherche même des ornemens factices et étrangers, et dont les travaux sont fugitifs et périssables. (1). Ces arts si distincts dans leurs opérations, semblent se rapprocher l'un de l'autre dans les ouvrages de *relief*, qui unissent à la forme substantielle qui caractérise la sculpture, la profondeur idéale que l'on exige dans la peinture. C'est dans cette partie que Donatello sur-tout excelloit, et il trouva dans Côme de Médicis un protecteur assez éclairé pour apprécier son mérite, et assez généreux pour le récompenser. Mais le génie de Donatello n'étoit

(1) Je n'ignore pas ce qu'on peut dire d'un autre côté en faveur de la peinture. Ce sujet a été discuté directement ou indirectement par presque tous ceux qui ont écrit sur l'histoire des arts. Je puis donc renvoyer le lecteur, entre autres, aux *Proemj* de Vasari, aux *Lezzioni* de Benedetto Varchi, *della maggioranza dell' arti*, aux ouvrages de Baldinucci, de Richardson, de Mengs, et aux œuvres posthumes du docteur Smith, publiées dernièrement : on y trouvera une foule d'observations fines et intéressantes sur cette matière.

pas borné à un seul genre. Son groupe de Judith et Holoferne, exécuté en bronze pour la ville de Florence; sa statue de Saint-Georges, son Annonciation et son Zuccone, qui tous subsistent encore, ont réuni les suffrages unanimes des siècles suivans, et sont peut-être aussi parfaits que les règles étroites dans lesquelles l'art étoit alors renfermé, pouvoient le permettre.

Malgré les efforts de ces maîtres, qui étoient regardés avec admiration par leurs contemporains, et qui ont encore aujourd'hui des droits à nos respects et à nos éloges, il ne paroît pas qu'ils eussent élevé leurs vues jusqu'à la véritable perfection de leur art (1). Les caractères qu'ils donnoient à leurs figures étoient rarement au dessus des modèles que leur offroit la vie commune; et leurs formes, quoique par fois assez correctes, étoient la plupart du temps pesantes et ignobles. Dans les tableaux qui nous restent de cette époque, les membres ne sont pas terminés avec cette précision qui caractérise un artiste parfaitement exercé: les mains et les pieds en particulier paroissent

(1) È necessario il confessare, che non poteva la pittura, benchè fatta viva dalle mani di que' maestri, far gran pompa di se stessa, perchè molto le mancava di disegno, di colorito, di morbidezza, di scorti, di movenze, di attitudini, di rilievo, e di altre finezze e vivacità, onde ella potesse in tutto e per tutto assimilarsi al vero. (Bald. *Dec. III.*)

mous, énervés et délicats, sans distinction de sexe ni de profession. Il restoit encore plusieurs pratiques qui prouvent l'état d'imperfection de l'art. Ghirlandajo et Baldovinetti continuoient à placer dans leurs compositions historiques les portraits de ceux qui les employoient, oubliant la règle du *simplex duntaxat et unum*, sans laquelle il n'est point de véritable goût. Côme Roselli, peintre d'une assez grande réputation, tentoit de donner à ses productions un éclat factice, au moyen d'un mélange d'or et d'outre-mer. L'art étoit encore étranger à tout ce qui est grand et élevé : le célèbre tableau de Pollajuolo lui-même n'offre qu'un groupe de misérables demi-nus, décochant leurs flèches sur leur malheureux compagnon, qui, en se mettant à la place d'un de ses bourreaux, pourroit également être pris pour un bourreau lui-même (1); et ce ne fut que dans le temps de Michel-Ange

(1) Les objets d'horreur et de dégoût, les froids détails d'une barbarie préméditée, ne sauroient être des sujets convenables pour l'art, parce qu'ils excluent les efforts du génie. Les talens même de Shakespeare s'anéantissent dans les boucheries de Titus Andronicus. Cependant la réputation de quelques-uns des plus célèbres peintres de l'Italie, est principalement fondé sur des tableaux de ce genre. « Ici, dit » M. Tenhove, c'est saint Étienne qu'on lapide, et dont » je crains que la cervelle ne rejaillisse sur moi : plus loin » c'est saint Barthelemi tout sanglant, tout écorché; je compte

que la peinture et la sculpture s'élevèrent à leur véritable destination, et, au lieu d'exciter la surprise, remuèrent les passions et réveillèrent l'intérêt dans les ames.

Il vaut bien la peine de rechercher par quel heureux concours de circonstances ce goût exquis dans les ouvrages de l'art, dont les anciens avoient donné l'exemple, se ranima chez les modernes. On a généralement supposé que ces arts ayant laissé dans la Grèce quelques traces de leur antique splendeur, avoient été transplantés en Italie par des artistes grecs, qui, ou conduits par l'espoir du gain, ou fuyant les désastres dont leur patrie étoit menacée, étoient venus, au milieu des ruines de l'empire d'Occident, chercher un asyle contre la destruction qui alloit anéantir celui d'Orient. Véritablement on rencontre dans différentes parties de l'Italie des ouvrages de ces maîtres ; mais ils

---

» ses muscles et ses nerfs. Vingt flèches ont criblé Sébastien. » L'horrible tête de Baptiste est dans le plat. Le gril de » saint Laurent sert de pendant à la chaudière de saint » Jean. — Je recule d'horreur ». (*Mém. gén.* l. X.) Ne pourroit-on pas raisonnablement douter si des spectacles de ce genre, si communs dans les lieux destinés au culte religieux, ne sont pas plus propres à entretenir un esprit de vengeance et de férocité, qu'à inspirer et inculquer dans les ames ces principes de douceur et de bienveillance qui sont l'essence de la religion ?

ne sont nullement supérieurs en mérite à ceux des artistes italiens, et il y en a quelques-uns qui portent les marques d'une plus profonde barbarie (1). Au fait, ces arts étoient également tombés dans la décadence en Grèce et en Italie, et par conséquent ce n'étoit vraisemblablement pas par des communications de cette nature qu'ils pouvoient recevoir un grand degré de perfection. Heureusement les mêmes circonstances favorables qui contribuèrent à la renaissance des lettres, eurent lieu aussi par rapport aux arts; et si les écrits des anciens auteurs excitoient l'admiration et l'émulation de l'érudit, la perfection de l'art antique, attestée par le marbre, les pierres précieuses, et par d'autres matériaux durables, attira enfin l'attention des artistes, qui, cessant de ne voir dans ces chefs-d'œuvre que des objets d'une stérile admiration, les regardèrent comme des modèles qu'ils devoient imiter. D'autres circonstances également heureuses contribuèrent

(1) Venise, et quelques villes de la Romagne, ou de l'ancien exarchat de Ravenne, montrent encore des traces de ces barbouillages grecs. Le caractère d'une assez profonde barbarie s'y fait sentir. La peinture qui représente les obsèques de saint Éphraïm, qu'on voit dans le *Museo sacro*, partie de la bibliothèque du Vatican, passe pour le triste chef-d'œuvre de ces fils bâtards de Zeuxis. (TEN. *Mém. gén.* l. VII.)

encore à faciliter les progrès de ces études : la liberté dont on jouissoit dans quelques cantons de l'Italie, et particulièrement à Florence, laissoit aux facultés humaines toute leur énergie (1) ; les travaux du peintre s'associèrent de bonne heure avec les mystères de la religion dominante, tandis que, d'un autre côté, le luxe et la vanité des individus et des états offroient l'appât de récompenses capables d'exciter l'ambition même de l'être indolent et flegmatique.

Depuis le moment où le consul Mummius, en dépouillant la ville de Corinthe des productions sublimes de l'art qu'elle renfermoit, les regardoit plutôt comme des ameublemens ordinaires que comme les chefs-d'œuvre du talent le plus rare (2), l'avidité des Romains pour les ouvrages des Grecs

(1) L'uomo libero con volontà fa tutto quel che può, più o meno secondo la sua capacità ; ma lo schiavo fa al più quello che gli si comanda, e guasta la sua propria volontà, colla violenza che gli si fa per ubbidire. L'abito di farlo opprime finalmente la sua capacità e la sua razza peggiora, fino a non più desiderare quello che dispera ottenere. (*Opere di Mengs*, vol. I, p. 228.)

(2) Mummius tam rudis fuit, ut captâ Corintho, cum maximorum artificum perfectas manibus tabulas ac statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici conducentibus, si eas perdidissent, novas eos reddituros. (VELL. PATERC. lib. I, cap. XIV.)

ne fit que s'accroître progressivement, et bientôt ces chefs-d'œuvre devinrent les objets de la rapacité des proconsuls et les jouissances les plus exquises du luxe des patriciens. Le nombre incroyable que Verrès en avoit rassemblé pendant qu'il étoit gouverneur de la Sicile, forme l'un des traits les plus frappans des invectives de Cicéron. Il assure que dans toute l'étendue de cette province si distinguée par ses richesses et par le goût de ses habitans, il n'y avoit pas une seule statue ou figure de bronze, de marbre ou d'ivoire, pas un tableau, pas une pièce de tapisserie, pas un diamant ou une pierre précieuse, pas un ustensile d'or ou d'argent des ateliers de Corinthe ou de Délos, que Verrès, durant sa préture, ne se fût fait apporter, les examinant avec soin, et les confisquant à son profit s'il les trouvoit à son gré; en sorte que le gouvernement de cet homme avide avoit coûté plus de statues à Corinthe, que la victoire de Marcellus ne lui avoit coûté de soldats (1). Tels furent

(1) La description très-détaillée que l'orateur romain a donnée, dans son quatrième discours contre Verrès, des morceaux de sculpture grecque que ce préteur avoit enlevés à la Sicile, a fourni à l'abbé Fraguier le sujet d'une dissertation intitulée, *la Galerie de Verrès*. (*Mém. de Litt.* vol. IX, p. 260; WINKEL. *Storia delle arti del disegno*, lib. X, cap. III, *in not.*) Parmi ceux dont Cicéron a fait une mention particulière, est un Cupidon en marbre, de Praxitèle; un Hercule

cependant

cependant les fléaux qui désolèrent l'Italie dans le moyen âge, soit par des calamités naturelles, soit par l'opération plus destructive encore des causes morales, la fureur de la superstition, la férocité des conquérans barbares, que vers le commencement du quinzième siècle, à peine pouvoit-on découvrir quelques vestiges de cette multitude innombrable d'ouvrages de l'art, qui, jusqu'au temps des derniers empereurs, avoient decoré les palais et les maisons de campagne de la noblesse romaine. Il ne restoit plus dans la ville même de Rome que six statues, cinq de marbre, et une d'airain, unique débris de sa splendeur ancienne (1). Aussi

---

en bronze, de Miron; deux statues de jeunes filles Athéniennes, portant sur leurs têtes les objets nécessaires aux sacrifices, ouvrage de Polyclète; une célèbre statue de Diane, qui, après avoir été enlevée, par les Carthaginois, aux citoyens de Segesta, leur avoit été rendue par Scipion l'Africain; une autre de Mercure, qu'ils devoient à la munificence de ce héros; les statues de Cérès, d'Esculape, de Bacchus; et enfin celle de Jupiter lui-même, dont le sacrilège *amateur* n'avoit pas eu honte de dépouiller le temple de ce dieu à Syracuse. (Cic. *in Verrem. IV.*)

(1) *Hoc videbitur levius fortasse, sed me maximè movet, quod his subjiciam : ex innumeris fermè colossis, statuisque tum marmoreis tum aeneis (nam argenteas atque aureas minimè miror fuisse conflatas) viris illustribus ob virtutem positis, ut omittam varia signa, voluptatis atque artis causâ, publice ad spectaculum collocata, marmoreas quinque tantùm,*

ce n'étoit pas sans raison que Pétrarque observoit avec douleur que nulle part on ne reconnoissoit moins Rome que dans le sein de Rome elle-même (1).

En traçant le tableau des vicissitudes que les arts ont éprouvées, nous remarquons avec plaisir que les mêmes individus qui se signalèrent par leur zèle pour la conservation des écrits des anciens auteurs, sont aussi ceux à qui la postérité doit la restauration du bon goût dans les arts. Pétrarque lui-même fut un des premiers qui marquèrent une attention respectueuse pour ces précieux débris de l'antiquité (2). Dans l'entrevue qu'il

---

quatuor in Constantini thermis ; duas stantes ponè equos, Phidiae et Praxitelis opus ; duas recubantes ; quintam in foro Martis, statuam quae hodie Martis fori nomen tenet ; atque aeneam solam equestrem deauratam, quae est ad Basilicam Lateranensem, Septimio Severo dedicatam, tantùm videmus superesse. (POGG. *de varietate fortunae*, p. 20). La statue équestre dont parle ici Poggio, comme étant celle de Septime Sévère, est reconnue aujourd'hui pour être celle de Marc-Aurèle.

(1) Qui enim hodie magis ignari rerum Romanorum sunt quàm Romani cives? Invitus dico, nusquam minus Roma cognoscitur quàm Romæ. (*Epist. fam.* lib. VI, ep. 2.)

(2) Le fameux Cola Rienzi, qui s'appeloit lui-même le tribun de Rome, et qui tenta, dans le quatorzième siècle, de rétablir l'ancienne République, étoit, ainsi que Pétrarque son ami et son panégyriste, grand admirateur des monumens de l'anti-

eut à Mantoue avec l'empereur Charles IV, il présenta à ce monarque un nombre considérable de médailles qu'il avoit recueillies lui-même, l'assurant en même temps qu'il n'auroit voulu faire à aucune autre personne un pareil présent, et lui recommandant, avec une noble et généreuse liberté, de tâcher d'imiter les vertus des grands hommes qui y étoient représentés, en même-temps qu'il étudieroit leur histoire (1). Laurent de Médicis, frère de Côme, se distingua non seulement par son zèle

---

quité. Il n'est guère probable, à la vérité, comme Tiraboschi le conjecture, que son goût pour ce genre d'objets lui eût inspiré son projet romanesque. Le portrait de Rienzi, tracé par un auteur contemporain, nous fournit un exemple assez curieux de ce qu'étoit la langue italienne à cette époque. *Fo da soa joventutine nutricato de latte de eloquentia; bono grammatico, megliore rettorico, autorista bravo. Deh como e quanto era veloce leitore! Moito usava Tito-Livio, Seneca, e Tullio, e Balerio Massimo; moito li dilettava le magnificentie di Julio Cesare raccontare. Tutto lo die se speculava negl' intagli de marmo, li quali jaccio intorno a Roma. Non era aitri che esse che sapesse lejere li antichi pataffii. Tutte scritture antiche volgarizzava; queste fiure de marmo justamente interpretava.* (TIRAB. *Storia dell. Lett.* vol. V; *Mémoires pour la vie de Pétrarque.*)

(1) Ecce (inquit) Cæsar, quibus succesti; ecce quos imitari studeas, et mirari, ad quorum formulam, atque imaginem, te componas; quos præter te unum nulli hominum daturus eram. (*Epist. fam.* lib. X.)

à recueillir les restes des anciens auteurs, mais aussi par une prédilection décidée pour les ouvrages de l'art; et dans ce genre du moins il rivalisa de célébrité avec son frère (1). Par l'oraison funèbre que Poggio prononça au sujet de la mort de Niccolo Niccoli, auquel les lettres doivent peut-être plus qu'à aucun homme qui ait vécu dans une condition privée, l'on voit que ce savant recherchoit avec ardeur les tableaux et les ouvrages de sculpture, qu'il en avoit recueilli un plus grand nombre et d'un travail plus exquis qu'aucun particulier de son temps, et que les curieux se portoient en foule à sa maison comme à un lieu d'exposition publique (2). Poggio lui-même ne mettoit pas moins d'ardeur à découvrir et à acquérir ces objets précieux (3). « Ma chambre, dit-il,

(1) Erat enim (Laurentius) ditissimus agri, ditissimusque auri, atque pretiosæ vestis, et universæ supellectilis; signis, tabulis pictis, vasis cœlatis, margaritis, libris, mirum in modum affluit. (ANT. TUDERT. *Orat. in Ep. Ambr. Trav.*)

(2) Delectabatur admodum tabulis et signis ac variis cœlaturis priscorum more. Plura enim prope solus atque exquisitiora habebat quàm cæteri fere omnes. Ad quæ visenda multi alliciebantur, ut non privato aliquo in loco, sed in theatro quodam collocata ac exposita esse affirmares. (POGG. *Op.* p. 276.)

(3) Effectus sum admodum *capitosus*. — Id quale sit scire cupis? Habeo cubiculum refertum capitibus marmoreis, inter

» est entourée de bustes de marbre, entre lesquels » il y en a un très-beau et très-bien conservé : » les autres, à la vérité, sont mutilés, et il s'en » trouve même qui sont sans nez ; mais tels qu'ils » sont, ils plairoient encore beaucoup à un bon » artiste. J'ai le projet de les faire servir, avec » quelques autres morceaux qui sont en ma posses- » sion, à orner ma maison de campagne. » On trouve un exemple encore plus frappant du zèle avec lequel Poggio poursuivoit cet objet, dans une lettre de lui à un religieux nommé Francesco de Pistoie, qui avoit parcouru la Grèce pour y recueillir des antiques (1). « Par votre lettre de Chio, » lui dit-il, j'apprends que vous vous êtes procuré » pour moi trois bustes, un de Minerve, un autre » de Jupiter, et le troisième de Bacchus. Cette » lettre me fait le plus grand plaisir ; car j'aime » les morceaux de sculpture au-delà de toute » expression ; je ne saurois me lasser d'admirer » l'habileté d'un artiste qui sait travailler le » marbre au point d'imiter la nature elle-même. » Vous m'apprenez aussi que vous avez trouvé

quæ unum est elegans, integrum : alia truncis naribus, sed quæ vel bonum artificem delectent. His et nonnullis signis quæ procuro, ornare volo academiam meam Valdarninam, quo in loco quiescere est animus. (Pogg. *Epist. ad Nic. Niccol.*)

(1) *Appendix*, n°. LXVII.

» une tête d'Apollon, et vous me dites, avec Vir-
» gile :

» Miros ducent de marmore vultus.

» Croyez-moi, mon ami, vous ne pouvez pas me
» faire de plus grand plaisir que de revenir chargé
» de pareils ouvrages, qui comblent délicieuse-
» ment tous mes souhaits. Les hommes sont sujets
» à différentes manies : la mienne est une admi-
» ration profonde pour les productions des grands
» sculpteurs, et peut-être en suis-je possédé plus
» qu'il ne convient à un homme qui peut avoir
» quelque prétention à la science. La nature
» elle-même est sans doute toujours supérieure à
» ces imitations; cependant on est excusable d'ad-
» mirer un art qui sait donner à la matière
» morte tant de vie et d'expression, qu'il semble
» qu'il ne faudroit que le souffle pour l'animer.
» Appliquez-vous donc, je vous en conjure, à
» obtenir, soit par des prières, soit à prix d'ar-
» gent, tout ce que vous pourrez trouver qui ait
» quelque mérite : si vous pouvez vous procurer
» une figure entière, *triumphatum est.* » Informé par Francesco qu'un Rhodien nommé Suffretus avoit en sa possession un nombre considérable de sculptures antiques, Poggio lui écrivit de la manière la plus pressante pour l'engager à se défaire en sa faveur des morceaux qu'il croiroit pouvoir tirer de sa précieuse collection, l'assurant qu'il

s'empresseroit autant qu'il lui seroit possible de lui témoigner sa gratitude pour une pareille complaisance. Il écrivit avec les mêmes instances et pour le même objet à Andreolo Giustiniano, Vénitien qui séjournoit alors en Grèce. Suffretus et Giustiniano cédant à ses instances, confièrent au moine quelques objets précieux; mais celui-ci, au grand déplaisir de Poggio, trompa sa confiance, et lui vola une grande partie de ses trésors, feignant d'avoir été lui-même dépouillé en route. Il paroît qu'il offrit ensuite ces objets à Côme de Médicis. Poggio exprime sa fureur et son indignation à ce sujet dans une lettre à Giustiniano, dont il sollicite de nouveau la libéralité, avouant même qu'il croit y avoir quelque droit, à cause d'une dispense qu'il a obtenue du pape, en sa faveur, pour le mariage de sa fille. Ainsi il faisoit des faveurs de l'église un trafic sacrilége, quoiqu'excusable peut-être jusqu'à un certain point, pour obtenir les objets favoris de ses études, et pour satisfaire ce goût qui étoit devenu en lui une passion (1).

Les richesses de Côme de Médicis, secondant le zèle et l'habileté de Donatello (2), ont donné

(1) *Appendix*, n°. LXVIII et n°. LXIX.

(2) Egli (Donato) fu potissima cagione che Cosimo de' Medici si destasse la volontà dell'introdurre a Fiorenza le antichità, che sono ed erano in casa Medici, le quali tutte di sua mano acconciò. (VASAR. *Vita di Donato.*)

naissance à cette célèbre collection d'antiques, qui, transmise par Pierre, avec des additions considérables, à Laurent son fils, est connue aujourd'hui sous le nom de *Museum Florentinum*. Il paroît par la liste et par l'estimation que Pierre fit de ces objets, à la mort de son père, que la valeur en montoit à plus de 28,000 florins (1). Mais il étoit réservé à Laurent d'enrichir cette collection des morceaux les plus rares et les plus précieux, et de la faire servir à sa véritable destination, celle d'inspirer à ses concitoyens le pur, le véritable goût des arts.

Nous avons déja parlé de l'intérêt que Laurent mit à ce genre de recherches. «Il étoit, dit Valori, » si grand admirateur des restes de l'antiquité, » qu'il n'y avoit rien qui le flattât davantage. » Ceux qui vouloient lui faire un véritable plaisir » s'occupoient à rassembler de toutes les parties » du monde des médailles et des monnoies pré- » cieuses par le travail ou par l'ancienneté, des » statues, des bustes, et en général tout ce qui » portoit le caractère de l'antiquité. A mon retour » de Naples, ajoute-t-il, je lui présentai les figures » en marbre de Faustine et de Scipion l'Africain, » et il me seroit difficile d'exprimer toute la joie

(1) FABR. *in Vita Cosmi adnot. et monum.* p. 231; *Appendix*, n°. LXX.

» qu'il me témoigna en les recevant. » Comme il desiroit depuis long-temps d'avoir en sa possession l'effigie de Platon, sa satisfaction fut presque sans bornes, lorsque Girolamo Roscio lui offrit une figure en marbre de son philosophe favori, que l'on disoit avoir été trouvée au milieu des ruines de l'académie. Au moyen de l'attention soutenue qu'il donnoit à ces recherches, et des sommes considérables qu'il y consacra, il parvint à rassembler dans son palais tous les débris de l'antiquité qui se trouvèrent à sa portée, et qui pouvoient servir à éclaircir l'histoire des lettres ou des arts. Les connoissances profondes qu'il avoit acquises en ce genre, engagèrent le plus illustre antiquaire de ce siècle, Fra Giocondo, de Vérone, à lui dédier sa collection d'inscriptions anciennes, ouvrage dont Politien, qui étoit un juge compétent en cette matière, parle avec les plus grands éloges (1).

Au reste, ce n'est pas seulement le zèle, la libéralité et le discernement que Laurent fit paroître en

(1) Dans les recherches très-actives que les agens de Laurent de Médicis faisoient pour découvrir d'anciens manuscrits, ils rencontroient souvent des restes curieux de l'art antique. A la fin de l'inventaire des livres achetés par Jean Lascar, d'un certain Nicolo di Jacopo da Siena, est spécifiée une statue de marbre. Le contrat et l'inventaire existent en MS. dans les archives du *Palazzo Vecchio* à Florence. (*Filz. LXXXI*, n°. 26.)

formant sa magnifique collection, qui lui donnent des droits à l'estime des professeurs et des amis des arts. Familiarisé dès sa jeunesse avec les plus belles formes de l'antiquité, il vit et déplora l'infériorité des artistes de son temps, et comprit très-bien l'impossibilité d'un perfectionnement tant qu'on n'adopteroit pas d'autres principes. Il résolut en conséquence de faire naître parmi eux, s'il étoit possible, un meilleur goût; et en les mettant à même d'imiter les ouvrages des anciens maîtres, d'élever leurs conceptions au-delà des formes de la vie commune, jusqu'à la contemplation de ce beau idéal qui seul distingue les ouvrages de l'art des travaux purement mécaniques. Dans cette vue il fit disposer ses jardins adjacens au monastère de Saint-Marc, pour recevoir une école ou académie pour l'étude de l'antique, et il fit placer dans les avenues et dans les bâtimens, des statues, des bustes, et d'autres ouvrages anciens. Ce fut à Bertaldo, l'élève favori de Donatello, mais qui commençoit à être alors dans un âge très-avancé, qu'il donna la surintendance de tous ces objets. L'exemple de Laurent inspira le goût de ce genre d'études à ses concitoyens d'un rang élevé; sa libéralité le fit naître parmi ceux de la classe inférieure. Non seulement il payoit à ces derniers des appointemens suffisans pour le temps qu'ils suivroient leurs études, mais il fonda

des prix considérables pour servir de récompense à ceux qui se distingueroient par leurs progrès (1).

C'est à cette institution plus qu'à toute autre circonstance, que l'on peut attribuer, sans aucun doute, le progrès rapide et surprenant qui se fit dans les arts vers la fin du quinzième siècle, et qui commençant à Florence, s'étendit successivement dans tout le reste de l'Europe. L'historien des peintres parle presqu'à chaque page des jardins de Laurent, comme ayant été le berceau des hommes de génie : mais quand cet établissement n'auroit produit que Michel-Ange Buonarotti, il auroit assez rempli les vues de son fondateur (2). Ce fut là que ce grand homme commença à se pénétrer de ces idées sublimes qui devoient produire dans les arts une réforme importante, et qu'il n'auroit peut-être pas pu puiser dans aucune autre source (3). D'une

(1) VASAR. *Vite di Torrigiano e di Michel-Agnolo, etc.*

(2) Vasari parle aussi de cet établissement dans ses *Ragionamenti* : *Lorenzo aveva fatto fare il giardino..... solamente perchè lo teneva pieno di figure antiche di marmo.... solo per condurre una scuola di Giovani..... I quali tutti, o la maggior parte furono eccellenti ; fra quali fu uno il nostro Michel-Agnolo Buonarotti, che è stato lo splendore, la vita e la grandezza della scultura, pittura, e architettura, etc.*

(3) Mengs, dans plusieurs endroits de son ouvrage, attribue

famille noble, mais peu riche, il avoit été placé, jeune encore, par son père, sous la direction du peintre Ghirlandajo : Laurent, qui desiroit vivement le succès de son nouvel établissement, pria celui-ci de permettre que deux de ses élèves vinssent dans ses jardins continuer leurs études, l'assurant d'ailleurs qu'ils y recevroient une instruction propre, non seulement à faire honneur à l'établissement, mais encore à les illustrer eux-mêmes, ainsi que leur patrie. Les élèves qui eurent le bonheur d'être ainsi choisis furent Michel-Ange et Francesco Granacci (1). A son arrivée dans les jardins, Michel-Ange y trouva celui qui devoit être un jour son adversaire, Torrigiano, occupé

---

la grande supériorité de Michel-Ange à la même circonstance. *Michel-Agnolo approfitandosi delle statue raccolte dai Medici, aprè gli occhi, e connobe che gli antichi avean tenuta una certa arte nell 'imitar la verità, con cui si faceva la imitazione più intelligibile, e più bella che nello stesso originale.* Et ailleurs, après avoir donné quelques détails historiques sur les progrès de l'art, il ajoute : *In quello stato di cose scappò un raggio di quella stessa luce che illuminò l'antica Grecia, quando Michel-Agnolo, il quale col suo gran talento avea già superato il Ghirlandajo, vide le cose degli antichi Greci nella collezzione del magnifico Lorenzo de' Medici.* (Opere di Mengs.)

(1) Tous ces détails sont tirés de Vasari, *Vita di Michel-Agnolo.*

à modeler des figures avec de la terre glaise, sous la direction de Bertoldo. Lui-même se livra à ce genre de travail, et bientôt après son ouvrage attira l'attention de Laurent, qui, sur ces premiers essais, conçut les plus hautes espérances de son talent. Encouragé par un suffrage si flatteur, il commença à exécuter en marbre une tête de faon d'après une sculpture antique (1); et quoique peu accoutumé à manier le ciseau, il réussit au point que Laurent en fut étonné; seulement ayant remarqué qu'il sembloit s'être écarté à dessein de l'original, et qu'il avoit représenté entre autres les lèvres trop adoucies, et fait paroître la langue et les dents, il lui fit observer, avec sa gaîté ordinaire, que les vieillards sont rarement dans le cas de montrer toutes leurs dents. L'artiste docile, qui n'avoit pas moins de respect pour le jugement de Laurent que pour son rang, ne fut pas plutôt resté seul, qu'il brisa une des dents, donnant à la partie qui restoit l'apparence d'une dent que la vétusté a dé-

(1) On conserve encore ce premier essai du génie de Michel-Ange dans l'appartement du garde de la galerie de Médicis, à Florence; et, suivant Bottari, il égale en mérite le travail grec. Il a été gravé et publié par Gori, dans la vie de Michel-Ange par Condivi; mais, ajoute Bottari, *poco felicemente e con gran pregiudizio dell 'originale.* (Voyez BOTTARI, *Not.*)

truite (1). Laurent, à sa première visite, fut également enchanté du caractère et du génie de son jeune protégé ; et faisant venir le père, non seulement il l'avertit qu'il prenoit cet enfant sous sa protection immédiate, mais même il pourvut généreusement aux besoins du vieillard et de sa nombreuse famille (2). Depuis ce moment jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, qui arriva quatre ans après, Michel-Ange demeura constamment dans le palais des Médicis, mangeant à la table de Laurent avec ses hôtes les plus considérés. Là, par une règle tout-à-fait digne d'éloges, les distinctions de rang, les cérémonies importunes étoient abolies, et chaque personne prenoit place suivant l'ordre dans lequel elle étoit arrivée. Par ce moyen, le jeune artiste se trouva tout d'un coup en relation, sur le pied de l'égalité, avec tout ce qu'il y avoit d'hommes savans et célèbres

(1) CONDIVI, *Vita di Michel-Agnolo*, p. 5, etc.

(2) Condivi, qui entre, sur tous ces événemens, dans des détails d'une minutie insupportable, raconte que lorsque Ludovico, le père de Michel-Ange, encouragé par les bontés de Laurent, lui demanda une place dans la douane, celui-ci, qui avoit intention de lui donner quelque chose de meilleur, lui dit, en lui mettant la main sur l'épaule, *tu sarai sempre povero*. Il lui donna pourtant l'emploi qu'il desiroit, et qui rapportoit huit écus par mois : *poco più o meno*, ajoute le scrupuleux historien.

dans Florence ; c'est ainsi qu'il fut à portée de contracter des liaisons et des amitiés, qui, si elles ne créent pas les talens supérieurs, en sont du moins l'aliment nécessaire et la plus douce récompense (1). Il passoit ses momens de loisir à étudier avec soin les camées, les médailles, les pierres précieuses dont Laurent avoit une immense collection. C'est là qu'il prit pour les recherches de l'antiquité ce goût qui le servit si essentiellement dans ses études plus immédiates, et qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Tandis que Michel-Ange jettoit ainsi les fondemens assurés de sa célébrité future, et donnoit chaque jour des preuves de ses progrès rapides, il s'unit d'une amitié intime avec Politien, qui habitoit avec lui sous le même toit, et qui bientôt devint un de ses plus ardens admirateurs. C'est

---

(1) Lorenzo fece dare a Michel-Agnolo una buona camera in casa, dandogli tutte quelle commodità che' egli desiderava, nè altrimenti trattandolo sì in altro, si nella sua mensa, che da figliuolo : alla quale, come d'un tal uomo, sedeano ogni giorno personaggi nobilissimi, e di grande affare : ed essendovi questa usanza, che quei che da principio si trovavano presenti, ciascheduno appresso il magnifico secondo il suo grado sedesse, non si movendo di luogo per qualunque dipoi sopragiunto fosse ; avenne spesse volte che Michel-Agnolo sedette sopra i figliuoli di Lorenzo, ed altre persone pregiate, di che tal casa di continuo fioriva ed abbondava. (CONDIV. *ut suprà.*)

à sa recommandation que Michel-Ange exécuta un bas-relief en marbre, dont le sujet est la bataille des Centaures. Ce morceau orne encore la demeure d'un de ses descendans ; et quoiqu'il n'ait point été fini entièrement, on y reconnoît plutôt la main d'un maître consommé, que celle d'un élève qui se forme : mais ce qui lui donne le plus grand prix, c'est l'approbation que lui accorda l'artiste lui-même, lorsque son jugement eût été mûri par les années ; quoiqu'il ne fût pas à beaucoup près trop indulgent pour ses propres ouvrages, il n'hésita pas, en le voyant quelques années après, à témoigner son regret de ne s'être pas entièrement consacré à cet art là seul (1). La mort de Laurent le priva trop tôt de son protecteur. A la vérité Pierre continua de lui donner les mêmes marques de bonté que son père lui avoit constamment accordées ; mais cette prodigalité insensée qui lui fit perdre si rapidement son autorité, sa fortune et sa gloire, s'étendoit jusqu'à ses amusemens ; et sous la protection de Pierre, les talens de Michel-Ange, au lieu d'imprimer

(1) Così la impresa gli succedette, che mi rammenta udirlo dire, che quando la rivede, cognosse quanto torto egli abbia fatto alla natura, a non seguitar prontamente l'arte della scultura, facendo giudizio per quell'opera quanto potesse riuscire. (COND.)

au

au marbre ou à l'airain des formes dignes de l'immortalité, furent condamnés à élever une statue de neige (1)! Au reste, ses relations avec Pierre ne furent pas de longue durée; car celui-ci, bien loin de pouvoir servir d'appui aux autres, se vit réduit à chercher un asyle pour lui-même dans les cours étrangères.

L'histoire de Michel-Ange est celle de tous les arts qu'il a professés. La sculpture, la peinture et l'architecture semblent avoir été personnifiées en lui seul. Né avec des talens supérieurs à ceux de ses prédécesseurs, il fut aussi bien plus favorisé par la fortune. Ghiberti, Donatello, Verocchio, étoient tous des hommes de génie; mais ils vécurent à une époque où l'art étoit encore dans une sorte de barbarie (2). La lumière venoit de naître; et

(1) Essendo in Firenze venuta dimolta neve, Pier de' Medici, figliuol maggiore di Lorenzo, che nel medesimo luogo del padre era restato, ma non nella medesima grazia, volendo, come giovane, far fare nel mezzo della sua corte una statua di neve, si ricordò di Michel-Agnolo, e fattolo cercare, gli fece fare la statua, etc. (*Idem.*)

(2) Michel-Agnolo, ch'ebbe sì grande ingegno, non trasse dal suo proprio fondo la sua arte, nè con quello solo avrebbe trovata la strada di uscir da' limiti di quello stile secco, e servile, che fin allora regnava in Italia; e senza un grande studio, nè senza l'osservazione delle statue antiche, non sarebbe stato forse che uguale a un Donatello e a un Ghiberti. (*Opere di Mengs.*)

l'ame ardente de Michel-Ange, nourrie dans la contemplation des plus belles formes de l'antiquité, y puisoit, comme à sa véritable source, le sentiment de leur perfection. Avec les chefs-d'œuvre de l'art ancien, il lui fut permis de connoître les productions sublimes des savans de la Grèce et de Rome; et cette permission ne fut pas inutile entre ses mains. Comme poète, il occupe une place distinguée entre ses concitoyens; et à la triple guirlande de la sculpture, de la peinture et de l'architecture, dont ses disciples décorèrent son tombeau, on auroit pu, sans exagération, en ajouter une quatrième (1).

Il existe encore de Michel-Ange quelques morceaux de sculpture qu'il n'avoit pas finis, mais dans lesquels se manifeste d'une manière frappante la grandeur de ses conceptions et la rapidité de

(1) Les poèmes de Michel-Ange ont été publiés par son arrière-petit-fils Michel-Ange Buonarotti le jeune, à Florence, en 1623, et sont comptés parmi les *Testi di lingua* de la littérature italienne. Ils ont été réimprimés à Florence, en 1726, avec les *Lezzioni* de Benedetto Varchi et de Mario Guiducci sur quelques-uns de ses sonnets. Tenhove en a porté un jugement très-exact. « Les sonnets et les *Canzoni* de » Michel-Ange ne sont point chargés d'ornemens ambitieux; » ils se ressentent de l'austère simplicité de son génie: cepen» dant rien ne les fait valoir autant que la main dont ils sont » partis. » (*Mém. gén.* l. XIX, p. 317.)

son exécution : tels sont les bustes de Brutus et la statue de femme que l'on voit dans la galerie de Florence. Dans la dernière sur-tout, le ciseau a été manié avec tant de hardiesse, qu'un connoisseur de notre pays a prétendu que pour la finir, il seroit nécessaire d'en réparer les cavités (1). Peut-être n'y eut-il jamais d'hommage plus involontaire que celui que l'admiration arracha au sculpteur Falconnet, qui, ayant affecté en toute occasion de critiquer le style de Michel-Ange, sans avoir jamais été à portée d'examiner aucun de ses ouvrages, obtint enfin la permission de voir deux statues de ce grand homme, qui avoient été apportées en France par le cardinal de Richelieu. *J'ai vu Michel-Ange*, s'écria l'artiste français, *il est effrayant* (2).

Les travaux du peintre sont nécessairement périssables comme les matériaux qu'il emploie. Dans peu d'années, les talens de Michel-Ange, comme ancien artiste, ne seront connus que par ses ouvrages en marbre. Il est déja assez difficile de décider si les grandes productions de son pinceau, dans les chapelles Pauline et Sixtine, ou

(1) RICHARDSON, *Descript. des tabl. etc.* vol. III, p. 87.

(2) Les ouvrages qui donnèrent lieu à cette exclamation, étoient les deux statues destinées à faire partie du monument de Jules II.

le petit nombre de ses tableaux de chevalet, que l'on ne rencontre que très-rarement, et qui n'offrent plus que l'ombre de leur mérite original, ont plus donné d'éclat à sa gloire qu'ils ne lui en ont ôté. Au reste, ce n'est ni dans les ouvrages que l'on doit à son pinceau, ni même dans ses sculptures, qu'il faut chercher le principal mérite de ce grand homme; c'est dans le perfectionnement du goût général qui suivit ses étonnantes productions. Quand même ses travaux auroient péri avec lui, l'heureuse révolution qu'ils avoient opérée dans les opinions et dans les ouvrages de ses contemporains, lui auroit encore donné des titres au premier rang parmi les maîtres de l'art. Ceux qui, par ignorance ou par envie, se sont attachés à rabaisser le mérite de ses ouvrages, ont prétendu que ses formes et ses attitudes exagérées, sortoient de la limite des possibilités de la nature : c'est, ont-ils dit, une race d'êtres purs enfans de son imagination. Mais ces critiques auroient dû examiner si la grande réforme dont nous venons de parler pouvoit s'opérer par les représentations les plus exactes de la vie commune, ou plutôt si tout ce qui seroit resté au-dessous de cette perfection idéale que lui seul savoit réaliser, auroit pu atteindre un but si important. Le génie de Michel-Ange étoit un levain destiné à opérer sur une masse immense et hétérogène; il falloit rendre

une sorte de saveur à l'insipidité même : il falloit donc qu'il fût actif, pénétrant, énergique ; en sorte qu'il pût non-seulement résister à la force contagieuse du mauvais goût, mais encore communiquer une partie de son esprit à tout ce qui l'environnoit.

Parmi les artistes contemporains de Michel-Ange, il n'y a eu d'hommes véritablement supérieurs, que ceux qui furent les compagnons de ses études, ou qui se formèrent sur ses exemples. Entre ceux-ci, on trouve le divin Raphaël, inférieur à son illustre modèle du côté de cette grandeur de conceptions qui élève l'ame, mais l'emportant sur lui par ces graces nobles qui touchent et intéressent le cœur. S'il n'eut pas cette vigueur qui seule est capable d'effectuer une réforme, il fut éminemment doué des talens propres à en accélérer le progrès (1). On sait assez que les ouvrages de cet excellent maître se divisent en deux classes très-distinctes : ceux qu'il composa avant, et ceux qu'il peignit après qu'il eût dérobé au nouveau Prométhée une portion du feu céleste ; ceux du disciple de Perugino, et ceux du rival de

(1) Raffaello stesso ci ha lasciate nelle sue opere le tracce de' suoi studj ; e senza le lezzioni di fra Bartolommeo, e la vista delle opere di Michel-Agnolo, e delle cose antiche, non goderemmo oggi le sue maravigliose pitture. (*Op. di Mengs*, vol. II, p. 189.)

Michel-Ange. « Heureux âge ! (s'écrie à cette » occasion l'historien des peintres, avec une » chaleur qui ne lui est pas ordinaire) heureux » siècle ! heureux artistes ! car je puis avec raison » vous nommer ainsi, vous qui avez eu la facilité » de puiser la lumière à une source si pure, qui » avez eu pour guide et pour précurseur cet artiste » sublime dans une carrière épineuse, où il a » applani devant vous les obstacles et assuré votre » marche incertaine : sachez donc enfin connoître » et honorer l'homme qui vous a appris à dis- » tinguer la vérité de l'erreur, et que votre re- » connoissance éclate par vos efforts pour imiter » Michel-Ange en toutes choses (1) ! »

---

(1) VASAR. *Vita di M. A.* Gian-Francesco Grazzini, appelé communément *il Lasca*, célèbre aussi son compatriote dans le véritable idiôme florentin :

Giotto fu il primo, ch' alla dipintura,
Già lungo tempo morta, desse vita.
E Donatello messe la scultura
Nel suo dritto sentier, che' era smarrita:
Così l'architettura
Storpiata, e guasta, alle man' de' Tedeschi,
Anzi quasi basita,
Da Pippo Brunelleschi,
Solenne architettor, fu messa in vita;
Onde gloria infinita
Meritar questi tre spirti divini,

Le génie fut toujours l'objet de cette critique injuste qui épargne la médiocrité, et c'est une épreuve qui n'a pas manqué au mérite de Michel-Ange. Les parasites d'une cour vicieuse, les hommes d'un siècle corrompu n'hésitèrent pas à l'accuser d'indécence pour avoir mis des figures nues dans son fameux tableau du jugement dernier. Ce reproche lui fut fait, même pendant sa vie, par un homme qui se disoit son ami, et qui ne sentit pas l'odieuse inconvenance qu'il y avoit à faire sortir une pareille accusation des lèvres obscènes de Pietro Aretino (1).

Nati in Firenze e nostri cittadini;
E di queste tre arti i Fiorentini
Han sempre poi tenuto il vanto e'l pregio.
Dopo questo, l'egregio
Michel-Agnol divin, dal cielo eletto,
Pittor, scultore, architettor perfetto,
Che dove i primi tre maestri eccellenti
Gittaro i fondamenti,
Alle tre nobil arti ha posto il tetto.
Onde meritamente
Chiamato è dalla gente
Vero maestro e padre del disegno, etc.

(IL LASCA. *Sopr. la dipintura della cupola.*)

(1) Dans le dialogue de Lodovico Dolce sur la peinture, intitulé l'*Aretino*. — Aretino, que l'on suppose exprimer les sentimens de l'auteur, parle en ces termes : *Chi ardirà di affermar che stia bene, che nella chiesa di San-Pietro, prencipe degli apostoli, in una Roma, ove concurre tutto*

Cependant elle s'accrédita bientôt au point que, sous le pontificat de Paul IV, on mit en délibération de détruire cet admirable tableau ; et l'on ne parvint à le conserver qu'en faisant couvrir les parties que l'on supposoit pouvoir réveiller dans les ames des spectateurs corrompus des sentimens peu convenables à la solemnité du lieu. Le peintre qui entreprit ce travail fut toujours distingué dans la suite par le nom de *il Braghettone*. Les mêmes inculpations furent renouvelées dans le siècle suivant, par un homme d'un talent distingué, et qui réunissoit, ainsi que Michel-Ange, le double caractère de peintre et de poète, sans avoir une seule idée commune avec lui (1). Mais que dirons-nous d'un

il mondo, nella cappella del pontefice, il quale, come ben dice il Bembo, in terra ne assembra Dio, si veggano dipinti tanti ignudi, che dimostrano dishonestamente dritti e reversi : cosa nel vero, (favellando con ogni sommessione) di quel santissimo luogo indegna. Fabrini, qui est l'autre interlocuteur, justifie Michel-Ange, en alléguant l'exemple de Raphaël, qui, dit-on, avoit fait les desseins des estampes gravées par Marc-Antonio Raimondi, sur lesquels le même Aretino avoit écrit ses vers infames ; mais on sent bien que le but d'une pareille excuse n'est que de donner plus de poids à l'accusation. (DOLCE, *Dialog.* p. 236, ed. Flor. 1735.)

(1) Salvator Rosa, dans sa satire intitulée *la Pittura*, rapportant des exemples de l'arrogance et de la vanité de ses prédécesseurs, raconte l'anecdote très-connue du critique *Biagio*, qui s'étant avisé de censurer le fameux tableau du

artiste qui pouvoit mêler à la contemplation d'un sujet si intéressant pour tout le genre humain, dans lequel le sublime et le terrible, réunis, absorbent toutes les autres passions, des idées purement relatives au vain décorum de nos mœurs modernes, et à cette décence factice qui, par

---

jugement dernier, fut en revanche représenté par Michel-Ange dans un groupe de damnés. Voici comment Salvator Rosa prétend que Biagio parloit au peintre :

Michel-Agnolo mio, non parlo io gioco,
Questo che dipingete è un gran giudizio,
Ma del giudizio voi n' avete poco.
Io non vi tasso intorno al artifizio,
Ma parlo del costume, in cui mi pare
Che il vostro gran saper si cangi in vizio.
Sapevi pur che il figlio di Noè,
Perchè scoperse le vergogne al padre,
Tirò l'ira di Dio sovra di se;
E voi, senza temer Christo e la Madre,
Fate che mostrin le vergogne parte
Infin de' santi quì l'intiere squadre.

Et afin que l'on ne s'imagine pas que Salvator fût à ce sujet d'un autre sentiment que le critique, il ajoute :

In udire il pittor queste proposte,
Divenuto di rabbia rosso, e nero,
Non potè proferir le sue risposte;
Ne potendo di lui l'orgoglio altero
Sfogare il suo furor per altre bande,
Dipinse nell' inferno il cavaliero.

(*Satir. di Salv. Rosa*, ed. Lond. 1791.)

l'affectation même qu'elle met à voiler certains objets, décèle un libertinage d'imagination aussi étranger au bon goût qu'à la véritable modestie?

Laurent de Médicis n'étoit cependant pas exclusif dans la distribution de ses faveurs. Quoiqu'il sût très-bien apprécier et récompenser un mérite transcendant, il ne négligeoit point ceux qui, par leurs progrès dans quelque art que ce fût, avoient des titres légitimes à son attention. Par-tout où il appercevoit le germe du talent, il s'empressoit de le faire éclore, d'en accélérer le développement et d'en récompenser les succès. « C'est une chose » digne de remarque, dit Vasari, que tous ceux » qui étudièrent dans les jardins des Médicis, et » eurent part à la faveur de Laurent, devinrent » des artistes supérieurs; ce qui ne sauroit être » attribué qu'au jugement exquis de cet illustre » protecteur des arts, qui non seulement savoit » distinguer les hommes de génie, mais qui avoit » aussi le pouvoir et la volonté de les récom- » penser (1) ». Ce fut par sa générosité que l'habile sculpteur Rustici fut confié aux soins d'André Verocchio, chez lequel il se lia d'une amitié intime avec le célèbre Léonard de Vinci; mais quoiqu'il se glorifiât de l'amitié et des leçons de cet homme étonnant, il n'en reconnoissoit pas moins Laurent

(1) VASAR. *Vita del Rustici.*

comme le premier auteur de sa gloire et de sa fortune (1). Francesco Granacci, le compagnon d'études de Michel-Ange, eut aussi part à l'amitié de Laurent, qui l'employoit à préparer les fêtes magnifiques qu'il donnoit de temps en temps aux citoyens de Florence (2), et dans la décoration desquelles Granacci montroit un goût peu commun. La réputation des élèves de l'institution fondée dans les jardins de Médicis, ne tarda pas à s'étendre au-delà des limites de l'Italie. A la prière du roi de Portugal, Laurent envoya dans ce pays Andrea Contucci, qui y laissa divers monumens de ses talens en sculpture et en architecture. On peut juger jusqu'à un certain point des encouragemens que ce grand homme donna aux professeurs des différens arts, d'après les nombreux ouvrages qui furent exécutés à ses frais par les plus habiles maîtres de ce temps, et dont on trouve les détails dispersés dans le volumineux ouvrage de Vasari. A l'exemple de son grand-père, Laurent

(1) Essendo poi tornata in Fiorenza la famiglia de' Medici, il Rustici si fece conoscere al cardinale Giovanni, per creatura di Lorenzo suo padre, e fù ricevuto con molte carezze. (*Id. ibid.*)

(2) E perchè era molto gentile, e valeva assai in certe galanterie che per feste di carnovale si facevano nella città, fù sempre in molte cose simili dal mag. Lor. adoperato. (VAS. *Vita di Fr. Granacci.*)

oublioit souvent la dignité de protecteur pour se livrer à la familiarité de l'amitié, et non seulement excusoit volontiers, mais il aimoit même cette bizarrerie d'humeur qui distingue quelquefois les hommes de talent. Il y avoit entre autres à Florence un certain Niccolo Grosso, qui travailloit les ornemens en fer avec une habileté extraordinaire. Cet homme, qui avoit la conscience de son talent, prit la résolution de ne travailler que pour ceux qui paieroient comptant, renvoyant les demandeurs d'ouvrages à l'enseigne qui étoit au dessus de sa porte, et qui représentoit des livres de comptes au milieu d'un brasier ardent. Laurent desirant offrir à quelques amis puissans qu'il avoit dans les pays étrangers, un échantillon de l'habileté des Florentins, alla trouver Niccolo pour l'engager à exécuter pour lui un ouvrage de son métier : mais l'artisan peu courtois, tout occupé à son enclume, répondit grossièrement qu'il avoit d'autres pratiques qui attendoient et qui devoient être servies les premières. L'obstination invincible de Niccolo à refuser de travailler jusqu'à ce qu'il eût reçu les avances qu'il exigeoit ordinairement, fut cause que Laurent lui donna le surnom de *il Caparra* (1), par lequel il fut généralement connu dans la suite (2).

(1) Du mot *arrha*, *arrhabo*, gage, arrhes.

(2) VASAR. *Vita di Simone detto il Cronica.*

L'étude de l'architecture, ranimée par Brunelleschi, reçut de Laurent des encouragemens considérables. Il joignit à la magnificence de son grand-père une connoissance de cet art presque égale à celle des artistes qui le pratiquoient. Ce fut par lui et par ceux qui aspirèrent à l'imiter, que la ville de Florence se trouva embellie d'une foule d'édifices élégans, tant publics que particuliers. Convaincu que l'art étoit fondé sur des principes fixes et déterminés que l'on ne pouvoit découvrir que dans les ouvrages des anciens, il réprouva, avec raison, tous les professeurs qui, négligeant les règles de Vitruve, se livroient uniquement aux bizarres caprices de leur imagination. Il ne se montroit pas moins sévère à l'égard de ceux qui, sans aucune connoissance préliminaire de l'art, se croyoient capables de diriger la construction d'un monument considérable, et se faisoient eux-mêmes les architectes de leurs bâtimens. *Ces gens-là*, disoit-il, *achètent trop cher un repentir* (1). François de Médicis, l'un de ses parens, étoit de ce caractère : ayant fait construire une grande maison à Majano, et ayant exigé que l'on y fît divers changemens dans le temps qu'elle se bâtissoit, il se plaignit à Laurent de la dépense énorme qu'elle lui avoit coûté. *Cela n'est pas*

(1) VALOR. *in Vita*, p. 63.

étonnant, lui répondit celui-ci : *au lieu de bâtir votre maison d'après un plan, c'est d'après la maison que vous avez fait le plan* (1). Plus d'une fois on rendit hommage à la supériorité de ses connoissances dans les ouvrages de ce genre. Ferdinand, roi de Naples, ayant le projet de faire bâtir un palais, ne vit personne plus capable que Laurent de le diriger dans le choix des dessins. Le duc de Milan eut aussi recours à ses conseils dans une semblable occasion; et Philippe Strozzi, lorsqu'il se fit construire une demeure qui, pour la grandeur du dessin et la richesse de l'exécution, ne le cédoit en rien aux palais des rois, profita beaucoup de ses avis et de ses observations. Il ne paroît pas, au reste, que Laurent crût pouvoir, dans aucune circonstance, se passer du secours de ceux qui s'étoient immédiatement appliqués à l'étude de cet art. Lorsqu'il eut formé le projet de bâtir un palais à Poggio Cajano, il fit faire plusieurs plans par les meilleurs architectes du temps, et, entre autres, par Giuliano, fils de Paolo Giamberto, dont il préféra les dessins, et auquel il confia la conduite du bâtiment : mais ce fut Stefano d'Ugolino, peintre de Sienne (2), qui donna le plan d'un escalier

(1) VALOR. *in Vita*, p. 63.
(2) VASAR. *Vita di Giul. da San-Gallo*, vol. II, p. 78.

pittoresque et singulier, qui communiquoit partout avec tant de facilité, que l'on pouvoit le descendre et le monter même à cheval. Laurent desiroit que le ceintre de la grande salle fût formé d'une seule arche; mais il craignoit que cela ne fût pas praticable, à cause de son étendue. Giuliano faisoit alors bâtir à Florence une maison pour lui-même, et profita de cette occasion pour y exécuter un ceintre d'après les idées de Laurent: il le fit avec un tel succès, qu'il ne fut plus possible de conserver aucun doute à cet égard; et l'on termina, en conséquence, l'appartement de Poggio Cajano, qui est reconnu pour avoir la voûte la plus étendue que l'on eût vue jusqu'alors (1). Les talens de cet artiste déterminèrent Laurent à le recommander à Ferdinand, roi de Naples, à qui il présenta, de la part de son protecteur, un modèle de palais à construire. Il fut reçu d'une manière extrêmement honorable: à son départ, Ferdinand lui donna des chevaux, des habits magnifiques,

(1) Déja Laurent avoit employé Giuliano à fortifier Castellana, lorsque cette place étoit attaquée par le duc de Calabre. Les Florentins étoient alors très-peu habiles à faire usage de l'artillerie, dont ils osoient à peine approcher, et qui causoit souvent des accidens funestes à ceux qui la dirigeoient: mais le génie du jeune architecte remédia à cet inconvénient; et l'armée du duc fut si vivement canonnée, qu'il se vit obligé de lever le siége. (VASAR. *ut suprà.*)

et d'autres objets d'un grand prix, entre lesquels se trouvoit une coupe d'argent qui contenoit plusieurs centaines de ducats. Giuliano, en refusant de l'accepter, témoigna combien il seroit flatté que le roi voulût lui donner quelques ouvrages de l'art antique, dont il avoit une immense collection, et qui seroient une preuve de son estime pour l'artiste. Ferdinand, cédant à son desir, lui donna un buste de l'empereur Adrien, une statue de femme plus grande que nature, et un amour endormi. Giuliano envoya sur-le-champ tous ces objets à Laurent, qui ne fut pas moins enchanté de la générosité de l'artiste, que de l'acquisition d'un trésor si précieux. A la prière du célèbre Mariano Genazano, Laurent avoit promis de faire bâtir au-delà de la porte de San-Gallo, à Florence, un couvent propre à contenir cent religieux : lorsque Giuliano fut de retour, il le chargea de cet ouvrage, qui lui fit donner le surnom de *San-Gallo*, par lequel on le distingua toujours dans la suite (1).

(1) Giuliano se plaignit à Laurent de ce changement de nom. — « En m'appelant *San-Gallo*, lui dit-il, vous me » ferez perdre mon nom de famille ; et au lieu de jouir de la » considération due à l'antiquité de ma race, il faudra que » j'attache de la célébrité à ce nouveau nom. » — « Assu- » rément, lui répondit Laurent, cela sera plus honorable » pour vous, que de vous reposer sur la réputation et les » mérites de vos ancêtres. » (VASAR.)

Pendant

Pendant que l'on travailloit à la construction de ce monastère, Giuliano fut occupé à dessiner et à élever les fortifications de *Poggio imperiale*, où Laurent avoit le projet de fonder une ville. C'est à cet artiste, qui, dans le siècle suivant, parvint à la plus haute réputation, et à son frère Antonio, que l'architecture doit l'ordre toscan tel qu'il existe aujourd'hui, et un degré considérable de perfectionnement dans l'ordre dorique.

Indépendamment des nombreux et magnifiques travaux que Laurent avoit entrepris, il s'attacha particulièrement à faire achever les édifices qui avoient été laissés imparfaits par ses ancêtres ; il dépensa une somme très-considérable pour l'église de Saint-Laurent, qui avoit été commencée par Jean son bisaïeul, et continuée par Côme son grand-père. Il fit aussi terminer, à la prière de Matteo Bosso, le monastère commencé par Brunelleschi à Fiesole, exprimant en même temps le regret qu'il avoit de s'être laissé prévenir par des sollicitations pour faire une chose qu'il comptoit parmi ses devoirs indispensables (1).

Parmi les différens genres de peinture pratiqués par les Grecs et par les Romains, et transmis par eux aux siècles suivans, est celui de la mosaïque, qui, du côté de la solidité des formes et de la

(1) Voyez *Appendix*, n°. LXXI.

permanence des couleurs, possède des avantages distingués, n'étant susceptible d'être altérée ni par la sécheresse, ni par l'humidité, ni par le chaud, ni par le froid, et ne pouvant être détruite qu'avec le monument dans lequel on l'a employée d'abord. Cet art avoit subi, pendant la durée du moyen âge, les mêmes vicissitudes qu'avoient éprouvées ceux avec lesquels il a une connexion si étroite. Cependant Andrea Tafi, contemporain de Giotto, avoit fait quelques tentatives pour le retrouver, et Giotto lui-même l'avoit cultivé avec quelque succès, quoique le célèbre tableau qu'on voit sur la grande porte de Saint-Pierre à Rome, appelé *la Navicella di Giotto*, soit soupçonné d'être un ouvrage plus moderne, copié d'après celui de cet artiste. Laurent desiroit beaucoup de rendre la pratique de ce genre plus générale ; et comme il communiquoit à Graffione, peintre florentin, le projet qu'il avoit d'orner en mosaïque la voûte d'une vaste coupole, le peintre hasarda de lui représenter qu'il n'y avoit pas assez d'artistes capables d'entreprendre une pareille tâche. « Nous avons » assez d'argent pour en faire », répliqua Laurent. En effet, malgré l'obstination de Graffione (1) dans

(1) Graffione, avec ce ton de familiarité que les artistes prenoient volontiers avec Laurent, lui répondit : *Eh! Lorenzo, i danari non fanno i maestri, ma i maestri fanno i danari.*

son opinion, il se trouva bientôt un homme capable d'entreprendre le travail proposé : c'étoit le peintre Gherardo, qui s'étoit particulièrement appliqué aux ouvrages de miniature. Le premier essai qu'il offrit à l'examen de Laurent, fut une tête de saint Zenobio, qui le satisfit tellement, qu'il résolut d'agrandir la chapelle de ce saint, à Florence, pour fournir à l'artiste le moyen d'exercer ses talens dans un champ plus vaste. Il associa Domenico Ghirlandajo à Gherardo, parce que le premier étoit plus habile dans l'art du dessin, et l'ouvrage fut commencé avec beaucoup d'ardeur. Vasari assure que si la mort n'eût pas interrompu le cours de leurs travaux, il y a tout lieu de croire, d'après la partie qu'ils avoient déja exécutée, que ces artistes auroient fait des choses admirables (1).

Mais si les efforts de Laurent pour faire revivre la pratique de la mosaïque, ne réussirent qu'en partie, il se fit, à peu près vers le même temps, une découverte qui pouvoit y suppléer d'une manière très-avantageuse, et qui a donné aux travaux des peintres une durée que la solidité de la mosaïque n'auroit pu leur donner que d'une manière bien moins parfaite : c'étoit l'art de transporter

(1) On ne sait si c'est de la mort de Laurent ou de celle de l'artiste que Vasari veut parler : il y a dans son ouvrage deux passages à ce sujet qui semblent difficiles à concilier.

sur le papier, par le moyen de l'impression, les dessins gravés sur le cuivre ou sur d'autres métaux; invention qui a peut-être contribué, plus que toute autre circonstance, à répandre dans toute l'Europe le véribable bon goût dans les ats.

Les Italiens attribuent cette découverte à Maso ou Tomaso Finiguerra, orfèvre de Florence, qui, étant accoutumé à graver sur différens métaux, s'occupoit quelquefois à éprouver les résultats de son travail, en recevant l'impression de ses gravures, d'abord sur le soufre, et ensuite sur le papier, par le moyen d'une presse; de manière que les figures sembloient avoir été tracées avec la plume. Il ne paroît pas que Finiguerra ait jamais appliqué cette invention à aucun autre objet qu'à celui qu'il s'étoit proposé, c'est-à-dire, de s'assurer des progrès de son travail; et les recherches les plus exactes n'ont jamais pu faire découvrir aucune gravure que l'on puisse lui attribuer avec quelque probabilité. Mais un autre orfèvre, Baccio Baldini, s'appercevant que cette découverte pouvoit être appliquée à des objets d'une bien plus grande importance, commença à graver des planches de métal, dans la seule vue d'en transmettre les impressions sur le papier: néanmoins, comme il n'étoit pas très-habile dans le dessin, il obtint de Sandro Boticello des dessins

plus propres à remplir son projet. Le concours des efforts d'Antonio Pollajuoli et d'Andrea Mantegna, porta cet art à un grand degré de perfection : il existe encore de ces deux maîtres plusieurs ouvrages qui font honneur à leurs talens. Le commencement du siècle suivant offrit dans Marc-Antonio Raimondi un artiste de beaucoup supérieur à ses devanciers, par les soins duquel les nombreuses productions de Raphaël et les brillantes conceptions de sa riche et féconde imagination nous ont été transmises avec une exactitude dont ce grand maître lui-même témoigna sa satisfaction, et qui pourront, dans les siècles futurs, servir de terme de comparaison pour apprécier le progrès ou le déclin des arts (1).

(1) Plusieurs pays se sont disputé l'invention de cet art aussi agréable qu'il est utile ; et leurs diverses prétentions ont été discutées par plusieurs auteurs. On s'accorde, au reste, assez généralement à croire qu'il est dû aux orfèvres, et que les peintres l'adoptèrent ensuite. M. Heineken assure que les premières gravures qui parurent en Italie, sont les cartes pour l'édition de Ptolémée imprimée à Rome en 1478, et les premiers dessins gravés ceux que l'on mit en tête de quelques-uns des chants de Dante en 1482 ; tandis que l'on en trouve qui ont été exécutés en Allemagne, et qui portent la date de 1466. Il conclut de là qu'il est probable que cet art fut inventé en Allemagne vers l'an 1440. *Non nostrum tantas componere lites.* J'observerai seulement qu'il y a peu

Tandis que l'on perfectionnoit ainsi l'art de transmettre sur le papier les impressions reçues par le cuivre, on faisoit revivre aussi celui de graver les pierres précieuses. Nous avons déja souvent eu occasion de parler de la prédilection de Laurent de Médicis pour les chefs-d'œuvre en ce genre, que l'on devoit à l'habileté des anciens artistes (1). Parmi ceux qui firent autrefois partie

---

de fond à faire sur les conjectures que l'on tire du défaut de date dans les gravures faites en Italie. D'un autre côté, l'impartialité m'oblige à observer que Tiraboschi, qui réclame vivement pour l'invention de cet art en faveur de ses compatriotes, n'a point discuté ce sujet avec son exactitude ordinaire. Il suppose, sur l'autorité d'un document produit par Manni, que Thomas Finiguerra mourut avant l'année 1424, tandis que Vasari et Baldinucci nous apprennent que le Finiguerra en question étoit contemporain de Pollajuolo, qui ne naquit qu'en 1426. (Voyez VASAR. *Vite de Pittori*, passim; BALDINUCCI, *comminciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame*, Fir. 1686; HEINEKEN, *idée d'une collection complète d'estampes, etc.*)

(1) Un auteur contemporain a célébré dans les vers suivans la collection d'antiques formée par Laurent:

Cælatum argento, vel fulvo quidquid in auro est
AEdibus hoc, *Laurens*, vidimus esse tuis,
Praxitelis, Phœnicis, Aristonis, atque Myronis
Fingere tam doctæ quod potuere manus;
Cunachus, aut Mentor, Pythias, vel uterque Polycles,
Lysippus quidquid, Callimachusque dedit.

de son immense collection, on en rencontre encore quelques-uns qui paroissent avoir été les objets particuliers de son admiration, et sur lesquels on voit dans quelque endroit remarquable le nom de celui auquel ils ont jadis appartenu, indiqué de cette manière : LAUR. MED. (1). Et il est assez pro-

---

Quæ collegisti miro virtutis amore
Magnanimum reddunt nomen ubique tuum.
Artificum monumenta foves, referuntur in auro,
Argento, tabulis, et lapide ora Deûm.

(FR. CAMERLINI, apud BAND. *Cat.* vol. III.)

(1) On voit ces lettres sur un camée fait d'un onix de différentes couleurs, représentant l'entrée de Noé et de sa famille dans l'arche, et entre autres sur une magnifique pierre précieuse qui représente Apollon et Marsyas ; en voici la description tirée de l'excellent ouvrage de M. Tenhove. « La » gravure qui servoit de cachet à Laurent, et qui appartient » encore au grand-duc de Toscane, est un morceau accompli. » Les suffrages qu'elle a mérités dans tous tous les temps » sont suffisamment attestés par une foule de copies qui en » ont été faites dans les temps anciens et modernes. Apollon, » dans une attitude noble, tient sa lyre, et regarde avec » dédain Marsyas, qui, les mains liées derrière le dos, et » attaché à un arbre, attend la juste punition de sa témé- » rité. Le jeune Scythe qui doit exécuter la sentence, est » à genoux aux pieds d'Apollon, et semble implorer sa » clémence. Le carquois et les flèches du dieu sont suspendus » à une des branches de l'arbre, et sur la terrasse sont les » flûtes qui ont si mal servi le satyre. Cette même pierre,

bable que Michel-Ange, qui passoit une portion considérable de son temps au milieu de ces trésors, dut à la libéralité de Laurent la magnifique pierre gravée dont on prétend qu'il faisoit son cachet (1).

La protection et les encouragemens que Laurent accordoit à toutes les autres branches des arts, ne

» montée en bague, avoit autrefois décoré la main du par-
» ricide Néron ; ce monstre étoit dans l'usage d'en sceller
» ses sanguinaires rescrits. On sait qu'il eut la folie de
» s'estimer le premier musicien de son temps ; et par le
» choix qu'il fit de ce sujet, il voulut sans doute écarter
» les concurrens, et intimider ceux qui oseroient entrer
» en lice avec lui. Peut-être même regarda-t-il sa main
» gauche, et prit-il Apollon pour modèle, lorsqu'il fit fouetter
» jusqu'au sang et écorcher, pour ainsi dire, le chanteur
» Ménédême dont il étoit jaloux, et dont les hurlemens mêmes
» lui parurent si mélodieux, qu'il ne put s'empêcher d'y
» applaudir avec transport. »

(1) Chiaro documento si ha, che uno degli estimatori e raccoglitori intelligenti de' più preziosi avanzi dell' erudita antichità, e di gioje intagliate da eccellenti maestri greci, e di medaglie, e di altre simili rarità, fù il mag. Lorenzo, per tale celebrato e riconosciuto dall' insigne Ezec. Spanemio nella Diss. I, *de præst. et usu numism. antiquor.* Nè è maraglivia se Michel-Agnolo potè acquistare la stupendissima gemma annulare, la quale passò poi nelle mani e nel tesoro del re cristianissimo ; e forse ch' anch' esso altre si fatte rarità averà acquistate de' più eccellenti artefici greci. (GORI, *Notiz. storic. sopra la vita di Michel-Agnolo di Condivi*, p. 101.)

pouvoient détourner son attention de celui pour lequel il avoit une sorte de prédilection. Dès le commencement du quinzième siècle, on avoit découvert quelques ouvrages en ce genre, qui attestoient le degré de perfection étonnante où les anciens l'avoient porté ; et à mesure que le goût général se perfectionna, on les rechercha avec avidité, et on en vint à ne pouvoir se les procurer qu'à des prix excessifs. Sous le pontificat de Martin V, et ensuite sous celui de Paul II, on avoit fait quelques tentatives pour rivaliser avec les anciens, ou du moins pour imiter leurs productions en ce genre : mais le premier artiste dont il soit fait mention dans les temps modernes, est Giovanni delle Corniuole, ainsi nommé parce que c'étoit en général sur une espèce de pierres appelées *cornalines* qu'il avoit exercé son talent. Le Muséum de Laurent de Médicis fut l'école dans laquelle il se forma : ses progrès répondirent aux avantages que lui offroit sa situation, et secondèrent les vues libérales de son illustre protecteur. Les nombreux ouvrages qui sortirent de ses mains, dans toutes sortes de grandeurs et sur différens matériaux, faisoient l'admiration de toute l'Italie. L'une de ses plus célèbres productions fut le portrait de Savonarole, qui alors étoit au plus haut degré de sa popularité à Florence. Giovanni trouva bientôt un rival formidable dans un Milanais

dont le nom de famille se perdit aussi dans celui de son art, et qui fut appelé Domenico de' Camei. Le portrait de Louis Sforce, gravé par Domenico sur un magnifique onix, étoit considéré comme la plus étonnante production du génie des modernes. Ce fut par les travaux de ces maîtres et de leurs élèves, que cet art élégant mais trop exclusif peut-être fut porté à un degré de perfection qui pouvoit soutenir la comparaison avec ce que les autres avoient de plus admirable. Et même à leur époque la plus brillante, sous le pontificat de Léon X, l'œil qui avoit contemplé les sculptures divines de Michel-Ange, et qui s'étoit arrêté avec délices sur les tableaux de Raphaël ou de Titien, pouvoit encore contempler avec plaisir les travaux de Valerio Vicentino ou de Giovanni Bolognèse, dont le génie avoit su resserrer dans le cadre le plus étroit des images accomplies de la force, de la grace ou de la beauté, et donner aux productions les plus précieuses de la nature toute la perfection dont l'art est susceptible.

CHAPITRE X.

Laurent forme le projet d'abandonner l'administration des affaires publiques. — Il tombe malade et se retire à Careggi. — Sa conduite dans sa dernière maladie. — Entrevue avec Politien et Pic de la Mirandole. — Savonarole va le voir. — Son caractère. — Examen de sa conduite comme homme d'état. — Attachement des Florentins pour sa personne. — Circonstances qui accompagnèrent sa mort. — Témoignages de respect donnés à sa mémoire. — Mort d'Innocent VIII; élévation d'Alexandre VI. — Irruption des Français en Italie. — Les Médicis bannis de Florence. — Mort d'Ermolao Barbaro, — de Pic de la Mirandole, — d'Ange Politien. — Éloge de ce savant par le cardinal Bembo. — Récit authentique de sa mort. — Troubles excités par Savonarole. — Partisans des Médicis punis de mort. — Disgrace et exécution de Savonarole. — Mort de Pierre de Médicis. — La famille des Médicis rétablie à Florence. — Élévation de Léon X. — Il porte ses parens aux premières dignités; — rend la paix à ses domaines. — Commencement de la réforme. — Siècle de Léon X. — Restauration de la bibliothèque Laurentiana. — Julien de Médicis duc

de Nemours. — Hippolyte de Médicis. — Laurent de Médicis duc d'Urbin. — Alexandre de Médicis. — Descendans de Laurent de Médicis, frère de Côme. — Alexandre s'empare de l'autorité suprême à Florence. — Il est assassiné par Lorenzino. — Motifs et conséquences de cet attentat. — Côme de Médicis premier grand duc. — Mort de Philippe Strozzi, et extinction absolue de la république. — Conclusion.

CET amour du repos, inséparable d'une ame qui a le sentiment de ses propres ressources, et la considération de l'état de sa santé qui s'affoiblissoit insensiblement, furent probablement les motifs qui décidèrent Laurent de Médicis à faire entrer ses deux fils aînés dans l'administration de la république à un âge, en quelque sorte, si prématuré. Les infirmités auxquelles il étoit sujet, non seulement l'empêchoient de se livrer aux affaires publiques avec sa vigilance ordinaire, mais le mettoient aussi dans la nécessité de s'absenter souvent de Florence, et de passer une partie du temps aux bains chauds qui se trouvent dans divers endroits de l'Italie, et entre autres à ceux de Sienne et de Porrettana, qui lui apportoient le plus de soulagement. Il paroît que dans les momens où ses

maux lui laissoient quelque relâche, il s'étoit flatté de l'espoir de jouir du fruit de ses travaux et de son zèle pour le bonheur public, dans une honorable et paisible retraite, embellie par les charmes de la société, par les études philosophiques et par les occupations littéraires; de prendre part aussi à cette félicité générale qui étoit en grande partie son ouvrage. Cet espoir, fondé sur la conscience d'avoir rempli ses devoirs et ses obligations les plus essentielles, étoit sans doute très-légitime; mais rien ne peut mieux exprimer les sentimens de ce grand homme à cet égard, que ses propres paroles. « Quoi de plus » propre à flatter les desirs d'une ame élevée et » d'un esprit sage, dit-il, que la jouissance d'un » repos honorable? c'est là l'objet des vœux de » tous les êtres bons et vertueux; mais il n'y a » que les grands hommes qui atteignent ce but. » Au milieu du tumulte des affaires publiques, il » doit nous être permis sans doute d'envisager dans » l'avenir le moment du repos; mais jamais ce » repos ne doit nous rendre indifférens aux intérêts » de la patrie. Je ne saurois nier que la carrière » dans laquelle j'ai été jeté par la destinée, ne fût » pénible et difficile, assiégée de piéges perfides » et de dangers sans cesse renaissans; mais je me » console par l'idée d'avoir contribué au bonheur » de mon pays, qui désormais peut rivaliser de

» gloire et de prospérité avec les états les plus » florissans. Je n'ai point négligé les intérêts et » l'avancement de ma famille, ayant incessamment » eu devant les yeux l'exemple de mon grand père » Côme, qui veilla toujours avec une égale solli- » citude sur ses intérêts publics et particuliers : » à présent que j'ai rempli cet objet de tous mes » vœux, je me flatte qu'il peut m'être permis de » jouir des douceurs du repos, de partager la gloire » de mes concitoyens, et de me féliciter de la » splendeur du pays qui m'a vu naître. » Il développa ses intentions avec encore plus d'étendue au fidèle Politien, qui raconte qu'étant assis avec lui dans sa chambre peu de jours avant sa mort, et conversant sur divers sujets de littérature et de philosophie, il lui dit que son projet étoit de se dérober, le plutôt qu'il pourroit, au tumulte de la ville, et de consacrer le reste de ses jours à la société de ses doctes amis ; il témoigna en même temps la confiance que lui inspiroient les talens de Pierre son fils, sur lequel il avoit l'intention de se décharger en grande partie des soins de l'administration de la république (1).

(1) POL. *Epist.* lib. IV, ep. 2. Mais Guicchardin prétend que Laurent ne s'aveugloit point sur les défauts réels de son fils : *E si era spesso lamentato, con li amici più intimi, che l'imprudenza ed arroganza del figliuolo partorirebbe la rovina della sua casa.* (GUICC. *Hist.* lib. I.)

Cependant il ne devoit jamais voir se réaliser cette perspective de paix et de bonheur. Dès le commencement de l'année 1492, il éprouva une attaque plus violente de la maladie à laquelle il étoit sujet; et tandis que l'attention des médecins s'attachoit uniquement à lui procurer du soulagement, il s'y joignit une fièvre lente qui échappa à leur observation, ou qui brava leur art; en sorte qu'on chercha trop tard à s'opposer efficacement à ses ravages. La dernière maladie de Laurent, comme celles de la plupart des autres personnages illustres, est représentée par les historiens comme ayant offert un caractère tout-à-fait extraordinaire. Politien en décrit les symptômes comme d'une fièvre, la plus funeste de toutes, se manifestant par degrés insensibles, non pas, comme les autres fièvres, dans les veines et les artères, mais attaquant les membres, les intestins, les nerfs, et minant le principe même de la vie. A peine avoit-il senti les premières attaques de cette dangereuse maladie, qu'il s'étoit fait transporter de Florence à sa maison de Careggi, où la société de quelques amis intimes, et les témoignages multipliés du zèle et de l'intérêt de ses concitoyens, adoucissoient à certains égards l'amertume de sa situation. Il avoit une confiance particulière dans l'habileté et dans les talens du célèbre médecin Pier Leoni de Spoleto, qu'il avoit souvent consulté sur l'état de sa santé: mais

lorsqu'on vit le mal faire des progrès effrayans, on crut devoir s'entourer de plus de lumières, et l'on eut recours à un autre médecin, Lazaro da Ticino, qui fut appelé à Careggi. Il paroît que Politien pensoit que l'on s'étoit adressé trop tard à Lazaro : mais, à en juger par la nature des remèdes qu'il employa, on seroit porté à croire qu'il accéléra bien plus qu'il ne détourna la fatale catastrophe. En effet, un mélange de perles et de diamans amalgamés ensemble, des potions extrêmement coûteuses, étoient des remèdes propres peut-être à étonner les esprits des spectateurs et à couvrir l'ignorance du médecin ; mais il n'est guère probable qu'ils pussent produire d'heureux effets sur le malade : aussi, soit que ce fût la suite nécessaire d'un pareil traitement ou de la malignité de la maladie elle-même, il se fit un changement subit et inattendu dans l'état de Laurent; et dans le temps que ses amis concevoient quelque espoir de succès des efforts que l'on tentoit pour opérer son rétablissement, il tomba tout à coup dans un état de foiblesse telle que l'on commença à désespérer entièrement de sa vie, et il ne lui fut plus possible que de se préparer à subir sa destinée avec une fermeté conforme à l'élévation de son caractère et aux principes dont il avoit fait profession dans tout le cours de sa vie.

Malgré la diversité des occupations auxquelles il

il avoit été forcé d'appliquer successivement les facultés de son esprit, et la légéreté, pour ne pas dire la licence de quelques-uns de ses écrits, l'ame de Laurent avoit toujours été profondément susceptible des impressions religieuses : cela se voit non seulement par l'attention et le zèle qu'il porta dans l'établissement et la réforme des monastères, mais encore par ses *Laudi* ou Hymnes, dont quelques-uns respirent presque l'enthousiasme de la dévotion. Durant sa dernière maladie, ce penchant parut devenir le trait dominant de son caractère, et il ne jugea pas convenable, peut-être même crut-il de bonne foi qu'il auroit été inexcusable de séparer la partie purement extérieure du culte, de la doctrine qui lui sert de base. En conséquence, après s'être acquitté avec une ferveur extraordinaire des devoirs prescrits par l'église, et après avoir pourvu à ses intérêts spirituels avec une sincérité profonde et une décence respectueuse, il témoigna le desir d'avoir avec Pierre son fils aîné une entrevue particulière, et il lui parla long-temps de la situation présente de la République, de celle de sa famille, et de la conduite que lui prescrivoient les circonstances où il alloit se trouver. Politien nous a transmis les instructions qu'il crut devoir donner alors à son successeur, et leur authenticité est d'autant moins douteuse, que cet écrivain dut probablement en

apprendre les détails de la bouche même de son élève (1). « Je ne doute point, lui dit Laurent, » que vous ne jouissiez, après moi, d'autant de » crédit et d'autorité dans l'état que j'en ai eu » moi-même : mais comme la République, bien » qu'elle ne forme qu'un seul corps, est composée » d'un grand nombre de têtes, vous devez vous » attendre qu'il ne vous sera pas possible de » vous conduire, en toute occasion, de manière » à obtenir l'approbation de chaque individu. » Ressouvenez-vous donc de vous conformer tou- » jours et dans tous les cas aux décisions de la » plus stricte équité, et de consulter les intérêts » du grand nombre plutôt que la satisfaction » d'une portion de citoyens. » Ces avis auroient pu sauver Pierre du précipice où il se vit entraîné bientôt après, pour les avoir négligés : ils peuvent du moins encore servir de leçon à ceux dont l'autorité repose sur l'opinion publique ; et quelle autorité légitime et durable peut avoir une autre base ? Au reste, les égards respectueux et les

(1) Toutes les circonstances qui précédèrent et suivirent la mort de Laurent ont été racontées avec le plus grand détail dans une lettre de Politien, que l'on trouvera dans l'*Appendix*, n°. LXXII. Fabroni l'a même insérée toute entière dans le corps de son histoire ; mais elle nous a paru remplie de trop de fables, et de puérilités indignes d'un esprit raisonnable, au milieu de détails vraiment intéressans.

attentions suivies que ce jeune homme eut pour son père, tout le temps que dura sa maladie, autorisoient celui-ci à croire que ses derniers avertissemens ne seroient pas oubliés, et, en confirmant l'idée favorable qu'il avoit conçue des talens et du caractère de son fils, servirent du moins à calmer les inquiétudes qu'il devoit ressentir en se voyant forcé de remettre la direction d'une machine dont les mouvemens étoient aussi compliqués que rapides, aux mains d'un jeune homme sans expérience.

Au moment où l'ame de Laurent, déchargée du fardeau de ses plus grands intérêts, devenoit plus susceptible des affections de l'amitié, Politien entra dans son appartement. A peine le malade eut-il entendu sa voix, qu'il l'invita à s'approcher de son lit, et, saisissant sa main qu'il pressoit dans les siennes, il fixa sur lui des regards où se peignoit la tranquillité de son ame, et même une sorte de gaîté. Politien, profondément affecté de ce témoignage muet et expressif d'estime, ne put contenir sa propre émotion; mais détournant sa tête, il essaya de cacher, autant qu'il lui étoit possible, ses sanglots et ses larmes. Laurent s'appercevant de la violence qu'il se faisoit, retint la main de son ami, comme pour lui faire entendre qu'il vouloit lui parler lorsque son émotion seroit calmée; mais voyant qu'il avoit peine à s'en rendre le maître, il laissa aller doucement et sans affec-

tation la main de Politien, qui se précipita dans une chambre voisine, où il donna un libre cours à sa douleur. Enfin, après s'être un peu remis, il rentra dans l'appartement de Laurent, qui, l'appelant de nouveau auprès de lui, s'informa, du ton le plus affectueux, des motifs qui avoient pu empêcher Pic de la Mirandole de venir le voir au moins une fois, durant sa maladie. Politien excusa son ami, protesta que le seul motif qui l'avoit empêché de se présenter, étoit la crainte que sa présence ne fût importune en de pareils momens. « Au contraire, répondit Laurent; et » s'il ne craint pas la fatigue d'un voyage à la » ville, je serai charmé de le voir avant que de » prendre tout-à-fait congé de vous. » En conséquence, on fit appeler Pic, et il s'assit auprès de Laurent, tandis que Politien, penché sur le lit, et presque aux genoux de son respectable bienfaiteur, dans l'attitude d'un homme qui craignoit de perdre quelques-uns des accens de sa voix défaillante, se préparoit à jouir pour la dernière fois des charmes de sa conversation. Après s'être excusé auprès de Pic de l'embarras qu'il lui causoit, ce grand homme lui témoigna dans les termes les plus obligeans toute l'estime qu'il avoit pour lui, affirmant que le plaisir qu'il ressentoit de cette dernière entrevue, adouciroit l'amertume de sa mort. Il se hâta bientôt de passer à des sujets de

conversation plus doux et moins pénibles, et c'est alors qu'il dit à ses amis, en plaisantant, qu'il auroit desiré que le ciel lui eût accordé quelque répit pour compléter la bibliothèque qu'il destinoit à leur usage.

A peine ils avoient terminé ce touchant entretien, que l'on annonça un personnage d'un caractère tout-à-fait différent : c'étoit le hautain et fanatique Savonarole, qui crut qu'apparemment ces derniers momens de trouble et d'agitation pourroient amener quelque circonstance favorable à ses projets factieux. Avec un zèle et une douceur affectés, il exhorta Laurent à demeurer ferme dans la profession de la foi catholique, et celui-ci protesta que c'étoit sa plus sincère résolution. Il l'invita ensuite à promettre qu'il meneroit une vie pieuse et régulière, dans le cas où il viendroit à recouvrer la santé ; et on lui répondit encore que l'on en avoit le desir le plus ardent. Enfin le moine avertit Laurent qu'il devoit, s'il en étoit besoin, supporter la mort avec courage : « Avec joie même, répondit celui-ci, si telle est » la volonté de Dieu. » Comme il sortoit de l'appartement, le malade le rappela ; et pour lui témoigner qu'il ne conservoit pas le moindre ressentiment des injures qu'il en avoit reçues, il le pria de lui donner sa bénédiction : celui-ci s'empressa de satisfaire à son desir, et Laurent

fit toutes les réponses d'usage d'une voix ferme et recueillie (1).

Il n'y a pas de réputation qui coûte moins à acquérir que celle qui n'est fondée que sur les preuves de courage données au lit de mort. Lorsqu'il

(1) Dans la vie de Savonarole, écrite en latin, fort au long, par Jean-François Pic, prince de la Mirandole, neveu du fameux Pic, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, on trouve un récit de cette entrevue qui diffère en plusieurs points importans de celui que l'on vient de lire. Laurent, dit l'historien, voyant sa mort approcher, fit appeler auprès de lui Savonarole, auquel il desiroit se confesser. Savonarole vint donc; mais avant de consentir à recevoir la confession du malade, il lui demanda s'il étoit décidé à rester constamment attaché à la véritable religion; à quoi Laurent répondit affirmativement. Ensuite Savonarole exigea, s'il se ressouvenoit d'avoir retenu injustement la propriété d'autrui, qu'il promît de la rendre. Laurent hésita un moment, puis il répondit: « Sans doute, mon père, je le ferai; ou, si cela n'est » pas en mon pouvoir, je le prescrirai comme une loi à mes » héritiers. » Enfin Savonarole le somma de rendre à la république sa liberté et son ancienne indépendance; et Laurent refusant de lui donner une réponse satisfaisante sur cet article, le prêtre le quitta sans lui donner l'absolution. (SAVONAROL. *Vita*, *inter select. viror. vit.* apud BATEL. Lond. 1704.) Une anecdote si évidemment marquée au coin de cet esprit de parti qui ne se manifesta dans Florence qu'après la mort de Laurent, et qui contredit positivement le récit de Politien, écrit avant que les motifs d'altérer la vérité existassent, ne méritoit d'être rapportée qu'à cause de la nécessité de la réfuter.

devient inutile de lutter contre le danger, et impossible d'y échapper, il n'y a pas grand mérite à se soumettre avec résignation à sa destinée. On ne doit donc pas regarder la sérénité d'ame avec laquelle Laurent attendit sa dernière heure comme une chose propre à rehausser la fermeté et la noblesse de caractère qu'il avoit déployées dans tant de circonstances. « A ne voir que sa con-» duite et celle de ses domestiques, dit Politien, » l'on auroit cru que c'étoit eux qu'une mort pro-» chaine et inévitable alloit frapper, tandis que » lui seul devoit échapper à ses coups. » On vit jusqu'au dernier moment briller par intervalles des étincelles de cette vivacité d'esprit qui le caractérisoit particulièrement. Comme on lui eut présenté quelque nourriture, en lui demandant s'il y trouvoit du goût : « Oui, répondit-il, celui » qu'on doit y trouver quand on est prêt à » mourir. » Après avoir embrassé tendrement ses amis qui l'entouroient, et après s'être soumis aux dernières cérémonies de l'église, il resta absorbé dans une sorte de méditation, répétant de temps à autre des passages de l'écriture, et élevant en même temps ses yeux vers le ciel, avec des marques de respect et de dévotion, jusqu'à ce que ses forces déclinant par degrés, il expira paisiblement, en pressant de ses lèvres un crucifix magnifique et précieux.

Ainsi Laurent de Médicis fut enlevé par une mort prématurée, au moment où sa réputation étoit la plus éclatante; homme que ses talens extraordinaires distinguèrent entre les héros les plus illustres de l'histoire ancienne et moderne; également remarquable par la profondeur de ses vues, par la diversité de ses ressources, et par l'étendue de son esprit (1). Soit que le génie soit une impulsion prédominante qui dirige l'ame vers quelque objet particulier, soit qu'on le regarde comme une faculté particulière de l'intelligence, destinée à atteindre le point de la perfection dans tous les objets auxquels elle s'applique, il est constant qu'on a vu rarement l'esprit humain suivre avec un succès marqué certaines routes, sans être obligé par cela même d'en abandonner d'autres qui auroient pu également conduire à l'immortalité. Si les facultés de l'esprit sont capables de surmonter tous les obstacles qui peuvent arrêter sa marche, il sembleroit que ce ne doit être qu'en leur donnant une certaine direction, et sur-tout

(1) « Soyons avares, dit M. Tenhove, du titre sacré de » grand homme prodigué si souvent et si ridiculement aux » plus minces personnages; mais ne le refusons point à Laurent » de Médicis. Malheur à l'ame froide et mal organisée qui » ne sentiroit pas son extrême mérite! On peut en toute » sûreté s'estimer de son admiration pour lui. » (*Mém. gén.* l. XI, p. 146.)

en réunissant leurs efforts. Que faut-il donc que nous pensions de cette source riche et féconde, qui versant ses trésors dans plusieurs canaux différens, couloit dans chacun d'eux avec la même abondance et la même rapidité ? On peut parvenir sans doute à des résultats précieux et importans en se livrant à un seul objet ; mais ce n'est pas là ce qui caractérise les génies de la première classe, dont l'œil sait pénétrer à travers les combinaisons et les rapports variés à l'infini des circonstances qui les environnent, démêler les justes dimensions de chaque objet, et attribuer à chacun celles qui lui appartiennent véritablement. Parmi toutes les occupations diverses auxquelles Laurent fut dans le cas d'appliquer ses talens, il n'y en eut aucune où il ne réussit éminemment ; mais il se distingua plus particulièrement encore dans celles qui tiennent le premier rang dans l'estime des hommes. La facilité avec laquelle il passoit des sujets de la plus haute importance aux choses de simple amusement, fit imaginer à ses concitoyens qu'il avoit deux ames distinctes combinées dans un seul corps. De tous côtés, il touchoit aux limites des facultés accordées à l'homme, et la portée de son esprit ne connoissoit de bornes que ce cercle infranchissable, pour ainsi dire, dans lequel la nature humaine est circonscrite.

C'est sur-tout comme homme d'état que Laurent paroît avoir eu une grande supériorité de caractère. Il s'attacha constamment à consolider la paix, et à augmenter la prospérité de sa patrie au dedans par des réglemens salutaires, au dehors par les plus sages précautions; et en donnant aux gouvernemens voisins des leçons de cette véritable et saine politique, qui, comme on a pu s'en convaincre, sert de fondement à la sécurité des nations, et à leurs progrès dans la civilisation. Quoique doué de talens incontestables pour la guerre, et d'assez de sagacité pour profiter de la foiblesse des puissances qui l'environnoient, il sut se montrer supérieur à cette avidité déplorable des conquérans, qui sans chercher à s'assurer par des bienfaits les cœurs des sujets qu'ils acquièrent, n'aspirent qu'à étendre de plus en plus leurs domaines. Les guerres qu'il soutint avoient pour objet le maintien de la sécurité publique, non pas une augmentation de territoire; et les richesses produites par la fertilité du sol, par l'industrie et l'activité des habitans de la république de Florence, au lieu d'être dissipées dans de vains projets, pour des expéditions ruineuses, circuloient dans leurs canaux naturels, entretenant l'aisance des individus, et servant à donner de la dignité et de la considération à l'état. S'il n'étoit pas insensible aux charmes de l'ambition, c'étoit l'ambition de mériter plus que

celle de jouir ; et il avoit grand soin de n'exiger de la faveur publique rien de plus que ce qu'elle vouloit bien lui accorder. L'entier anéantissement de la liberté de Florence, qui fut l'ouvrage de ses successeurs immédiats, pourroit faire naître quelques doutes sur la sincérité de son patriotisme ; mais il sera toujours difficile de rien découvrir dans sa conduite, ou dans ses maximes, qui puisse le faire regarder comme un ennemi de la liberté de son pays. L'autorité qu'il exerça fut la même que celle dont ses ancêtres avoient joui, sans aucun préjudice pour la république, pendant près d'un siècle ; et ils la lui avoient transmise comme inséparable des richesses, de la considération et des liaisons puissantes que sa famille avoit contractées au dehors. La supériorité de ses talens l'avoit mis à même de tirer de tant de moyens réunis un avantage que rien ne pouvoit contre-balancer ; mais dans aucune circonstance l'histoire ne nous le montre disposé à en user autrement que pour l'honneur et l'indépendance de la Toscane. Ce ne fut pas la continuation, mais l'abandon du système qu'il avoit établi, et auquel il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie, qui précipita la ruine de la république florentine, et la força de se plier sous le joug avilissant du pouvoir despotique ; et il n'est pas douteux que sa mort prématurée n'ait entraîné, non seulement

la destruction de la république, mais encore toutes les calamités que l'Italie eut à supporter bientôt après.

Les sympathies de l'ame, comme les lois des affinités chimiques, sont uniformes. Les grands talens s'attirent l'admiration, qui est un hommage de la raison froide et impartiale; mais les qualités du cœur peuvent seules produire l'affection, qui est l'élan d'un cœur ému et attendri. A juger de Laurent de Médicis par l'ardeur avec laquelle ses amis et ses contemporains ont exprimé leur attachement pour lui, on ne peut que concevoir l'idée la plus avantageuse de sa sensibilité et de ses qualités sociales. Laissant le soin d'exiger les respects que l'on rend d'ordinaire au rang et à l'autorité, à ceux qui n'ont pas d'autres titres à la considération publique, il aima toujours mieux être regardé comme l'égal et l'ami de ses concitoyens, que comme le dictateur de sa république. Sa politesse s'étendoit jusqu'aux personnes des dernières classes du peuple; et tandis qu'il rendoit le séjour de Florence délicieux par les spectacles magnifiques et les représentations amusantes qu'il y donnoit, il se livroit lui-même à ces jeux avec tant d'abandon, qu'il donnoit à tout le monde l'exemple de la joie. On étoit généralement persuadé à Florence que tout homme qui avoit part à l'amitié de Laurent, ne pouvoit

manquer de réussir dans ses entreprises. Valori rapporte que dans une représentation d'un combat de cavalerie, l'un des combattans qui étoit censé défendre le parti de Laurent ayant été désarçonné et blessé, protesta qu'il étoit décidé à mourir plutôt que de céder à son adversaire; et ce ne fut pas sans peine qu'on le tira du péril auquel il s'exposoit; il fut présenté à Laurent, qui le récompensa d'une fidélité estimable, quoique très-mal entendue en pareille circonstance.

La mort de Laurent, qui arriva le 8 d'avril 1492, ne fut pas plutôt connue à Florence, qu'il se répandit dans toute la ville une consternation universelle, et les habitans se livrèrent à tous les témoignages d'une douleur sans bornes. Ceux même qui n'étoient pas amis des Médicis, déploroient dans ce funeste événement les maux dont ils prévoyoient qu'il seroit bientôt suivi. Une coïncidence singulière d'accidens malheureux ne fit qu'augmenter le trouble général dont les esprits étoient agités, parce que la superstition populaire les considéroit comme des présages de désordres prochains. Le médecin Pier Leoni, dont les ordonnances n'avoient point eu le succès qu'il en attendoit, en apprenant le résultat malheureux de ses soins, partit de Carreggi en grand désordre, et alla se précipiter dans le puits d'un des fauxbourgs de la

ville (1). Deux jours avant la mort de Laurent, le dôme de la *Reparata* fut frappé de la foudre, et la partie du bâtiment la plus voisine de la chapelle des Médicis, s'écroula. On remarqua aussi que l'une des boulles d'or qui composoient

(1) On a douté que Leoni se fût lui-même donné la mort. Les ennemis des Médicis, qui, dès ce moment, commencèrent à préparer la ruine de cette famille, ont accusé Pierre d'avoir commis cette violence, et Jacques Sannazar avance ouvertement cette opinion dans un poème italien, où il a imité le style de Dante avec beaucoup de succès. (Voyez *Appendix*, n°. LXXIII.) Mais je dois observer que ce poème paroît évidemment avoir été composé immédiatement après que les Médicis eurent été chassés de Florence, et lorsque leurs ennemis travailloient par tous les moyens possibles à les rendre odieux. D'un autre côté, indépendamment du témoignage de Politien, qui affirme que Leoni avança la fin de ses jours, nous avons celui de Petrus Crinitus, (Pierre Ricci) auteur contemporain, qui, dans son traité *de honesta disciplina*, parle en ces termes de la mort de Leoni : *Sed enim quod nuper accidit in Petro Leonio, mirificum certè visum est; quando is, et in philosophia vir excellens, ac prudentia propè egregia, in puteum se Florentino suburbano immersit.* (lib. III, cap. IX, *de hominibus qui se ipsos in puteum jaciant.*) Il paroît néanmoins par une note sur la mort de Laurent, et tirée du journal manuscrit d'un anonyme Florentin, cité par Fabroni, que Leoni craignit de se voir exposé à la fureur des domestiques de Laurent, qui le soupçonnoient sans aucune raison d'avoir empoisonné leur maître. On trouvera l'extrait de ce journal dans l'*Appendix*, n°. LXXIV.

les armoiries de la maison de Médicis étoit tombée dans le même moment. On prétendit qu'on avoit vu pendant trois nuits des traînées de lumière se diriger de la colline de Fiesole, et s'arrêter au dessus de l'église de Saint-Laurent, où étoient déposés les restes de cette illustre famille. Outre ces incidens que le hasard produisit peut-être, et qui n'avoient d'autre importance que celle que leur attachoient des imaginations échauffées, les auteurs contemporains en rapportent plusieurs autres du même genre, qui, s'ils ne sont pas une nouvelle preuve de la crédulité stupide qui caractérise la race humaine dans tous les siècles, peuvent du moins servir à faire voir que l'événement auquel on supposoit qu'ils avoient rapport étoit regardé comme tellement important, qu'il pouvoit occasionner une déviation dans le cours ordinaire des lois de la nature (1). De

(1) FICINUS, *in fine Plotini*, Flor. 1492; AMMIR. lib. XXIV, vol. III, p. 186. Machiavel lui-même, que l'on n'a guère accusé de superstition, semble dans cette circonstance faire céder son scepticisme à l'opinion générale : *Ne morì mai alcuno non solamente in Firenze, ma in Italia, con tanta fama di prudenza, nè che tanto alla sua patria dolesse. E come dalla sua morte ne dovesse nascere grandissime rovine, ne mostrò il cielo molti evidentissimi segni, etc.* Cet auteur termine son histoire, comme Guichardin commence la sienne, par un éloge magnifique du caractère de Laurent.

Careggi le corps de Laurent fut transporté à l'église de son patron, au milieu des larmes et des gémissemens de tous les ordres du peuple, qui déploroient la perte de leur fidèle protecteur, de la gloire de leur ville, du compagnon de leurs amusemens, de l'ami et du père commun de tous les citoyens. Ses obsèques se firent sans ostentation, ainsi qu'il l'avoit expressément recommandé peu de momens avant sa mort. Aucun monument, aucune inscription n'indique la place où reposent ses cendres; mais si l'étranger qui brûle d'un noble enthousiasme pour les lettres et pour les arts, errant au milieu des tombeaux magnifiques élevés aux chefs de cette illustre famille par Michel-Ange et par ses plus habiles rivaux, cherche en vain celui qui porte le nom de LORENZO, tous ensemble serviront à lui rappeler la gloire de ce grand homme.

Dans tout le reste de l'Italie, la mort de Laurent fut regardée comme une calamité publique de l'espèce la plus alarmante. On l'avoit long-temps regardé, pour ainsi dire, comme la clef de la voûte sur laquelle reposoit l'édifice politique de cette contrée, et sa perte sembloit menacer l'édifice entier d'une ruine prochaine. Lorsqu'on annonça cet événement au roi de Naples Ferdinand, il s'écria : « Cet homme a vécu assez » pour sa gloire, mais trop peu long-temps pour » le

» le bonheur de l'Italie. Plaise au ciel, ajouta-t-il, » faisant allusion aux vues de Louis Sforce, plaise » au ciel que l'ambition ne trame pas, après sa » mort, des projets qu'elle n'auroit osé concevoir » tandis qu'il vivoit! » Ceux des souverains de l'Italie qui avoient des liaisons plus étroites avec les Médicis, envoyèrent à cette occasion des ambassadeurs à Florence. Pierre reçut des lettres de condoléance de presque tous les souverains de l'Europe : un grand nombre de particuliers s'empressèrent aussi d'honorer la mémoire de leur bienfaiteur et de leur ami. Parmi tant de témoignages d'intérêt, dictés par la flatterie, par l'amitié, et par des motifs politiques, il s'en trouve un d'une espèce beaucoup plus digne de notre attention : c'est une lettre du jeune cardinal Jean de Médicis à son frère aîné, écrite quatre jours après la mort de leur père, qui montre que le cardinal n'étoit pas sans quelque inquiétude sur la conduite et les dispositions de Pierre, et qui fait autant d'honneur à sa prudence qu'à sa tendresse filiale.

Le cardinal Jean de Médicis, à Rome, à Pierre de Médicis, à Florence.

« MON TRÈS-CHER FRÈRE, désormais l'unique » appui de notre famille, de quoi puis-je au- » jourd'hui t'entretenir, si ce n'est de ma douleur?

» car, en songeant à la perte que nous avons
» éprouvée par la mort de notre père, je suis bien
» plus disposé à verser des larmes qu'à parler de
» mes peines. Quel père, hélas! jamais il n'en fut
» de plus tendre ; tout le prouve et l'atteste : il
» n'est donc pas surprenant que je me plaigne,
» que je verse des pleurs que je ne puisse goûter
» aucun repos. Si quelque chose au moins peut
» alléger ma douleur, c'est que tu me restes,
» ô mon frère, toi que j'honorerai toujours comme
» le père que j'ai perdu : tu commanderas, et
» je me ferai un devoir de t'obéir ; tes ordres
» me feront toujours un plaisir inexprimable :
» éprouve-moi, commande, je n'hésiterai pas un
» instant. Je t'en conjure cependant, mon cher
» Pierre, fais en sorte d'être envers tout le monde,
» et sur-tout envers les tiens, tel que je le desire,
» bon, doux, affable, généreux ; qualités par
» lesquelles il n'est rien qu'on n'obtienne et qu'on
» ne puisse conserver. Si je te fais ces représen-
» tations, ce n'est pas que je me défie de toi, mais
» c'est que mon devoir m'y oblige. Beaucoup de
» choses me soutiennent et me consolent ; le
» concours de ceux qui pleurent avec nous notre
» perte, la douleur générale qui se manifeste dans
» toute la ville, le deuil public, et beaucoup
» d'autres considérations de cette nature, propres
» à adoucir en grande partie notre chagrin : mais

» ce qui me console le plus, c'est de t'avoir; c'est
» d'avoir un frère en qui j'ai plus de confiance et
» d'espoir que je ne le saurois dire. On n'a point
» entretenu sa sainteté sur l'objet dont tu avois
» recommandé qu'on lui parlât, parce que ce parti
» a paru plus sage; on prendra une autre voie,
» comme tu le verras par les lettres des ambassa-
» deurs : je crois que l'on trouvera un moyen plus
» commode et plus facile, dont tu seras content,
» du moins je l'espère. Adieu. Ma santé est bonne,
» autant qu'elle peut l'être.

» *De Rome, ce* 12 *avril* 1492. »

L'arbitre commun de l'Italie n'étant plus, les mêmes motifs d'intérêt mal entendu qui avoient si souvent fait de ce pays le théâtre du meurtre et de la trahison, agitèrent de nouveau les esprits, et les vues ambitieuses des différens souverains devinrent d'autant plus dangereuses qu'elles étoient plus cachées. La confiance qu'ils avoient dans Laurent étoit telle, qu'aucun d'eux ne prenoit une mesure de quelque importance sans la lui communiquer d'abord; ensorte que s'il présumoit qu'elle dût être funeste à la tranquillité générale, il étoit à même ou d'en empêcher l'exécution, ou d'en prévenir les mauvais effets : mais à sa mort, il se manifesta un esprit de défiance universelle qui fut, pour ainsi dire, l'avant-coureur des maux

que l'on éprouva bientôt après. La mort d'Innocent VIII, qui ne survécut à Laurent que de quelques mois, et plus encore l'élévation au pontificat de Roderigo Borgia, le fléau de la chrétienté et l'opprobre de la race humaine, accélérèrent les malheurs dont l'Italie étoit menacée (1).

Pierre de Médicis, sur lequel étoient fixés tous les yeux et toutes les espérances, donna bientôt lieu de penser qu'il étoit incapable de soutenir le fardeau qui venoit de retomber sur lui. Enorgueilli de l'autorité qu'il tenoit de son père, mais oubliant les avis qu'il en avoit reçus en même temps, abandonnant la direction des affaires générales de

(1) On voit un exemple frappant du crédit que Laurent avoit acquis sur l'esprit d'Innocent VIII, par une de ses lettres manuscrites que l'on conserve à Florence dans le *Palazzo Vecchio*, (Filz. LIX, n°. 14) : elle est datée du 16 juin 1488. Il paroît que le pape lui avoit fait passer la liste d'une promotion de cardinaux qu'il vouloit faire, et Laurent la lui renvoie en l'informant qu'il a marqué d'un trait de plume les noms de ceux dont il approuve la nomination, et l'invitant à mettre à exécution ses desseins à leur égard ; il termine sa lettre en rappelant au pape *chè se può consolare ancor lui, se ne ricordi*. En effet, Jean de Médicis fut élevé à la pourpre dans l'année suivante ; et comme Innocent VIII ne fit qu'une seule promotion pendant toute la durée de son pontificat, il paroît que Laurent eut assez d'adresse et de crédit pour faire comprendre dans la liste le nom de son fils, qui n'étoit âgé que de treize ans.

l'Italie, et n'aspirant qu'à saisir l'autorité suprême dans sa patrie, il forma secrètement avec le roi de Naples et avec le pape des liaisons plus intimes; et cette démarche n'ayant pas échappé à l'œil pénétrant de Louis Sforce, excita dans son ame un sentiment de jalousie que toutes les protestations et les témoignages d'amitié de Pierre ne purent jamais calmer. On se donna de part et d'autre des preuves de mécontentement et de défiance; on perdit du temps en vaines négociations, jusqu'à ce qu'enfin les sollicitations de Louis Sforce et l'ambition de Charles VIII livrèrent l'Italie à une nation plus formidable et plus belliqueuse, dont l'arrivée répandit par-tout la terreur et les alarmes, et convainquit, mais trop tard, les peuples et les souverains de cette malheureuse contrée, de la folie de leurs mutuelles dissentions. Louis Sforce lui-même, qui, par l'espoir d'affoiblir ses rivaux et de se faire donner l'investiture du duché de Milan, n'avoit cessé de travailler à déterminer cette expédition, ne vit pas plutôt approcher l'armée française, qu'il se sentit frappé de terreur; et quoiqu'il se crût obligé, pour ne pas être accusé d'inconstance, à presser Charles de poursuivre l'exécution de ses desseins contre le royaume de Naples, il ne laissoit pas d'exciter, par ses émissaires secrets, tous les états de l'Italie à lui opposer les plus puissans obstacles. Il avoit

dépêché un envoyé à Florence pour cet objet; et Pierre imagina que s'il profitoit de cette circonstance pour convaincre le roi de France de la mauvaise foi de son allié, il parviendroit peut-être à lui faire abandonner son entreprise. Mais quelque louable que fût son intention à cet égard, la manière dont il s'y prit pour venir à bout de son dessein, ne donne pas, à beaucoup près, une haute idée de ses talens. Dans le palais des Médicis, il y avoit un appartement qui communiquoit avec les jardins par une porte secrète que Laurent avoit fait pratiquer pour son usage et sa commodité : c'est là que Pierre, sous prétexte d'être malade, fit appeler l'agent de Louis Sforce ; tandis que l'envoyé de Charles VIII, placé secrètement derrière la porte, pouvoit entendre toute leur conversation (1). Soit que Pierre n'eût pas eu l'adresse d'engager le Milanais à développer d'une manière assez étendue les vues de son maître, soit que l'envoyé français crût devoir se défier également de tous les politiques italiens, les détails donnés à Charles sur cette entrevue, ne changèrent en rien ses dispositions, et ne purent détourner l'orage prêt à fondre sur la Toscane. Au contraire, Louis ayant été informé de la conduite de Pierre dans cette circonstance, ne voulut plus entrer

(1) ORICEL. *de Bello ital.* p. 24.

dans aucune négociation avec lui ; et l'opposition qu'il mit à l'union des états italiens, qui seule auroit pu arrêter le progrès des armes françaises, rendit encore plus facile une entreprise dont le succès ne fut dû peut-être qu'à la mauvaise conduite de ceux qui devoient s'y opposer.

Ce malheureux événement ne fut que l'avant-coureur d'un autre encore plus funeste au crédit et à l'autorité de Pierre de Médicis. Charles, à la tête de ses troupes, s'étoit avancé, sans trouver de résistance, jusques sur les confins du territoire de Florence, et il avoit attaqué Sarzana, dont Laurent avoit fait rétablir les fortifications sur un pied redoutable, lorsqu'il l'eut reprise aux Génois. L'approche d'un corps de troupes si formidable, la réputation qu'elles avoient acquise, et les atrocités qu'elles commettoient sur leur passage, devoient nécessairement répandre à Florence la plus horrible consternation, et les habitans commençoient à exprimer librement leur mécontentement contre Pierre de Médicis, dont la conduite téméraire et imprudente avoit, disoient-ils, provoqué le ressentiment d'un souverain redoutable, et compromis la sûreté même de la République. Dans ce moment de crise, Pierre se rappela la situation où s'étoit trouvé son père, lorsque, pour mettre fin à une guerre qui menaçoit l'état d'une prochaine destruction, il avoit volé à Naples, et qu'après s'être

remis au pouvoir d'un ennemi déclaré, il étoit retourné à Florence avec l'assurance d'une paix prochaine. La circonstance présente sembloit dicter une conduite semblable ; mais, comme l'observe judicieusement Guichardin, il est dangereux de se guider sur la conduite et les exemples de ceux qui nous ont devancés, à moins que les circonstances ne soient exactement les mêmes, à moins que l'entreprise ne soit conduite avec la même prudence, et sur-tout à moins qu'elle ne soit accompagnée du même bonheur. L'emportement de Pierre ne lui permit pas de consulter toutes ces distinctions ; et se hâtant de se rendre au camp français, il se jeta aux pieds de Charles, qui reçut sa soumission avec dédain et froideur. Lorsqu'il vit ses prières inutiles, il prodigua les offres de service, et montra la plus grande ardeur pour servir les intérêts du roi ; et pour garant de sa fidélité, il proposa de lui remettre non seulement l'importante forteresse de Sarzana, qui avoit jusques-là fait une vigoureuse résistance, mais encore les villes de Pietra-Santa, de Pise et de Livourne ; Charles s'engageant en même temps à les rendre aussitôt qu'il auroit fait la conquête du royaume de Naples (1). La témérité avec laquelle Pierre avoit

(1) Les Français eux-mêmes furent étonnés de la prodigalité de Pierre, et de la facilité avec laquelle il remettoit

provoqué le ressentiment de Charles, son inhabileté à s'en garantir, et la pusillanimité qu'il avoit montrée au moment du danger, achevèrent ce que son orgueil et son ambition avoient commencé, et le privèrent pour jamais du respect et de la confiance de ses concitoyens. Lorsqu'il rentra dans Florence après ce traité ignominieux, on refusa de le recevoir dans le palais des magistrats ; et trouvant la multitude tellement irritée contre lui qu'il couroit risque de la vie, il se hâta de sortir de la ville, et se réfugia à Venise (1). Les maux

entre leurs mains des places d'une si grande importance. « Ceux qui traitoyent avec Pierre, dit Phil. de Commines, » m'ont compté, et à plusieurs autres l'ont dit, en se raillant » et mocquant de lui, qu'ils estoient esbahis comme sitôt » accorda si grand'chose, et à quoi ils ne s'attendoyent » point. » (*Mém.* l. VIII.) Le lendemain du jour où Pierre eut conclu ce malheureux traité, Louis Sforce arriva au camp français, et Pierre, qui n'étoit pas encore ouvertement déclaré contre lui, s'excusa de n'avoir pas été à sa rencontre, sur ce que celui-ci s'étoit trompé de chemin. « Il est assez vrai, répondit Louis, que l'un de nous » deux a pris une fausse route ; mais peut-être se trouvera-» t-il que c'est vous, et non pas moi. » (GUICCIARD. l. I.)

(1) Condivi rapporte, au sujet de Pierre de Médicis, une aventure fort extraordinaire qu'il tenoit de Michel-Ange, lequel paroît avoir été lié d'amitié avec un certain Cardiere, improvisateur, qui fréquentoit la maison de Laurent, et qui le divertissoit par ses chants, en s'accompagnant du luth. Cardiere racontoit à Michel-Ange que Laurent, peu de

et les désastres que les habitans de l'Italie éprouvèrent, pendant une longue suite d'années, après cet événement, ont été pour leurs historiens un sujet de descriptions pathétiques et mélancoliques. Parmi tous ces malheurs, il n'y en a peut-être aucun qui soit plus propre à exciter les regrets des

---

temps après sa mort, lui étoit apparu avec un mauvais manteau noir jeté sur ses membres nuds, et qu'il lui avoit ordonné d'annoncer à Pierre de Médicis que dans peu de temps il seroit banni de Florence. Cardiere eut assez de bon sens pour craindre encore plus d'offenser les vivans que les morts, et il négligea de s'acquitter de cette bizarre commission. Mais bientôt après, Laurent étant entré à minuit dans la chambre du musicien, le réveilla avec fracas, lui reprochant son ingratitude et sa désobéissance, et lui donna un violent soufflet. Cardiere ayant communiqué ce nouvel événement à son ami, celui-ci lui conseilla de ne pas différer plus long-temps à s'acquitter de son message. Il partit donc sur-le-champ pour Careggi, où Pierre demeuroit alors, et l'ayant rencontré avec sa suite à moitié chemin de la ville, il remplit sa commission, ce qui donna beaucoup à rire à Pierre et à ceux qui l'accompagnoient. L'un d'eux, Bernardo Divizio, qui fut depuis cardinal de Bibbiena, lui demanda en plaisantant, si dans le cas où Laurent auroit eu quelque chose à communiquer à son fils, il étoit présumable qu'il eût été choisir un pareil interprète, plutôt que de manifester directement son intention. Le biographe ajoute avec beaucoup de gravité : *La vision del Cardiere, o delusion diabolica, o predizion divina, o forte immaginazione ch' ella fosse, si verificò.*

amis des lettres, que le pillage du palais des Médicis, et la dispersion de cette précieuse et magnifique bibliothèque dont nous avons décrit précédemment l'origine et les progrès. Les troupes françaises qui étoient entrées sans opposition à Florence, commencèrent les premières cet abominable pillage, et leur exemple fut imité par les Florentins eux-mêmes, qui enlevoient à force ouverte, ou déroboient secrètement tout ce qu'ils pouvoient découvrir d'intéressant, de rare ou de précieux. Outre de nombreux manuscrits dans presque toutes les langues, les pillards se disputoient avec avidité les chefs-d'œuvre inappréciables des arts, qui se trouvoient en abondance dans la maison des Médicis, et qui avoient fait l'objet de l'admiration des étrangers, et le principal ornement de la ville. Les morceaux les plus parfaits de la sculpture ancienne, des vases, des camées, des pierres précieuses de différens genres, plus estimables encore par le travail dont elles étoient ornées que par leur valeur naturelle, furent comprises dans le désastre général; et tout ce que les richesses et l'assiduité de Laurent et de ses ancêtres avoient pu accumuler dans un demi-siècle, fut dissipé ou détruit dans un seul jour (1).

(1) Bernardo Rucellai déplore d'une manière vraiment pathétique la destruction de cette inestimable collection : *Hîc*

Le même revers de fortune qui renversa l'édifice politique élevé par Laurent, qui entraîna la proscription de ses descendans, et dispersa ses

---

me studium charitasque littèrarum antiquitatis admonet, ut non possim non deplorare inter subitas fundatissimae familiae ruinas, Mediceam bibliothecam, insignesque thesauros, quorum pars à Gallis, pars à paucis è nostris, rem turpissimam honestâ specie praetendentibus, furacissime subrepta sunt. Nam, cum jam pridem gens Medicea floreret omnibus copiis, terra marique cuncta exquirere, dum sibi Graecarum Latinarumque litterarum monumenta, toreumata, gemmas, margaritas, aliaque hujuscemodi opera, naturâ simul et antiquo artificio conspicua compararent, etc..... testimonio sunt litterae gemmis ipsis incisae, Laurentii nomen praeferentes, quas ille sibi familiaeque suae prospiciens, sculpendas curavit, futurum ad posteros regii splendoris monumentum..... etc. Haec omnia magno conquisita studio, summisque parta opibus, et ad multum aevi in deliciis habita, quibus nihil nobilius, nihil Florentiae quod magis visendum putaretur, uno puncto temporis in praedam cessêre, tanta Gallorum avaritia, perfidiaque nostrorum fuit. (*De Bell. ital.* p. 52, etc.) P. de Commines a aussi fait mention de cet événement ; et dans sa naïveté gothique, il rapporte le nombre, le poids et la valeur approximative des objets qui furent la proie des brigands. Il dit en parlant des vases antiques : « Beaux pots d'agate — et tant de beaux camayeux, » bien taillés que merveilles, (qu'autrefois j'avois vus) et bien » trois mille medales d'or et d'argent, bien la pesanteur de » quarante livres ; et croi qu'il n'y avoit point autant de » belles medales en Italie. Ce qu'il perdit ce jour en la cité » valoit cent mille écus et plus. » (*Mém.* l. VIII, ch. IX.)

richesses, parut s'étendre sur ses amis; presque tous périrent malheureusement, dans un espace de peu d'années après sa mort, quoique, suivant le cours naturel des choses humaines, ils eussent dû jouir d'une plus longue vie. Le premier de ces personnages distingués fut Ermolao Barbaro, dont plusieurs témoignages authentiques attestent encore la liaison intime avec Laurent de Médicis; il mourut de la peste, en 1493, n'étant âgé que de trente-neuf ans (1). Cette mort fût suivie de celle de Pic de la Mirandole, qui périt à trente-

(1) Vossius, Bayle et d'autres ont écrit sur la vie et les ouvrages d'Ermolaus. (Voyez sur-tout Apostolo Zeno, *Dissert. Voss.* vol. II, p. 348, etc.) Son premier ouvrage fut un traité *de Caelibatu*, qu'il composa à dix-huit ans. Ses *Castigationes Plinianae* le placent parmi les plus illustres restaurateurs de la science. En 1491, lorsqu'il étoit à Rome en qualité d'ambassadeur, Innocent VIII lui conféra la dignité de patriarche d'Aquilée. Il fut obligé de s'en démettre à cause d'un décret du gouvernement vénitien, qui défendoit expressément à ses ministres à la cour de Rome d'accepter aucun emploi ecclésiastique. Dès-lors il se livra à ses études avec plus d'ardeur que jamais. Dans sa dernière maladie à Rome, Pic de la Mirandole lui envoya une recette infaillible contre la peste; c'étoit un mélange d'huile de scorpions, de langues d'aspics, etc. *Ut nihil fieri posset contrà pestilentem morbum commodius aut praesentius.* (CRINIT. *de honest. discipl.* lib. I, cap. VII.) Mais cette grande panacée arriva trop tard. *Egli non è da tacersi*, dit Apostolo Zeno, *un gran fregio di questo, valente uomo*, ed è, che visse, e morì VERGINE.

deux ans, victime de son ardeur pour l'étude; la postérité peut regretter qu'une mort prématurée l'ait empêché de mettre à profit l'immense trésor de connoissances qu'il avoit acquises. Enfin Politien ne survécut pas long-temps à son illustre protecteur; il mourut à Florence, le 24 septembre 1494, à l'âge de quarante ans accomplis.

Ce n'est pas sans amertume que l'on réfléchit sur ce penchant bizarre que les hommes ont manifesté dans tous les siècles à souiller les caractères les plus illustres par des imputations de crimes odieux et avilissans. Jove nous apprend avec un ton de gravité affectée, que Politien, ayant conçu pour un de ses élèves une passion criminelle, expira, dans un accès de fièvre amoureuse, en chantant sur son luth l'objet de sa tendresse (1);

Piero Dolfini, dans une lettre à Ugolino Verini, affirme aussi, *quod absque ulla carnis contagione vixerit.* (*Dissert. Voss.* vol. II, p. 385.) On trouve dans une lettre de Pierre de Médicis à Laurent son père, des détails assez particuliers sur la personne et sur les mœurs d'Ermolaüs. (Voy. *Appendix*, n°. LXXVI.)

(1) Ferunt eum ingenui adolescentis amore percitum, facile in lethalem morbum incidisse. Correptâ enim citharâ, cùm eo incendio et rapida febre torreretur, supremi furoris carmina decantavit; ita ut mox delirantem, vox ipsa et digitorum nervi, et vitales denique spiritus, inverecundâ urgente morte, desererent: quum maturando judicio integræ statæquæ ætatis anni, non sine gravi musarum injuria, doloreque seculi, festinante fato eriperentur. (JOVII *Elog.* cap. XXXVIII.)

et ce conte, inventé après coup, a été répété de diverses manières par plusieurs écrivains postérieurs. Ce seroit sans doute prendre une peine superflue que de s'attacher à réfuter une calomnie aussi absurde; mais on peut trouver quelque intérêt à la recherche des circonstances qui ont pu y donner lieu, parce que cette recherche peut servir à montrer sur quels fondemens légers la malignité bâtit les fables qu'elle invente. A la mort de Laurent de Médicis, Politien essaya de consacrer sa douleur par les vers suivans, dédiés à la mémoire de son ami; et quoiqu'il n'y ait pas mis la dernière main, et qu'ils soient fort inférieurs, quant à la composition, à la plupart de ses autres écrits, ils expriment avec une force remarquable l'angoisse et l'agitation de son ame :

Monodia in Laurentium Medicem.

Quis dabit capiti meo
Aquam? Quis oculis meis
Fontem lacrymarum dabit,
Ut nocte fleam,
Ut luce fleam?
Sic turtur viduus solet,
Sic cygnus moriens solet,
Sic luscinia conqueri.
Heu! miser, miser!
O! dolor, dolor!
— LAURUS impetu fulminis
Illa, illa jacet subito;

Laurus omnium celebris
Musarumchoris,
Nympharum choris,
Sub cujus patula coma
Et Phœbi lyra blandiùs,
Et vox dulciùs insonat.
Nunc muta omnia,
Nunc surda omnia.
— Quis dabit capiti meo
Aquam, etc.

« Oh! qui pourra prêter à mes yeux une source inta-
» rissable de larmes? La nuit je verserai des pleurs; le jour
» j'en veux répandre encore. Ainsi le tendre ramier, séparé
» de sa fidèle colombe, le cygne près d'expirer, le rossignol
» privé de ses petits, exhalent leurs douleurs en gémissemens
» plaintifs. Ah! malheureux! malheureux! O douleur! ô
» douleur! — Le voilà gissant dans la poussière, et frappé
» par la foudre redoutable, ce *laurier* naguère la gloire de
» nos campagnes, cher à la troupe sacrée des muses, aux chœurs
» des nymphes. Hélas! sous son ombre propice, la lyre de
» Phœbus rendoit des sons plus touchans, la voix du poète
» se moduloit en accens plus remplis de charmes. Désormais
» un morne silence règne autour de lui; tout est sourd à
» nos plaintes. — Oh! donnez à mes yeux une source in-
» tarissable de larmes.... etc.

Tel étoit le sujet de la passion criminelle de Politien, telles étoient les expressions d'amour au milieu desquelles on prétend que le bras de la mort s'appesantit sur lui; et même, si l'on fait attention aux imputations calomnieuses dont il fut l'objet,

l'objet, on trouvera qu'elles sont fondées entièrement, ou du moins en grande partie, sur une fausse interprétation des vers précédens. Parmi les écrivains qui se sont permis de répéter cette accusation, sur la foi de Paul Jove, il en est un qui nous apprend que les vers de Politien à l'objet de son amour, étoient si tendres et si passionnés, qu'il expira *précisément en finissant le second couplet* (1). Un autre raconte que dans le transport de sa fièvre, il échappa à la vigilance de la personne qui le gardoit; et qu'après s'être levé et avoir pris son luth, il alla en jouer sous la fenêtre d'un jeune Grec dont il étoit épris; que ses amis le ramenèrent chez lui à moitié mort, et qu'il expira bientôt après dans son lit (2). Un troisième

(1) VARILLAS, *Anecdotes de Florence*, l. IV, p. 196. « La » passion criminelle qu'il avoit pour un de ses écoliers de haute » qualité ne pouvant être assouvie, lui donna la fièvre chaude. » Dans la violence de l'accès, il fit une chanson pour l'objet » dont il étoit charmé, se leva du lit, prit un luth, et » se mit à la chanter sur un air si tendre et si pitoyable, qu'il » expira en achevant le second couplet, le même jour que » Charles VIII passa les Alpes pour aller à la conquête de » Naples. » Cet auteur paroît également mal informé de la manière et du temps de la mort de Politien.

(2) Politien, ce bel esprit, qui parloit si bien latin, s'appeloit Ange; mais il s'en falloit beaucoup qu'il en eût la pureté. . . etc. (AB. FAYDIT, *Remarques sur Virgile et sur Homère, etc.*; MENCK. *in Vita Pol.*)

prétend que, dans un accès de désespoir amoureux, il se tua en se brisant la tête contre une muraille (1); tandis qu'un quatrième assure qu'il périt en tombant du haut d'un escalier, où il chantoit sur son luth une élégie qu'il avoit composée au sujet de la mort de Laurent de Médicis (2). Les contradictions qui se trouvent entre ces divers récits, dont pas un n'annonce la prétention de s'appuyer sur quelques témoignages sérieux et authentiques, sont seules une preuve suffisante du peu de confiance qu'ils méritent. Quelques années après la mort de Politien, le cardinal Bembo, qu'une ressemblance de goût et de caractère portoit à chérir et à admirer ce savant homme, payant à sa mémoire le tribut du respect et de la reconnoissance, chanta sa malheureuse destinée dans une petite pièce en vers élégiaques, dans lesquels faisant allusion aux couplets dont nous avons parlé, et que l'auteur n'eut pas le temps de finir, il nous le représente comme frappé par le trépas au moment où, dans l'excès de sa douleur, il alloit, par

(1) *Vulgo fertur*, dit Vossius, *de Hist. lat.* lib. III, cap. VIII, *obiisse Politianum fœdi amoris impatientiâ, capite in parietem illiso*, apud MENCK.

(2) BULLART, *Académ. des hommes illustres*, tome Ier, p. 278. Politien — tomba d'un escalier comme il chantoit sur son luth une élégie qu'il avoit composée sur la mort de Laurent de Médicis.

les charmes de ses accords, forcer les destins à révoquer l'arrêt fatal qui l'avoit privé de son ami.

Politiani tumulus.

Duceret extincto cum mors *Laurente* triumphum,
Lætaque pullatis inveheretur equis,
Respicit insano ferientem pollice chordas,
Viscera singultu concutiente, virum.
Mirata est, tenuitque jugum : furit ipse pioque
Laurentem' cunctos flagitat ore Deos.
Miscebat precibus lacrymas, lacrymisque dolorem;
Verba ministrabat liberiora dolor.
Risit, et antiquæ non immemor illa querelæ,
Orphei Tartariæ cum patuere viæ:
Hic etiam infernas tentat rescindere leges,
Fertque suas, dixit, in mea jura manus!
Protinus et flentem percussit dura poetam;
Rupit et in medio pectora docta sono.
Heu! sic tu raptus, sic te mala fata tulerunt,
Arbiter Ausoniæ, *Politiane*, lyræ.

La mort de Politien.

« La mort triomphante conduisoit Laurent aux sombres » bords; ses chevaux bondissoient, ravis d'entraîner une proie » si précieuse : tout-à-coup elle voit un mortel qui d'une main » insensée fatigue sa lyre plaintive, et dont les sanglots in- » terrompent ses lugubres accords. Saisie d'étonnement, elle » arrête les coursiers : le poète cependant, en proie à l'excès » de sa douleur, redemande Laurent à toutes les divinités » qu'il espère attendrir; son visage suppliant est inondé de » larmes; les larmes se mêlent à ses accens douloureux; son

» désespoir l'empêche de ménager ses plaintes et ses pa-
» roles. Elle sourit ; et conservant encore le souvenir de
» son antique injure, lorsqu'Orphée osa pénétrer dans les
» gouffres du Ténare : Quoi donc, dit-elle, celui-ci prétend
» encore interrompre le cours des lois qui régissent les enfers,
» et porter à mes droits une atteinte criminelle! Aussitôt la
» barbare frappe le poète gémissant ; le trait fatal interrompt
» ses chants sublimes et tendres. — Hélas ! c'est ainsi que
» tu nous fus ravi; c'est ainsi qu'une destinée cruelle t'enleva
» à notre admiration, Politien, docte arbitre de la lyre auso-
» nienne. ».

Le poète, en feignant que Politien avoit excité le courroux de la mort par son affection pour un objet chéri, a voulu faire entendre que son trépas fut la suite du chagrin qu'il ressentit de la perte de son ami. Mais il semble que les vers de Bembo aient fourni un prétexte de plus aux ennemis de Politien, qui paroissent avoir pris mal-à-propos l'objet qu'il célébroit, pour celui d'une passion amoureuse, et avoir interprété ces vers, si honorables pour leur auteur, de la manière non seulement la plus propre à décrier son caractère, mais aussi la plus opposée à leur véritable objet et à la circonstance qui y donna lieu (1).

(1) Nous savons maintenant la véritable mort de Politien, que le cardinal Bembo a déguisée dans l'épitaphe qu'il lui a adressée. Comme il chantoit sur le luth au dessus d'un escalier une chanson qu'il avoit fait autrefois pour une jeune fille

D'après des monumens beaucoup plus authentiques qui subsistent encore aujourd'hui sur la mort de cet illustre érudit, on est autorisé à conclure qu'elle ne fut occasionnée que par le regret qu'il eut de la perte de son généreux protecteur, et par le spectacle des malheurs d'une famille à laquelle il se sentoit attaché par tant de liens si chers. Il est certain aussi que son extrême attachement à la famille des Médicis l'avoit mis dans une grande défaveur auprès de la multitude, et il est possible que les mortifications et les inquiétudes qu'il éprouva à ce sujet aient accéléré la fatale catastrophe. Il faut remarquer encore que ses propriétés furent pillées pendant les troubles de Florence; et que plusieurs de ses ouvrages furent détruits ou perdus dans le désastre de la biblio-

qu'il aimoit, lorsqu'il vint à certains vers fort pathétiques, son luth lui tomba des mains, et lui aussi tomba de l'escalier en bas, et se rompit le col. (PIERRE DE S. ROMUALD, *Abrégé du trésor chronol.* t. III, p. 269, apud MENCK.) D'autres auteurs ont souvent fait allusion à ces imputations calomnieuses sur le caractère moral de Politien : ainsi J. C. Scaliger :

Obscœno moreris sed, Politiane, furore.

et Andrea Dati en termes encore plus grossiers :

Et ne te teneam diutius, quot
Pœdicat pueros Politianus.

(Voyez *Menagiana*, vol. IV.)

thèque Laurentiana, événement dont il fut profondément affecté (1). En un mot, il se trouva tout-à-coup accablé de tant de maux qui fondirent sur lui de tous côtés, qu'il est probable que son courage ne put résister à une tempête si violente; et malgré ses talens, malgré les travaux et les veilles sans nombre qu'il avoit consacrés au progrès des lettres et de la science, il se trouva réduit à un tel excès de misère, que ce n'est qu'avec trop de raison que Valerianus le compte au nombre des infortunés nourrissons des muses, dont les déplorables aventures font la matière de son singulier ouvrage *De infelicitate litteratorum*. Mais quelle qu'ait été la cause immédiate de sa mort, il reste démontré que ce n'est pas tant à ses passions ou à son immoralité, qu'à son inviolable attachement pour la famille des Médicis, qu'il faut attribuer ses malheurs, dans un temps sur-tout où la fureur populaire étoit portée contre eux au plus haut degré, et qu'il expira au milieu de ses parens et de ses amis, en témoignant le desir d'être enterré dans l'église de Saint-Marc, avec l'habit de l'ordre de Saint-Dominique. Son vœu fut rempli par la piété de Roberto Ubaldini,

(1) C'est ce qu'on voit sensiblement exprimé dans les beaux vers que lui adressa Tito Vespasiano Strozzi, et qui ont été publiés dans la collection des poèmes des deux Strozzi père et fils, par Alde, en 1513. (Voy. *Appendix*, n°. LXXVII.)

l'un des moines du couvent de Saint-Marc, qui laissa un mémorial écrit de sa propre main, et contenant les circonstances qui accompagnèrent la mort de ce savant homme (1). En conséquence, ses restes furent déposés dans l'église de ce couvent, où sa mémoire est conservée par une épitaphe bien peu digne sans doute de son génie et de ses rares talens (2).

Les vers suivans d'un des compatriotes de Politien, expriment d'une manière heureuse les contradictions ridicules des récits divers et absurdes que l'on a faits de sa mort.

Pamphili Saxi, de morte Angeli Politiani.

Quo cecidit fato nostri decus *Angelus* ævi,
Gentis et Etruscæ gloria, scire cupis?
Icterici non hunc labes tristissima morbi,
Febris ad Elysias vel tulit atra domos;

(1) L'infatigable abbé Mehus, dans sa vie d'Ambrosio Traversari, est le premier qui nous ait donné connoissance de ces faits. (Voyez *Appendix*, n°. LXXVIII.)

(2) POLITIANUS.
IN. HOC. TUMULO. JACET.
ANGELUS. UNUM.
QUI. CAPUT. ET. LINGUAS.
RES. NOVA. TRES. HABUIT.
OBIIT. AN. MCCCCLXXXXIV.
SEP. XXIV. ÆTATIS.
XL.

Non inflans humor pectus, non horrida bilis;
Mortiferæ pestis denique nulla lues:
Sed, quoniam rigidas ducebat montibus ornos,
Frangebat scopulos, decipiebat aves,
Mulcebat tigres, sistebat flumina cantu,
Plectra movens plectro dulciùs Ismario.
Non plus Threicium laudabunt Orphea gentes,
Calliope dixit! dixit Apollo, Linum!
Jamque tacet nostrum rupes Heliconia nomen! —
Et simul hunc gladio supposuere necis.
Mors tamen hæc illi vita est, nam gloria magna
Invidiâ Phœbi Calliopesque mori.

Sur la mort d'Ange Politien.

« Vous voulez savoir quelle destinée cruelle nous a enlevé » Politien, l'ornement de notre âge et la gloire de sa patrie? » Ce n'est ni une fièvre ardente, ni le ravage affreux des » humeurs qui fermentent dans la poitrine, ni le fléau ter- » rible et désolateur de la peste qui l'a entraîné au sombre » rivage : mais, hélas! ses accords enchanteurs auroient fait » descendre des montagnes les arbres touffus qui les couvrent; » ils auroient attendri les rochers; ils auroient réduit au » silence les oiseaux charmés de l'entendre; ils auroient sus- » pendu la course rapide des fleuves étonnés; jamais la » Thrace n'entendit des chants si doux et si sublimes. Quoi » donc! Orphée ne sera plus admiré des mortels, dit Calliope! » Quoi! dit Apollon, la gloire de Linus sera éclipsée, » et l'Hélicon pourroit oublier mon nom et méconnoître » ma puissance! — Aussitôt ces divinités furieuses dé- » vouèrent à la mort l'infortuné Politien. Mais cette mort » même assure l'immortalité de son nom. N'est-ce pas en effet

» une gloire sans égale, que de mourir par la fureur jalouse » de Phébus et de Calliope? »

Le bannissement de Pierre de Médicis ne contribua ni au rétablissement de la tranquillité dans Florence, ni au maintien de la liberté de la république. Les habitans se réjouirent d'abord pendant quelque temps de se voir délivrés de la tyrannie d'une famille qui les tenoit asservis depuis tant d'années; mais ils ne tardèrent pas à s'appercevoir de la nécessité de remplacer cette autorité par quelque autre, et de donner une certaine consistance au pouvoir exécutif de l'état. En conséquence, on choisit vingt citoyens que l'on nomma *Accopiatori*, auxquels on accorda non seulement le pouvoir de lever des taxes, mais même celui d'élire les principaux magistrats. Cependant cette forme de gouvernement éprouva dès le commencement de terribles oppositions; et à la violence des dissentions politiques, se joignit bientôt la folie de l'enthousiasme religieux. Le fanatique Savonarole, qui se prétendoit immédiatement inspiré par Dieu même, s'étoit fait un parti puissant par ses harangues séditieuses, très-propres d'ailleurs à faire une impression profonde sur les esprits crédules, et bientôt il parvint à se donner une importance politique. Se déclarant pour la cause populaire, il dirigea toute la force de son éloquence contre le nouveau mode

de gouvernement, affirmant que le ciel même l'avoit autorisé à déclarer que le pouvoir législatif devoit être exercé par les citoyens en masse; que lui-même avoit été l'ambassadeur des Florentins au ciel, et que Christ avoit consenti à être leur monarque particulier (1). Cette conduite extravagante lui réussit; les magistrats nouvellement élus abdiquèrent volontairement leurs charges, et l'on s'occupa d'établir le gouvernement sur une base plus populaire, en donnant le pouvoir législatif de l'état au *consiglio maggiore*, ou assemblée des citoyens, et à un corps de représentans appelé *consiglio delli scelti*, ou conseil des élus (2). Le grand conseil devoit être composé de mille individus au moins, à qui il suffisoit d'être nés Florentins et d'avoir plus de trente ans pour y être admis. Quatre-vingt membres que l'on tiroit tous les six mois du grand conseil, et qui devoient avoir passé l'âge de quarante ans, formoient le conseil des élus. Ces réglemens, au lieu de réunir toutes les volontés dans l'intérêt général, donnèrent

(1) NERLI, *Comment. de' fatti civil. di Firenze*, lib. IV.

(2) C'est à cette forme de gouvernement que Machiavel fait allusion dans sa seconde décennale.

E dopo qualche disparer trovaste,
Nuov' ordine al governo, e furon tante
Che il vostro stato popolar fondaste.

Digitized by Google

naissance à de nouvelles factions. Les *Frateschi*, ou partisans de Savonarole, qui en général affectoient de se montrer favorables à la liberté des dernières classes du peuple, considéroient ce moine fanatique comme l'envoyé du ciel et le protecteur de leurs plus chers intérêts, tant spirituels que temporels; tandis que les *Compagnacci*, ou partisans du gouvernement aristocratique, le représentoient comme un imposteur séditieux; et Alexandre VI se joignit à ces derniers en lançant contre lui les foudres ecclésiastiques. Ainsi agités en tout sens par les passions les plus actives qui puissent ébranler l'ame humaine, les citoyens de Florence se trouvèrent saisis d'une frénésie momentanée. Souvent, au milieu de leurs accès de dévotion, on les vit se précipiter en foule hors des églises, s'assembler dans les places publiques, en criant *Viva Christo*, chantant des hymnes, et dansant des rondes formées par un moine et un citoyen, placés alternativement. La plupart des hymnes que l'on chantoit dans ces occasions, étoient composés par Girolamo Benivieni, qui paroît avoir joué un rôle distingué parmi les partisans forcenés du fanatisme (1). Les ennemis de Savonarole étoient

(1) On a conservé quelques-unes de ses productions bizarres dans la collection générale de ses poèmes. Voici quelques

aussi furieux dans leur haine, que ses partisans l'étoient dans leur attachement. Les enfans même étoient divisés en factions, et se battoient entre eux à coups de pierre ; enfin les hommes les plus graves n'eurent pas toujours la force de résister à la tentation de prendre parti dans ces ridicules et absurdes querelles (1).

Telle étoit la situation de Florence dans l'année 1497, lorsque Pierre de Médicis, qui cherchoit depuis long-temps l'occasion de ressaisir son autorité, entra en négociation avec plusieurs de ses partisans ; ils promirent de l'introduire dans la ville à une heure convenue, avec les troupes que lui avoit accordées la république de Venise, et

---

vers qui paroissent avoir été spécialement composés pour de pareilles circonstances, et qui pourront donner l'idée de ce fanatisme délirant.

Non fu mai 'l più bel solazzo,
Più giocondo nè maggiore,
Che per zelo, e per amore
Di JESU, diventar pazzo.
Ognun gridi com' io grido,
Sempre pazzo, pazzo, pazzo.
(*Op. di Benev.* p. 143.)

(1) Era talvolta, predicando il frate, in sul bello della predica suonato tamburi, e fatti altri rumori per impedirlo ; e molte volte gli fu nel venir da S. Marco a S. Riparata giù per la via del Cocomero, da fanciulli de' suoi avversarj fatta

qu'il s'étoit procurées par le crédit de la famille Orsini ; mais il manqua de se trouver au moment fixé pour l'exécution du complot : ses partisans furent découverts ; cinq d'entre eux, des premières familles de Florence, eurent la tête tranchée ; les autres furent condamnés à la prison ou à l'exil. Suivant une loi que l'influence des *frateschi* avoit fait passer depuis peu, les accusés avoient droit d'appeler de la sentence qui les condamnoit, au *consiglio grande ;* mais les furieux de ce parti, Savonarole à leur tête, demandèrent à grands cris la mort des coupables ; et, en dépit de la loi qu'eux-mêmes avoient sollicitée et obtenue, ils les firent exécuter. Parmi les cinq victimes se trouvoit

---

baie fanciullesche, e da' fanciulli della sua parte era voluto defendere, dimanierachè, secondo il costume de' fanciulli Fiorentini, facevano a' sassi, e così combattendo facevano infanciullire degli uomini gravi ; perchè occorse a messer Luca Corsini, benchè dottore assai riputato, per favorire la parte del frate mescolarsi co' fanciulli a fare a' sassi ; et Giovan-Battista Ridolfi, uno de' più riputati e savj cittadini che fussero a tempj suoi, posta da canto la gravità, et quel grado che a un tale e sì onorato cittadino si conveniva, prese un giorno l'armi, e in su certa occasione, per essere impedita al frate la predica intorno a S. Liparato, uscì delle case' de Lorini vicine a quel tempio, quasi infuriato, senza seguito alcuno, con una roncola in ispalla, gridando, *viva Christo*, com' anche gridavano i fanciulli del frate ; e di queste così fatte cose ne seguivano spesso. (NERLI, *Comment.* lib. IV.)

Laurent Tornabuoni, cousin de Laurent de Médicis par sa mère, celui dont Politien a célébré les talens et les qualités estimables, et auquel il avoit dédié son poème intitulé *Ambra*.

L'autorité de Savonarole étoit alors absolue à Florence : cette ville n'offroit plus l'image d'une république ; c'étoit une théocratie dont Savonarole étoit le prophète, le législateur et le juge. Il ne s'appercevoit pas néanmoins qu'il étoit, pour ainsi dire, sur le bord d'un abîme dans lequel un pas de plus pouvoit le précipiter sans retour. Entre autres moyens dont ses ennemis se servirent pour affoiblir son autorité, et pour mettre enfin un terme à ses insolentes prétentions, ils l'attaquèrent avec ses propres armes, et ils engagèrent deux moines franciscains à déclamer en chaire contre lui. Savonarole, de son côté, crut devoir se donner un adjoint, et il choisit pour cet objet Fra Domenico da Pescia, qui étoit, ainsi que lui, moine du couvent de Saint-Marc. La querelle fut soutenue de part et d'autre avec une égale fureur, jusqu'à ce que Domenico, transporté d'un zèle fanatique pour les intérêts et la gloire de son maître, proposa de confirmer la vérité de sa doctrine en marchant au milieu des flammes, pourvu que quelqu'un de ses adversaires voulût s'exposer au même danger ; et ce qui suffiroit pour prouver à quel degré de frénésie les passions

étoient alors montées, c'est qu'il se trouva un moine franciscain assez extravagant pour accepter le défi, et qui déclara qu'il étoit prêt à commencer l'épreuve. Le mode d'exécution que l'on adopteroit dans cette bizarre circonstance, devint l'objet des délibérations sérieuses des principaux magistrats de la république. On choisit deux députés de chaque parti pour déterminer les cérémonies et présider aux préparatifs de ce défi extraordinaire. Le bûcher étoit prêt, et l'on avoit élevé au dessus un échafaud, pour laisser aux champions la facilité de passer commodément au milieu des flammes. Le matin du jour convenu, qui étoit le 17 avril 1498, Savonarole et son champion parurent suivis d'une foule nombreuse d'ecclésiastiques; Savonarole entonnant lui-même d'une voix épouvantable le pseaume *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* Son antagoniste Fra Giuliano Rondinelli, suivi de quelques moines franciscains, s'avança en silence et d'un air calme sur la place de l'exécution : l'on alluma le bûcher, et les spectateurs, agités de mille passions diverses, attendoient avec impatience le moment qui alloit voir se renouveler le miracle de la fournaise Chaldéenne. Savonarole voyant que ni ses vociférations, ni la vue des flammes ne pouvoient ébranler la résolution du franciscain, se trouva contraint d'avoir recours à un autre expédient, et il exigea que l'on permît à son champion Domenico de

porter avec lui l'hostie sacrée lorsqu'il marcheroit sur le bûcher. Cette proposition sacrilège choqua l'assemblée toute entière : les prélats et les députés de l'état, qui étoient présens à l'épreuve, se récrièrent contre la témérité d'une expérience qui pourroit exposer la foi catholique à un examen trop sévère, et causer le scandale sur leur sainte religion; mais Domenico saisissant avec empressement le moyen de salut que son patron venoit de lui offrir, refusa obstinément de s'exposer aux flammes sans le sacré talisman : cet expédient sauva la vie du moine imprudent, mais il ruina pour jamais le crédit de Savonarole. A son retour au couvent de Saint-Marc, il fut insulté par la populace, qui lui reprocha amèrement qu'après avoir encouragé ses partisans à crier *Viva Christo*, il avoit osé faire la proposition impie d'exposer le Christ au milieu d'un bûcher allumé. Savonarole tâcha, par ses discours en chaire, de regagner sa popularité, mais ce fut en vain; ses ennemis étoient trop bien sur leurs gardes; et saisissant le moment de sa disgrace, ils attaquèrent d'abord la maison de Valori, l'un de ses partisans les plus distingués, qu'ils immolèrent, ainsi que sa femme, à leur fureur; ensuite s'assurant de la personne de Savonarole, du moine Domenico, et d'un autre religieux du même couvent, ils les traînèrent en prison. On forma, pour les juger, un tribunal composé

composé d'ecclésiastiques et de séculiers, dirigés par un émissaire d'Alexandre VI. La fermeté et l'éloquence de Savonarole intimidèrent ses juges, dans le premier interrogatoire qu'il subit devant eux ; et ce ne fut que lorsqu'ils eurent eu recours aux tortures, le dernier argument des théologiens, que ce misérable trahit sa foiblesse, et fut forcé de reconnoître la fausseté de ses prétentions à un pouvoir surnaturel. Il fut bientôt condamné, et on le conduisit, avec ses deux acolytes, dans la même place et avec le même appareil qui avoit été ordonné pour la cérémonie de l'épreuve. Là, après qu'on les eut étranglés, leurs corps furent jetés dans les flammes ; et de peur que leurs restes malheureux ne souillassent la ville, on recueillit soigneusement leurs cendres, et on les jeta dans l'Arno (1).

Depuis que Pierre de Médicis eut quitté la ville de Florence, il n'éprouva qu'une suite non interrompue de malheurs et d'humiliations : tour-à-tour flatté, abandonné, trahi par les divers potentats dont il mendia successivement l'appui, la perspective qui l'attendoit devenoit de jour en jour plus triste et plus alarmante, et son rétablissement à Florence moins probable. En même temps l'Italie

(1) NERLI, *Comment.* lib. IV. *Savonarolae vita*, t. II, *passim*.

devint le théâtre d'une nouvelle guerre. Louis XII, qui avoit fait la conquête de Naples, de concert avec Ferdinand, roi d'Espagne, ne s'accorda plus avec ce prince sur le partage de la dépouille, et il fallut que le sort des armes décidât de leurs prétentions respectives. Dans cette occasion, Pierre entra au service des Français, et il se trouva au combat qui eut lieu entre eux et les Espagnols, sur les bords du Garigliano, où ils furent défaits avec une perte considérable. Pierre tenta de passer la rivière pour échapper à l'Espagnol vainqueur; mais le bateau dans lequel il entra, avec plusieurs autres personnes de qualité, étant déja chargé de canons très-pesans, coula à fond au milieu de la rivière, et Pierre périt ainsi misérablement, après avoir supporté un exil de dix ans. Il avoit eu d'Alfonsina sa femme un fils qui porta le nom de Laurent, et une fille appelée Clarice.

Peu d'hommes avoient reçu de la nature des avantages plus précieux, et aucun peut-être ne fut plus que Pierre de Médicis à portée de les développer et de les faire valoir. Il étoit né avec des formes pour ainsi dire athlétiques, une constitution vigoureuse, une force et une agilité extraordinaires, des talens et une intelligence peu commune. Ajoutez à cela un concours heureux de circonstances extérieures, résultant de l'opulence et de la considération dont jouissoit sa famille,

des alliances puissantes dont elle s'étoit appuyée, et de la haute réputation que son père s'étoit acquise à si juste titre. Mais ces circonstances, si favorables en apparence, furent précisément les causes qui précipitèrent sa ruine. Se laissant aller à une sécurité funeste, il crut que rien ne pouvoit ébranler son autorité, ni contrarier ses vues : oubliant les conseils de son père, qui lui avoit recommandé sans cesse de se ressouvenir qu'il n'étoit qu'un citoyen de Florence, il négligea ou dédaigna les moyens de se concilier l'affection du peuple. Sa conduite fut entièrement opposée à celle que ses ancêtres avoient constamment adoptée, et les effets qui en résultèrent furent tels qu'on devoit naturellement les attendre de l'oubli et de l'entier abandon des maximes qui avoient élevé sa famille au rang honorable et à l'autorité dont elle avoit joui si long-temps.

Quelques poésies de Pierre de Médicis, conservées dans la bibliothèque Laurentiana, quoique non encore imprimées, peuvent servir à donner une idée plus favorable de ses talens et de son esprit (1):

(1) Elles consistent en vingt-un sonnets qui se trouvent à la fin des poésies manuscrites de Laurent son père. Valerianus nous apprend de plus qu'il avoit traduit un traité de Plutarque sur l'amour conjugal. (VAL. *de infelicit. litter.* lib. II.) Mais la copie de cette traduction n'existe plus.

sa tendresse filiale, et l'attachement qu'il y montre pour sa patrie, présentent au moins son caractère moral sous un point de vue plus intéressant. Le sonnet que l'on va lire, suffira, je crois, pour prouver ce que j'avance.

Sonetto.

'Sendo io national, e di te nato,
Muovati, patria, un poco il tuo figliuolo;
Fingiti almen peitosa del suo duolo,
Essendo in te nudrito ed allevato.

Ha ciaschedun del nascimento il fato,
Come l'ucello il suo garrire e volo;
Scusemi almen in ciò non esser solo,
Benchè solo al mio male io pur sia stato.

Et se può nulla in te mio antiquo affetto,
Per quella pietà che 'n te pur regna,
Non mi sia questo dono da te disdetto;

Ch' almen in cener nella patria io vegna,
A riposar col padre mio diletto,
Che già ti fe si gloriosa e degna.

« Puisque je suis né dans ton sein, ô Florence ! que le » sort malheureux d'un de tes enfans excite du moins ta » pitié ; que ses maux cruels ne te trouvent pas tout-à-fait » insensible, puisque c'est toi qui l'as nourri, qui l'as élevé. » Il est une destinée qui préside à la naissance de chacun » des êtres qui reçoivent la vie, qui donne à chaque oiseau » son ramage et son vol particulier : seul je fus réservé pour » être un modèle du plus affreux malheur. Mais si tu n'es » point touchée par la tendre affection que je te portai toujours,

» ô ma chère patrie ! au nom de cette pitié généreuse qui te » caractérise, ne me refuse pas la grace que je vais te de- » mander : qu'au moins mes cendres puissent reposer avec » celles d'un père tendrement chéri, et qui jadis fit ta gloire » et ta prospérité. »

De tous les appuis sur lesquels Laurent avoit tâché de fonder la grandeur de sa famille au milieu des orages que la fortune pouvoit susciter contre elle, et des caprices de la faveur populaire, il n'en restoit plus qu'un, celui par lequel il l'avoit attachée à l'église; mais celui-là seul se trouva capable de réparer tous les désastres; et en cela, comme dans tout le reste, on peut voir que les motifs de la plus profonde politique avoient dirigé la conduite de ce grand homme. Après que sa famille eut été chassée de Florence, le cardinal Jean de Médicis voyant que ses efforts et ceux de ses frères pour opérer leur rétablissement, étoient plus propres à exaspérer les esprits des Florentins qu'à produire quelque révolution avantageuse, renonça à toute tentative ultérieure, et résolut d'attendre patiemment une circonstance plus favorable à ses vues. En conséquence, il sortit de l'Italie; et, quittant pour quelque temps cette contrée devenue le théâtre des trahisons et de la guerre, il visita diverses parties de la France et de l'Allemagne. D'ailleurs Alexandre VI, qui s'étoit allié par un traité avec les Florentins, étoit

par conséquent très-opposé aux projets des exilés, et ce fut pour le cardinal un motif de plus de s'absenter. Après la mort d'Alexandre, en 1503, il revint à Rome, et il trouva dans Jules II un pontife plus disposé à rendre justice à ses talens et à favoriser ses espérances. Dès-lors il commença à jouer un rôle important dans les affaires politiques de l'Italie, et il fut nommé légat dans la guerre que le pape, les Vénitiens et le roi d'Espagne, réunis, entreprirent contre Louis XII. C'est en remplissant les fonctions attachées à cette dignité, qu'il fut fait prisonnier par les Français, à la fameuse bataille de Ravenne; mais bientôt après il trouva moyen de s'échapper, non toutefois sans courir de grands dangers, et sans avoir à surmonter de grandes difficultés. Dans le même temps il s'étoit élevé de nouvelles dissensions à Florence, où les habitans, fatigués des fluctuations continuelles d'un gouvernement qui changeoit de maximes et de conduite aussi souvent qu'il renouvelloit ses principaux magistrats, se virent enfin obligés, pour lui donner plus de stabilité, de nommer un *gonfalonier* pour la vie. Cette autorité fut confiée à Pierre Soderini, qui l'exerça environ dix ans avec plus de probité que de talens : ses vues étroites n'étoient nullement au niveau des circonstances où l'état se trouvoit alors. Les principaux gouvernemens de l'Italie, à la tête desquels se

trouvoit Jules, s'étoient ligués entre eux pour affranchir ce pays du pillage et des vexations des Français. Craignant de réveiller le caractère inquiet et remuant des Florentins, et peut-être aussi d'exposer sa propre autorité, le gonfalonier refusa d'appuyer des mesures dont le succès devoit assurer l'indépendance et la tranquillité de l'Italie. L'on attribua sa répugnance à prendre une part active dans la guerre, à une partialité secrète en faveur des Français ; et cette conduite, en le rendant odieux au plus grand nombre des citoyens de Florence, attira sur lui le ressentiment des puissances alliées. La victoire remportée par les Français à Ravenne, et qu'ils payèrent bien cher par la mort du brave Gaston de Foix, et par la perte de près de dix mille hommes, ruina leurs affaires ; et à mesure que leur parti s'affoiblissoit, celui des Médicis devint plus puissant, tant à Florence que dans le reste de l'Italie. Le cardinal de Médicis sut se prévaloir de ces circonstances favorables, dont il profita avec autant d'habileté que de modération, sans en presser imprudemment les conséquences. Pendant son séjour à Rome, il avoit reçu avec toutes sortes d'égards les citoyens de Florence qui avoient eu occasion de s'y rendre, sans faire aucune distinction apparente entre ceux qui avoient été favorables aux intérêts de sa famille, et ceux qui y avoient été contraires. Son affabilité, son hospi-

talité, le zèle avec lequel il avoit servi tous ceux qui avoient eu recours à son crédit ou à sa protection, lui avoient concilié la bienveillance de ses concitoyens. Après avoir ainsi préparé le succès de ses desseins, il saisit la première occasion favorable qui s'offrit de tourner les armes des alliés contre Florence, dans l'intention formelle de dépouiller Soderini de sa dignité, et de rétablir les Médicis dans leurs droits de citoyens. Le gonfalonier ne fit que très-peu de résistance. Les alliés ayant réussi à surprendre la ville de Prato, et les amis des Médicis s'étant révoltés ouvertement contre l'autorité de Soderini, la faveur populaire se déclara de nouveau pour eux; et tandis que le gonfalonier épouvanté prenoit la fuite, le cardinal entra triomphant dans sa patrie, accompagné de son jeune frère Julien, de Laurent son neveu, et de son cousin Jules de Médicis : ce dernier lui avoit été constamment attaché dans tout le cours de sa vie publique (1).

Le rétablissement des Médicis, quoique opéré par une force armée, ne fut point souillé par l'effusion du sang des citoyens; quelques-uns seulement de leurs ennemis déclarés eurent ordre de sortir de Florence. A peine la tranquillité étoit rétablie dans cette ville, que l'on y reçut la nou-

(1) GUICCIARD. *Storia d'Ital.* lib. X; RAZZI, *Vita di Piero Soderini.* Padova, 1727.

velle de la mort de Jules II. Le cardinal, sans perdre de temps, se rendit à Rome, où il fut élu chef suprême de l'église, le 11 de mars 1513, à l'âge de trente-sept ans. Il prit le nom de Léon X. La haute réputation qu'il s'étoit faite, non seulement détruisit les objections auxquelles sa jeunesse pouvoit donner lieu, mais même fit de son élection un sujet de satisfaction générale ; et les habitans de Florence, sans en considérer les suites, se réjouirent d'un événement qui sembloit devoir contribuer autant à leur sécurité pour l'avenir, qu'à l'honneur de leur patrie. Le commencement de son pontificat fut marqué par un acte de clémence qui parut réaliser les espérances favorables qu'ils en avoient conçues. On publia dans Florence une amnistie générale, et les citoyens exilés furent invités à rentrer dans leurs foyers. Pierre Soderini s'étoit réfugié en Turquie : le pape le rappela à Rome ; il y vécut sous sa protection, jouissant de la société et de la considération des prélats et des autres personnes de distinction qui fréquentoient sa cour ; on lui conserva, pendant tout le reste de sa vie, le titre honorable de *gonfalonier*.

L'élévation de Léon X au pontificat, rétablit la grandeur des Médicis sur des fondemens durables. Naturellement généreux envers tout le monde, Léon prodigua aux individus des différentes branches de sa famille les dignités les plus honorables

et les emplois les plus lucratifs de l'église. Jules de Médicis fut nommé archevêque de Florence, et bientôt après admis dans le sacré collége, où il acquit assez d'influence pour s'assurer le trône pontifical, dans lequel il remplaça Adrien VI, qui ne l'occupa que dix mois après la mort de Léon. Les filles de Laurent, Maddalena, femme de François Cibo, Contessina, femme de Pierre Ridolfi, et Lucrezia, femme de Giacopo Salviati, donnèrent quatre cardinaux à l'église romaine, deux de la famille Salviati, et un de chacune des deux autres. A l'exemple de ses prédécesseurs, Léon ne négligea aucune occasion de fortifier sa famille par de grandes alliances, sachant très-bien que l'unique moyen de lui assurer la jouissance de ses bienfaits, étoit de la mettre en état de se défendre contre les prétentions des pontifes qui viendroient après lui, et qui n'auroient probablement pas plus d'égards pour les siens, qu'il n'en avoit eu lui-même, dans plusieurs circonstances, pour les amis et les parens de ses prédécesseurs (1).

(1) Malgré tant de précautions, Léon ne réussit pas à mettre ceux de ses parens qui lui survécurent entièrement à l'abri des insultes et des injustices de ses successeurs. Paul III, Alexandre Farnèse, avoit reçu dans sa jeunesse des marques singulières de bonté et d'affection de la part de Laurent de Médicis, qui, dans une lettre à Lanfredini, son envoyé de confiance à Rome, lettre dont l'original existe

Le pontificat de Léon X est célébré dans les annales de l'église romaine comme une de ses époques les plus heureuses. Au moment où il monta dans la chaire de saint Pierre, les malheurs de l'Italie étoient au comble ; ce pays ayant été le théâtre d'une guerre dans laquelle tous ses gouvernemens s'étoient trouvés engagés, et qui étoit devenue encore plus funeste par le brigandage des Français, des Suisses et des troupes d'Espagne. Un concile, qui avoit été long-temps établi à Pise par l'autorité et sous la protection du roi de France, traversoit les mesures, et quelquefois même affectoit de méconnoître l'autorité du saint siége ; et indépendamment de toutes ces calamités, l'Italie étoit sans cesse tourmentée par la crainte des Turcs, qui menaçoient à tous momens de faire une descente sur ses côtes. La modération et la prudence de Léon surmontèrent

encore, s'exprime en ces termes au sujet du jeune Farnèse : *Vi lo raccomandiate quanto farei Pietro mio figlio ; e vi prego lo introduciate e lo raccommandiate caldissimamente a N. S. (il papa) che non potreste farmi maggior piacere, etc.* Cependant ce même Alexandre, parvenu au souverain pontificat, oublia ces marques d'affection, ou négligea les devoirs de la reconnoissance au point qu'il dépouilla par force Lucrezia, la propre fille de son bienfaiteur, déjà avancée en âge, du palais qu'elle avoit à Rome, pour le donner à un de ses neveux. Varchi rapporte ce fait avec l'indignation qu'il ne sauroit manquer d'exciter. (*Stor. Fior.* lib. XVI.)

toutes les difficultés qui s'offrirent à lui ; et, pendant toute la durée de son pontificat, les terres de l'église jouirent de plus de tranquillité qu'aucun autre état de l'Italie. Au milieu des sanglantes querelles qui eurent lieu entre deux puissans monarques, Charles V et François Ier, il se distingua par sa vigilance, par sa sagesse et par sa politique habile ; et c'est avec raison qu'un historien célèbre de notre pays le vante, sous ce point de vue, comme « le seul prince de ce siècle qui observa avec » une sage circonspection les démarches des deux » monarques ennemis, ou qui montra une solli- » citude généreuse pour la sûreté publique (1)».

Cependant Léon, en cherchant à appaiser les troubles que l'ambition de ses voisins ou les vices de ses prédécesseurs avoient fait naître, ne s'appercevoit pas que d'un autre côté il suscitoit contre lui-même un ennemi plus formidable encore, et qui devoit, par des progrès lents mais sûrs, saper l'autorité des papes jusques dans ses fondemens, et leur arracher enfin cette prétendue souveraineté, regardée jusqu'alors comme inviolable et sacrée par tout le monde chrétien. Sous l'administration de Léon, les richesses de toutes les parties de l'Europe affluoient à Rome, comme au cœur du système ecclésiastique, et de là étoient dispersées par mille

(1) ROBERTSON, *Hist. of Char. V, book I.*

canaux différens ; mais bientôt les sources s'épuisèrent ; il devint impossible à l'Europe entière de fournir aux prodigalités de la cour de Rome. Pour remédier à cet inconvénient, Léon eut recours à plusieurs moyens qui remplirent pour un temps l'objet qu'on s'étoit proposé, mais qui réveillèrent enfin l'attention des peuples sur les coupables excès et sur les crimes de l'église, et soulevèrent le voile sacré qui, en la dérobant aux regards curieux du vulgaire, fut toujours sa sauve-garde la plus assurée. La vente déclarée des dispenses et des indulgences pour les crimes les plus énormes et les plus révoltans, étoit une effronterie trop insolente pour ne pas choquer tous les esprits. Encouragé par le mécontentement général que cette conduite excitoit, il s'éleva un réformateur audacieux, qui, méprisant également les menaces des juges séculiers et les décrets du siége de Rome, eut le courage d'opposer l'opinion d'un individu aux décisions infaillibles de l'église. Dans cette conjoncture critique, Luther trouva de toutes parts un appui qu'il auroit vainement cherché plus tôt, ou plus tard : on fit au sanctuaire une brêche qui n'a fait que s'accroître depuis ce temps-là, et qui, sans doute, ira en s'agrandissant, jusqu'à ce que le monstrueux édifice s'abîme en ruines (1). Ce

(1) Les causes et les progrès de la réformation ont été développés par le docteur Robertson, dans son histoire de

n'est pas tant, au reste, par les dogmes de leur croyance religieuse, que par les principes sur lesquels ils fondoient leur dissentiment, que les réformateurs ont acquis des droits à la reconnoissance de la postérité. Ils ne pouvoient refuser aux autres cette faculté de juger par sa propre raison, qu'ils réclamoient pour eux-mêmes; et par une methode de raisonnement aussi simple que décisive, on parvint à la connoissance d'une des plus importantes vérités qui puissent servir de base au bonheur du genre humain. On s'apperçut que les décrets de l'église n'avoient pas plus de force pour condamner, que ses indulgences n'en avoient pour absoudre; et à la communication établie entre l'homme et le prêtre, on substitua la communication de la conscience avec Dieu.

Mais sans nous arrêter plus long-temps sur les avantages que le monde retira des erreurs de

---

Charles V, livre II, d'une manière qui me dispenseroit d'y ajouter des éclaircissemens, quand même cette matière seroit plus immédiatement liée avec le sujet que je traite. Ce célèbre historien a profité de cette occasion pour réfuter une assertion avancée par Guichardin, et après lui par Fra Paolo, qui prétendent que Léon X avoit assigné à sa sœur Maddalena, femme de François Cibo, les sommes provenantes de la vente des indulgences en Saxe. (GUICCIAR. LXIII; SARPI. *Storia del concil. Trident.* cap. I; ROBERTSON, *Hist. of Char. V, book II*, in notes.)

Léon X, qu'on nous permette de présenter un apperçu rapide des bienfaits que l'on dut à ses talens et à ses bonnes qualités. A peine fut-il monté sur le trône pontifical, que Rome reprit son antique splendeur, et redevint le séjour du génie, de la magnificence, des lettres et des arts. Un des premiers actes de son pontificat fut d'appeler à sa cour deux des écrivains latins les plus élégans que les temps modernes aient produit, Pietro Bembo et Giacopo Sadoleti : l'un et l'autre furent revêtus de la pourpre romaine. Les professeurs de littérature les plus célèbres furent appelés à Rome de toutes les parties de l'Europe ; de fortes pensions les déterminèrent à s'y fixer ; on y forma un établissement permanent pour l'étude de la langue grecque, sous la direction de Jean Lascar. L'affabilité, la générosité, le jugement et le goût de ce pontife magnifique ont été célébrés par une foule de savans écrivains qui furent témoins de ses bonnes qualités, ou qui eurent part à sa faveur. Les siècles suivans se sont montrés également disposés à rendre justice à cet illustre protecteur des lettres, et ont regardé le siècle de Léon X comme digne d'être comparé avec celui d'Auguste. Cependant on a reproché à ce pontife d'avoir été trop généreux envers des écrivains d'un mérite très-inférieur, et d'avoir prodigué dans des spectacles pompeux et pour des représentations théâtrales, des trésors dont

il auroit pu faire un bien meilleur usage (1). Mais oserons-nous le blâmer de ce que ceux qui n'avoient point de droits à sa justice, ont trouvé des ressources dans sa bonté? et n'est-il pas permis de douter si ce caractère indulgent et facile n'étoit pas plus propre à favoriser les progrès des lettres, qu'une conduite plus judicieuse et plus sévère? Quelle que fût, au reste, sa générosité envers ceux qui tâchoient d'amuser son loisir par leur gaîté, leur singularité ou leur bouffonnerie, on ne sauroit l'accuser de leur avoir donné des récompenses aussi flatteuses et aussi honorables que celles qu'il répandit constamment sur le mérite réel; et lorsqu'on trouve parmi ceux qui eurent part à son amitié, et qu'il combla des bienfaits les plus signalés, les noms de Bembo, de Vida, d'Arioste, de Sadoleti, de Casa, de Flaminio, on se sent porté à lui pardonner les effets de cette bonté surabondante, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui étoit plutôt en lui la preuve d'un excès de libéralité, que d'une imperfection de jugement.

Léon X imita son père dans le zèle ardent qu'il mit à faire recueillir et à conserver les anciens manuscrits et les autres monumens des

(1) TIRAB. *Stor. della Letter. ital.* vol. VIII, part. I; ANDRES. *Orig. e progressi d'ogni letteratura*, vol. I, p. 380.

lettres,

lettres, et il parvint à force de constance et d'argent à rétablir dans son ancienne splendeur la bibliothèque de Florence, qui, après la fuite de Pierre de Médicis, étoit devenue la proie de la fureur ou de la cupidité d'une populace grossière. Tous ceux de ces objets précieux qui avoient pu échapper à la main sacrilége des brigands, avoient été saisis pour l'usage du gouvernement; mais dans l'année 1496 le trésor public se trouvant épuisé, et la ville réduite à un état de détresse extrême, les magistrats se virent dans la nécessité de les vendre aux moines de la Fraternité de Saint-Marc pour la somme de trois mille ducats (1). Ce trésor inestimable, lorsqu'il eut été déposé dans le couvent, souffrit des pertes encore plus fâcheuses, quoique moins éclatantes qu'auparavant. Savonarole, qui étoit supérieur du monastère, en détourna une grande partie pour faire des présens aux cardinaux et autres personnes en crédit dont il cherchoit à se faire un appui contre le ressentiment du pape (2). Lorsque les Florentins

(1) Eodem anno libri heredum olim Petri Medicis a conventu nostro trium millium ducatorum pretio comparati.... etc. in conventum hunc S. Marci reversi sunt, novis stipulationibus factis, etc. (MARICANI, *Annal.* part. I, apud MEHUM, *in Vita Ambr. Trav.*)

(2) Etiam de' libri di Piero de' Medici, i quali nella libreria di S. Marco in buona parte si ridussono, fece parte

furent revenus de leur idolatrie pour ce misérable prêtre, et qu'il eut expié par sa mort ses crimes et sa folie, on craignit que la bibliothèque des Médicis ne fût de nouveau exposée à la rapacité du peuple ; mais quelques jeunes gens des plus nobles familles, animés d'un zèle recommandable pour la conservation de ce monument, et d'un généreux sentiment de la gloire de leur patrie, s'associèrent et se réunirent pour le garder et le défendre jusqu'à ce que la fureur populaire se fût appaisée (1). Après la mort de Savonarole, le couvent de la Fraternité étant tombé dans le discrédit, et se trouvant à son tour obligé de vendre la bibliothèque, Léon X, qui n'étoit encore que cardinal de Médicis, l'acheta, et il la fit transporter à Rome dans l'année 1508; elle y resta tout le temps de la vie de ce pontife, et y reçut des accroissemens considérables en manuscrits très-rares et du plus grand prix. De Léon, elle passa à son cousin Clément VII, qui, lors de son élévation au pontificat, la fit de nouveau transporter à Florence, et ordonna, par une bulle qui porte la date du 15 de décembre 1532, qu'elle y resteroit

---

a cardinali, per cui mezzo delle scomuniche e altri processi contragli si difendeva. Tanta forza avevano in Firenze le sue arti. (TIRAB. *Stor. etc.*, vol. VI, part. I.)

(1) TIRAB. ut suprà.

à l'avenir, sans qu'on pût y toucher ni la transporter ailleurs. Non content de cette précaution, il chercha à la mettre plus sûrement encore à l'abri des événemens ; et avec une munificence qui honore son pontificat, il ordonna à Michel-Ange de lui faire les dessins du magnifique édifice où elle est déposée à présent, et qui fut achevé dans la suite, sous la direction du même artiste, par Vasari, son ami et son élève.

Julien de Médicis, le plus jeune des fils de Laurent, se distingua plus par son zèle pour la gloire des lettres et par son caractère doux et affable, que par ses talens politiques. Lorsque sa famille avoit été rétablie à Florence, son frère, alors le cardinal de Médicis, lui avoit confié le gouvernement de cet état ; mais on s'apperçut bientôt qu'il n'avoit pas assez d'énergie pour contenir le caractère remuant et inquiet des Florentins. En conséquence, il remit son autorité dans les mains de Laurent, fils de son frère Pierre de Médicis ; et lors de l'élévation de Léon X, il fixa son séjour à Rome, où il eut le commandement en chef des troupes du pape, avec le titre de capitaine général de l'église. Bientôt après il obtint, par le crédit de Léon, des possessions immenses dans la Lombardie ; et ayant épousé Philiberte, sœur du duc Charles de Savoie, et descendante de la maison de Bourbon, François Ier. l'honora du

titre de duc de Nemours. On rapporte de lui un trait de reconnoissance qui honore sa mémoire, et qu'il seroit injuste de passer sous silence. Dans le temps qu'il étoit banni de Florence, il avoit trouvé l'asyle de l'hospitalité chez Guid'Ubaldo di Montefeltro, duc d'Urbin, qui, à sa mort, laissa ses domaines à son fils adoptif François-Marie de la Rovère. Léon X, à la prière de Laurent son neveu, forma le dessein de dépouiller la Rovère de ses possessions, sous le prétexte ordinaire que, faute d'héritiers légitimes, elles devoient écheoir à l'église, et de les donner à ce même Laurent, avec le titre de duc d'Urbin; mais les représentations de Julien empêchèrent pour un temps l'exécution de ce projet odieux, et ce ne fut qu'après sa mort que Léon déshonora son pontificat par cet exemple signalé de la rapacité sacerdotale. S'il en faut croire Ammirato, Julien se laissa aller un moment à l'espoir ambitieux d'obtenir la couronne de Naples; mais s'il est vrai qu'il ait eu jamais une pareille idée, elle lui fut probablement suggérée par son frère, plus ambitieux et plus entreprenant que lui, et qui peut-être cherchoit à faire revivre les prétentions du saint siége sur un royaume auquel Julien n'avoit sûrement aucuns droits par lui-même. Comme protecteur des lettres, il soutint l'ancienne gloire de sa famille. Il est cité d'une manière très-honorable dans le célèbre dialogue

de Bembo sur la langue italienne (1), et dans l'ouvrage plus célèbre encore de Castiglione, intitulé : *Il libro del Cortegiano* (2). On conserve encore dans la bibliothèque Laurentiana plusieurs sonnets de lui ; et Crescimbeni a cité quelques fragmens de ses écrits, dans lesquels on remarque au moins un goût pur et un jugement sain, si l'on n'y reconnoît pas un talent extraordinaire et un caractère véritablement poétique (3).

---

(1) *Prose di M. Pietro Bembo, nelle quali si ragiona della volgar lingua*, dédié au cardinal Jules de Médicis, (depuis Clement VII) et imprimé pour la première fois à Venise par *Giovan Tacuino, nel mese di settembre del* MDXXV, *cum privilegio di papa Clemente, etc.*

(2) *In Venetia nelle case d'Aldo Romano, e d'Andrea d'Asola suo suocero, nell' anno* MDXXVIII *del mese d'aprile, in-fol.* Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois sous le titre plus concis de *il Cortegiano*, sous lequel il est même cité dans la *Bibliotheca italiana* de Fontanini ; mais Apostolo Zeno, qui paroît saisir avec plaisir toutes les occasions de critiquer l'auteur qu'il a entrepris de commenter, s'exprime ainsi dans ses notes sur cet ouvrage : *Altro è il dire semplicemente*, il Cortegiano, *come il Fontanini vorrebbe ; e altro*, il libro del Cortegiano, *come il Castiglione ha voluto dire, e lo ha detto : la prima maniera indicherebbe di voler descrivere* il Cortegiano *per quello che è ; e la seconda nota di volergli insegnare qual esser deve.*

(3) CRESCIMB. *Comment.* vol. III, p. 338. Cet auteur confond Julien, fils de Laurent, avec Julien son frère, qui fut tué dans la conspiration des Pazzi. Il cite même à ce

La constitution naturellement foible de Julien ne lui permit pas de jouir long-temps des honneurs accumulés sur sa tête ; il crut que l'air natal pourroit apporter quelque changement favorable à sa santé chancelante, et il se retira au monastère de Fiesole ; mais ses espérances furent trompées, et il mourut au mois de mai 1516, n'ayant pas encore trente-sept ans accomplis. Sa mort fut sincèrement pleurée par le plus grand nombre des citoyens de Florence, dont il s'étoit attiré l'affection par son affabilité, par sa modération et son attachement inviolable à sa parole (1). On voit son

---

sujet l'autorité de Politien : *Che i versi volgari di lui erano a maraviglia gravi, e pieni di nobili sentimenti*, appliquant aux ouvrages du jeune Julien ce que Politien disoit de ceux du frère de Laurent de Médicis.

(1) Il y a une très-belle ode d'Arioste adressée à Philiberte de Savoie, veuve de Julien ; elle commence par ces mots : *Anima eletta, che nel mondo folle.... etc.* Les vers suivans, qui en sont tirés, et qui ont rapport à Laurent de Médicis, peuvent servir à montrer la vénération profonde que le poète avoit pour sa mémoire :

Questo sopra ogni lume in te risplende,
Se ben quel tempo che sì ratto corse,
Tenesti di *Nemorse*
Meco scettro ducal di là da' monti ;
Se ben tua bella mano freno torse,
Al paese gentil che Appenin fende,
E l'Alpe e il mar difende :

tombeau dans la sacristie de l'église de Saint-Laurent à Florence ; et ce monument, l'une des plus belles productions du génie de Michel-Ange, peut, à certains égards, être regardé comme le dédommagement de la gloire qu'une vie plus longue lui auroit permis d'acquérir. Sa statue assise, en habit romain militaire, semble plutôt destinée à caractériser sa dignité de général de l'église, que ses exploits. Les figures couchées de chaque côté du sarcophage, et qui représentent le jour et la nuit, ont fait l'admiration des artistes dans les siècles suivans ; mais on peut interpréter de plusieurs manières l'intention allégorique qu'elles expriment. Si les conquêtes de Julien avoient été aussi étendues que celles d'Alexandre-le-Grand, on pourroit conjecturer, avec Vasari, que l'artiste a voulu exprimer l'étendue de sa gloire, qui n'avoit d'autres bornes que celles de la terre; mais

---

Nè tanto val che a questo pregio monti,
Che 'l sacro onor de l'erudite fronti,
Quel Tosco e 'n terra e 'n cielo amato *Lauro*,
Socer ti fu le cui mediche fronde
Spesso a le piaghe, donde
Italia morì poi, furo ristauro:
Che fece al Indo e al Mauro,
Sentir l'odor de suoi rami soavi;
Onde pendean le chiavi
Che tenean chiuso il tempio de le guerre,
Che poi fu aperto, *e non è più chi 'l serre.*

l'hyperbole seroit trop extravagante, et le spectateur judicieux y verra plutôt un emblême du changement continuel des choses de ce monde, et de la briéveté de la vie humaine.

Julien de Médicis ne laissa point d'enfans de sa femme Philiberte de Savoie ; mais avant son mariage, il avoit eu un fils naturel qui fut reconnu pour être de la maison des Médicis, et qui, comme tous les individus de cette famille, se fit, dans l'espace d'une vie très-courte, une brillante réputation. Ce fut le célèbre Hippolyte de Médicis qui dut à la faveur de Clément VII la dignité de cardinal, avec la jouissance d'un immense revenu, et qui fut à-la-fois le protecteur, le compagnon et le rival de tous les poètes, les musiciens et les beaux esprits de son temps. Sans domaines, sans sujets, Hippolyte tenoit à Bologne une cour beaucoup plus magnifique que celle d'aucun souverain de l'Italie. Ses amis et sa suite, toute composée d'hommes que quelque talent ou quelque mérite particulier recommandoit auprès de lui, composoient communément un nombre d'environ trois cents personnes. Choqué de ses profusions, auxquelles les revenus de l'église pouvoient seuls suffire, Clément VII engagea, dit-on, son maître d'hôtel à lui faire des remontrances sur sa conduite, et à lui conseiller de renvoyer quelques personnes de sa maison, comme lui étant inutiles.

« Véritablement, répondit Hippolyte, si je les » garde, ce n'est pas que j'aie besoin de leurs ser- » vices, mais c'est qu'ils ont besoin des miens. » Sa traduction du second livre de l'Énéide, en vers italiens non rimés, est regardée comme un des plus beaux morceaux qui existent dans cette langue; elle a été réimprimée très-souvent (1). On trouve aussi dans les recueils de poésies italiennes des pièces de sa composition, qui donnent une idée avantageuse de ses talens (2).

Lorsque Julien de Médicis eut renoncé volontairement au gouvernement de la république de Florence, cette autorité importante fut confiée par Léon X à Laurent son neveu, qui, de concert avec le cardinal Jules de Médicis, dirigeoit le timon de l'état suivant les vues et la volonté du

(1) La première édition est celle de Rome, *apud Antonium Bladum*, 1538. L'auteur, à la fin de la dédicace adressée à une dame, qu'il ne désigne que par le titre *d'illustrissima signora*, ne prend que le nom de *Cavaliere errante*. La seconde édition est intitulée : *Il secondo di Vergilio, in lingua volgare volto da Hippolito de' Medici cardinale.* On lit à la fin : *In citta di Castello per Antonio Mazochi Cremonese.... etc. nel giorno* 20 *di luglio* 1539. Il en a paru d'autres éditions où ce livre se trouve séparément, et d'autres où on l'a réuni au reste de l'Énéide, traduite par divers auteurs.

(2) Crescimbeni en cite quelques-unes. (*Della volgar poesia*, lib. II.)

pape. Mais l'honneur de tenir le premier rang dans la république, qui auroit satisfait la juste ambition de son illustre aïeul, étoit au dessous de ses prétentions orgueilleuses; et la famille de Rovère, après une défense vigoureuse dans laquelle Laurent reçut une blessure dont il fut près de perdre la vie, se vit forcée de lui abandonner la souveraineté du duché d'Urbin, dont il reçut en 1516 l'investiture des mains du pape. Après la mort de son oncle Julien, il fut nommé capitaine-général des troupes de l'église; mais sa gloire militaire ne surpassa presque pas celle de son prédécesseur. En 1518 il épousa Madeleine de Boulogne, de la maison royale de France; et le seul fruit de cette union fut Catherine de Médicis, depuis femme de Henri II (1). La naissance de cette fille coûta la vie à sa mère, et Laurent ne lui survécut que peu de jours, étant mort, s'il en faut croire Ammirato, victime de cette maladie funeste, qui est le fléau particulier du libertinage, et qui commençoit alors à exercer ses ravages en Europe (2). Son tombeau, ouvrage de

(1) Si, comme les poètes l'ont dit, l'ancienne Hécube, avant de mettre Pâris au monde, étoit troublée par des songes effrayans; quels noirs fantômes devoient agiter les nuits de Madeleine de Latour, enceinte de Catherine de Médicis! (TEN. *Mém. gén.* l. XX.)

(2) AMMIR. *Ist. Fior.* lib. XXIX, vol. II, p. 335. Cette

Michel-Ange, existe parmi les magnifiques monumens de cette famille dans l'église de Saint-

maladie, qui commença à être connue en Italie vers l'an 1495, n'étoit pas regardée dans son origine comme le résultat du commerce des sexes, mais on l'attribuoit à l'état impur de l'air, au simple attouchement ou à l'haleine d'une personne malade, ou à l'usage d'un couteau infecté. Voilà pourquoi on n'y attacha pendant long-temps aucune honte, et les écrivains de ce temps-là n'hésitent pas à attribuer à cette maladie la mort de plusieurs personnages éminens, tant ecclésiastiques que séculiers. Il y a dans la bibliothèque Laurentiana (PLUT. LXXIII, *Cod.* 38.) un manuscrit intitulé: *Saphati physici de morbo gallico liber*, que son auteur, Giuliano Tanio de Prato, dédia à Léon X. Voici comment il y fait mention d'un savant professeur qui fut probablement l'une des premières victimes de ce mal: *Nos anno MCCCCXCV extrema aestate, egregium utriusque juris doctorem Dominum Philippum Decium, Papiensem, in Florentino Gymnasio Prati, Pisis tunc rebellibus, publicè legentem, hac labe affectum ipsi conspeximus.* Le même auteur nous apprend que l'on attribua généralement ce fléau à la durée de la température humide et chaude qui se fit sentir long-temps dans la même année, et ce témoignage est fortifié de celui de Fracastor, qui fut à la fois le meilleur poète latin et le plus illustre médecin de son temps, et qui dans sa *Syphilis* attribue cette maladie à peu près aux mêmes causes. Après avoir fait mention de l'opinion générale, qui supposoit qu'elle avoit été apportée en Europe du continent occidental, dont la découverte étoit alors récente, il ajoute:

At verò, si rite fidem observata merentur,
Non ita censendum: nec certe credere par est

Laurent à Florence. Il est représenté assis, dans l'attitude d'un homme qui médite profondément; à ses pieds sont couchées deux figures allégoriques, rivales de celles qui ornent le tombeau de Julien : on prétend qu'elles représentent le soir et le matin. Arioste a célébré aussi sa mémoire dans quelques-uns de ses plus beaux

---

Esse peregrinam nobis, transque æquora vectam
Contagem : quoniam in primis ostendere multos
Possumus, attactu qui nullius, hanc tamen ipsam
Sponte sua sensere luem, primique tulere.
Præterea, et tantum terrarum tempore parvo,
Contages non una simul potuisset obire.

Il est à remarquer aussi que nulle part dans tout le poème, ce fléau redoutable n'est considéré comme le fruit naturel d'un commerce licencieux. Le berger *Syphilis* lui-même, qu'on y fait paroître comme un exemple de ses ravages funestes, est représenté comme victime du courroux, non pas de Vénus, mais d'Apollon, irrité de voir les bergers adorer Alcithoüs et négliger ses autels, ou, en d'autres mots, à la température brûlante de l'atmosphère. Si l'on avoit attaché à cette maladie, dans son origine, des idées de crime ou de honte, le même poète ne l'auroit pas appelée

.....Infanda lues quam nostra videtis
Corpora depasci, quam nulli aut denique pauci
Vitamus.

Le poème de Fracastor a été publié pour la première fois en Italie en 1530; mais on imprima un poème sur le même

poèmes (1). Semblables aux Égyptiens qui embaumoient des cadavres déja à demi-pourris avec les parfums les plus précieux, les poètes et les artistes prodiguent trop souvent leur divin encens aux plus vils rebuts de la race humaine.

Avant son mariage avec Madeleine de Boulogne, le duc d'Urbin avoit eu un fils naturel

---

sujet par Niccolo Campana de Sienne, d'abord dans cette ville même en 1519, et ensuite à Venise en 1537. Il est intitulé : *Lamento di quel tribulato di Strascino Campana Sanese sopra el male incognito, el quale tratta de la patientia et impatientia.* Le style en est extrêmement grossier et burlesque.

Allor Satan con tal mal pien di vizio
Diede a Jobbe amarissimo supplitio.

Et dans un autre endroit :

Quando Cristo guarì Simon lebbroso,
Era di questo mal pessimo iniquo.

Mais nulle part il n'attribue l'origine de cette maladie à la cause à laquelle on s'attendoit à le voir remonter dans un poème de cette nature. J'observerai seulement que l'usage du grand spécifique minéral est expressément indiqué dans les deux poèmes, comme le seul remède certain.

(1) C'est, du moins à ce que je crois, l'objet qu'il a en vue dans celui de ses poèmes qui commence par ces vers :

Nella stagion che 'l bel tempo rimena,
Di mia man posi un ramuscel di Lauro.

nommé Alexandre, sous l'autorité duquel la liberté de Florence fut entièrement anéantie. On a généralement cru que cet Alexandre avoit été le fruit du commerce du duc avec une esclave africaine, dans le temps qu'il fut rétabli à Florence avec le reste de sa famille; et ses lèvres épaisses, ses cheveux crépus, son teint olivâtre sembloient assez confirmer cette opinion. Mais il est encore plus probable qu'il étoit fils de Clément VII. Telle fut du moins l'anecdote que le grand-duc Côme Ier. raconta à l'historien Ammirato, lorsque celui-ci lui communiqua les mémoires qu'il avoit préparés pour l'histoire de sa famille; et la prédilection que le pontife marqua toujours pour ce rejeton équivoque de la maison des Médicis, donne encore plus de probabilité à ce récit. Mais quelle que fût son origine, les circonstances où il se trouvoit, et l'ambition de ceux qui protégeoient son enfance, compensèrent avec avantage les inconvéniens de sa naissance, et son défaut absolu de mérite personnel. Comme il ne restoit plus d'héritiers légitimes de la branche de Côme de Médicis, communément appelé le *Père de la patrie*, Alexandre et Hippolyte devenoient, dans les mains de Clément VII, des instrumens nécessaires pour empêcher le crédit et l'autorité de cette maison de passer à la branche collatérale issue de Laurent, frère de Côme, qui étoit

parvenue insensiblement à jouir d'une grande distinction dans l'état, et sur laquelle il est nécessaire que nous donnions en ce moment quelques détails.

Pierre-François de Médicis, fils de Laurent l'ancien, dont nous avons eu occasion de parler dans le volume précédent (1), mourut dans l'année 1459, ayant laissé par testament à ses deux fils Laurent et Jean les richesses immenses qui lui étoient échues pour sa part du commerce considérable de la famille. A l'exemple de leur père, et plus avides d'argent que d'honneurs, les deux fils de Pierre-François restèrent plusieurs années sans sortir des bornes d'une condition privée, quoiqu'ils eussent été appelés de temps en temps à remplir les principales charges de la république avec d'autres citoyens respectables. Dans l'année 1494, lorsque Pierre, fils de Laurent le Magnifique, eût été chassé de Florence, ils tâchèrent de profiter de ses fautes, et de se prévaloir du crédit qu'ils avoient acquis insensiblement, pour aspirer à la direction suprême de l'état; et quittant le nom de Médicis, qui étoit devenu odieux à leurs concitoyens, ils prirent celui de *Popolani*. Le rétablissement des descendans de Laurent le Magnifique à Florence, l'élévation de son second fils au pontificat, et la

(1) Chap. III.

suite inouie de prospérités dont cette famille jouit sous ses auspices et sous ceux de Clément VII, avoient réprimé leur ambition ou frustré leurs espérances; et les deux fils de Pierre-François, Laurent et Jean, restèrent toute leur vie dans une condition privée et presque obscure, le premier laissant un fils nommé Pierre-François, et le second un fils nommé Jean, qui héritèrent de leurs immenses richesses, et dans lesquels se perpétua la rivalité héréditaire des deux familles (1). Mais tandis que la branche de Côme, le Père de la patrie, n'existoit plus que par des femmes, ou dans un rejeton illégitime, celle de Laurent son frère subsistoit par une succession légitime des mâles, et se trouvoit fortifiée par les talens les plus formidables pour ses rivaux, et les plus propres au succès de son ambition. Jean de Médicis étant entré dès sa jeunesse dans la carrière des armes, fut l'un des plus fameux généraux que l'Italie eût encore produits. Sous le nom de capitaine des bandes noires, il devint la terreur de ses ennemis; son courage étoit de l'espèce la plus féroce; également inaccessible à la crainte et à

(1) Furono i due fratelli richissimi — di meglio che cento cinquanta mila scudi, e possedevano di beni stabili, fra gli altri la casa grande di Firenze, il palazzo di Fiesole, di Trebbio, di Caffagiolo, e di Castello. (ALD. MANUC. *Vita di Cosim.* vol. I, p. 27.)

la

la pitié, ses ennemis l'appeloient *il gran Diavolo* (1). Lorsque cette effervescence de la jeunesse fut un peu calmée, il commença à se distinguer par ses talens comme général ; mais il fut arrêté au milieu de la carrière d'honneurs qui s'ouvroit devant lui : un boulet de canon l'emporta à l'âge de vingt-huit ans. De son mariage avec Maria Salviati, née de Lucrezia, l'une des filles de Laurent le Magnifique, il eut un fils, Côme de Médicis, qui, après la mort d'Alexandre, demeura souverain absolu de la Toscane, sous le titre de grand-duc.

Le jeune Pierre-François laissa aussi un fils nommé Lorenzo, qui, tant à cause de la petitesse de sa taille, que pour le distinguer de ses autres parens du même nom, fut communément appelé *Lorenzino*, et dont la destinée étoit de terminer de sa propre main la querelle qui subsistoit depuis si long-temps entre les deux familles. Quoique sa taille fût petite, Lorenzino étoit bien fait et d'une grande agilité : son teint étoit brun, sa contenance grave et sérieuse ; il sembloit se faire effort pour sourire. Sa mère, qui étoit de l'illustre famille des

(1) VARCHI, *Stor. Fior.* lib. II. La mère de Jean étoit Catherine Sforce, veuve de Jérôme Riario, qui, après la mort de son mari, avoit épousé Jean de Médicis l'aîné.

Soderini, avoit donné les soins les plus suivis à son éducation; et comme il avoit une intelligence et des dispositions peu communes, il fit de bonne heure des progrès rapides dans l'étude des belles lettres. Son agréable comédie intitulée *Aridosio*, est encore mise au rang des ouvrages que l'on regarde comme des modèles dans la langue italienne (1). Doué d'un caractère inquiet et entreprenant, ami des troubles et des révolutions, nourri des exemples de l'antiquité, il s'étoit lié, dès sa jeunesse, d'une amitié intime avec Filippo Strozzi, qui joignoit à un amour ardent de la liberté un mépris déclaré pour toutes les institutions politiques et religieuses de son temps. Les talens et les qualités de Lorenzino lui avoient concilié la faveur de Clément VII, sous la protection duquel il resta quelque temps à la cour de Rome; mais une aventure bizarre lui fit perdre l'amitié du pape, et le força de quitter la ville. On trouva,

(1) Crescimbeni nous apprend que Lorenzino écrivit cette comédie *in versi volgari*, et qu'elle fut imprimée à Bologne en 1548; qu'on la trouve aussi en prose, imprimée à Lucques dans la même année, et réimprimée à Florence en 1595. (*Della volgar poesia*, vol. V, p. 141.) Mais Crescimbeni se trompe : j'ai sous les yeux l'édition de Bologne de 1548, et la pièce est toute entière en prose. Celle de Florence, 1595, est mise par les académiciens *della Crusca*, au rang des *Testi di lingua*.

un matin, les statues de l'arc de Constantin et de quelques autres parties de la ville, mutilées et défigurées : cet événement irrita tellement le pape, qu'il donna des ordres positifs pour que l'on fît pendre sur-le-champ tout individu, quel qu'il fût, qui seroit convaincu d'avoir commis ce désordre, à moins que le cardinal Hippolyte ne se trouvât compromis dans la procédure. Cette exception sembloit à la vérité répandre de violens soupçons sur le cardinal ; mais quel que fût le véritable coupable, Lorenzino porta tout l'odieux de cette fâcheuse affaire, et il fallut tout le crédit d'Hippolyte auprès du pape, pour dérober son parent aux suites funestes de l'arrêt porté contre l'auteur du délit. Lorenzino saisit avec joie l'occasion la plus prompte pour sortir de Rome, et il se retira dans sa patrie, où, bientôt après, il joua le principal rôle dans une affaire bien plus importante (1).

A l'énergie et à l'activité de Lorenzino, à la valeur de Jean de Médicis, Clément VII ne pouvoit opposer que la dissipation et l'inexpérience d'Hippolyte et d'Alexandre ; mais le caractère remuant des Florentins servoit merveilleusement ses vues ; et la mort prématurée de Jean, en laissant ses domaines exposés aux ravages des troupes impé-

(1) VARCHI, *Stor. Fior.* lib. XV, p. 618.

riales, délivra le pape du plus redoutable de ses compétiteurs (1). Après avoir décidé l'empereur et le roi de France à le seconder dans l'exécution de son projet, il saisit la première occasion favorable que lui offrirent les dissensions civiles des Florentins; et, dans l'année 1532, il les contraignit à placer à la tête du gouvernement Alexandre de Médicis, avec le titre de *doge* de la république de Florence (2). L'autorité d'Alexandre se trouva

(1) L'autorité du sénateur Nerli ne peut laisser subsister aucun doute sur cet article : *Non poteva quella morte seguire in tempo ch 'ella desse più universale dispiacere; nè anco in tempo chè il papa più la stimasse, perchè s'ella seguiva in altri tempi, che sua santità non avesse avuto sì urgente pericolo sopra il capo, non gli arrecava per avventura dispiacere alcuno, rimanendo sicuro e libero della gelosia grande, ch' egli aveva solamente del nome del sig. Giovanni, rispetto agl' interessi, e alla proprietà d'Alessandro e d'Ippolito, i quali desiderava che fussero quelli che possedessero lo stato, le facultà, e la grandezza di casa Medici.* (NERLI, *Comment.* lib. VII.)

(2) Les auteurs italiens donnent généralement à Alexandre le titre de *premier duc de Florence;* mais cela est peu exact. Il tenoit ce titre de Città ou Cività di Penna, et il l'avoit pris plusieurs années avant que d'être revêtu de l'autorité suprême à Florence. Il faut observer aussi qu'Alexandre ne jouit pas, comme le suppose Robertson, d'un pouvoir aussi absolu que celui que sa famille a possédé jusqu'à ces derniers temps. (*Hist. de Charles V*, l. V.) Il n'étoit que le chef ou prince

bientôt après fortifiée par son mariage avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur Charles V. Le cardinal Hippolyte, jaloux de ses succès, avoit tenté de le prévenir en s'emparant le premier du gouvernement. Trompé dans ses espérances, et las de porter l'habit ecclésiastique, si peu convenable à la nature de ses goûts et à la vivacité de son caractère, il avoit formé, de concert avec Filippo Strozzi, qui avoit épousé Clarice, sœur de Laurent, duc d'Urbin, le projet de dépouiller Alexandre de sa nouvelle dignité; mais avant qu'ils eussent pu se concilier sur la manière dont ils pourroient diriger leurs attaques, Hippolyte mourut subitement, empoisonné par un de ses domestiques, et laissa son concurrent dans la jouissance paisible de l'autorité qui lui avoit été donnée (1).

---

de la république, et son autorité étoit à certains égards limitée ou restreinte par deux conseils formés de citoyens choisis pour la vie, et dont l'un étoit composé de quarante-huit, et l'autre de deux cents membres. (VARCHI, *Stor. Fior.* p. 566.)

(1) Celui qui donna le poison fut, dit-on, Jean-André di Borgo San-Sepolcro, intendant ou maître-d'hôtel d'Hippolyte. L'on supposa qu'il n'avoit été que l'agent d'Alexandre, et cette supposition acquit un nouveau degré de force par l'affectation avec laquelle on négligea de punir le coupable, quoiqu'il eût avoué son crime, et parce qu'il fut ensuite reçu à la cour d'Alexandre à Florence.

Cependant le moment approchoit, qui devoit faire passer la souveraineté de Florence des descendans de Laurent le Magnifique, à une autre branche de sa famille. Dans la tranquille possession du pouvoir, Alexandre ne connoissoit aucunes bornes : se livrant tout entier à son penchant pour l'amour, il cherchoit les objets de ses plaisirs parmi les femmes de tous les rangs et de tous les états, mariées et non mariées, religieuses et séculières ; en sorte que ni le rang, ni la vertu ne pouvoient garantir de l'outrage les objets malheureux de ses passions criminelles (1). La fierté des Florentins,

(1) Malgré la dépravation de son caractère, il paroît qu'Alexandre avoit beaucoup de sagacité naturelle, et que dans certains cas il administroit la justice avec autant d'impartialité que de discernement. Ammirato rapporte à ce sujet une anecdote qui mérite d'être connue. Un riche citoyen de Bergame avoit prêté quatre cents couronnes à un de ses concitoyens de Florence ; mais il n'y avoit aucun témoin du prêt, et il avoit négligé de se faire donner une reconnoissance de la somme. Lorsque le délai fixé pour le paiement fut expiré, le créancier redemanda son argent ; mais le débiteur, qui savoit très-bien que celui-ci n'auroit aucune preuve à articuler contre lui, nia positivement qu'il eût jamais rien reçu. Après plusieurs tentatives superflues, le prêteur s'avisa d'avoir recours à l'autorité du duc, espérant qu'il trouveroit quelque moyen de lui rendre justice. Alexandre fit donc comparoître les deux parties devant lui ; et après avoir entendu les assertions de l'une et le déni formel de l'autre, il

quoiqu'abaissée sous le joug du despotisme, ne tarda pas à se révolter contre une tyrannie d'une espèce si avilissante; les émigrés et les mécontens devenoient de jour en jour plus nombreux et plus redoutables. Mais tandis que l'orage se formoit au loin, un coup inattendu, et parti de la main d'un de ses proches, délivra les Florentins de leur oppresseur, et leur offrit encore une fois l'occasion

---

se tourna vers le créancier, en lui disant : « Quoi! mon » ami, est-il possible qu'il n'y ait eu aucun témoin du prêt » que vous avez fait? » — « Pas un seul en effet, répondit » le créancier; j'ai compté la somme sur un billot de » bois. » — « Allez à l'instant me chercher ce billot, ré- » partit Alexandre, et je lui ferai avouer la vérité. » Le créancier, quoique surpris d'un pareil ordre, se hâta d'obéir; mais le duc le fit avertir secrètement de mettre quelque lenteur dans son retour. En même temps il affecta de s'occuper d'autres affaires, jusqu'à ce qu'enfin, adressant de nouveau la parole au débiteur : « Cet homme, dit-il, tarde bien à » venir avec son billot. » — « Il est si pesant, monseigneur, » répliqua l'autre, qu'il ne sauroit l'avoir encore apporté. » Alexandre parut encore s'occuper d'autre chose; et après quelques momens, il s'écria d'un air indifférent : « Quelle » pauvre espèce de gens que ceux qui prêtent leur argent sans » aucune précaution !.... Il n'y avoit donc pas d'autre té- » moin que le billot? » — « Non, monseigneur, répliqua » le fripon. » — « Eh bien! c'est un fort bon témoin, re- » prit le duc, et je le crois suffisant pour te faire payer » la somme. » (AMMIR. *Stor. Fior.* lib. XXXI.)

de recouvrer cette liberté qui avoit été si long-temps l'idole de leurs ancêtres. Lorenzino fut le second Brutus qui sacrifia les liens du sang à la généreuse ambition d'être le libérateur de sa patrie; mais le germe des vertus civiques étoit désormais étouffé dans l'ame de ses compatriotes; et il n'étoit plus question pour eux de savoir s'ils seroient libres ou esclaves, mais de décider à quel maître ils appartiendroient. Depuis que Lorenzino étoit revenu de Rome à Florence, il avoit constamment fréquenté la cour d'Alexandre; ses soins assidus, son esprit et ses qualités aimables l'avoient élevé à un tel degré dans la faveur du duc, qu'il passoit généralement pour être le principal confident de ses amours et le compagnon de ses débauches. Mais au milieu de ces scènes continuelles de dissipation et de libertinage, il avoit formé la résolution invariable de lui donner la mort, et il ne cherchoit que le moment favorable pour exécuter son projet : il paroît que cette idée occupoit uniquement toutes les facultés de son ame, et dirigea toute sa conduite. Dans l'espèce d'abandon même auquel l'amitié qui paroissoit les unir, autorisoit quelquefois, il ne pouvoit s'empêcher de faire allusion aux projets qui remplissoient son esprit, et souvent il s'exposa, soit par ses plaisanteries, soit par ses discours, à découvrir l'intention plus sérieuse dont il étoit sans cesse occupé. Cellini

raconte qu'étant entré dans l'appartement du duc pour lui montrer son portrait qu'il avoit exécuté sur une médaille, il le trouva malade et couché sur son lit, avec Lorenzino à ses côtés, comme pour lui tenir compagnie. L'artiste, après avoir étalé avec emphase, comme c'étoit sa coutume, les merveilles qu'il pouvoit produire par son talent, finit par dire qu'il espéroit que Lorenzino voudroit bien lui fournir un sujet pour le revers de la médaille. « C'est précisément à quoi je pense, » répondit celui-ci avec la plus grande vivacité ; » j'espère, avant qu'il soit peu, vous en fournir » un qui sera digne de la gloire du duc, et qui » étonnera le monde (1). » La confiance aveugle d'Alexandre prévint les soupçons que ce discours auroit pu lui faire naître, et il se tourna sur son lit, en souriant dédaigneusement de la folie et de la vanité de son parent. Mais pendant que Lorenzino s'exposoit ainsi à faire échouer son entreprise par l'imprudence de ses discours, il en préparoit l'exécution avec les précautions les plus scrupuleuses (2). Le duc ayant conçu une passion violente pour la femme de Lionardo Ginori, qu'il avoit envoyé à Naples avec le titre d'ambassadeur,

(1) *Vita di Benevenuto Cellini*, p. 222.

(2) VARCHI, *Stor. Fior.* lib. XV. Il tenoit ces particularités de la bouche de Lorenzino lui-même.

Lorenzino, qui étoit allié de très-près à cette dame, entreprit, avec sa complaisance ordinaire, de servir les vues d'Alexandre. Feignant ensuite que ses démarches avoient eu un plein succès, il décida le duc à passer la nuit avec lui dans sa maison, où il lui promit qu'il pourroit jouir enfin de l'objet de tous ses vœux : en même temps il fit préparer l'appartement pour le recevoir ; et s'étant assuré le secours d'un de ces hommes que le mauvais état de leur fortune rend propres à tout entreprendre, et qui s'appeloit Scoroncocolo, il attendit avec impatience l'arrivée de sa victime. A l'heure convenue, le duc étant sorti du palais, masqué, comme c'étoit sa coutume quand il se trouvoit engagé dans quelque aventure de nuit, arriva, sans être apperçu, jusqu'à la maison de Lorenzino, qui le reçut dans la chambre fatale. Après avoir causé familièrement avec lui quelques momens, il le laissa reposer sur son lit, en lui promettant de revenir promptement. A peine fut-il sorti de la chambre, qu'il plaça son complice de manière à ce qu'il pût lui porter secours dans le cas où sa première tentative viendroit à échouer; et ensuite, ouvrant doucement la porte, il s'approcha du lit pour demander au duc s'il dormoit, et en même temps il lui passa son épée au travers du corps. Le duc, en se sentant blessé, se précipita vers la porte pour s'échapper; mais au signal

qu'il reçut de Lorenzino, Scoroncocolo fondit sur lui, et lui fit une profonde blessure au visage : alors Lorenzino le saisit par le milieu du corps, et le jetant sur le lit, il tâcha de l'empêcher de crier. Dans cette lutte corps à corps, le duc saisit avec ses dents le doigt de Lorenzino, et le serra avec tant de violence, que Scoroncocolo se voyant dans l'impossibilité de les séparer et de porter au duc un coup plus sûr, sans courir le risque de blesser en même temps Lorenzino, prit le parti de tirer un couteau de sa poche, et de lui couper la gorge. L'accomplissement de leur entreprise n'étoit, au reste, que le commencement de leur embarras. Scoroncocolo, qui probablement ne sut qu'après que tout fut fini, que la personne qu'on venoit d'assassiner, étoit le duc lui-même, se trouva tellement saisi de terreur, qu'il devint incapable de pourvoir par lui-même à sa propre sûreté. L'esprit actif de Lorenzino lui suggéra divers expédiens ; il balança quelques instans entre le parti d'avouer publiquement l'action qu'il venoit de commettre et d'appeler ses concitoyens à la défense de la liberté, et celui d'aller rejoindre les émigrés, auxquels la nouvelle qu'il avoit à leur apprendre donneroit probablement une nouvelle énergie, et ouvriroit une perspective plus assurée de succès : ce dernier expédient lui parut, à beaucoup d'égards, le plus prudent. Ayant donc

fermé la porte de la chambre où il laissoit le corps mort du duc, il se rendit secrètement à Bologne, où il espéroit trouver Filippo Strozzi; mais apprenant qu'il avoit quitté cette ville, il le suivit à Venise, et là il lui raconta tout ce qu'il avoit fait. Filippo connoissant la bizarrerie de son caractère, refusa d'abord d'ajouter foi à son récit, jusqu'à ce qu'enfin Lorenzino, lui présentant la clef de la chambre, et lui montrant sa main mutilée dans la lutte qu'il avoit eu à soutenir contre le tyran, le convainquit de la vérité de ce qu'il lui disoit. Les éloges que Filippo et ses partisans lui prodiguèrent, furent d'autant plus sincères que leur incrédulité avoit été plus offensante : on le regarda comme un autre Brutus, comme le libérateur de sa patrie, et Filippo se hâta de rassembler ses partisans, afin de profiter de l'occasion favorable qui leur étoit offerte de rétablir les citoyens de Florence dans leurs anciens droits.

Les historiens italiens ont tâché de développer les motifs qui conduisirent Lorenzino à commettre une action de cette nature, et ils ont prétendu les trouver dans la méchanceté naturelle de son caractère : la preuve de cela, disent-ils, est dans l'aveu qu'il fit lui-même que pendant son séjour à Rome, malgré les bontés dont il étoit comblé par Clément VII, il se sentit souvent très-violem-

ment tenté de l'assassiner. Ils ont encore voulu attribuer sa conduite à un desir extrême d'immortaliser son nom, et de se faire considérer comme le libérateur de sa patrie ; à un principe de vengeance contre le pape, qui l'avoit banni de Rome, et qu'il croyoit punir dans la personne d'Alexandre, qu'on regardoit comme son fils ; enfin, à son inimitié contre la branche collatérale de la famille des Médicis, par laquelle il se trouvoit privé de l'autorité suprême. Il est assez difficile de déterminer jusqu'à quel point ces diverses conjectures peuvent être fondées : les actions des hommes sont souvent le résultat d'impulsions qui, quoique produites par des ressorts différens, tendent néanmoins à une même fin ; et peut-être la plupart des motifs que l'on vient d'expliquer, si ce n'est pas tous ces motifs à la fois, concoururent à amener un événement si extraordinaire. Lorenzino sentant bien que ses motifs pourroient être mal interprêtés, écrivit un discours apologétique qui s'est conservé jusqu'à nos jours, et qui répand une lumière considérable sur cette singulière révolution. Dans ce mémoire, il essaie d'abord de démontrer qu'Alexandre étoit un tyran exécrable, qui, pendant les six années qu'il avoit joui du pouvoir absolu, avoit surpassé les crimes de Néron, de Caligula et de Phalaris ; il l'accuse d'avoir fait périr par le poison, non seulement le cardinal

Hippolyte de Médicis, mais même sa propre mère, qui vivoit dans un état obscur à *Collevecchio*, et dont la pauvreté sembloit reprocher à son fils le rang et l'élévation à laquelle il étoit parvenu ; enfin, il prétend que pas une goutte du sang des Médicis ne couloit dans les veines d'Alexandre. Il justifie ensuite d'une manière plausible le système de conduite qu'il avoit adopté après la mort du duc, en sortant de la ville, et se joignant aux exilés et aux fugitifs ; et après avoir écarté de lui l'imputation d'avoir été dirigé par tout autre motif que par le desir ardent de délivrer son pays d'un joug intolérable, il finit par déplorer l'avilissement et le manque d'énergie de ses concitoyens, qui ne surent pas mettre à profit l'occasion favorable qu'il leur avoit offerte de rétablir leur ancien gouvernement (1). Quels que fussent, au reste, les motifs qui avoient donné lieu à cette action, les conséquences n'en furent pas plus heureuses que ne l'ont été celles de toutes les entreprises semblables, et elle ne contribua qu'à river les chaînes que l'on vouloit briser. L'horreur naturelle de la trahison, et le sentiment de pitié qu'inspire toujours une victime, nuisent à l'exécution des desseins que l'on a en vue, et donnent une apparence

(1) Voyez *Appendix*, n°. LXXIX, l'apologie de Lorenzino.

odieuse à la cause même de la liberté. Il n'y a point de résultat, quelque important qu'il soit, qui puisse justifier le sacrifice d'un principe, et jamais un crime n'a été nécessaire dans la conduite des affaires humaines. L'éclat soudain d'une vengeance légitime peut quelquefois produire des changemens importans dans la destinée des nations, mais il n'est presque jamais donné à la prudence humaine d'en calculer les suites; il n'y a que la fermeté calme et énergique de la raison, constamment occupée à lutter contre les usurpations du pouvoir, qui puisse assurer le maintien de la liberté, et contribuer au bonheur de la race humaine.

Lorenzino, sentant bien qu'après ce qui s'étoit passé, il n'y avoit pas de sûreté pour lui dans l'Italie, continua sa route jusqu'à Constantinople, d'où il revint à Venise peu de temps après; il vécut encore onze ans dans l'exil et les alarmes, et mourut enfin assassiné lui-même par deux soldats florentins, qui, sous prétexte de venger la mort d'Alexandre, ne cherchoient probablement qu'à se rendre agréables à son successeur, en faisant périr un homme qui tenoit de sa naissance des droits incontestables au crédit et à l'autorité qui avoient été si long-temps attachés aux chefs des différentes branches de la maison de Médicis.

Les partisans de la famille régnante, à la tête desquels étoit le cardinal Cibo, qui avoit été principal ministre d'Alexandre, se conduisirent avec beaucoup de prudence à la mort du duc; et avant que de souffrir que l'événement devînt public, ils commencèrent par s'assurer des troupes qui étoient dans la ville, et de l'assistance de tous leurs alliés dans le voisinage de Florence; ensuite ils firent assembler les habitans, sous prétexte de délibérer sur l'état de la république, mais, en effet, plutôt pour leur faire accepter la forme de gouvernement qui seroit adoptée, que pour les consulter sur ce sujet. Si Lorenzino fut le Brutus de ce siècle, on trouva un nouvel Octave dans son cousin Côme de Médicis, fils de Jean, capitaine des bandes noires, et qui n'avoit alors que dix-huit ans. Aussitôt qu'il eut appris, dans sa retraite de Mugello, les dispositions favorables des citoyens à son égard, il se hâta de se rendre à Florence, où il fut revêtu de la souveraineté absolue, le 9 de janvier 1536, sous le titre plus modeste de chef de la république. En général le despotisme ne s'avançe qu'avec une extrême prudence; Auguste et Côme gouvernèrent avec une autorité absolue, en affectant toujours de conserver le titre de citoyens.

L'élection de Côme ne souffrit presque aucune difficulté dans la ville: la proposition de Pallas Rucellai d'admettre le parti des Strozzi dans la délibération,

délibération, et celle de Jean Canigiani de donner l'autorité suprême à un fils naturel d'Alexandre, qui étoit encore enfant, ne furent appuyées que par peu de personnes (1). Mais les nombreux exilés qui, par force ou par mécontentement, avoient quitté leur patrie pendant le gouvernement d'Alexandre, avoient déja commencé à se réunir des diverses parties de l'Italie, dans l'espoir de rentrer à Florence, et d'y établir une forme de gouvernement plus conforme à leurs vues. Les cardinaux Ridolfi et Salviati, tous deux petits-fils de Laurent le Magnifique, Bartolomeo Valori, et d'autres citoyens de la plus grande distinction, de concert avec Filippo Strozzi, levèrent un corps de troupes considérable, et s'avancèrent vers la ville : mais des puissances plus formidables étoient intervenues dans cette discussion, et la destinée de Florence ne dépendoit plus de la vertu ou du courage de ses habitans, mais de la volonté de

(1) Outre un fils naturel nommé Jules, Alexandre laissa deux filles naturelles, Porcia et Juliette. Le fils entra dans l'église, et devint grand-prieur de l'ordre de Saint-Étienne. Porcia prit le voile, et fonda le couvent de Saint-Clément à Florence. Juliette épousa Francesco Cantelmo, fils du duc de Popoli, seigneur napolitain. (TENH. *Mém. généal.* l. XXII.)

l'empereur ou de l'assistance précaire des Français. Charles V, qui avoit trouvé très-utile pour lui d'avoir l'état de Florence à sa dévotion, sentant bien qu'une pareille influence étoit incompatible avec un gouvernement républicain, approuva hautement l'élection de Côme, et donna ordre aux troupes qu'il avoit en Italie d'appuyer sa cause. Les exilés s'étant emparés de la forteresse de *Montemurlo*, dans le voisinage de Florence, furent attaqués à l'improviste, dans la nuit du premier août 1538, et leur défaite fixa la destinée de leur patrie. Bartolomeo Valori, avec ses deux fils et Filippo son neveu, furent faits prisonniers et conduits à Florence : Valori fut décapité avec son neveu et l'un de ses fils. Plusieurs autres des insurgens éprouvèrent le même sort; le reste fut confiné dans les prisons des diverses parties de la Toscane. Filippo Strozzi, le magnanime défenseur de la liberté de sa patrie, languit plus d'un an dans les prisons de Castello, et sa situation devint de plus en plus désespérée, à mesure que l'autorité de Côme s'affermissoit. Après un intervalle de temps qui auroit dû calmer le ressentiment de ses ennemis, on le fit appliquer à la torture, sous prétexte de découvrir les complices de sa malheureuse entreprise. Lorsqu'il vit que les démarches de ses amis, que leurs représentations auprès de l'empereur

et du duc, non seulement étoient sans succès, mais que même ce dernier avoit résolu d'exposer son courage à une seconde épreuve, il se rappela l'exemple de Caton d'Utique, et périt de sa propre main, victime dévouée à la cause de la liberté (1).

Telle fut la fin de la république de Florence, qui s'étoit soutenue, pendant plus de trois siècles, au milieu des agitations et des discordes civiles, et même contre les attaques de ses ennemis extérieurs, et qui, dans les limites étroites de son territoire, avoit vu naître un plus grand nombre d'hommes d'un mérite distingué, qu'aucune autre contrée de l'Europe. Cette singulière prérogative étoit sur-tout l'effet de la nature de son gouvernement, qui savoit développer les talens des citoyens de toutes les classes, et les admettoit sans distinction aux plus grands emplois de l'état. Mais cette gloire qu'ont eue les Florentins d'offrir au monde des modèles des vertus civiques et des

(1) La vie de Filippo Strozzi a été écrite par Lorenzo son frère, avec beaucoup de candeur et d'impartialité : on la trouve à la fin de l'histoire de Benedetto Varchi, *ed. Leyden sine an.* Après la mort de Filippo, on trouva dans son sein un écrit tout entier de sa main. Nous l'avons inséré dans l'*Appendix*, n°. LXXX.

hommes d'un génie supérieur, fut trop souvent ternie par des luttes sanglantes entre les factions rivales. Le génie de Laurent de Médicis avoit su pendant quelque temps les garantir de ce malheur, et combiner un état de choses qui joignoit aux avantages du perfectionnement intellectuel la tranquillité d'un gouvernement bien ordonné: il semble n'avoir eu qu'un objet en vue dans les travaux divers auxquels il s'étoit assujetti; c'étoit d'adoucir et de policer ses compatriotes. Sa mort prématurée laissa le vaisseau de l'état sans pilote; et après une longue suite d'agitations et de tempêtes, ses débris malheureux, mais précieux encore, devinrent la proie de Côme de Médicis, qui osoit à peine en concevoir l'espérance. C'est à ce prince, qui prit ensuite le titre de grand duc, que commence une dynastie de souverains qui se sont succédés sans interruption jusqu'au commencement du siècle présent, où le sceptre de la Toscane fut arraché à la foiblesse de Gaston de Médicis, pour passer dans la main plus ferme de la maison d'Autriche. Sous le gouvernement de Côme, les talens des Florentins, accoutumés à une extrême activité, et auxquels la carrière du gouvernement et de l'administration venoit d'être fermée tout-à-coup, prirent un nouvel essor, et se développèrent dans des ouvrages de génie en tout genre, qui répan-

dirent leur éclat sur le souverain, et contribuèrent à donner plus de crédit au régime nouvellement établi : mais à mesure que ceux qui étoient nés sous la république, suivant l'ordre prescrit par les lois de la nature, eurent disparu, l'on vit l'énergie des Florentins décliner par degrés. Sous la main du despotisme, qui met tout au même niveau, la connoissance des lettres sembla se répandre davantage; mais tout tendit à comprimer l'essor du génie original dans ses conceptions. Les nombreuses et illustres familles dont les noms avoient fait pendant tant de siècles la gloire de la république, les Soderini, les Strozzi, les Ridolfi, les Ruccellai, les Valori et les Capponi, qui avoient été chargés des négociations les plus importantes auprès des divers monarques, et dont les talens personnels avoient obtenu une influence marquée dans les affaires politiques de l'Europe, se trouvèrent tous à la fois obscurément confondus dans la dénomination avilissante de sujets, et devinrent les courtisans et les officiers domestiques de la famille régnante. A compter de ce moment, l'histoire de Florence n'offre plus que le récit des négociations, des alliances, des vertus et des vices des princes qui l'ont gouvernée; encore ses annales ne présentent-elles sur tous ces objets que des documens stériles et imparfaits. Les écrivains florentins semblent avoir

dédaigné de perpétuer l'histoire de leur servitude ; presque tous ont terminé leurs travaux à la chûte de la république ; et par un concours de circonstances, qui du moins peut contribuer à nous épargner des regrets, l'intérêt cesse précisément où commence le vide de monumens authentiques.

APPENDIX.

No. XXXVIII.

Federicus, dux Urbini, Laurentio Medici de Florentia.

MAGNIFICE frater carissime, per la copia de una io scrivo allo illustrissimo duca di Ferrara, la quale io mando alli signori Otto della Balia, la vostra magnificentia vedrà lo aviso ho avuto della perdita della Roccha di Melara, et lo pensero de li inimici, che è de unire l'armata loro de acqua cum questi di sopra, et unitamente poi cum lo favore del curso del fiume andarsene ad Ferrara; et non è dubio, che non si facendo da la serenissima lega celere et potentissima provvisione in qualche parte, li potria reuscire lo pensero, perchè quello illustrissimo signore da se non è bastante ad substinere tanto peso, commo la V. M. intende per se medesimo.

Lo remedio che mi occurre a tanto eminentissimo periculo, si è, che cotesta excelsa signoria volando, le mandi quello più numero de' fanti li sia possibile, maxime de quelli de Romagna, et de valle de Lamone, li quali et per la vicinità, et per essere homini exercitati, verranno più a proposito del bisogno, che de volere fare pensero de mandare altri, et io mandandome lo illustrissimo signore duca di Milano, quella gente da pede et da cavallo li ho scripto, descenderò nel Ferrarese per fare tenere la briglia in mano alli inimici, et quando per la serenissima lega se facciano

quelle provvisione li è necessario, et per lo onore et per lo utile, et per modo, che io possa stare a fronte delli inimici, me basta lo animo farli intendere, che da fare uno pensiero ad mandarlo ad effetto ci è grandissima differenza. Non me curo essere più longa cum la vostra magnificentia, perchè so certo che per sua prudentia intendendo quanto questa cosa sia importante, cum omne diligentia opererà per le necessaria provisione.

Ricordo alla vostra magnificentia sollecito lo mandare li fanti ragionati in le terre del sig. Constantio et mie: et questo pure se vol fare cum omne celerità, perchè io ho dato ordine, che li miei homini d'arme se ne vengono ad troyarme, che non ce restando ditti fanti, non se porriano movere, perchè el non seria secura cosa de spogliare le terre del prefato sig. Constantio et mie, non ce restando gente da posserle defendere in omne caso.

Seria de parere, che lo sig. Constantio preditto se ritirasse in Toscana et cum la persona, et cum la gente, et che li fossero deputate le stantie in quello di Rezo et in Angira, la quale cosa vene allo proposito della securtà dello stato de cotesta excelsa signoria, del suo et mio, et minacciare li inimici per tutto, et porria essere che la fortuna porgesse tale occasione, che saria stato optima provisione de avere preso simile partito, però recordo alla magnificentia vostra opere, che senza mettere dilatione de uno actimo de tempo se li ordini venga ad lo dicto loco: et io in questo ponto per una mia ho persuasa la sua signoria ad ciò. Ex Revere, 4 maii 1482.

N°. XXXIX.

Guid-Antonio Vespucci Laurentio Medici.

MAGNIFICE vir, se l'avviso mio della creatione del pontifice fu tardetto, ne fu causa, perchè Antonio Tornabuoni spacciò senza aspettarmi, perchè ero in luogo udiva messa con gli altri oratori, et non poteva uscire si tardi : la staffetta di Milano fu spacciata per Francesco da Casale et non per l'Oratore; habbiatemi per scusato.

Di questo pontifice vi dirò quanto ne intendo. La natura sua, quando era cardinale, era molto humana et benigna, et a ciaschuno faceva carezze assai, et baciava qualunche più che chi voi sapete : è non molto di sperienza delli stati, di non molta letteratura, ma pur non è in tutto ignorante; era tutto di S. Pier in Vincula, et lui lo fece far cardinale: pieno in viso et assai grande, di età di circha 55 anni, assai robusto; ha uno fratello, ha figliuoli grandi bastardi, credo almeno uno, et figliuole femmine maritate quì : cardinale non andava bene col Conte : San Pier in Vincula si può dir esser papa, et più potrà, che con papa Sisto, se se lo saprà mantenere : ha uno fratre Genuese, che si dice ha donna, naturalmente Guelfo, et è della casa Zibo : ha quì uno nipote prete et parente di Filippo di Nerone, che ha per donna una Maria Clemenza, che fu moglie di Stoldo Altoviti : el capitano vecchio de' fanti ha per donna una sua parente. Essi monstrato huomo più per esser consigliato, che consigliare altri.

La electione sua è stata in questa forma, che li reverendissimi monsignori di Ragona e de' Visconti veduto non poter fare el vicecancelliere, et veduto el vicecancelliere cerchava far guardia, s'ingegnorono tirar quì el vicecancelliere,

et fare el facto loro, et ante omnia accordarono il camarlingo et Ursino con San Pier in Vincula, e quali vi cominciarono ad inclinare, et parmi assicurassino con promesse le cose del Conte et del camarlingo, et a molti habbino satisfacto di cose prima al cardinale di Ragona la casa sua, a messer de' Visconti la casa del Conte, la qual se paga al Conte per sua beatitudine, et tanto che ascende ultra alla casa a dodici mila ducati, et la legatione del patrimonio, et ne arà non so che a Castello, al Savello la legatione di Bologna, a Milano la legatione di Vignone, le quali tutte ultime legationi havea S. Pier in Vincula, et a tutto ha consentito per condurre quest' opera, imo ha renunziato ad alcune badie per satisfare ad altri che io non sò. Colonna non dubito sarà anchor satisfacto; el vicecancelliere ancora s'è assicurato di certe sue cose di Spagna. Noara ha havuto non so che Castello: di altri non intendo, ma extimate ce ne assai simile.

Concludovi, che questa electione, si dà tutta all' opera di mons. de Visconti, et parebbemi gli dovessi scrivere, che havendo io bisogno dell' opera sua nelle facende vostre, ci vogli ajutare et scrivere una buona lettera a S. Pier in Vincula, perchè del caso di Fonte Dolce non dubito se non di lui, et lui è papa et plusquam papa. Et credatis che monsig. Ragona et Visconti hanno in ogni electione à mettere a sacco questa corte, et sono e maggior ribaldi del mondo.

Io attenderò quì fra pochi dì a ressetare le cose vostre, et intendo farlo, perchè in su questi principj e pontefici sogliono essere gratiosi, et di voi la santità sua sente bene et mecho era assai dimestico. Ricordovi innanzi s'entri in nuova pratica el farmi aver licenzia, che vorrei esser costì per tutto settembre almeno, et vi prego mi vogliate exaudire, di farmi el mio Simone degli otto. Romæ, die 29 au-

gusti 1484. Ricordovi el sollecitare la impresa de Serrezzana, innanzi costui pigli piede, perchè poi sarà pericoloso.

No. XL.

Laur. de' Med. ad Albinum.

HAVETE intesa l'offerta mi è stata fatta di stato in quel regno, quando non donasse li presidj al sig. re, etc. et così avete intesa la mia risposta.... Dogliome che lo sig. re non habbia quella reputatione aveva altro tempo de' denari et de gente d'arme, che S. M. era stimata lo Jodice d'Italia; adesso che sia lo contrario, me ne doglio per la servitù che loro ho; pure in nullo caso mancarò a S. M. Dispiacemi fino all' anima, che lo sig. duca habbia questo nome, di crudele, et falsamente le sia imposto; pur sua eccellenza tuttavia se forze toglierlo con ogni arte, che certo li metterà bon conto. Et così se le gabelle se tolerano mal volentieri dalli popoli, levele via, et torne alli soliti pagamenti, che vale più avere un carlino conpiacere et amore, che diece con dispiacere et isdegno, che certamente indurre usanza nova ad ogni popolo pare forte. Florentiæ, 3 novembre 1485.

Anco ricordamo a S. M. che lo partire de' mercatanti da Napoli, quali dicono per sua causa essere partiti, li dà mal nome per ogni loco, alli quali se non satisfa el debito, almeno satisfaccia de bone parole, acciò che non se dica quello che non è, et quello che è; pero sua eccellenza accarezze ogn' uno, come è solita, che li animi delli homini se vincono et obbligano più presto con bone parole, che non severitate, et questo use con ogni maniera de gente, che in fine li metterà bon conto. Che lo S. Virginio conduca

quanti baroni puote in questo de Roma, perchè vole del suo soldarli, fin alla summa de 300 homini d'arme. Una delle principali cose che mi pare necessaria è che sua signoria tenga ben contenti tutti i soldati, che mai n'hebbe necessario come hoggi. Ultimamente S. M. stia de buono animo, che in ogni modo serrà victoriosa, che prima questa signoria delibera perdere lo stato suo, che detta maestà habia a patire: del resto me remetto alla vostra relatione.

No. XLI.

Laurentio de' Medici Florentiae, rex Siciliae.

MAGNIFICO LORENZO, laudabile cosa è persistere nel consueto bene operare, et satisfare alle obligazioni, et, como se dice, par pari reddere; ma in vero in le amicitie confirmate, et dove se va con una medesima voluntà et disegno, ad nostro judicio se recerca non attendere ad quanto se debbia fare, ma ad quello più che sia possibile farse. In le occurrentie di questo inverno ne doleva fino ad l'anima che ad Sarzana se facesse novità, non per comparire, ma perchè non haveriamo possuto comparire justa el desiderio nostro. Turbavane, che eramo eshausti, le cose del regno non reassectate, le pratiche con la santità de N. S. assai turbide, et che havevamo notitia dell' apperato Turchesco, como de poi se è per tucto inteso; et non de manco al primo adviso et rechesta circa la novità de Serzanello, satisfecimo, et con voluntà et con opera circa la gente d'arme et galere recercate, dolendone imperò cordialmente, che alla rechesta non possevamo adjungere quel che el debito nostro officio, et la promta voluntà recercava, stando tuttavia con

attentione, se la fortuna avesse producta alcuna occasione de possere alcun tanto più satisfare ad noi medesimi in queste occurrentie della repubblica vostra : de che hayendo ultimamente da diverse et bone vie l'armata de' Turchi avere ad soprastare per questa stasone, et che dall' altro canto Genuesi armavano ad fine de damnificare le marine nostre, per divertere et distrahere le vostre forze dall' obsidione de Serzana, subito senza più differire, rengratiando N. S. Dio, che ne havea offerta comodità, deliberammo mandare ad questa impresa otto altre galere, bene instructe, et lo robore del nostro stolo, colo avimo facto intendere al mag. misser Bernardo, et eodem tempore insemi con la deliberatione havimo dato ordine ad la esecutione, facendo scrivere da nostro figliolo D. Federico, el quale ha cura delle cose de mare et ad Brindisi, et per le marine de Calabria, che dicte octo galere subito subito siano de quà, et tengano la via de Serzana ad giongerse con le altre : nè se persuada la V. Mag. che la mente nostra habbia da firmarse quà, perchè con lo pensero discuteremo se altro per noi fare se poterà, et al pensero adjungeremo l'opera, seguendo lo exemplo della vestra repubblica et anco vostro proprio, et havendo sempre avante li occhi quel che se facto in nostro adjuto et favore : et quanto in noi serà facendo tale opere et deportamenti, che li beneficii ricevuti habbino ad restare bene testificati della buona et grata voluntà nostra appresso el popolo de Fiorenza, et appresso la V. M. Havemo dunque voluto ultra quel che scrivemo ad li ex. sigg. et ad Marino fare nota per propria lettera questa nostra deliberatione ad la V. M., la quale se renda certa che dalle facultà nostre ad le sue proprie et della sua repubblica, non se ha da fare differentia alcuna, perchè de tucte cose nostre volimo, che la commodità et lo uso sia non manco de' sigg. Fiorentini et de V. M., che

lo nostro; et questa intra noi ha da essere institutione et legge perpetua. Confortamo la M. V. ad attender bene alla sua valetudine. Dat. in Castello-Novo Neap. 3 junii 1487.

N°. XLII.

Magnifico viro Johanni de Lanfredinis, oratori Florentino Romae, Laur. Med.

INTENDO per la vostra de' dì 13 che N. S. a preso qualche molestia per la instantia fatta per voi acciocchè non si proceda più oltre in queste citationi. A me rincresce ogni molestia di Sua S., ma molto mi dorebbe, quando accadessi in lei alcuna opinione, che le parole o effetti miei procedessino da alcuna cagione, altra che dal bene di Sua S., la quale potete accertare, che in ogni partito et evento io voglio sopportare come servitore quella medesima fortuna, et questa massima tenga ferma per sempre. Se io ho persuaso alla S. Sua à temperarsi in queste cose contra il re, l'ho fatto per le infrascritte ragioni. Come per l'ultima vi scripsi, a me pare necessario, che la S. Sua si proponga uno di questi tre infrascripti fini, cioè o con la forza avere la ragione sua col re, o veramente accordarsi come si può, o quando pure quello accordo, che si potessi al presente fare, fussi con poco honore, temporeggiare più honorevolmente che si può, aspettando migliore occasione; la prima conditione saria più honorevole, ma a mio parere è di qualche pericolo, et di gran spesa, nè credo che horamai si possa fare senza mettere una nuova potentia nel reame: a questo mi pajono necessarie tre cose, cioè, che almeno o Vinitiani o Milano siano d'accordo a questa impresa; la

seconda, che questa tale potentia, che s'introducessi di nuovo, sia per se medesima potente et di gente et di danari; la terza, che per N. S. si faccia ogni estrema potentia senza perdonare a spesa o a cosa alcuna per octenere la impresa, et è necessario che tra quello che può il papa, et quello che può questo tale, che s'introducessi, et vi sia maggiore potentia, che non è quella del re sola, presupponendo che se Vinetia adherissi a questa disposizione, havessi a fare questo effetto di tenere Milano, che non soccorressi il re. Chi havessi intelligentia co' baroni del re, o altri simili adminiculi, tanto meglio si poteria fare. Hora a questa prima parte io potria ingannarmi quando, la ho dissuasa a N. S., perchè non veggo di queste conditioni tanto che mi paja ad sufficentia, che forse ne è cagione il non sapere io tutti i secreti di questa cosa: per quello che io vegga o intenda non ci è ragione, perchè N. S. debba per hora avere questa dispositione o speranza, havendo a pigliare o Spagna o Francia a questo effetto, et Spagna mi pare che sia poco potente, maximè allo sconfortare, cioè spendere. In Francia secondo la natura loro, non so come si possa fare fondamento, pure presupposto che mutassi natura, mi accorderei con N. S. che fussi manco male, maxime, perchè sarebbe manco pericoloso uno augumento di potentia in uno di casa di Lorena, che in Spagna, perchè il duca di Lorena non è però re di Francia, et veggiamo per experientia, che il re di Napoli è molto più stretto con Spagna, che il duca di Lorena con Francia, et non dimeno il re di Napoli e Spagna non sono amici, e ciaschuno che fussi re del reame, farebbe poi il conto suo. Con tutte queste ragioni non intendendo io altro particulare, non conforterei mai N. S. a tentare mai per ora simile impresa: et se cosi è, lo esasperare il re con citationi et simili cose per questo capo non giova, anzi chi fussi ad

ordine a poter fare gagliardamente questa impresa, mi parebbe tanto più da fuggire ogni dimostrazione di malo animo per fuggire il pericolo di quello, chè può fare il re dal dire al fare, che a me non pare poco, et però sarebbe meglio dissimulare et secretamente attendere a prepararsi, che mostrare malo animo prima che altri potessi offendere, che non è altro che dare occasione ad altri di prepararsi et offendere prima, sì che per ogni ragione in questo primo partito a me non pare sia bene citare il re. Quanto alla seconda parte dello accordarsi, potrei ancora ingannarmi, perchè forse si propongono tali conditioni che non sono note a me, le quali si ajutano meglio con questo modo della citatione, che forse servirebbe quando le pratiche fussino mature et quasi resolute, nel quale caso il darsi in qualche modo reputatione suole ajutare meglio il risolvere: ma se non ci è altro che quello che io so, le pratiche pajono acerbe et non punto di facile resolutione, e però questi modi, che si tenessino per ajutare tali pratiche, potrebbono forse generare qualche scandalo o ruptura, che è il contrario dello accordo. Quanto al temporeggiare, credo que questa parte non bisogna disputare, perchè senza comparatione è meglio posare le cose al presente con reputatione di N. S. che tentare la fortuna, massime perchè voi conoscete molto meglio di me, che il re ha gran facultà di offendere. Hora come dico di sopra per non sapere più innanzi in queste cose non ve ne posso dire altro. Se il poco temere del papa nasce da qualche buon fondamento, fate che lo sappi ancora io per levarmi questa molestia, et benchè io non sia di natura vile, per la fede che mostra il papa in me, ho molto maggiore sospetto delle cose sue, che non harei delle proprie. Quando la S. S. ne sarà sicura, io attribuisco tanto alla prudentia e autorità sua, che ne resterò ancora io quieto. Insino che non intendo altro

altro fondamento di questa sua sicurtà, vi confesso, che non sto con l'animo riposato. Se ci è cosa alcuna, per l'amore di Dio fatemela intendere, che per l'ordinario non mi sento bene. Non creda il papa per cosa del mondo, che ad alcuno particulare proposito fuori del bisogno, di S. S. io pensi, dica, o adoperi cosa alcuna, perchè il bene che ho avuto da N. S. et quello che io ne aspetto, procede tutto dal suo buono stato, reputatione. Del sig. Lodovico ho detto quanto intendo, et aperto il cuore mio della natura sua. Io so che vo rettamente, et ho il mio primo fondamento in N. S. nè dirò altro che quello mi habbi detto molte volte, cioè quando la S. Sua si possa accordare col re con qualche parte dello honore suo, mi pare meglio uno comunale accordo, che una buona guerra. Quando questo havessi difficultà, m' ingegnerei temporeggiare con honore et sicurtà, presupposta che non ci sieno quelle conditioni, che bisognerebbero ad valersi contro il re, le quali dico di sopra, perchè quando ci fussino, sono certo il re nello accordo si lasceria maneggiare, et consentirebbe all' honesto, et perchè io credo, che il re intenda molto bene il male che gli può essere fatto; dubito per questo non venga in più gagliardia. Tutte queste mie ragioni potrebbero essere resolute in vento; tale secreto potrebbe havere N. S. che non è noto a me. Non credo, che sia molesto alla S. Sua questo mio discorso con questa risolutione, che io o sempre a sopportare quella medesima fortuna, che la S. S. voglio havere licentia di parlare sempre liberamente, et fare quello che vuole S. S. Ringratiate con ogni vostra efficacia la S. di N. S. della amorevole et benigna risposta vi ha fatta circa la protetione dell' ordine de' Servi in mes. Giovanni. Tutte queste cose mi obbligano immortalmente alla S. Sua. Piacemi assai, che siate stato a Cervetri et a S. Severa, et sopratutto mi piace vi abbino satisfatto i modi

et i governi del sig. Francesco con cotesti suoi sudditi, perchè Dio mi è testimone, che non amo meno lo honore et bene suo che il mio. Pregovi et conforto quanto posso adoperare con N. S. per dare perfetione alle cose di S. Severa, poichè voi medesimo giudicate la importantia et necessità di aggiungere questo stato a Cervetri. Cosi vorrei mi rispondessi qualche cosa di Gallese, perchè possa rispondere a quello amico che doverà presto tornare a me. Bisogna che N. S. acconci una volta il sig. Francesco in modo, che ogni dì non habbi avere molestia per le cose sue, acciochè lui et noi possiamo vivere lieti et di buona voglia, perchè, dicendo pure il vero, il sig. Francesco non ha ancora stato conveniente a uno nipote di uno pontefice, e pure ci appressiamo al settimo anno del pontificato. Debbesi havere più rispetto cominciando a venire in famiglia et con più giustificatione per questo lo può ajutare N. S. Florentiæ die 17 octobris 1489.

No. XLIII.

Laurentio de' Medici, Ferdinandus, rex Siciliae.

MAGNIFICE vir, compater et amice noster carissime. Non era necessario, che da voi fossemo rengratiati di quello per lettera de nostra mano ve ho offerto in beneficio di mes. Joanni vostro figlio, perchè sape Dio lo animo et la voluntà nostra, quanto desideressimo fare tutte le cose del mondo per usarve gratitudine per quello havete continuamente operato in benefitio nostro, et de questo stato, del quale sempre potete fare quella stima, che fareste delle cose vostre medesime, perchè li oblighi, che ne havimo, cosi recercano, et mai ve poriamo offerire tanto in beneficio vostro et della casa vostra, che ne para havere satisfacta una millesima parte de quello, è lo

animo et desiderio nostro de fare, secundo speramo per experientie, omni dì porite conoscere più manifestamente.

Datum in Castello-Novo, Neap., 23 agosto 1488.

No. XLIV.

Pietro da Bibbiena à Clarice de' Medici a Roma.

DOMINA MEA. Scrivendovi io in nome di Lorenzo, non me acade dire altro alla M. V. se non che da sabato in quà ho scripto più lettere a quella, et per questa le mando lo inventario del presente del Soldano dato a Lorenzo, el quale mandai però a Piero, ma verrà più adagio. Vale.

Un bel cavallo bajo; animali strani, montoni e pecore di varj colori con orecchi lunghi sino alle spalle, et code in terra grosse quasi quanto el corpo; una grande ampolla di balsamo; 11 corni di zibetto; bongivi, et legno aloe quanto può portare una persona; vasi grandi di porcellana mai più veduti simili, nè meglio lavorati; drappi di più colori per pezza; tele bambagine assai, che loro chiamano turbanti finissimi; tele assai colla salda, che lor chiamano sexe; vasi grandi di confectione, mirabolani et giengituo.

No. XLV.

Aurelii Brandolini Florentini, cognomento Lippi, de laudibus Laurentii Medicis.

OMNIA Tyrrhenas nondum sat nota per urbes,
Huc ades imparibus vecta Thalia modis;
Vade age laurigeros Medicum pete læta penates,
Magnaque Phœbei limina vise laris.

Est via longa quidem fateor, sed splendor, et ampli
Maxima Laurenti gloria vincit iter.
Hunc igitur forti superabis mente laborem;
Præmia sunt viso sat tibi magna viro.
Nec vereare sacris aditum non esse Camœnis,
Illa domus Musis nocte dieque patet.
Non nisi culta tamen te cœtu intersere tanto,
Odit barbaricos docta caterva sonos.
Ecquis enim Phœbo Phœbique sororibus illo est
Gratior? Aonio quis magis amne bibit?
Sed sis culta licet, moneo tua tempora serves;
Omnia non omni tempore visa placent.
Excipiere illa (serves si tempora) fronte,
Quam præstare solet civibus ille suis.
Mox cum te placido trepidantem perleget ore,
Illi hæc de multis pauca sed apta refer.
Ausonios inter proceres, celeberrime princeps,
Inter et Etruscos gloria summa viros;
Accipe, Laurenti, quæ dat tibi munera Lippus,
Lippus Parthenope civis ab urbe tuus.
Sunt ea parva quidem, sed sint tibi grata precamur;
Namque ea sunt animi pignora magna sui.
Mens pia cœlestes, non grandis victima placat:
Hostia parva Deum, sit modo sancta, juvat.
Gratus erat Baccho, quamvis pauperrimus esset,
Icarus; et dignus numinis hospes erat.
Alcides, domitis invicto robore monstris,
Accubuit mensis sæpe, Molorche, tuis.
Ipse quoque immensum fertur, quum viseret orbem,
Juppiter in parva discubuisse casa;
Cumque torum pomis oneraret agrestibus hospes,
Vilia non puduit sumere poma Jovem.

Tu quoque parva licet placido mea carmina vultu
Accipe. Mæonius det tibi magna pater;
Et daret, et cuperet Pitii pro nomine Achillis,
Proque Ithaco nomen ponere posse tuum.
Ast ego quod possum fero, tu ne parva ferentem
Despicias; animo dona repende meo.
Non sunt parva tamen, magnum celebrantia nomen,
Quæ tu vel solo nomine magna facis.
Sed quisnam merito divinas carmine laudes
Concipere, et tanto par queat esse viro?
Mæonides iterum liceat Ciceroque resurgant,
Mæonides dicet cum Cicerone parum.
Ipse potes solus digno tua condere gesta
Carmine, te præter dicere nemo valet;
Vincitur ingenium tanto jam nomiue nostrum,
Tergaque succumbunt pondere victa gravi.
Sed tamen incipiam: deerunt si carmina tantis
Laudibus, ignosces; sit voluisse satis.
Rursùs in ambiguis versatur cura tenebris;
Rursùs in incertum mens vaga fertur iter.
Quæ quibus anteferam, quæ prima aut ultima dicam?
Quis mihi sit finis, principiive locus?
Bellane dent aditum? quis bello est major et armis?
Quis magis in dubio Marte timendus adest?
Quid tu te AEacidæ fulgentibus induis armis?
Exue, non faciunt ista, Patrocle, tibi.
Indue, Laurenti, nec eris simulatus Achilles;
Indue, non Hector te duce fortis erit.
Nec nisi te armari pro se voluisset Achilles,
Dixisset comiti: cede, Meneacide.
Tu quoque quid spolium verbis tibi sumis, Ulixe?
Huic dedit AEacides, non tibi: redde, suum est.

Non tibi, sed nobis cessit Telamonius Ajax.
Tu quoque (sed facies jam puto) cede libens.
Hunc decet AEacidæ spoliis gaudere superbis;
Hunc decet Hectoreas vincere sæpe manus.
Aspice quantus eat rutilis bellator in armis;
Quantus agat celerem quamque tremendus equum,
Quo tenet ingentes habitu, quo dirigit hastas,
Qua ferit ipse alios, qua cavet arte sibi.
Defendit clypeo, ferit ense, excellit utroque;
Tutus abit clypeo, victor et ense redit.
Nemo levi melior jaculo, volucrique sagitta;
Nemo pedes melior, nemoque præstat eques.
Seu cursu spatium rapido vis pervolet ingens,
Vincet Treïcio vos Aquilone sati.
Seu velis exiguum sonipes se vertat in orbem,
Vincere te propria, Castor, in arte potest.
Hunc Pellæus equus cuperet, modo viveret, unum;
Hunc cuperet solum Cæsarianus equus.
Magna gerit sumptis miles fortissimus armis,
Sed majora togâ consiliisque gerit.
Maxima consilio non armis bella geruntur;
Illa quidem faciunt jussa, sed ista jubent:
Hoc probat illustris facinus Themistoclis ingens
Libera consiliis Græcia tota suis.
Romaque, prudenti nisi libera facta fuisset
Consilio, Pœni serva futura fuit.
Maximus Annibalem nullo mucrone repressit,
Vastaret Latias cum sine fine domos;
Per juga, per summos colles residere solebat,
Castraque in excelso semper habere loco.
Nubila cum tandem nimbum montana dedere,
Sensit et Annibales Annibal esse duos;

Artibus his Fabius victorem contudit hostem,
Restituitque morâ rem tibi, Roma, tuam.
Quid Cato? Nonne tuam peperit bis victa ruinam
Cartago, et verbis diruit ante suis?
Quid loquar ereptam veniente tyrannide Romam,
Non nisi consiliis, Marce diserte, tuis?
Jure parens igitur patriæ meritoque vocaris,
Reddita te, Cicero, consule Roma sibi est.
Nonne igitur posito fiunt quoque maxima bello?
Nonne locum media pace triumphus habet?
Hunc sibi facundo fretus Laurentius ore
Consiliis meruit sæpe referre suis.
Sæpe alias, sed parta recens (ut cætera mittam)
Non sinit indictum gloria abire decus.
Quis Volaterrani funesta incendia belli
Nescit, et armatas Marte furente manus?
Quantus et Ausonias urbes incenderat ardor,
Sustulerant animos ira dolorque truces?
Acta furore gravi socia defecerat urbe,
Armarat validas in sua fata manus.
Undique finitimos rupto jam fœdere ad arma
Concierat populos Italicosque duces.
Instabant magni nostris discrimina belli,
Nec par tot populis urbs erat una satis.
Perdere vel socios erat, aut superare necesse;
Ardua res nimis hæc, fœda erat illa nimis.
Quid faceret? Dubiâ trepidabat in urbe senatus;
Certabant animis: hinc decus, inde pudor.
Jamque videbaris succumbere victa pudori
Gloria; jam turpi vertere terga fugâ,
Ni tibi subveniens Tuscæ lux unica terræ
Ad tua victricem signa tulisset opem.

Protinùs ille gravi trepidantem voce senatum
Arguit, et segnes increpat usque viros.
Hinc decus eximium, et victricem collocat urbem;
Hinc victam multo cumque pudore locat,
Et jubet æquata geminas expendere lance,
Quaque velint potiùs vivere in urbe rogat.
Erigit hinc animos facundâ voce jacentes,
Spemque dat hostiles vincere posse manus.
Quoque geri possit pacto res indicat omnis,
Consiliumque probat civibus inde suum.
Dicta placent, patribus rerum huic traduntur habenæ;
Hic jubet, urbs nullâ conficit illa morâ;
Verba fides sequitur, superat Laurentius hostem,
Et venit in Tuscum terra inimica jugum.
Quæ gesta aut quos his poteris conferre triumphos?
Ista decent animum, vir generose, tuum.
Nonne hæc innumeros meruerunt gesta triumphos,
Plurimaque hoc meruit laurea serta caput?
Cuncta quidem cives illum meruisse fatentur,
Cunctaque detulerant; cepit at ille nihil.
O magnum, et nullo visum unquam tempore factum!
O vir, sed magnos inter habende deos!
Quid tibi pro tantis dignum virtutibus optem,
Aut quæ cœlestes præmia digna ferant?
Maxima quum fuerint uno te cœpta jubente,
Et sint consilio bella peracta tuo;
Abnuis oblatos ultro, refugisque triumphos;
Detrahis et capiti laurea serta tuo.
Et quando hæc Fabium, quando hæc renuisse Camillum,
Aut Curium, lector, Fabriciumque vides?
Nonne et ad hoc maduit civili sanguine Cæsar,
Quum sibi sublatum non tulit esse decus?

Denique quis meritæ non poscit præmia palmæ ?
Vincere magnanimi est, præmia nolle Dei.
Hìc mihi millenas ausim deposcere linguas,
Et totidem voces, ferreaque ora simul,
Ut tantas merito resonarem carmine laudes,
Viveret et tanto nomen in orbe tuum.
Talia non debent nec possunt gesta perire ;
Omnibus, Aonides, hæc celebrate modis.
Quid magis heroas Latio juvat edere versu ?
Quid magis Herculeâ monstra subacta manu ?
Quid magis Argolicas chartis mandare phalanges,
Fictaque Priamidæ gesta referre juvat ?
Quis Romana puer, quis Punica prælia nescit ?
Quis jam Pellæi non tenet acta ducis ?
Scribite nunc alios, alios celebrate triumphos ;
Inclita Laurenti dicite facta mei.
Hic solus meritos novit non velle triumphos,
Quodque petunt alii despicit ipse decus.
Jure potes talem, Laurenti, temnere pompam ;
Non etenim gestis par erat illa tuis.
Gloria majorem tibi dat contempta triumphum,
Majus et à spreto surgit honore decus,
Deque triumphandi victa ambitione triumphas ;
Non datur humanis viribus istud opus.
Quum reliquos solcas mortales vincere, mirum !
Exuperant laudes hæc nova facta tuas.
O decus, o præstans divinaque gloria ! quando
Jam nullum poteras vincere, te superas.
Quin tibi non unus meritusve, actusve triumphus,
Innumeros tribuunt talia facta tibi.
Quid quod et officiis servas civilibus urbem ;
Inque dies auges nobilitasque magis.

Sed neque quid præstes hac est mihi parte tacendum,
Ni tua versiculis demoror acta meis.
Sed tibi (si fauces et copia vocis adesset)
Urbs mallet linguâ cuncta referre suâ.
Tu tamen illius hæc pectore prompta putato,
Hæc tibi si posset, nunc velit ipsa loqui.
Principio victrix numeroso ex hoste triumphat;
Imputat hoc meritis maxima facta tuis.
Otia composito tutissima fœdere firmat,
Hoc quoque quis nescit muneris esse tui?
Bella silent: placida cives modo pace fruuntur,
Nec minor inter se pax quoque parta domi est.
Omnibus indulxit miti Laurentius ore:
Unanimos claudant mœnia ut una viros.
In curvam rigidus falcem nunc flectitur ensis,
Vomeribus cassis, vitibus hasta bona est:
Armaque qui coluit miles, nunc incolit arva;
Arma quoque hic semper, sed meliora gerit,
Scilicet et rastros, et magno pondere aratrum;
Quæque habet alma Ceres, quæque Lyæus habet,
Fossor inermis arat, graditurque viator inermis;
Nec timet hostiles ille, vel ille manus.
Aurea, Laurenti, redeunt te sospite sæcla,
Aurea te nobis sospite vita redit.
Nec valet hoc quisquam (velles licet ipse) negare,
Nam te quisque petit, suspicit, optat, amat.
Quidquid habent omnes, tibi se debere fatentur,
Et sonat in populo nomen ubique tuum.
Defessus viridi requiescit arator in umbra,
Dumque sedet, laudes concinit ille tuas.
Serus ab Etrusca discedens urbe viator,
Se tutum meritis cantat abire tuis.

Hic te divitias rogat, et rogat ille favorem,
Accipit optatum lætus uterque suum.
Te pupillus adit solum verumque patronum;
Te simul orba parens, virgoque casta petit.
Optat opem hic, victum petit hæc, rogat illa maritum;
Sentit opem hic, victum hæc impetrat, illa virum.
Hæc rogat amissam misero pro conjuge dotem;
Hanc quoque non pateris dote carere sua.
Ut juvet in carum pietas impensa maritum,
Efficis, et dotem das sibi ferre suam.
Nec satis hoc : inopi querulâ nil voce petenti
Ultro ades, et gratum porrigis auxilium.
Suppeditas largas (cum parva est copia) fruges,
Ut vivat meritis plebs numerosa tuis.
Denique quidquid habent pueri, juvenesque, senesque,
Aut virgo, aut mater, munus id omne tuum est.
Magna quidem dixi, longe majora sequuntur:
Hæc quoque sint quamvis non tibi magna satis.
Instituis sanctis victricem moribus urbem;
Discat ut exemplo se superare tuo.
Jura aliis sancis, sed quæ priùs ipse probaras;
Quæque jubes aliis, tu priùs ipse facis.
Fusa priùs luxu nunc est moderata juventus,
Et cœpit similis moribus esse tuis.
Deposuit Tyrias vilis plebecula vestes,
Et didicit fines nosse modesta suos.
Omnia non debet, possit licet omnia vulgus,
Quæque valent omnes, omnia ferre nefas.
Quisque igitur cohibet luxum, Tyriasque lacernas
Ponit, et in modica se tenet usque toga.
Hoc faciunt alii, superat Laurentius omnes,
Gaudeat ut mores urbs imitata ducis.

Tu quoque delicias posuisti, virgo, nocentes;
Non poteras alio vivere casta modo.
Non nisi fulgentem gemmis auroque puellam
Cæcus amor sequitur, quam bene cernit amor.
Non petit ancillas aurata veste carentes
Ille puer; sed te, culta puella, petit.
Nulla pudica diù, formosaque vivere posset,
Ipsa esset quamvis Pallade casta magis.
Vivere casta, gerit quum gemmas femina, non vult;
Culta nimis juvenes, credite, virgo vocat.
Si tua simplicibus facies contenta fuisset,
Tyndari, non te bis subripuisset amor.
Tu quoque non raptam quæsisses anxia natam
Flava Ceres, cultu si foret usa tuo.
At tu deliciis vives nunc casta fugatis
Munere Laurenti, Tusca puella, tui.
Illum igitur venerare sacri tibi numinis instar,
Quo duce parta redit vita pudica tibi.
Tu quoque laxa priùs, nunc frugi et parca juventus,
Illius (esto memor) te tibi reddis ope.
Hoc duce pestiferum posuit Florentia luxum,
Et retinet fines femina, virque suos.
Imbuit ingenuis victricem moribus urbem,
Luxuriem et turpes sustulit illecebras.
Protulit imperium pugnando Roma superbum,
Sed præstans animi perdidit imperium.
Nam quum Marte suo nullos non vinceret hostes,
Armaque jam toto spargeret orbe potens;
Anxia captivo parebat turpiter auro,
Docta alios, sed se vincere docta parum.
Non sic imperium servat Florentia partum;
Non sic magna diù vivere posse putat.

Sed postquam externos vincendo sustulit hostes,
Luxuriem et molles vincere discit opes.
Optîmus hoc docuit civis, facit ipsa libenter;
Qui jubet hoc fieri, fecerat ipse priùs.
Namque ubi finitimos vicit Laurentius hostes,
Se docet exemplo vincere quemque suo.
Cæsar adulteriis pœnam statuisse minacem
Dicitur, ipse tamen turpis adulter erat.
Haud satis esse putat sanctas hic scribere leges;
Ut faciant alii quæ jubet, ipse facit.
Condidit æternis meliorem legibus urbem,
Mœniaque huic circum nobiliora dedit.
Quid Numa, quid Minos, Lacedæmoniusque Lycurgus
Urbibus audebant condere jura suis?
Esto tamen, nullas modo quisquam conferat istis;
Scripta legunt homines illa, sed ista vident.
Mœnia quid, Theseu, quid mœnia, Romule pastor,
Condere vel Romæ, Cecropiæve fuit?
Romule non Romam, Theseu non condis Athenas;
Sed qui jura dedit, conditor ille fuit.
His magnæ, his inquam cinguntur mœnibus urbes;
Hæc non tormenti robore fracta cadunt.
Perpetuam leges urbem non mœnia servant;
Mœnibus icta ruit, legibus aucta regit.
His igitur Tuscam cinxit Laurentius urbem
Mœnibus, ut nullo robore victa ruat.
Ergo pater patriæ communi est voce vocandus,
Dicite io cives jure pater patriæ.
Quid quod et Alpheas iterum sibi condere Pisas
Mens fuit, et cœptis ducta Minerva comes.
Undique Palladias studiosus contulit artes,
Ut colerent unum quem colit ipse locum.

Elicuit mediis hic Pallada solus Athenis,
Ut præsit studiis non aliena suis.
Solus et Aonio ductas Helicone sorores
Ire nec invitas per juga Tusca facit.
Ipse pater Phœbus, Cyrrha Delphisque relictis,
Venit, et auratam protulit ante chelym.
Numina quando etiam Pisas injussa frequentant,
Certatimque suæ quisque dat artis opus,
Hoc tibi (quis nescit?) Laurenti numina præstant;
Tune putas Pisas sponte petisse sua?
Quæ tot causa Deos, quisve illuc agere posset?
Cui veniunt igitur numina? nempe tibi.
Quem potiùs, quæso, superique hominesque frequentent?
Ecquis numinibus carior atque viris?
Esse hunc Cecropiæ carum junctumque Minervæ,
Consilium prudens juraque sancta probant.
Quis neget hunc olim doctas aluisse Camœnas,
Atque Aganippeo fonte levasse sitim,
Quum superent veteres etiam sua carmina vates,
Parque habeat reliquis partibus ingenium?
Quin etiam doctos profert ex tempore versus,
Qui deceant calamum, docte Tibulle, tuum.
Obloquiturque lyra numeros resonante disertos;
Est lyra par numeris, ingeniumque lyræ.
Hic ne potest Phœbo gratus non esse poeta?
An quisquam Phœbo gratior esse potest?
Quin illum proprias Deus excoluisse per artes
Dicitur, et cytharam sponte dedisse suam.
Nunc et uterque simul noctesque diesque moratur,
Et canit ad doctam doctus uterque lyram.
Hactenus in tacito servaram pectore fixum
Clarius et cunctis (credite) majus opus.

Dicturus fueram Phœbi quoque sanguine natum,
Auctoremque sui stemmatis esse Deum.
Sed mea ne risum parerent ut vana verebar,
Nam solet à magnis rebus abesse fides.
At nunc intrepido sic jussit pectore numen;
Vix credenda quidem, sed tamen acta loquar.
Est Deus in nobis; cœlestis pectora versat
Spiritus, æthereo missus ab usque polo.
Sæpe et colloquio fruimur propiore Deorum:
Ipsa petunt nostros numina sæpe lares.
Hesterna meditans igitur dum luce requiro
Progeniem et patres, vir generose, tuos,
Astitit aurato fulgens mihi Phœbus amictu,
Et cœpit positâ talia verba lyrâ:
Inclita Laurenti, vates studiose, requiris
Stemmata, sed sine me non mea nosse potes.
Ipse ego sum tanti præclarus sanguinis auctor;
Desine tu genus addubitare meum:
Ipse ego sum Medicæ (si nescis) gentis origo,
Primaque in inventis est medicina meis.
Quoque magis credas, hic nostra ex arbore ductum
Sumpsit, et à lauro nobile nomen habet.
Jure igitur cytharam, nostrasque huic tradimus artes,
Laurea jure sedet vertice multa suo.
Dixit, et à nobis multo fulgore recedens,
Ambrosio totam sparsit odore domum.
Ergo age, Laurenti, divino sanguine gaude,
Gaudeat et Phœbo vestra parente domus.
Nec minus ipse tuo lætus sis, Phœbe, nepote;
Suscipiat sobolem gens quoque læta suam.
Gaudeat, ut tanto Florentia gaudet alumno,
Tuscaque lætetur pignore terra suo.

Tu superas veteres, juvenum pulcherrime, Divos,
Si fas est magnos vincere posse Deos.
Cornua quid, Liber, quid jactas, Phœbe, pharetram?
Phœbe, tibi pharetram, cornua, Liber, habe.
Est tibi formosum præstanti robore corpus,
Cui natura parens munera cuncta dedit.
Sunt et opes tantæ, Crœsos ut viceris omnes,
Seque putet Crœsus nunc habuisse nihil.
Fabricios Curiosque tamen (qui crederet?) æquas;
Difficile est Crœsum vincere, et esse Numam.
Laurigeros etiam meruisti sæpe triumphos,
Magnaque parta foris gloria, magna domi.
Pierides idem retines, castamque Minervam;
Consulit hæc, vatem te chorus ille facit.
Addè quod et Phœbi generoso et sanguine cretus,
Et genere, ingenio, fidibus, arte vales.
Vive igitur sospes, multo sed tempore vive;
Vincat Nestoreos et tua vita dies.
At tu cum meritis totum repleveris orbem,
Nec jam te poterunt astra carere diù.
Serus ad ætherei culmen te confer Olympi,
Gaudiaque optato carpe beata polo.

No. XLVI.

Laurentio de Medicis Ang. Politianus.

MAGNIFICE patrone, da Ferrara vi scripsi l'ultima. A Padova poi trovai alcuni buoni libri, cioè Simplicio sopra el cielo, Alexandro sopra la topica, Giovan grammatico sopra le posteriora et gli Elenchi, uno David sopra alcune cose

cose de Aristotile, li quali non habbiamo in Firenze. Ho trovato anchora uno scriptore greco in Padova, et facto el pacto a tre quinterni di foglio per ducato.

Maestro Pier Leone mi mostrò, e libri suoi, tra li quali trovai un M. Manilio astronomo et poeta antico, el quale ho recato meco a Vinegia, et riscontrolo con uno in forma che io ho comprato. È' libro che io per me non ne viddi mai più antiqui. Similiter ha certi quinterni di Galieno de dogmate Aristotelis et Hippocratis in greco, del quale ci darà la copia a Padova, che si è facto pur frutto.

In Vinegia ho trovato alcuni libri di Archimede et di Herone mathematici che ad noi mancano, et uno Phornuto de Deis; e altre cose buone. Tanto che Papa Janni ha che scrivere per un pezzo.

In libreria del Niceno, non abbiamo potuto vedere. Andò al principe messer Aldobrandino, oratore del duca di Ferrara, in cujus domo habitamus. Fugli negato a lettere di scatole: chiese però questa cosa per il conte Giovanni, et non per me, che mi parve bene di non tentare questo guado col nome vostro. Pure messer Antonio Vinciguerra, et messer Antonio Pizammano, uno di quelli due gentilhomini philosophi, che vennono sconosciuti a Firenze a vedere el conte, et un fratello di messere Zaccheria Barbero son drieto alla traccia di spuntare questa obstinatione. Farassi el possibilile; questo è quanto a' libri. M. Piero Lioni è stato in Padova molto perseguitato, et non è chiamato nè quivi nè in Vinegia a cura nissuna. Pure ha buona scuola, et ha la sua parte favorevole: hollo fatto tentare dal conte del ridursi in Toscana. Credo sarà in ogni modo difficil cosa. In Padova sta malvolentieri, et la conversatione non li può dispiciare, ut ipse ait. Negat tamen se velle in Thusciam agere.

Niccoletto verrebbe a starsi a Pisa, ma vorrebbe un bene-

ficio, hoc est, un di quelli canonicati ; ha buon nome in Padova, et buona scuola. Pure, nisi fallor, è di questi strani fantastichi ; lui mi ha mosso questa cosa di beneficii : siavi adviso.

Visitai stamattina messer Zaccheria Barbero, et monstrandoli io l'affectione vostra, ec. mi rispose sempre lagrimando, et ut visum est, d'amore : risolvendosi in questo, in te uno spem esse. Ostendit se nosse quantum tibi debeat. Sicchè fate quello ragionaste, ut favens ad majora. Quello legato che torna da Roma, et qui tecum locutus est Florentiæ, non è punto a loro proposito, ut ajunt.

Un bellissimo vaso di terra antiquissimo mi mostrò stamattina detto messer Zaccheria, el quale nuovamente di Grecia gli è stato mandato : et mi disse, che sel credessi vi piacessi, volentieri ve lo manderebbe con due altri vasetti pur di terra. Io dissi che mi pareva proprio cosa da V. M. et tandem sarà vostro. Domattina farò fare la cassetta, et manderollo con diligentia. Credo non ne habbiate uno sì bello in eo genere. E' presso che 3 spanne alto et 4 largo. El conte a male negli occhi, et non esce di casa, nè è uscito poichè venne a Vinegia.

Item, visitai hiersera quella Cassandra Fidele litterata, et salutai, ec. ec. per vostra parte. E' cosa, Lorenzo, mirabile, nè meno in volgare che in latino, discretissima et meis oculis etiam bella. Partimmi stupito. Molto è vostra partigiana, et di voi parla con tutta practica, quasi te intus et in cute norit. Verrà un dì in ogni modo a Firenze a vedervi, sicchè apparecchiatevi a farle honore.

A me non occorre altro per hora, se non solo dirvi, che questa impresa dello scrivere libri greci, et questo favorire e docti, vi dà tanto honore et gratia universale, quanto mai molti e molti anni non ebbe homo alcuno. E particolari vi

riserbo a bocca. A V. M. mi raccomando sempre. Non ho anchora adoperata la lettera del cambio per non essere bisognato. Venetiis, 20 junii 1491.

No. XLVII.

Extat Romae in bibliotheca Corsina, Catulli, Tibulli, ac Propertii editio, anni MCCCCLXXII, *unà cum Statii silvis, quae fuit Angeli Politiani, cujus manu haec in fine notata sunt.*

(BAND. *Cat. Bib. Laur.* vol. II, p. 97.)

CATULLUM Veronensem, librariorum inscitiâ corruptum, multo labore multisque vigiliis, quantum in me fuit, emendavi; quumque ejus poetæ plurimos textus contulissem, in nullum profecto incidi, qui non itidem, ut meus, esset corruptissimus. Quapropter non paucis Græcis et Latinis auctoribus comparatis, tantum in eo recognoscendo operæ absumpsi, ut mihi videar consequutus, quod nemini his temporibus doctorum hominum contigisse intelligerem. Catullus Veronensis, si minus emendatur, at saltem maxima ex parte incorruptus, mea opera, meoque labore et industria in manibus habitat. Tu labori boni consule, et quantum in te est, quæ sunt, aut negligentia, aut inscitia mea nunc quoque corrupta, ea tu pro tua humanitate corrige et emenda; meminerisque Angelum Bassum Politianum, quo tempore huic emendationi extremam imposuit manum, annos decem et octo natum. Vale, jucundissime lector. Florentiæ, MCCCCLXXIII pridie idus sextiles. Tuus Angelus Bassus Politianus.

Similis nota in fine Propertii occurrit, et quidem ita: Catulli, Tibulli, Propertiique libellos cœpi ego, Angelus Politianus,

jam inde à pueritia tractare, et pro ætatis ejus judicio, vel corrigere, vel interpretari; quo fit, ut multa ex eis ne ipse quidem satis, ut nunc est, probem. Qui leges, ne quæso, vel ingenii, vel doctrinæ, vel diligentiæ nostræ hinc tibi conjecturam aut judicium facito. Permulta enim infuerint (ut Plautino utar verbo), me quoque qui scripsi judice digna lini. Anno 1475.

N°. XLVIII.

Georgius Merula Alexandrinus, Laurentio et Juliano Medices, salutem.

VETERUM legimus professorum morem fuisse, quem posteriores crescentibus sub inde disciplinis servaverunt, ut veri habendi gratiâ, si quid à scriptoribus perperam dictum fuisset, id corrigere et emendare vellent. Nec vel amicis, vel preceptoribus parcerent, modo veritati consulerent. Sic Aristoteles Platonem, Varro Lelium, Casselium Sulpicius, Hilarium Hieronymus, rursum Hieronymum Augustinus reprehendit. Alii quoque permulti leguntur, quorum concertatione bonæ artes et illustratæ sunt et creverunt maxime. Hos ego imitari cupiens, cum opus Galeoti, quod de homine inscribitur, legissem, plurimaque non dico minus eleganter dicta, vel parum docte tractata, sed plane falsa offendissem, veritus ne lectio novi operis avido lectori imponeret, et eo magis cum non deessent qui mendose et vitiose precepta defenderent, quæ veterum auctoritate Galeotus niti videretur; non potui sane pati bona ingenia sic decipi et turpiter errare. Opem itaque cum veritati, tum amicis ferre volui, atque ea refellere quæ plurima temere et sine judicio dicta in eo opere leguntur. Tum in libellum coacta Laurentio et

Juliano Medices privatim dedicare statui, in quorum sinu nostra ætate maxima spes et studiorum ratio fovetur. Sic enim vos partes litterarum suscepistis, ut litteratorio gymnasio in nobilissima Italiæ parte nuper constituto, jam leges sanctissimæ et liberales disciplinæ, sic Laurentium et Julianum parentes appellare possint, quemadmodum Florentia Cosmum salutis et otii sui auctorem, publico decreto, patrem patriæ dixit. Cujus urbis fato nimirum gratulandum est, quod negociis publicis avum, filium, et nepotes, præfectos continua serie habuerit: per quos certa quædam et solida Florentini populi felicitas perduravit. Et ita nunc urbs pulcherrima et opulenta floret, ut non minus e re Florentina sit Laurentio et Juliano Medices urbis tutelam per manus traditam fuisse, quam Cosmum et Petrum illi præfuisse: quorum prudenti consilio et magnifica opera, undique prementibus bellis, tutus et incolumis status civitatis servatus fuerit. Sed nec vos pœniteat qui in administrandis rebus urbicis occupati, semper magna tractatis, ad hæc legenda descendere; quando memoriæ proditum sit illustres rerum publicarum principes hoc fecisse. Sic Cicero, post peroratas causas et curas publicas, Antonii Gnifonis scholam frequentavit. Et Julius Cæsar, sive in bello, sive in civili negotio, de analogia libros conscripsit. Nos autem etsi in errores hominis sibi plurimum arrogantis, et qui omne genus scriptorum tractare audet, invehamur; tamen nec petulanti nec contumelioso sermone res agitur, sed litteris et eruditione certatur; ut scilicet aliquando recte dijudicari possit, veriusne Galeotus an Georgius de re latina disserat.

N°. XLIX et L.

Joannes Picus Mirandula Laurentio Medicis.

ON a cru devoir supprimer ces deux pièces, dont l'une ne contient que des éloges assez communs, et l'autre est la liste des ouvrages de Marsilio Ficino. *Voyez* le ch. VII. (*L. T.*)

N°. LI.

Ad Petrum Medicem, in obitu Magni Cosmi ejus genitoris, qui vere, dum vixit, optimus parens patriae cognominatus fuit, Naldus Naldius.

ERGO quis infandum possit narrare dolorem?
Quis possit lacrimas explicuisse graves?
Quæ mihi quæ possit carmen spirare Dearum;
Dum gravis affligit pectora nostra dolor,
Dumque adeo Medicis lugemus funera Cosmi,
Natus ut extincti tristia busta patris?
Quum nova præsertim quæ jam dictare solebant,
Vatibus Aonio verba notanda pede,
Nunc etiam nigra squallescant veste Camœnæ,
Et solvant tristes in sua colla comas.
Cum graviter Phœbus casu concussus acerbo
Dicatur mœsta conticuisse lyra.
Nam neque Syllani tantum te, Cosme, quirites
Extinctum lacrimis condoluere suis,
Sed superi, quorum lugendi rarior usus,
Et procul a tristi vivere mœstitia.
Quod bene de cunctis adeo, si, Cosme, fuisti
Promeritus, vita dum fruerere pia;

Ut sua nunc mœstis tundentes pectora palmis,
Heu mortis doleant fata severa tuæ.
Non precor e nostro discedat corpore luctus,
Aut sim præcipuæ conditionis ego.
Hoc precor, usque adeo laxentur membra dolore,
Ut pateat stupido pectore vocis iter.
Qua liceat mœsto dum fundimus ore querelas,
Fortunæ miseras condoluisse vices;
Qua liceat, patriæ dum dantur justa parenti,
Tristia flebiliter publica damna queri.
Tempus erat Titan quo fervida signa per orbem
Altior Herculei terga Leonis adit,
Cum prope jam positus supremo in limine vitæ
Senserat extremum Cosmus adesse diem.
Ergo non vanos metuens in morte dolores,
Inscia quos hominum turba timere solet,
Sed constans veluti qui dudum certus eundi
Sidereas cuperet nempe redire domos.
Advocat hic natum, qui verba extrema parentis
Audiat, heu levibus non referenda modis.
Qui simul accitus monitis gravioribus, ille
Divini subiit ora verenda patris.
Naturam nivei Medices imitatus oloris,
Suprema moriens talia voce dedit:
Si morbus gravior tristi vitiata senecta
Corpora nostra vetat vivere posse diù;
Te precor, ut nostri tales de pectore curas,
Et medicam mittas quam, Petre, quæris opem.
Nec tu Parcarum durum contende tenorem
Humanis unquam flectere consiliis:
Nam me fata vocant, video, nam Juppiter ipse
Me jubet humanas deseruisse vices.

Non invitus eo, nec me mortalia tangunt
Vota, nec est vitæ jam mihi cura meæ.
Humanas pridem meditor deponere curas,
Et procul humano me removere gradu,
Corporis ut cœcis tenebris vinclisque solutis,
Extremum valeam carpere mente bonum.
Quo facere id possim, curas tu, nate, paternas
Suscipe; sunt humeris pondera digna tuis.
Quarum nulla magis me me nunc urget euntem,
Nec magis ingenium degravat ulla meum,
Quam me, quæ semper vita mihi carior ipsa
Extitit, heu patriam linquere, nate, piam.
Quod te per geminos, tua pignora cara, nepotes,
Oroque perque meum, Petre, senile caput,
Ardenti ut studio Lydos tueare penates,
Et procul infesto semper ab hoste tegas:
Et quæ nunc multos est jam servata per annos,
Florentis placidus ocia pacis ames.
Concordes moneo semper complectere cives,
Et quibûs est patriæ maxima cura suæ.
His precor, ut sociis Etrusci fræna Leonis
In rectum semper flectere, nate, velis.
Nec tu justitiæ monitus contemne severos,
Dum statues urbi libera jura tuæ.
Namque potes diros populi vitare tumultus,
Hac duce dum meritus quemque tuetur honos.
Quin ubi te justis urbes populique videbunt
Legibus Etruscas instituisse domos,
Undique convenient ad te, mi nate, frequentes
Qui rebus cupient consuluisse suis.
O quam conspicies hanc urbem, qualia cernes
Tempore Lydorum surgere regna brevi,

Cum tibi vel reges potiùs parere monenti,
Quam reliquis mores imposuisse volent!
Hic ego si tenues fuero dilapsus in auras,
Ut nequeam sedes, nate, videre novas;
Attamen Etrusci gaudebo ut regna Leonis
Accipiam monitis aucta fuisse tuis.
Nam me quæ tenuit vivum, tellure repostum
Suscipiet, patriæ maxima cura meæ.
Jamque vale, et nostrum pompis ornare sepulchrum
Desine: quod terra est, fac quoque terra tegat.
* * * * * * * * * * * * * *

No. LII.

Christophori Landini, in obitu Michaelis Verini, Elegia.

(BAND. *Cat. Bib. Laur.* vol. III, p. 463.)

ESTNE levis rumor? sic, o, seu conscia veri
Fama; sed heu nimis est conscia fama mali.
Occidit heu, vestrum crimen, crudelia fata;
Occidit heu Michaël, luctus amorque patris;
Occidit, Aonio quem vos nutristis in antro,
Musæ, Cyrrhæi quem lavit unda jugi;
Occidit heu Michaël, proprio nam nomine dixit
Princeps Aonii Calliopea chori.
Quis Deus est, Michaël resonat; modo nosse velimus
Prisca Palæstino verba notata sono;
Ipse Deus quid sit vix puber nosse laborat,
Tempore quo reliquis ludus et umbra placet.
Verum id quum vera faceret ratione, putandum est
Verini agnomen non sine sorte datum.

Quid pietas, quid casta fides, quid possit honestum,
A teneris annis hic monumenta dedit;
Quique solet primam nimium vexare juventam,
Expers obscœni semper amoris erat.
Vivebat cœlebs, primis atque integer annis
Contempsit Cypriæ dulcia dona Deæ.
Hoc tulit indigne, superat qui cuncta Cupido,
Cui parent superûm numina magna Deûm,
Et parat ultrici puerum terebrare sagitta,
Altitonum valeat qua superare Jovem;
Sed frustra aurato tentat præfigere telo
Pectora, quæ sanctæ Palladis arma tegunt.
Hoc cernens, aliosque dolos aliudque volutans
Consilium, in solita callidus arte petit;
Nam morbum inmisit, quem nec queat ipse Machaon,
Nec tua docta manus pellere Phœbigena.
Convocat heic medicos Paullus, quem cura nepotis
Anxia sollicitum nocte dieque premit.
Conquirunt igitur veterum monumenta virorum,
Si qua datur morbo jam medicina gravi,
Quæ, Galiene, tuo divine volumine monstras,
Quæque docet Coi pagina docta senis,
Quid velit Hippocratis magni doctrina, quid ille
Cujus Arabs justo paruit imperio.
Mosaïcosque manu versat, Latios, Danaosque,
Quique colunt ripas, advena Nile, tuas.
Denique perceptis cunctorum sensibus, omnes
Huc veniunt, atque hæc mens fuit una viris,
Non posse extremæ hunc tempus sperare juventæ,
Gaudia percipiat ni tua, pulchra Venus.
Res miranda quidem, rara et per sæcula visa,
Exemplum in puero tale pudicitiæ:

Qui vitæ sanctum potuit præferre pudorem,
Viveret ut semper, tunc voluisse mori.
I nunc, Hippolytum verbis extolle superbis,
Bellerophonteum nomen in astra refer;
Nou hic Antiam, non pulchræ gaudia Phædræ,
Omnia sed Veneris furta nefanda fugit.
At ne forte putes nullo hunc caluisse furore,
Nulla nec aligeri tela tulisse Dei;
Sunt geminæ Veneres, gemini hinc oriuntur Amores:
Terra hæc demersa est, cælitus illa venit.
Altera, vulgarem verò quam nomine dicunt:
Namque levis plebis vilia corda domat,
Mortalesque artus, homines, formæque caducæ
Terrenum miseros corpus amare jubet.
Altera cælestis superis dominatur in oris,
Mater nulla illi est, Juppiter ipse pater,
Hæc, quas nulla mali violant contagia sensûs,
Divino mentes urit amore pias.
Hic Michaël valido præfixus pectora telo,
Cælum amat, et cæli mœnia mente capit;
Nec quidquam puerile sapit puerilibus annis,
Tristis at in tenera fronte senecta sedet.
Sevocat à sensu mentem, tetramque perosus
Luxuriem, æthereæ scandit ad astra plagæ,
Cunctaque sub pedibus mittens, quæ mersa sub ipsa
Materia, in tenebris corpora cæca tegunt,
Et magni volitans mundi per curva, supernos
Spirituum volucer tentat adire choros.
Interea pestis teneros depascitur artus,
Contrahit in rugas squallida membra lues,
Et toto succum flaccescens corpore sugit
Pus solidum, innatus deserit ossa vigor,

Donec ab absumptis animus discedere membris
Cogitur, et putri carcere pulsus abit.
Pulsus abit, sed lætus abit, vinclisque solutus
Cognoscit quantum mors habet ista boni,
Exsilioque gravi liber, cælestia summi
Quæ patria est ardet visere templa Dei.
Sed quid te plorem puerum, Verine, quid ultra
Fata tuæ mortis stultus iniqua querar?
Mortuus en vivis; sed nos dum nostra manebit
Vita, nimis blanda morte maligna premet.

Gabrielis Mediolanensis theologi carmen, in sepulchro ejusdem.

CONDITUR hoc tumulo tuus, o Florentia, vates,
Verinæ Michaël stirps generosa domus,
Qui dulces elegos scripsit lanugine prima,
Naso, tuis similes, terse Tibulle tuis.
Ad tria lustra duos hic vix adjecerat annos,
Quum vitam hanc miseram pro meliore dedit.
Occidit obscænæ Veneris contagia vitans,
Æger, et hanc medicus dum sibi spondet opem.

In Michaelem Verinum.

(Ex op. Ang. Politiani. *Ald.* 1498.)

VERINUS Michaël florentibus occidit annis;
Moribus ambiguum major, an ingenio.
Distícha composuit docto miranda parenti,
Quæ claudunt gyro grandia sensa brevi.
Sola Venus poterat lento succurrere morbo:
Ne se pollueret, maluit ille mori.
Sic jacet, heu patri dolor et decus: unde juventus
Exemplum, vates materiam capiant.

Consolatoria a S. Ugolino Verini per la morte di Michele, suo figliuolo. — Di Girol. Benivieni nelle sue opere. Ven. 1524.

QUAL più ingrata virtù, qual impia sorte
Qual duro fren, qual cieco, inetto et stolto
Furor, qual nuova legge iniqua e cruda
Fia che'l fonte immortal, ch'acerba morte
D'amaro pianto ha intorno al cor raccolto
Con le sue proprie man restringa e chiuda?
Taci lingua crudel rustica e nuda
D'ogni pietà, crudel, anzi tenore
Farai piangendo a' suoi giusti lamenti.
Gl' improbi tuoi dolenti
Sospir, perchè, perchè la via del core
Non apron lasso? e perch' agli occhi in tanto
Duol, padre, hor nieghi'l disiato pianto?

Rompi hormai'l duro fren, l'iniqua legge
Sprezza, ch' all tuo dolor non se conviene,
Nè si può modo por ch' indietro il volga.
Chi del cieco dolor governa e regge
L'improbo e duro freno, è in poche pene,
Nè sa ben com'un cor s'affliga e dolga.
Rompa hor dunque'l van fren, apra e disciolga
L'indurati sospir, l'horribil pioggia
Che l'attonito cor restringe e serba.
Ahimè che tropp' acerba,
Tropp'iniqua cagion dentr'al cor poggia:
Non virtù, ma furor quel piant 'infrena
Che sciolto invita, e chiuso ad morir mena.

Piangi dunque, infelice e miser padre,
Poichè morte crudel quel sol n'ha spento

Quel sol ch'esser potea tua guida e scorta.
Ecco Amor, Phebo, e l'altre sue leggiadre
Suore, piangend' al tuo flebil lamento
Fan tenor, poi ch'ogni lor gloria è morta.
Teco piange ogni padre, e chi non porta,
Chi non ha al tuo dolor, e a' tuoi affanni
Pietà, non può saper che cosa è figlio.
O nostro human consiglio
Pien d'ignoranza; almen hor con tuoi danni
Conosci, impio mio cor, quanto sia inferma
La mente di ciascun che quì si ferma.

Lasso quante speranze insieme, e quanti
Fior di futuri ben nel vivo obietto
Posto havea'l ciel, le stelle, e la natura;
Amor suo albergo fè degli occhi santi,
Del volto gratia, e del pudico petto,
Honestà sempre immaculata pura.
Quici (e chi'l crederia?) de l'impia et dura
Falce, l'ultimo colpo aspettar volse
Pria che l'alma oscurar, candida e bella.
Così di sua novella
Pianta, acerbo quel fior per forza colse
Morte crudele, il cui ben culto frutto
Far di se potea lieto il mondo tutto.

Sette e sette anni e tre già volto il sole
Havea'l gran cerchio suo, dal primo giorno
Ch'al bel nostro orizonte il tuo sol nacque,
Quando credo per far dell'alme e sole
Sue vive luce il ciel più riccho e adorno
Morte al mondo oscurar quel sol gli piacque,
E perchè mentre in terra afflitto giacque,
Nel suo corporeo vel mirabilmente

Qual fussi'l suo valor ne mostro alhora,
Ben creder dei che hora
Dell'immense sue pene il premio sente,
Et ch'in cambio al dolor caduco e breve
Immortal gaudio sù nel ciel riceve.

Così da quest'inferma e cieca vita
Qual contra'l suo disìo per forza'l tenne
Chiuso piangendo in questo oscuro speco,
Felice è in grembo al suo fattor salita
L'alma, a veder la patria dond'ella venne,
Per essempio del ciel nel mondo cieco.
Et hor lasso, da noi partendo, seco
Se'n portò'l vero ben, quel ben dal quale
Ogni tuo bene human deriva e pende,
Ivi tant'hor risplende
Che se in virtù del ciel l'occhio mortale
Potessi gli occhi suoi ben guardar fiso
Cangere'l tristo pianto in dolce riso.

Dunque qual novo error ti stringe e muove
A pianger quel che ti dovria far lieto,
Se vero è che'l suo ben ricerchi e chieggia?
Non sai ben che salito in parte è, dove
Com'in fulgido specchio ogni secreto
Del tuo misero cor convien che veggia?
Quinci'l fonte, onde in van converso ondeggia
Dal cor, per li occhi un lagrimoso fiume
Scorge e pietoso del tuo mal si turba,
Così oscura e deturba
L'infelice tuo pianto il divin lume
Di quel ch'acceso d'amoroso zelo,
Così padre ti parla infin dal cielo.

Non hai, padre, non hai, come tu pensi,
Perduto quel di cui mentre ch'io vissi
Miser in terra havesti a pena un ombra.
Hor se l'interno sole da ciechi sensi
Sciolto, se gli occhi infermi al ciel tien fissi,
Vedrai ben quanto error t'involve e'ngombra.
Vivo son io, e qualnuque altro adombra
Vostro carcer mortal ben dir si puote
Morto, quand'altri al mondo 'l tien per vivo.
Dunque, padre, s'io vivo
Com'io fo lieto in queste eterne rote;
Et se tu mi ami, o se'l mio ben ti piace,
Pon la lingua in silentio e gli occhi in pace.

Canzona, io credo hormai che l'impia piaga
Ch'accesa in mezzo al miser petto spira,
Benchè cruda palpar si possa in parte.
Va dunque, e come del pio cor presaga
Vedi, e se forse ancor per se respira
Da tante e tante lagrime già sparte,
Di che se'l ciel, l'ingegno, il tempo, o l'arte
Non ponno in lui, ch'almen l'inclini e volti
La voglia di colui che acciò l'induce,
E che l'amate luce,
Senza timor alcun, non dopo molti
Anni, dell'alma sua vera Phenice,
Vedrà in ciel più che mai bella e felice.

No. LIII.

De studio Pisanae urbis, et ejus situs maximâ felicitate, ad Laurentium Medicem, Car. de Maximis.

ITE, quibus studiis amor est accendere mentes,
Ingenii quibus aura favet, quibus æthere ab omni
Hac unâ astriferi datur ad fastigia regni
Ire viâ, et merito concessum assistere cœlo;
Ite, datur veteres tandem consurgere Pisas,
Et priscus renovatur honos. Sint diruta quamvis
Mœnia Tyrrhenum late dominata per æquor,
Tu tamen extinctam studiis melioribus urbem
Instaurare paras, atque intermissa Minervæ
Sacra novas, Medices; procul exultantia cerno
Littora, et arridet vicina Palæmonis unda.
Quid mirum? geminus qui faucibus excipit Arnum
Collis ovat, dominique intrantis læta salutat
Stagna Dryas, mediamque libens transmittit in urbem.
Vix mihi certa fides, num tu Pelopeia tellus,
Num vos Tyrrhenæ, tristissima mœnia, Pisæ?
Unde hæc læta dies tam festinantibus horis
Effulsit, quænam vobis inopina reluxit
Gratia, quæve hilaris subito fortuna renata est?
O bona lux! patriis nuper discedere tectis
Incola jussus erat, vacuoque in limine matres
Flebant, crudeles et detestantia Divos
Ora cruentabant, tantæ memoresque ruinæ
Errabant tristes et sparsis crinibus umbræ.
Quæ modo tam volucri redierunt gaudia pennâ?
Quænam fata locis? plectrone hæc saxa canoro
Demulcet dorso residens delphinis Arion?

Dirceæ num fila lyræ ? stupet Italus orbis,
Hucque fluit, Libycis nec qui Deus exstat arenis,
Aurato insignis cornu, nec opaca Sibyllæ
Tot simul adjunctas videre silentia gentes.
Nec mirum, nam tu mediis de nubibus urbi
Alluces, positâque hanc erigis ægide, Pallas,
Et dubium juvenem, nec adhuc fidentis habenas
Ipsa impellis equi, et magnis hortatibus urges.
Quin age, seu chara nunc in Tritonide virgo
Lanificas monstras artes; seu corpora pura
Tingis aqua, et primos non dedignaris honores;
Sive ad Cecropias frustra lamenta profundis
Relliquias, cinerique virûm, incumbisque ruinæ;
Seu potius lætas inter Dea candida Divas.
Texis opus, niveoque animas in stamine telam,
Huc propera, huc totis ad terram labere pennis;
Sume vias, non te poscunt juga Sarmata multo
Pressa gelu, aut Cancro ferventis gleba Syenes;
Sed vocat uvifero madidus de palmite frater,
Deque Fluentino propior Cyllenius axe;
Læta hilarisque veni, qualem post bella gigantum
Vidit paciferâ velatus fronde sacerdos.
Adspice cognatis quanto tibi mœnibus aræ
Thure sonant; nec enim hæc superis incognita sedes,
Sed de sacrifico dicta est bona Thuscia ritu.
Heic tibi non oleæ deerunt; aptissima ponto
Pinus habet colles; huc si te forte tulisses
Quum tua Phrixeas esset cursura per undas
Puppis, et Argois aptares robora remis,
Non aliis classem tentasses ducere sylvis.
Heic tua fatiferos primum tuba compulit enses,
Et bellator equus clangentes arsit ad iras.

Ubera quid referam terræ, formasque locorum?
Vobis Campanæ nec cedat Thuscia glebæ;
Et si larga magis multum, si ditior istis
Stet natura locis, et pleno copia cornu,
Thusca magis cultu tellus formosa, magisque
Ingeniosus ager; medio pomaria saxo
Cernis, et agricolam sterili de vertice messem
Colligere; his credunt Cerealia semina sulcis
Spargere Triptolemum, picturatosque dracones
Arentem placidis terram irrorare venenis.
Non taceam Thuscis et quæ nascantur in oris
Pectora consiliis, duroque aptissima bello,
Contentique magis læta sub pace quiescunt.
At tu, LAURENTI, quæ te pietatis imago
Moverit hos tantos ut molirere paratus
Dinumera, et cœptis quando mihi parcere tantis
Difficile est, tende chelym, partemque tuarum
Tot mihi de cumulis da nunc perstringere rerum;
Et mea si nimium levis, et temeraria virtus,
Da veniam, trepidamque ratem propelle per Euros.
Et tu, COSME pater, cujus sibi numen adorat
Arnus, Romano cognatus vertice Tybri,
Præbe animos, impelle lyram, et majore cothurno
Ire jube, numen certum, et mihi major Apollo.
Est in Pisano saltu nemus, ardua multum
Cui coma, frondentesque in cœlum surgitis alni,
Montivagis domus apta feris, accessaque numquam
Solis equis, habitant salientes robora Fauni;
Virginibus sacra sylva choris, castæque Dianæ
Creditur, ipsa loci facies dat signa, novæque
Auditæ voces, et visæ per juga Nymphæ.
Huc, quum civiles cessarent undique curæ,

Urbanusque labor, læto LAURENTIUS ore
Venerat, Herculeo sic quondam robore fidens
Atlas, deposita gavisus mole laboris,
Et super injecto paullum subductus ab astro.
Nec mora pars multâ cingunt indagine valles,
Pars urgere canes et vincula demere collo;
Cornua mille sonant, vestigatorque Molossus
Dat signum, fugiente fera, tremit icta fragore
Sylva, et diffusi fugiunt per devia canes.
Vallis erat vitreas ubi formosissima servat
Naïs aquas, densisque expellens frondibus æstus
Brumam Nympha sibi facit, et nunc roscida musco
Strata tegit, tremulosque lacus nunc flore coronat
Narcisso, aut foliis, casus qui luget amaros.
His Dea venatu defessa loquacibus undis
Assuerat Dictymna suas renovare sagittas,
Et multo nitidos temerabat sanguine rivos:
Et tum forte aderat, quæ vocibus excita vidit
Quum primum per lustra virum, quo subter anhelat
Arte laboratis circumspiciendus habenis,
Acer equus, laterique hæret fidissima Tigris,
Spartanâ de matre canis; mea Cosmea proles,
Hæc ait, o superi quantum debere fatemur!
O vos, vicinæ quantum exsultabitis arces!
Nec mora, velocem pedibus, similemque sagittæ
Ire jubet cervam, quæ se frondentibus umbris
Opponat, monstretque viro, tum deinde revertat
In liquidum fontem volucri vestigia gyro.
Illa volat celeri frondosa per avia saltu;
Quam simul aspexit celso de vertice Tigris
Irrumpit silvis, animos vox nota ministrat
Festinantis heri, timidis it pendula costis

Tigris, et in vallem vicinis dentibus urget.
Ecce per irrigui nemorosa cubilia fontis
Accelerat Diana gradus, optataque lora
Pernicis Dea pressit equi, et sic ora resolvit:
Chare nimis, dilecte mihi, quem gentis Etruscæ
Fas dixisse Deum, quantum tibi numina debent!
Quantum ego! nam solis habitabam frigida lucis,
Virginibus comitata meis atque aere nudo.
Hippolytus mihi nullus erat, qui retia posset
Tendere, et alatos mecum prævertere cervos;
Languebant Satyri, Nymphæque, et flumina, et auras
Implebant querulis actæ clamoribus umbræ.
Per te cuncta mihi redeunt, manesque quiescunt;
Exsultant sylvis Dryades, Nereides undis.
Nec deserta queror, nam te mihi semper in istis
Collibus adspicio comitem, et mea lustra frequentas
Candidior, similisque Deo, quotiesque putarem
Fratrem materna venisse per æquora Delo,
Si calami ex humeris starent, et flexilis arcus.
Dum loquor, inque tuos figo, placidissime, vultus
Lumina, quanta paras oculis! o quantus in ore
Stat genitor, patriique nitet splendoris imago!
Virtus quanta patet, quanti monstrantur honores!
Et tibi, si qua fides superis, longæva merenti
Tempora et astra dabunt, sed ne pars ulla parato
Deficiat cœlo, nostris his annue dictis,
Ostendam quo sis fugiturus tramite terras.
Est mihi cara soror, quam nec Cytherea, nec umquam
Vos jaculatores illam fixistis Amores,
Vertice nata Jovis, cui cessa potentia ferri,
Proximaque, in studiis non enim minor addita virtus.
Nunc incerta loci, variaa defertur in urbes;

Qua se ponat humo, sedem quibus eligat oris
Nescit, et exstinctas semper suspirat Athenas,
Nec voluit parvi ripis considere Rheni,
Nec, Ticine, tuis; hic enim civilibus armis
Noxius, hic magno didicit servire tyranno.
Libera mens illi est; da tu, carissime, portus,
Da fessæ sua tecta Deæ; non heic furit ensis
Civicus, et claro gens est dilecta Leoni,
Magnanimæ servitque feræ, placidasque jubarum
Non timet ad setas primis vagitibus infans
Ludere, et à forti pendent cervice puellæ.
Eja age, pergè, adero, mecumque ad tanta juvabit
Frater, et huc gentes gemino mittemus ab axe.
Dixerat, alatis et se per devia plantis
Sustulit in sylvas, lateri cui plurima virgo
It comes, et nitida sequitur vestigia palla,
A jaculis lucent humeri, nervoque sonanti
Omnibus arcus erat, Zephyris raptique capilli
Colla repercussis umbrabant candida tergis,
Divinumque cohors late dispersit odorem
Per sylvam, et casti lustrarunt avia vultus;
Quaque recesserunt sese violaria plantis
Supposuere; latus subitoque rosaria tractu
Cinxere, et ramus se culmine flexit ab alto.
Venantes sensere viri, subitusque per ora
Fulgor iit, blando mansit fera juncta Molosso,
Quæ priùs auditis fugit latratibus umbram.
Hauserat has vôces, hortatricisque Dianæ
Numen agit Medicem: vix bino sole calentes
AEripedes fumastis equi, totiesque relapsi
Vos ponti mersistis aquis, et vera per urbes
Fama volat, studium lapsis componere Pisis

Te te, LAURENTI; nec enim minus inclyta virtus
Ista tibi, quam quum Volterras marte rebelles
Ausus es ipse tuis de tot modo civibus unus
Vincere, et injectis hostem frenare catenis.
Ergo ubi multivago discurrit fama volatu,
Et circumfusi procul, ut sensere parari,
Accurrunt populi; florentes mittit alumnos
Trinacris ora, venit Gallis admistus Iberus,
Quique racemifero vultum crinesque sequuti
Se vovere Deo; ruit hac gens omnis; anhelant
AEquora, et Inoi capiunt vix claustra Learchi.
En ego, nunc etiam nimium fidente carina
Dum feror, et puppem majori credimus Austro,
Distrahor, et rapido multum increscentibus undis
Nutat cymba mari, et scindunt mea vela procellæ.
Nam quis inexpleti referat certamina circi,
Quis tantos rerum motus? non si mea texant
Tempora Mæoniæ laurus, et Cynthius haustus
Bellerophonteos plenis indulgeat urnis,
Sit satis, et tantos valeam narrare paratus.
Credite vicinæ, liceat mihi dicere, Senæ,
Tuque Antenoreo tellus fundata colono,
Felsineæque nives, tuque o cui sanguine nostro,
Ticine, infausto tumuerunt flumina bello;
Non vestris tam grande sonat facundia muris;
Non heic qui populos doceant sub lege tenere,
Justitiæque sacros monitus et jura ministrent,
Deficiunt, nec qui conducere vulnera, morbos,
Ostendant, somnos et quid fugientibus ægris
Efficiat, mortes et qua teneantur ab herba;
Sidera qui reseret, magnique volumina cœli
Explicet; heic omni fulgent ex arte nitentes

Stipanturque viri ; Græcæ huc facundia fluxit
Romanæque decus linguæ ; majoraque dictis
Sunt et plura meis ; nihil his quod dicere possis
Deest grande locis ; genialis gratia terris
Indulsit, largum seu fundat Juppiter imbrem,
Tunc quum sævit hiems, Calabros seu Syrius urit,
Aut fervet latos Nemeæ populator in agros,
Temperies his mira locis ; uberrima tellus
Ipsa suas distinguit opes ; heic flumina fecit
Flexivagis ambire vadis ; hinc surgere in altum
Verticibus montes, vastas radicibus imis
Hinc cadere in valles ; ast inde tepentia fumant
Balnea de terra, multumque salutifer ægris
Nascitur humor aquæ ; stagnis sudare videres
Numina, anhelantesque hiberno frigore Nymphas.
Ista vaporiferæ nec vincant æquora Baiæ,
Nec vos vicinæ notissima balnea Lucæ.
Quid bipara referam pendentes arbore fructus,
Quid bene partitis lætissima dotibus arva
Naturæque vices ? Hinc pubescentibus uvis,
Ulmea serpentes pingunt fastigia vites,
Et circum amplexis servant connubia nodis ;
Illinc effusis large super arva canistris
Læta Ceres natam stygiis invitat ab undis,
Exoratque Jovem ; Thuscis deque urbibus una
Romanæ par hæc et terra simillima glebæ est.
Lanigeræ pecudes, campisque armenta vagantur,
Lascivique greges ; nemora heic habitataque miti
Lustra fera ; arboreis heic se cum cornibus infert
Actæon, trepidæ saliunt et per juga damæ,
Et mollis lepus, et maculato tergore capræ.
Non ursus, non tigris adest ; si forte malignus

Frendit aper, vel spumivomo diffulminat ore,
Te sibi, LAURENTI, fatis melioribus usum,
Thestiaden sentit; si quive in valle leones
Occurrunt, placidi lambunt vestigia, et altas
Summisere jubas, et te voluere magistrum.
Non sileam positus urbis; stant margine plano
Mœnia, et aereas medio transmisse canali
Arne, domos, urbemque tuis interfluis undis,
Arne, Fluentinos qui præterlaberis hortos,
Fecundisque secas rivis, non fonte refuso,
Nec rapidis transcurris aquis, sed pontis habenas
Dignaris, curvos et te quater addis in arcus;
Inde tuam æquoreis immisces Dorida Nymphis,
Fessaque littorea prætexis cornua myrto.
Parte alia portus, cinctis ubi Nereus undis
Innatat, et posito paullum fervore quiescunt
Æquora, et incluso Nereides amne lavantur.
Heic Athamantheus nautis venientibus infans
Lustratam flammis, et ituram in nubila turrim,
Per latas ostendit aquas, parvoque reclamat
Vagitu, et vigili noctem propellit olivo.
Nec procul a terra surgentes cautibus altis
Bis geminas arces servat, cingitque catena,
Brontis opus, tutis ubi possit navita velis,
Securo totas noctes traducere somno.
Heic et Atlantiades dulci testudine pontum
Mulcet, et auratis invitat Pallada chordis,
Hortaturque viros, fidissima laudis imago,
Quos superis facit ire pares, et vivida virtus.
Ille renascentes canit alta ab origine Pisas,
Seu quod, magne Pelops, dederis tu nomina terris,
Fundarisque urbem, seu quod tuus accola muros

Heic posuit, nomenque Eleæa adjecit ab urbe.
Pisanos etiam plectro movet ille triumphos,
Et quos terra viros bellis navalibus, aptas
Quas tulit ista manus, felix nimis improba felix,
Si non finitimo fregisset jura Leoni,
Victrici tumefacta manu, rebusque secundis.
Namque Fluentinæ socialia fœdera genti
Abruptamque fidem, justisque hinc excita bellis
Pectora, et armatas Deus addit in ordine turmas,
Excidiumque urbis quanto Deus hic tonat ore?
Quis modus in cithara! credas fera bella movere,
Vincula captivo rursumque imponere collo;
Nec procul his laudes et facta referre suorum
Gaudet, et a Fesulis primæ fundamina terræ,
Antiquos fasces et relligionis honores.
Hinc memorare viros, inter quos, maxime, primus,
COSME, venis, teque innumeris cum laudibus offers,
Templorum, patriæque pater, te curia felix,
Te duce libertas populis, cultusque Deorum
Crevere, et priscis demissa altaria Thuscis.
Proh vanæ mentes hominum! te civicus error
Jussit ab emeritis patriæ discedere tectis.
Sed Dii quam melius! vix in se vertitur annus,
Vix Janos videre duos, quum teque tuosque
Indiga gens Cosmi, patrias revocavit ad aras.
Sic etiam immeritum damnavit Roma Camillum,
Acrisioneis illumque reduxit ab oris;
Sic sponte ingratos effugit Scipio cives,
Ultoresque suo titulos dedit ille sepulchro.
Scilicet hoc etiam timuit Florentia, neve
In mare tam turpi flueres languentibus undis,
Arne, nota, æquoreis et ne vox ista nataret

Fluctibus, emeritos cineri persolvit honores,
Et dignam posuit titulis sulcantibus urnam.
Hæc tibi, Cosme, Deus, fessosque ex aggere laudum
Conciliat nervos, junctaque retemperat aure;
Mox vestri canit acta libens miranda parentis,
Et vos, o gemini Medices, certissima Thuscis
Sidera, olorini referensque ingentia furti
Pignora, fraternum vobis inspirat amorem,
Et tibi, Laurenti, rerum concessit habenas,
Cui major de more dies, et firmior ætas
Exemplis urit mentes; inceptaque suadet
Tanta sequi, atque animum patrios accendit ad actus.
Numquam ille adversos ferro sævibat in hostes,
Nulla cruentatis edebat funera dextris,
Sed mitis, simplexque animus, semperque serena
Magnaque mens victo suadebant parcere civi.
Testis Pittus erit, tunc quum male gratus honoris
Per vos accepti, civilem movit Erynnim:
Nec tantum infirmæ potuere in corpore vires,
Herculis auderet quin mente æquare labores.
Dum tali canit ore Deus, longeque vagatur
In virtute patris, teque altos urget ad ausus,
Vertitur ad cantus, semperque cadentia verba
In te, Laurenti, placidisque remurmurat undis
Arnus, et hæc totos ad carmina porrigit amnes.
Accelerat Niobe, quæ si lapis, attamen audit,
Nec magis illacrimat, gressus et cetera reddunt
Fila lyræ, sed ne superos rursum improba lædat,
Os tacet, et frustra conantem verba relinquunt.
Huc etiam quæ te timuit, Polypheme, furentem,
Et pavet, adjunctis et adhuc se mergit in undis,
Cum sibi dilecto Galatea allabitur Aci.

Quin et vos Siculis mersæ Syrenes in undis,
Surgitis, et victis ad cantus plauditis alis.
Scylla silet, rapidi ponunt ad carmina venti,
Et mitis natura feris, rabiemque luporum
Mulcet, et arctatas cohibet cava fistula malas.
Sylva comas præbet, venit cum frondibus Echo,
Reddita voxque illi est, et fari posset, ad istas
Sed potius voces omni vult ore tacere.
Cornigeri nudam nec prendunt Dorida Panes,
Hos inter cœtus plectri modulamine capta,
Adque tuum nomen versis Tritonia cristis,
LAURENTI, æthereæ plaga qua candentior oræ
Parte, nitet, labi visa est non Gorgonis atræ
Concutiens vultus, stillantiaque arma cruorem;
Sed Dea flaventes foliis pacalis, olivæ
Intertexta comas, lætis quas Gloris in hortis
Docta pinxit acu, summo de vertice in armos
Nunc lapsi ludunt flores, nunc frontis oberrant
Marginibus, tremulum medios internatat aurum,
Multicolor radiatque lapis, neve aura capillos
Spargeret, in nodum filis religaverat auri.
Sic Dea lapsa polo, lætis sic adstitit aris,
Stridentes dant signa foci, meliorque per urbem
Plausus abit, variis sparguntur floribus arces,
Et rebus mutatur honos, priùs apta palestræ,
Nocturnis meliùs nunc ardet oliva lucernis,
Quæque erat undosas toties passura procellas,
Et factura vagis pontem super æquora nautis,
Fissilis edoctos abies aptatur ad usus.
Non tuba nunc, non castra movent; nec casside malas
Atterit, aut duros exercet Diva labores;
Lætior ingenuis sed se nunc artibus infert,

Certatusque virûm, et Medicis dignatur honores.
Ponite jam luctus, lamentaque tristia, Pisæ,
Huc melior fortuna redit, veteremque malorum
Jam pensare juvat faciem; felicior ætas
His permissa locis, en mixto hinc inde tumultu
Facundo innumeræ miscentur milite pugnæ.
Vobis longus honos, nec enim dilecta Minervæ
Ulla magis tellus, hac permutaret Athenas,
Si starent, numquamque aliis habitabit in oris,
Deque ullis capiet non thura libentius aris.
Vivite, et in longas ævum traducite metas,
Neve Fluentinas umquam mutetis habenas;
Nobile servitium magno parere Leoni est.
At vos, o juvenes, quorum præcordia pulcræ
Laudis inardescunt cumulis, et per vaga mundi
Nubila sidereos conscendere quæritis axes,
His mecum properate choris, gratesque feramus
Usque meo Medici, rebus venerandaque multis
Tu, Pallas, superis et qui regnatis in oris,
Vos virides, Stygiique omnes, quique antra tenetis,
Et sylvas, et stagna, Dei, Indigetesque, Laresque,
Vitales densate colos, dextramque tenete
Atropos, et juveni plenos extendite fusos.
Tuque omni dilecte Deo, de Pleiade Nate,
Qui plectro majore sonas, hunc cantibus effer,
Hunc superis ostende tuis, laudumque suarum
Agmina cognatam, Cylleni, perfer ad Arcton.
Me quoque jam fessam, quique ad tua carmina victam
Pono chelym, sua facta doce, et pendentis ab ore
Usque tuo, nostræ Libethridos instrue mentem.
Mox ego, Dive velis, tunc quum fidentior altis
Per mare curret aquis, flatuque vehetur amico

Cymba, coronatis lauro Peneide rostris,
Illi dona feram, et libamina prima dicabo.
Hæc ego; tum casto risit Tritonia vultu,
Mentem fassa suam, risit qua parte fugatas
Adspexi nubes, oculisque recanduit aer.
Sic magis incussis, et prono vertice, nervis,
Et subito motis Caducifer annuit alis,
Signaque de læto fecere tonitrua cœlo.

No. LIV.

Laurentio de Medicis Florentiae Angelus Politianus.

MAGNIFICE domine, etc. mona Clarice sta bene, et così tutta questa brigata. Quì non sera ancora udito nulla del romore occorso del quale ne ha per questo medesimo apportatore dato adviso ad me il Franco, che si ha levata ogni sospitione, perchè ci siamo assai fondati in sulla sua lettera, che mona Clarice dubitava non fussi la cosa più grave, et che voi de industria l'allegerissi. In somma è restata di buona voglia, et acquievit. A noi non manca nulla; et solamente habbiamo passione delle molestie vostre, che sono pure troppe. Iddio ci adjuterà. Spes enim in vivis est, desperatio mortui.

Vorrebbe mona Clarice, che quando costà non havessi troppo bisogno di Giovanni Tornabuoni, lo rimandassi in quà, che gli pare esser sola sanza epso, et per ogni rispetto gli pare sia a proposito la stanza sua quì.

Io attendo a Piero, e sollecitolo a scrivere: et in pochi dì credo vi scriverà, che voi vi maraviglierete, che habbiamo quà un maestro che in quindici dì insegna a scrivere, et fa

maraviglie in questo mestiero. E fanciulli s'attendono a vezzeggiare più che l'usato, et sono tutti rifatti. Iddio ajuti loro e voi. Piero non si spicca mai da me, o io da lui. Vorrei esservi a proposito in maggiori cose, ma poichè tocca questo, lo farò volentieri. Rogo tamen, ut aliquid aut litterarum aut nuntii huc perlatum iri cures, desque operam, ne quidquid est in me auctoritatis, patiaris exolescere, quo et puerum facilius in officio teneam, et meo munere, ut par est, defungar. Sed hæc si commodum; sin minus, quod sors feret, feremus æquo animo. State di buona voglia, et fate buono animo, che e grandi uomini si fanno nelle adversità. Durate, et vosmet rebus servate secundis. Raccomandomivi. Pistorii, die 26 augusti 1478.

Magnifice mi patrone, desidero assai, che la Magnificentia Vostra non si sia turbata d'una mia li scripsi stamani dettatami dalla passione, la quale ho non d'altro, che di non potere havere patientia. Spero in bonam partem acceperis, rebusque nostris prospectum curabis.

Mona Clarice vi manda tre fagiani et una starna. Dice ne habbiate cura, come ne venissimo da nemici: perchè non sà chi, o quale sia questo apportatore, il quale è il padre del ragazzo vostro, che ruppe la gamba, cavallaro di Pistoja.

Per costui vi mando e consiglj di messer Bartolommeo Sozzini. Holli sollecitati a ogni hora, et trovato li scriptori; et elli ancora vi ha usata diligentia somma. Ma non si è potuto far più presto.

Piero stà bene, et io li ho grandissima cura. Cosi tutti li altri sono sani. Governiamoci il meglio possamo, ma a me toccano tutte le botte, pure te propter Lybicæ, etc.

Io aspetto con desiderio novelle, che la moria sia restata

per il sospetto ho di voi, et per tornare a servire voi, che con voi volevo et credevomi stare. Ma poichè voi, o più tosto la mia mala sorte mi ha assegnato questo grado appresso di Vostra Magnificenza, lo sopporterò, quamvis durum nec levius fit patientia. Raccomandomi a V. M. Pistorii, die 24 augusti 1478.

MAGNIFICE mi domine, tutta questa vostra brigata sta bene: Piero studia così modice, et ogni dì andiamo a piacere per la terra: visitiamo questi horti, che ne è piena la città, et qualche volta la libreria di Maestro Zambino, che ci ho trovate parecchie buone cosette et in greco, et in latino. Giovanni se ne va tutto il dì in sul cavallino, et tirasi drieto tutto questo popolo. Mona Clarice si porta molto bene: piglia però poco piacere, se non delle novelle buone si sentono di costà. Poco esce, di casa. Non ci manca in effetto nulla. Non si accepta presenti, da insalate, fichi et qualche fiasco di vino, o qualche beccafico, o simili cose infuori. Questi ciptadini ci porterebbero acqua cogli orecchi; et da Andrea Panciatichi siamo trattati tanto amorevolmente, che tutti ci pare esserli obbligati. In effetto a ogni cosa di quà sa l'occhio. Et già si comincia a far buona guardia alle porte. Attendete ancora voi a darvi buon tempo, et vincere; et quando si può, venite a vedere questa vostra brigata, che vi aspetta a man giunte. Raccomandomi a V. M. Pistorii, 31 augusti 1478.

MAGNIFICE domine mi, mona Clarice s'è sentita da hiersera in quà un poco chioccia: scrive lei a mona Lucretia, che dubita di non si sconciare, o di non havere il male, che ebbe la donna di Giovanni Tornabuoni. Cominciò dopo cena a giacere in sul lettuccio. Stamanni si levò del letto tardi. Desinò bene, et doppo desinare se tornata a giacere.

Quì

Qui sono con lei queste donne de Panciatichi, che è molto intendente. Dicemi Andrea, che ella gli ha decto, che mona Clarice, non è sanza pericolo di sconciarsi. M'è paruto d'avvisarvi di tutto. Dicono però tutte queste donne, che credono non harà male. Lei a vederla non mostra altro segno di malata, nisi quod cubat, et quod paullo commotior est quam consuevit.

Piero andò incontro stamattina a questo signore, et fu il primo. Disse poche parole nella sentenza gli scrivete, et molto bene. El signore solo mise innanzi, et così entrò in Pistoja. Mona Clarice gli presentò un bel mazzo di starne: stasera andremo a visitarlo alle 22 hore, che siamo hora a hore 19. Fe compagnia a Piero Giovanni Tornabuoni, et lui riprese le parole di Piero. Mostra questo illmo sig. seconco dicone questi sui, di venire con una voglia troppo grande di farsi honore, et di satisfare a cotesta excelsa signoria et maximo alla V. M.

Clarice vi manda non so quante starne gli sono state donate, poichè, presentò questo signore. Io starò intento a quanto seguirà; et in quello sapiò, farò mio debito, e di tutto avviserò V. M. la quale Iddio conservi. Raccommandomivi. Pistorii die 7 septembris 1478.

No. LV.

Angelus Politianus magnificae dominae Lucretiae de Medicis Florentiae.

MAGNIFICA domina mea, le novelle che noi vi possiamo scrivere di quì, sono queste. Che noi habbiamo tanta acqua, et sì continua, che non possiamo uscir di casa, et habbiamo mutata la caccia nel giuoco di palla, perchè e fanciulli non

lascino l'exercitio. Giuchiamo comunemente o la scodella o il savore o la carne, cioè che chi perde non ne mangi : e spesso spesso quando questi miei scolari perdono, fanno un cenno a Ser Humido. Altro non cè che scrivervi per ora di nostre novelle. Io mi sto in casa al fuoco in zoccoli et in palandrano, che vi parrei la malinconia, se voi mi vedessi; ma forse mi pajo io in ogni modo, et non fo, nè veggo, ne sento cosa che mi dilecti, immodo mi sono accorato per questi nostri casi Et dormendo et vegliando sempre ho nel capo questa albagia. Eravamo due dì fa tutti in su l'ale, perche intendemo non esser costà più moria : hora tutti siamo rimasti hasosi, intendendo, che pur va pizzicando qualche cosa. Quando siamo costà, hahbiamo pur qualche refrigerio, quando non fussi mai altro se non vedere ritornare Lorenzo a casa. Quì tuttavia dubitiamo, et d'ogni cosa : et quanto a me vi prometto, che io affogo nell' accidia, in tanta solitudine mi truovo. Dico solitudine, perchè monsignore si rinchiude in camera accompagnato solo da pensieri, et sempre lo truovo addolorato, et inpensierito per modo, che mi rinfresca più la malinconia a essere con lui. Ser Alberto del Malerba tutto dì biascia ufficio con questi fanciulli : rimangomi solo, et quando sono restucco dello studio, mi do a razolare tra morie et guerre, et dolore del passato et paura dell' advenire; nè ho con chi crivellare queste mie fantasie. Non truovo quì la mia mona Lucretia in camera, colla quale io possi sfogarmi, et muojo di tedio : quanto allegerimento ci hahbiamo, sono le lettere di costà, cioè quelle del Malerba, che pur ci ha scripte a questi dì delle novelle; et sovi dire, che le scrive tutte buone per l'ordinario. Et noi per un poco ogni cosa ci crediamo, tanto habbiamo voglia che sieno vere. Ma si convertono pur poi in bozzachini queste susine. Nientedimeno quanto posso io

per me, mi vo armando di buona speranza, et a ogni cosa m'appicco per non irne così al primo tratto in fondo.

Altro non ho che scrivervi. Raccomandomi a V. M. Ex Cafagiolo die 18 decembris 1478.

Nº. LVI.

Laurentio Medici Florentiae Clarice Ursini.

MAGNIFICE conjux, ec. intendo costì la moria far danno più che l'usato. Quanto possono e prieghi di vostra donna et figliuoli vi exhorto a dovervi guardare, et anche se possete con riguardo di quì venire a vedere queste feste, ci sarà consolatione. El tutto rimetto in vostra prudentia. Harei caro non essere in favola del Francho, come fu Luigi Pulci, nè che messer Agnolo possa dire che starà in casa vostra a mio dispetto; et anche l'habbiate facto mettere in camera vostra a Fiesole. Sapete vi dissi, che se volevi che stessi, ero contentissima, e benchè habbia patito, che mi dica mille villanie, se è di vostro consentimento, sono patiente, ma non che lo possa credere. Credo bene che ser Niccolò, per voler fare pace con lui, me habbia tanto sollecitata. E fanciulli sono tutti sani, et hanno voglia di vedervi, et maxime io, che non ho altro struggimento che questo, habbiavi a star costì a questi tempi. Sempre a voi mi raccomando. In Cafaggiolo 28 maii 1479.

No. LVII.

Ricordi di Lorenzo.

A dì 19 di maggio 1483 venne la nuova, che el re di Francia per se medesimo aveva data la badia di Fonte Dolce a Giovanni nostro. A dì 31 venne la nuova da Roma ch' el papa gliel aveva conferita, et factolo abile a tenere benefizj sendo d'anni 7 che lo fece protonotario. A dì 1 giugno venne Giovanni nostro a Firenze dal Poggio, et io in sua compagnia; giunto quì fu cresimato da monsig. nostro d'Arrezzo, et datali la tonsura, et fu chiamato mess. Giovanni. Feronsi le predette cerimonie in cappella di casa. La sera poi si tornò al Poggio. A dì 8 giugno detto venne Jacopino corriere di Francia sulle 12 ore con lettere del re, che haveva dato a mess. Gio. nostro l'arcivescovado di Hayx in Provenza, et a vespro fu spacciato el fante per Roma per questa ragione con lettere del re di Francia al papa et card. di Macone, et al Co. Girolamo, che in quest' ora medesima se gli sono mandate per il Zenino corriere a Furlì. Dio mandi di bene. A dì 11 tornò el Zenino dal Co. con lettere al papa et S. Giorgio, et spacciaronsi a Roma per la posta di Milano. Dio mandi di bene. In questo dì medesimo dopo messa in cappella di casa si cresimarono tutte le fanciulle di casa et fanciugli da M. Giovanni in fuori. A dì 15 a ore 6 di notte venne lettere da Roma, che il papa faceva difficultà di dare l'arcivescovado a mess. Giovanni per la età, et subito si spacciò el fante medesimo al re di Francia. A dì 20 venne nuova de Lionetto che l'arcivescovo non era morto. A dì 1 marzo 1484 morì l'abate di Pasignano, et spacciosi una cavalcata per staffetta a me ser. Gio. d'Antonio Vespucci imbasciatore a Roma, che facessi opera col papa della detta

abbadia per messer Gio. nostro. A dì 2 se ne prese la tenuta col segno de la signoria per vigore della reservatione, che ne aveva fatta papa Sixto a mess. Giovanni confermata da Innocenzio nella gita di Piero nostro a Roma a dare ubbidienza.

No. LVIII.

Alexandri Braccii, descriptio horti Laurentii Medicis, ad Cl. Equitem Venetum Bernardum Bembum.

Ne me forte putes oblitum, Bembe, laboris
Propositi nuper cum Meliore mihi,
Decrevi Medicum quæcumque legantur in horto
Scribere, quod Melior non queat ille tuus.
Prodeat in campum nunc, et se carmine jactet,
Namque mihi validas sentiet esse manus;
Cumque viro forti, cum bellatore tremendo,
Milite cum strenuo prælia sæva geret;
Victorique dabit victus vel terga potenti,
Me vocitans clarum magnanimumque ducem,
Vel captiva meos augebit præda triumphos,
Afferet et titulos Crescia palma novos.
Nunc hortus qui sit Medicum placido accipe vultu,
Perlege nunc jussu carmina facta tuo;
Villa suburbanis felix quem continet arvis,
Caregio notum cui bene nomen inest.
Non fuit hortorum celebris tam gloria quondam
Hesperidum, jactet fabula plura licet.
Regis et Alcinoi, fortisque Semiramis horti
Pensilis, aut Cyrum quem coluisse ferunt,
Quam nunc est horti Laurentis gloria nostri,
Inclyta fama, decus, nomina, cultus honor.

Heic olea est pallens, Bellonæ sacra Minervæ,
Et Veneri myrtus, Æsculus atque Jovi.
Heic tua frons est, qua sese Tyrinthius heros
Cinxit honoratum, populc celsa, caput.
Est etiam platanus vastis ita consita ramis
Illius ut late protegat umbra solum.
Heic viridis semper Laurus, gratissima Phœbo,
Quâ meriti vates tempora docta tegunt.
Ante Mithridatis quam nondum Roma triumphum
Viderat, hoc surgit hebanus ampla loco.
Heic piper, et machir, gariophilon, assaron, ochi,
Mellifluens nardum, balsama, myrrha, lothon.
Intubus est etiam, therebinthus, casia, cedron.
Heic et odoratus nobilis est calamus.
Thus quoque fert sacrum superis heic terra Sabæum,
Fert citysum, clarum laudibus Antiochi.
Est abies, pinus, buxus, viridisque cupressus.
Nascitur heic quercus, robora, tæda, larix.
Est suber, est cerrus, fagus, quin carpinus, ilex,
Fraxinus, et quicquid sylva nemusque ferunt.
Sunt ulmi, salices, dumi, fragilesque genistæ,
Sambucusque levis, sanguineusque frutex.
Cornus, lentiscus, terræ quoque proxima fraga,
Prædulces siliquæ, castaneæque nuces.
Sunt et quæ Romæ dederat tua poma Lucullus,
Cerase, mora rubens, acida sorba, juglans;
Heic et Avellanæ sunt appia mala, pyrumque
Omnigenum ficus, persica, chrysomila,
Punica mala, et cotona, cidoneumque volemum,
Turbaque prunorum vix numeranda subit.
Vicia, panicumque, fabæ, farrago, lupinum,
Pisa, cicer, milium, far, triticumque bonum,

Ervum, fasellus, lens, sisima, oriza, siligo,
Tiphæ, similago, sunt aliæ segetes;
Quin cucumis, Melopepo, cucurbita longa, papaver;
Allia, cæpa rubens, porraque cum raphanis,
Angurium, coriander, eruca, nepeta, et anesum,
Marubium triste est, asparagusque simul,
Serpillum, petroselinum, amaranthus, onyx,
Beta, cicoreum, brassica, menta, ruta.
Quid dicam varias uvas, dulcesque liquores,
Qui mage sunt suaves nectare, melle, sapa?
Quid violas referam, celseminos bene olentes?
Quid niveas memorem purpureasque rosas?
Cur te, Bembe, moror? Sunt hoc plantata sub horto,
Quidquid habent Veneti, Tuscia quidquid habet;
Pomorum species hoc omnis frondet in horto,
Hortus et hic olerum fert genus omne virens.
Heic florum poteris cunctorum sumere odores;
Heic si tu quæras, omne legumen erit.
Hæc nos pauca tibi de multis scripsimus; at quum
Plura voles, melius lumine cuncta leges;
Lustrabisque oculis excelsa palatia regum
Instar, et egregia quæque notanda tuis.
Nam si cuncta velim perstringere versibus, o quam
Difficile atque audax aggrederemur opus!

No. LIX.

Instruzioni date a Piero di Lorenzo de Medici, nella gita di Roma a dì 26 di novembre 1484.

Per Siena avrai solamente tre lettere di credenza, una a messer Paolo di Gherardo, una a messer Cristofano di Guido,

et una a messer Andrea Picolomini, i quali, essendo in Siena, visiterai a casa loro, e date le lettere di credenza, mi raccomanderai alle magnificenze loro usendo le medesime parole quasi a tutti e tre, et in questo effetto; che andando tu a Roma, vai a questi ambasciatori, et avendo a passar per Siena, ti commessi visitassi le loro magnificenze alle quali avendo io affezione e reverenza, come a' padri, ho voluto conoschino ancor te, ti conoschino in luogo di figliuolo, e possinti commandare in ogni tempo e luogo, come potre' io, perchè non altrimenti gli obbedirai, e che potendo loro disporre di tutte le facoltà, stato, e figliuoli mia, tale quale tu se', ti presenti loro come lor cosa, e così ne disponghino ad ogni loro beneplacito. In questi effetti userai le parole tue bene accomodate, naturali et non forzate, et non ti curare di parere a costoro troppo dotto, usando termini umani, dolci e gravi, e con costoro, e con ciascun altro.

Avrai la lista d'alcuni cittadini Sanesi, i quali avendo tempo ancora visiterai usando le parole e gli effetti sopradetti, et offerendo me così ai tre di sopra, come agli altri per la conservazione del loro stato, per lo quale farei come per lo mio proprio, massime perchè tutta la città nostra generalmente è in questa dispozione, offerendomi e raccomandandomi a ciascuno.

Ne' tempi e luoghi, dove concorreranno gli altri giovani degl' imbasciatori, portati gravemente, e costumatamente, e con umanità verso gli altri pari tuoi, guardantoti di non preceder loro se fossino di più età di te, poichè, per esser mio figliuolo, non sei però altro che cittadino di Firenze, come sono ancor loro: ma quando poi parrà a Giovanni di presentarti al papa separatamente, prima informato bene di tutte le cirimonie che si usano, ti presenterai alla Sua Santità, et baciata la lettera mia che avrai di

credenza al papa, supplicherai che si degni leggerla, e quando ti toccherà poi a parlare, prima mi raccomanderai a piedi di Sua Beatitudine, e diragli, che io conosco molto bene ch' era obbligo mio personalmente conferirmi a piedi di Sua Beatitudine, come feci alla santissima memoria del predecessore di quella; ma spero in quella per umanità sua mi averà per scusato, perchè in quel tempo, che andai a Roma, potevo lasciare a casa mio fratello, ch' era di qualità di supplire molto bene in mia assenza: al presente non posso lasciare a casa uomo di più età o autorità, che sei tu, e però non credo non sarebbe grato a Sua Santità, che io avessi preso partito di andarvi, ma che in mio luogo ho mandato te, non mi parendo di poter fare maggiore segno del desiderio che avrei d'esser andato in persona. Ho mandato te, oltre le altre ragioni, perchè tu cominci a buon' hora a conoscer la Sua Beatitudine per padre et signore, et abbi cagione di continuare in questa devozione più lungo tempo, nella quale nutrisco anco gli altri mia figliuoli, i quali non vorrei avere, quando non fossino di questa disposizione. Apresso farai intendere a Sua Santità, come io ho fermo proposito di non mi partir mai dai comandamenti di quella, perchè oltre all' essermi naturale la devozione della S. Sede Apostolica, a quella di Sua Beatitudine mi costringono molte ragioni et obligationi, che insino quando era in minoribus la casa nostra aveva con la persona di quella: oltre di questo ho provato quanto danno mi sia stato il non avere avuto grazia col pontefice passato, sebbene a me pare sanza mia colpa aver sopportate molte persecuzioni, et piuttosto per altri mia peccati, che per altra ingiuria o offessa fatta alla sua santa memoria. Pure lascio questo al giudizio degli altri, e sia come si vuole, io sto in fermo proposito non solamente non offendere in alcuna cosa Sua Beatitudine, ma pensare, il

dì et la notte, a tutte le cose che stimi potergli esser grate: et così facendo spero l'allegrezza e contento, che ebbi dell' assunzione di Sua Beatitudine al pontificato, doversi lungo tempo conservare in me, supplicando umilmente Sua Beatitudine, che si degni d'accettar me, e voi altri mia figliuoli, et ogni altra mia cosa, per umili figliuoli et servitori suoi, et conservarci nella sua grazia, massimè perchè io e voi ci sforzeremo con l'opere nostre farci ogni dì manco indegni della grazia di Sua Beatitudine.

Appresso farai intendere a Sua Santita, che avendogli tu raccomandato me, ti sforza l'amore di tuo fratello raccomandargli ancor messer Giovanni, il quale io ho fatto prete, et mi sforzo e di costumi et di lettere nutrirlo in modo, che non abbia da vergognarsi fragli altri. Tutta la speranza mia in questa parte è in Sua Beatitudine, la quale avendo cominciato a fargli qualche dimostrazione, per sua umanità e clemenza, d'amore, et che noi siamo nella sua grazia, supplicherai, si degni continuare per modo, che alle altre obligazioni della casa nostra verso la sede apostolica s'aggiunga questo particolare di messer Giovanni per i benefizj che avrà da S. Beatitudine, ingegnandoti con queste et altre parole raccomandarglielo, e metterglielo in grazia più che tu puoi; e questo mi pare che basti col papa. Harai mie lettere di credenza per tutti i cardinali, le quali darai o no secondo parrà a Giovanni. Ingenere a tutti mi raccomanderai, e dirai come tu se' ito a Roma, perchè oltre alla servitù mia, loro reverendissime signorie conoschino in chi ha a continovare la servitù di casa nostra, e possinti comandare et usare come possono tutte l'altre mie cose, offenderotti, ec. Questo farai con tutti generalmente, ma in specie cogl' infrascritti quel più che diro appresso; e prima,

Col cardinale Visconti dirai che quando mai non fossi car-

dinale, la casa nostra ha obbligationi antique e naturali con tutta la sua illustrissima casa, et che tu te gli dai a conoscere per mio figliuolo, naturale Sforzesco, e vero servitore di Sua Signoria Reverendissima, e con queste condizioni ti comandi sempre, e domesticamente ti tratti, et abbi per suo servitore, che così nascon tutti quegli di casa nostra.

Col cardinale d'Aragona dirai che avendo io tutta la mia speranza e fede nella Maestà del re suo padre, il debito tuo, come mio figliuolo, è di presentarti a Sua Sig. Reverendissima, e dartegli per servitore ancora per particolare obbligo che abbiamo con Sua Sig. R.ma, e che tu e gli altri mia figliuoli, oltre a molti altri benefizj ricevuti dalla Maestà del re, non dimenticherete mai quello dell' onore che mi fece a Napoli ultimamente, et dell' avermene rimandato a casa nel modo che fece, e che tu pensi molto bene, che condizioni erano quelle di voi altri mia figliuoli, quando fossi seguito altro, e però per quest' obbligo massimamente Sua R.ma Signoria e tutti gli altri figliuoli della Maestà del re possino venderti et impegnarti, e farne in effetto come di lor cosa.

Col cardinale Orsino dirai, ch' io t' ho mandato là, perchè vegga come le piante di casa loro provino ne' terreni nostri, e che frutti ci fanno, e che tal quale sono, ne mando le primizie a Sua Signoria R.ma, e sebbene tu non sei degno figliuolo di casa Orsina, pure, come tu sei, vuoi essere servitore di Sua Signoria R.ma, alla quale come a capo di casa ti presenti pronto e disposto in quel che potrai in tuttta la vita tua, a pagar l'obbligo, che hai con quella inclita casa, il quale non può esser maggiore, avendo tu avuto da quella l'essere, et per questa medesima ragione ti par dovere impetrare da Sua Signoria R.ma come capo, ec. e che abbia ad aver cura di te, e tenerti le mani addosso, perchè dell' onore et incarico tuo

non ne harebbe per manco parte S. R. S., che io tuo padre, raccomandogli la Clarice, e tutti gli altri tuoi fratelli e sirocchie, ec.

Con quei cardinali che per qualche capo fossero parenti di casa Orsina, come credo sia Savelli, Conti e Colonna, userai qualche parola più domestica, mostrando che, oltre agli altri obblighi che intendo io avere con loro R^me Signorie, è questo, che Dio ci ha fatto grazia, che siamo parenti delle loro inclite case, la qual cosa reputiamo tra' maggiori ornamenti della casa nostra. A monsignore nostro l'arcivescovo di Firenze mostrerai tutta questa istruzione prima che cominci ad eseguirla in alcun luogo; la quale secondo l'età tua è molto breve, e questo nasce perchè ho speranza, che Sua Signoria supplirà, come meglio informata e più prudente, certificandola che io non dico questo per cerimonie, ma pel vero, e però fa più e manco quello che ti dirà Sua Signoria, come se io proprio te lo dicessi. Ad ogni modo visiterai tutti quei signori di casa Orsina che fossero in Roma, usando ogni riverente termine, et raccommandandomi a loro signorie, et offerendoti per figliuolo e servitor loro, poichè loro si sono degnati, che noi siamo loro parenti, del quale obbligo tu sei quello che n' hai la maggiore parte per essere tanto più degnamente nato, e però ti sforserai giusta tua possa di pagarlo almanco con la volontà. Io ti mando con Giovanni Tornabuoni, il quale in ogni cosa hai ad obbedire, nè presumere di far cosa alcuna sanza lui, e con lui portandoti modestamente, et umanamente con ciascuno, e sopratutto con gravità, alle quali cose ti debbi tantò più sforzare, quanto l'età tua lo comporta manco. E poi gli onori e carezze, che ti saranno fatte, ti sarebbon d'un gran pericolo, se tu non ti temperi, et ricordati spesso chi tu sei. Se Guglielmo o i suoi figliuoli e

nipoti venissero a vederti, vedigli gratamente, con gravità però e modo, mostrando d'aver compassione delle loro condizioni, e confortandogli a far bene, e sperar bene facendolo. Se paresse a monsig. nostro arcivescovo, che tu ti trasferissi in qualche luogo fuora di Roma per visitare qualche signore di casa Orsina, puoi farlo, et ubbidire sua signoria in questa et in ogni altri cosa, come dico di sopra non altrimenti che facessi a me proprio. A Guglielmo dirai che avendogli scritto la Bianca a stanza mia e di Bernardo Rucellai, che vogli compiacergli del canonicato di Pisa per poter fare certa commutazione a suo proposito, sia contento farlo, offerendogli Bernardo massime di salvarlo, sicurarlo in quel miglior modo che saprà chiedere, stringendolo poi con le parole a questo effetto.

No. LX.

Ad Archangelum Vicentinum patrem et concanonicum, quanto ordine Joannes Medices cardinalatûs accepit insignia.

CETTE pièce, qui ne contient que le détail des cérémonies qui furent observées lorsque Jean de Médicis, le second fils de Laurent, reçut à Florence les marques de la dignité de cardinal, ne nous a pas paru assez intéressante pour devoir être insérée ici. (*L. T.*)

No. LXI.

Lorenzo de Medici padre, a Messer Giovanni de' Medici, card.

MESS. Giovanni: voi sete molto obbligato a Mess. Domenedio, e tutti noi per rispetto vostro, perchè, oltra a molto

beneficj et honori che ha ricevuti la casa nostra da lui, ha fatto che nella persona vostra veggiamo la maggior dignità che fosse mai in casa; et ancora che la cosa sia per se grande, le circostantie la fanno assai maggiore, massime per l'età vostra et conditione nostra. Et però il primo mio ricordo è, che vi sforziate esser grato a M. Domenedio, ricordandovi ad ogn' hora, che non i meriti vostri, prudentia o sollecitudine, ma mirabilmente esso Iddio v'ha fatto cardinale, et da lui lo riconosciate, comprobando questa conditione con la vita vostra santa, esemplare et honesta, a che siete tanto più obbligato per havere voi già dato qualche opinione nella adolescentia vostra da poterne sperare tali frutti. Saria cosa molto vituperosa, et fuor del debito vostro et aspettatione mia, quando nel tempo, che gli altri sogliono acquistare più ragione et miglior forma di vita, voi dimenticaste il vostro buono instituto. Bisogna adunque, che vi sforziate alleggerire il peso della dignità che portate, vivendo costumatamente et perseverando nelli studj convenienti alla professione vostra. L'anno passato io presi grandissima consolatione, intendendo che senza che alcuno ve lo riccordasse, da voi medisimo vi confessate più volte et communicaste; nè credo che ci sia miglior via a conservarsi nella gratia di Dio, che lo habituarsi in simili modi et perseverarvi. Questo mi pare il più utile et conveniente ricordo che per lo primo vi posso dare. Conosco che andando voi a Roma, chè è sentina di tutti i mali, entrate in maggior difficultà di fare quanto vi dico di sopra, perchè non solamente gli esempj muovono; ma non vi mancheranno particolari incitatori et corruttori, perchè, come voi potete intendere, la promotione vostra al cardinalato per l'età vostra, et per le altre conditioni sopradette, arreca seco grande invidia, et quelli, che non hanno potuto impedire la perfectione di questa vostra dignità, s'ingegneranno sottilmente di-

minuirla, con denigrare l'opinione della vita vostra, et farvi sdrucciolare in quella stessa fossa dove essi sono caduti, confidandosi molto debba lor riuscire per l'età vostra. Voi dovete tantò più opporvi a queste difficultà quanto nel collegio hora si vede manco virtù; et io mi ricordo pure havere veduto in quel collegio buon numero d'huomini dotti et buoni, e di santa vita: però è meglio seguire questi esempj, perchè facendolo, sarete tanto più conosciuto et stimato, quanto l'altrui conditioni vi distingueranno dagli altri. E' necessario che fuggiate, come Scilla et Cariddi, il nome della hipocrisia, et come la mala fama, et che usiate mediocrità, sforzandovi in fatto fuggire tutte le cose che offendono in dimostrazione et in conversatione, non mostrando austerità, o troppa severita; che sono cose le quali col tempo intenderete et farete meglio a mia opinione, che non le posso exprimere. Voi intenderete di quanta importanza et esempio sia la persona d'un cardinale, et che tutto il mondo starebbe bene se i cardinali fussino come dovrebbonno essere; perciocchè farebbono sembre un buon papa, onde nasce quasi il riposo di tutti i christiani. Sforzatevi dunque d'essere tale voi, che quando gli altri fussin così fatti, sene potesse aspettare questo bene universale. Et perchè non è maggior fatica, che conversar bene con diversi huomini, in questa parte vi posso mal dar ricordo, se non che v'ingegenate, che la conversatione vostra con gli cardinali et altri huomini di conditione sia caritativa et senza offensione; dico misurando ragionevolmente, et non secondo l'atrui passione, perchè molti, volendo quello che non si dee, fanno della ragione ingiuria. Giustificate adunque la conscientia vostra in questo, che la conversatione vostra con ciascuno sia senza offenzione; questa mi pare la regola generale molto a proposito vostro, perchè quando la passione pur fa qualche inimico, come si partono questi teli senza ragione

dall' amicitia, così qualche volta tornano facilmente. Credo per questa prima andata vostra a Roma sia bene adoperare più gli orecchi che la lingua. Hoggimai io vi o dato del tutto a M. Domenedio et a S. Chiesa; onde è necessario che diventiate un buono ecclesiastico, et facciate ben capace ciascuno, che amate l'onore et stato di S. Chiesa et della sede apostolica innanzi a tutte le cose del mondo, posponendo a questo ogni altro rispetto; nè vi mancherà modo con questo riservo d'ajutare la città et la casa, perchè per questa città fa l'unione della Chiesa, et voi dovete in ciò essere buona catena, et la casa ne va colla città. Et benchè non si possono vedere gli accidenti che verranno, così in general credo, che non ci habbiano a mancare modi di salvare, come si dice, la capra et i cavoli, tenendo fermo il vostro primo presupposto, che anteponiate la Chiesa ad ogni altra cosa. Voi siete il più giovane cardinale non solo del collegio, ma che fusse mai fatto infino a quì; et però è necessario, che dove havete a concorrere con gli altri, siate il più sollecito, il più humile, senza farvi aspettare o in capella, o in consistoro, o in deputazione. Voi cónoscerete presto gli più e gli meno accostumati. Con gli meno si vuol fuggire la conversatione molto intrinseca, non solamente per lo fatto in se, ma per l'opinione, a largo conversare con ciascheduno. Nelle pompe vostre loderò più presto stare di quà dal moderato che di là; et più presto vorrei bella stalla et famiglia ordinata et polita, che ricca et pomposa. Ingegnatevi di vivere accostumatamante, riducendo a poco a poco le cose al termine, che per essere hora la famiglia et il padron nuovo non si può. Gioje e seta in poche cose stanno bene a pari vostri: più presto qualche gentilezza di cose antiche et belli libri, et più presto famiglia accostumata et dotta che grande. Convitar più spesso che andare a conviti, nè però superfluamente. Usate per la

persona

persona vostra cibi grossi, et fate assai esercitio; perchè in cotesti panni si viene presto in qualche infermità, chi non ci ha cura. Lo stato del cardinale è non manco sicuro che grande; onde nasce che gli huomini si fanno negligenti, parendo loro haver consequito assai, et poterlo mantenere con poca fatica, et questo nuoce spesso et alla conditione et alla vita, alla quale è necessario che abbiate grande avvertenza; et più presto pendiate nel fidarvi poco che troppo. Una regola sopra l'altre vi conforto ad usare con tutta la sollicitudine vostra; et questa è di levarvi ogni mattina di buona hora, perchè oltra al conferir molto alla sanità, si pensa et espedisce tutte le faccende del giorno, et al grado che havete, havendo a dir l'ufficio, studiare, dare audientia, ec. ve 'l trovarete molto utile. Un' altra cosa ancora è sommamente necessaria a un pari vostro, cioè pensare sempre, et massime in questi principj, la sera dinanzi, tutto quello che havete da fare il giorno seguente, acciocchè non vi venga cosa alcuna immediatta. Quanto al parlar vostro in concistorio, credo sarà più costumatezza, et più laudabil modo, in tutte le occorrenze che vi si proporanno, riferirsi alla Santita di N. S., causando che per essere voi giovane, et di poca esperientia, sia più ufficio vostro rimettervi alla S. S. et al saspientissimo giuditio di quella. Ragionevolmente voi sarete richiesto di parlare et intercedere appresso a N. S. per molte specialità, ingegnatevi in questi principj di richiederlo manco potete, et dargliene poca molestia, che di sua natura il papa è più grato a chi manco gli spezza gli orecchi. Questa parte mi pare da osservare per non lo infastidire; et così l'andargli innanzi con cose piacevoli, o pur quando accadesse, richiederlo con humiltà et modestia doverà sodisfargli più, et esser più secondo la natura sua. State sano. Di Firenze.

N°. LXII.

Laurentio de Medicis Florentiae, servitor Stephanus.

(FABR. vol. II, p. 296.)

C'EST une lettre d'un des domestiques de Laurent, qui avoit accompagné Pierre son fils aîné à Milan, où il avoit assisté au mariage du jeune duc Galéas Sforce avec Isabelle, petite fille de Ferdinand, roi de Naples. Description des cérémonies auxquelles ce mariage donna lieu, et des habits des personnages les plus distingués qui y assistèrent.

N°. LXIII et LXIV.

LETTRE de Politien à Laurent : il le félicite d'avoir passé dans sa maison d'Agnana le saint temps du carême, et lui apprend qu'il s'est retiré de son côté à Fiesole, où il a été édifié par les vertus et la piété de Matheo Bosso. — Lettre de cet ecclésiastique à Laurent, en lui envoyant un dialogue *de salutaribus animi gaudiis*, etc.

N°. LXV.

Petrus Bonus Avogarius, artium et medicinae doctor, Laurentio Medici Florentiae.

CETTE lettre est un monument assez singulier de la superstition et de l'ignorance des médecins de ce temps là : on en jugera par le passage suivant. *La medicina mia si è uno confecto facto in forma solida descriptione mesue, che si*

chiama ellescof, et bisogna pigliarne mezza onza alla volta la mattina nel levare del sole, et fare cussi una volta el mexe, maxime quando V. Exc. sentisse qualche doglia. Per fare autem che non ritorni, bisogna havere una preda, che si chiama elitropia, e ligarla in anello di oro, in modo che tucchi la carne, e bisogna portare nel dito anulare della man stanca; fazendo questo non retornerà mai la doglia..... Perchè ha proprietate occulta et a forma specifica, strenze li humori non vadino alle zonture; ego autem hoc expertus sum in me. Est enim divina res et miraculosa....., Azò che V. Ex. intenda de cose molte future, li mando el judicio mio dell' anno 1488, ligato cum la presente, et arrecomandome mille volte, etc.

Ex Ferrara, die 11 febr. 1488.

No. LXVI.

Laurentio de Medicis, Ludovicus et Checchus Ursius.

MAGNIFICO et colendissimo Laurentio nostro; siamo certi che la M. V. prima che ora sarà stato advisato della morte di questo iniquo et maledetto, non voglio dire N. S. che non meritava essere. Ma per satisfare in parte al debito nostro, benchè prima non se sia possuto, ciè parso, considerato la temeraria sua presuntione et bestialità, che habbi havuto tanto ardire, che se sia voluto inbrattare nel sangue di quella magnifica et excelsa casa vostra, significarli la crudele morte, che li habiamo fatto fare, et meritamente. La M. V. sappia come questo tiranno ultra la famiglia sua di casa tenea cento provisionati. Iddio ci ha inspirati in modo, che non extimando periculo alcuno, quantunche li fosse grandissimo, et cie siamo mossi cum una firmissima deliberatione o de non

tornare a casa, o veramente d'eseguire quanto habiamo facto, che considerando la grandissima guardia che questo iniquo tenea, et non essere stato noi più che 9 persone ad fare questo effecto, lo accusamo piuttosto ad una cosa divina che humana, como può conjecturare la M. V. che exceptandone epso maledetto, et uno baricello di sua natura, non si è sparso pure una goccia di sangue; cosa da non credere. Questa comunità non se poteria ritrovare de miglior voglia, et non poteria essere meglio unita insieme de quello è. Habiamo voluto significare tutte queste cose alla M. V. perchè quella grandemente è stata offesa, et siamo certi ne haverà singular piacere. Nui non poteressimo mai significare a quella li soi portamenti, ma per declararne in parte, sappia come non solamente non amava li soi cittadini, ma non faceva exstima nè di Dio nè de' santi: era bevitore del sangue de' poveromini, non attendeva mai promessa alcuna, finalmente non se amava che se medesimo. Avea conducto questa terra in una extrema necessità, et in modo che appena ci restava el fiato. Tandem è piaciuto all' omnipotente Iddio liberare questo nostro populo di mano di questo Nerone, et quello che volca fare a nui altri, Iddio ce lo ha prima facto fare sopra il capo suo, che non poteva più sustinere tante insidie et maliguità, quanto in epso regnava. Li soi mali portamenti, e per amore della M. V. della quale siamo servitori, et per il bene dello republica, et per il nostro proprio interesse, habbiamo facto questo che abbiamo liberato questo nostro populo dallo inferno. Pertanto preghiamo la M. V. che in questo nostro bisogno ci voglia prestare quello adjuto et favore, che speramo nella M. V. cum consiliarce quanto habbiamo ad fare in questo nostro bisogno, offerendoce alla M. V. per quanto vagliamo ad ogni suo beneplacito, farli cosa grata. Ricomendiamo di continuo a quella, quæ bene valeat.

Et ad ciò che in tutto quella resti satisfacta l'advisiamo como di questa maledetta stirpe non se troverà mai più radice. Et del facto delle rocche, speramo che per tutto el dì de oggi haverne una, e l'altra assediarli in modo, che per forza bisognerà che pigli partito.

Ex Forlivio, die 19 aprilis 1488.

N°. LXVII.

Magistro Francisco de Pistorio, ordinis minorum, Poggius florentinus.

N°. LXVIII.

Poggius florentinus, Suffreto, Rhodi commoranti.

N°. LXIX.

Poggius florentinus, viro insigni Andreolo Justiniano.

On peut voir dans le chapitre IX de cette histoire (p. 244 et 247 du second volume), des extraits de ces trois lettres de Poggio, que nous avons cru pouvoir supprimer, parce qu'elles ne contiennent d'ailleurs rien de remarquable.

(*L. T.*)

No. LXX.

Extat liber in tabulario Mediceo, libro scritto anno 1464, appartenente a Piero di Cosimo de' Medici, *in quo hae gemmae et numismata enumerantur.*

MEDAGLIE cento d'oro, pesano 2 oncie una fior.	300
Medaglie cinquecentotre d'ariento pesano libre sei.	100
Un' anello d'oro con una corniuola d'una mosca in cavo	7
Un' anello d'oro con una corniuola con uno cigno in cavo.	7
Un' anello con una testa d'un fauno di rilievo di diaspro.	10
Un' anello d'oro con una testa di donna di rilievo in cammeo	10
Un' anello d'oro con due rubini con una testa di Domitiano di rilievo	15
Un' anello d'oro con la testa di Medusa di rilievo.	20
Un' anello d'oro con la testa di Camilla in cammeo di rilievo.	60
Un suggello d'oro con una figura in damatisto in cavo.	30
Un suggello d'oro con una testa d'uomo in damatisto in cavo.	20
Un suggello d'oro con una testa di donna in damatisto in cavo	15
Uno Niccolo legato in oro con la testa di Vespasiano in cavo.	25
Una corninola legata in oro con uno uomo mezzo pesce et una fanciulla in cavo.	25
Una corniuola legata in oro con una femina a sedere, et uno maschio ritto in cavo	25

Un cammeo legato in oro con una testa di uomo ingnudo in cavo. 40

Un cammeo legato in oro una testa vestita in cavo. 50

Uno sardonio legato in oro con un toro in cavo . . 60

Una corniuola legata in oro con una testa di Adriano di rilievo. 50

Un cammeo legato in oro con una testa di fanciullo di rilievo. 50

Uno calidonio legato in oro con una testa di tutto rilievo 40

Uno cammeo con una testa d'uomo di rilievo legato in oro 50

Un cammeo legato in oro con 2 figure ritte di rilievo. 60

Un cammeo legato in oro con 2 figure, et un lione di rilievo. 60

Un cammeo legato in oro con tre figure, ed un albero di rilievo 60

Un cammeo legato in oro d'assai rilievo con 2 figure una a sedere e una ritta 70

Un cammeo legato in oro con due figure, e un albero in mezzo, etc. di rilievo. 80

Un cammeo legato in oro con la storia di Dedalo di rilievo. 100

Un cammeo legato in oro con una figura, et uno fanciullo in spalla di rilievo. 200

Un cammeo legato in oro con l'arca di Noè, et più figure, et animali di rilievo 300

Una tavola di bronzo dorato con saggi di ariento. 100

Una tavola greca con uno S. Michele de Bario legata in ariento dorato 20

Una tavola greca di pietra fine con nostra donna et 12 apostoli ornata d'ariento. 25

Una tavola greca di musaico con S. Jo. Batista intero ornata d'ariento 20

Una tavola greca di musaico ornata d'ariento col Giudizio 30

Una tavola alla greca con una nostra donna ornata d'ariento 35

Una tavola greca con nostro Signore dipinto ornata d'ariento 40

Una tavola greca con 3 figure ritte di musaico ornata d'ariento. 50

Una tavola greca di musaico con una annuntiata ornata d'ariento. 40

Una tavola greca di musaico con uno S. Niccolò ornata d'ariento. 50

Una tavola greca di musaico con uno mezzo S. Jo. ornata d'ariento 60

Una tavola greca di musaico con uno S. Piero ornata d'ariento. 50

Una tavola greca con una ½ figura del Salvatore ornata d'ariento. 100

Una tavola d'ariento dorato con uno quadro smaltato et tondo 50

Una tavola d'ariento intagliata la paxione di Cristo. 15

2624

Succedunt his e diversi vasi preziosi, e altre cose di valuta, che fanno la somma di Fiorini 8110

Varie gioje inventariate che fanno la somma di Fior. 17689

Gli arienti, che si trovavano in Firenze, e nelle ville di Carreggi e di Cafaggiolo.

Catalogo dei libri.

N°. LXXI.

Matthaci Bossi ad Laurentium Medicem, exhortatoria, ut abbatiam Fesulanam pergat absolvere, epistola.

CETTE longue épître d'un moine qui sollicite Laurent de faire bâtir une magnifique église pour le couvent de Fiésole, dont il étoit supérieur, ne peut intéresser sous aucun rapport, et nous l'avons supprimée. (*L. T.*)

N°. LXXII.

Angelus Politianus Jacobo antiquario suo S. D.

VULGARE est, ut qui serius paulo ad amicorum literas respondeant, nimias occupationes suas excusent. Ego verò quo minus mature ad te rescripserim, non tam culpam confero in occupationes, quanquam ne ipsæ quidem defuerunt, quam in acerbissimum potius hunc dolorem quem mihi ejus viri obitus attulit, cujus patrocinio nuper unus ex omnibus literarum professoribus, et eram fortunatissimus, et habebar. Illo igitur nunc extincto, qui fuerat unicus author eruditi laboris videlicet, ardor etiam scribendi noster extinctus est, omnisque propè veterum studiorum alacritas elanguit. *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros*, et qualem se ille vir in extremo quasi vitæ actu gesserit, audire, quanquam et fletu impedior, et à recordatione ipsa, quasique retractatione doloris, abhorret animus ac resilit, obtemperabo tamen tuæ tantæ ac tam honestæ voluntati, cui deesse, pro instituta inter nos amicitia, neque volo, neque possum. Nam profecto ipsemet mihi nimium et incivilis viderer, et inhuma-

nus, si tibi et tali viro, et mei tam studioso, rem ausim prorsus ullam denegare. Cæterum, quoniam de quo tibi a nobis scribi postulas, id ejusmodi est, ut facilius sensu quodam animi tacito et cogitatione comprehendatur, quam aut verbis aut literis exprimi possit, hac lege tibi jam nunc obsequium nostrum astringimus, ut neque id polliceamur quod implere non possimus, tua certa causa non recusemus. Laboraverat igitur circiter menses duos Laurentius Medices è doloribus iis, qui, quoniam viscerum cartilagini inhæreant, ex argumento *hypochondrii* appellantur. Hi tametsi neminem sua quidem vi jugulant, quoniam tamen acutissimi sunt, etiam jure molestissimi perhibentur. Sed enim in Laurentio, fatone dixerim, an inscitia incuriaque medentium, id evenit ut dum curatio doloribus adhibetur, febris una omnium insidiosissima contracta sit, quæ sensim illapsa, non quidem in arterias aut venas, sicuti cæteræ solent, sed in artus, in viscera, in nervos, in ossa quoque, et medullas incubuerit. Ea vero quod subtiliter ac latenter, quasique lenibus vestigiis irrepserat, parum primo animadversa, dein vero cum satis magnam sui significationem dedidisset, non tamen pro eo ac debuit diligenter curata, sic hominem debilitaverat prorsus, atque afflixerat, ut non viribus modo, sed corpore etiam penè omni amisso et consumpto distabesceret. Quare pridie quam naturæ satisfaceret, cum quidem in villa Caregia cubaret æger, ita repente concidit totus nullam ut jam suæ salutis spem reliquam ostenderet. Quod homo, ut semper cautissimus, intelligens, nihil prius habuit quàm ut animæ medicum accerseret, cui de contractis tota vita noxiis christiano ritu confiteretur. Quem ego hominem postea mirabundum, sic propè audivi narrantem, nihil sibi unquam neque majus, neque incredibilius visum, quam quomodo Laurentius constans, paratusque adversus mortem, atque im-

perterritus, et præteritorum meminisset, et præsentia dispensasset, et de futuris item religiosissime prudentissimeque cavisset. Nocte dein media quiescenti, meditantique, sacerdos adesse cum sacramento nunciatur. Ibi vero excussus, *procul*, inquit, *a me hoc absit, patiar ut Jesum meum, qui me finxit, qui me redemit, ad usque cubiculum hoc venire: tollite hinc obsecro, me quamprimum tollite, ut Domino occurram.* Et cum dicto sublevans ipse se quantorum poterat, atque animo corporis imbecillitatem sustentans, inter familiarium manus obviam seniori ad aulam usque procedit, cujus ad genua prorepens, supplexque ac lachrymans: *Tune*, inquit, *mitissime Jesu, tu nequissimum hunc servum tuum dignaris invisere? At quid dixi servum? Immo vero hostem potiùs, et quidem ingratissimum, qui tantis abs te cumulatus beneficiis, nec tibi dicto unquam audiens fuerim, et tuam toties majestatem laeserim. Quod ego te per illam qua genus omne hominum complecteris, charitatem, quaeque te cœlitus ad nos in terram deduxit nostraeque humanitatis induit involucris, quae famem, quae sitim, quae frigus, aestum, labores, irrisus, contumelias, flagella et verbera, quae postremo etiam mortem crucemque subire te compulit; per hanc ego te, salutifer Jesu, quaeso obtestorque, avertas faciem a peccatis meis; ut cum ante tribunal tuum constitero, quo me jam dudum citari planè sentio, non mea fraus, non culpa plectatur, sed tuae crucis meritis condonetur. Valeat, valeat in causa mea sanguis ille tuus Jesu preciosissimus, quem pro asserendis in libertatem homnibus, in ara illa sublimi nostrae redemptionis effudisti.* Hæc atque alia cum diceret, lachrymantibusque qui aderant universis, jubet eum tandem sacerdos attolli, atque in lectulum suum, quo sacramentum commodius administraretur, referri. Quod ille, cum aliquandiù facturum negasset, tamen ne seniori

suo foret minus obsequens, exorari se passus, iteratis ejusdem fermè sententiæ verbis, corpus ac sanguinem dominicum plenus jam sanctitatis, et divina quadam majestate verendus, accepit. Tum consolari Petrum filium (nam reliqui aberant) exorsus, ferret æquo animo vim necessitatis admonebat, non defuturum cœlitus patrocinium, quod ne sibi quidem unquam in tantis rerum fortunæque varietatibus defuisset; virtutem modo et bonam mentem coleret, bene consulta bonos eventus paritura. Post illa contemplabundus aliquandiu quievit, exclusis deiu cæteris eundem ad se natum vocat, multa monet, multa præcipit, multa edocet, quæ nondum foras emanarunt, plena omnia tamen (sicuti audivimus) et sapientiæ singularis et sanctimoniæ; quorum tamen unum quod nobis scire quidem licuerit adscribam. *Cives*, inquit, *mi Petre*, *successorem te meum haud dubie agnoscent. Nec autem vereor, ne non eadem futurus authoritate in hac republica sis, qua nos ipsi ad hanc diem fuerimus. Sed quoniam civitas omnis corpus est* (*quod ajunt*) *multorum capitum, neque mos geri singulis potest, memento in ejusmodi varietatibus id consilium sequi semper, quod esse quam honestissimum intelliges, magisque universitatis, quam seorsum cujusque rationem habeto.* Mandavit et de funere, ut scilicet avi Cosmi exemplo, justa sibi fierent, intra modum videlicet eum qui privato conveniat. Venit dein Ticino Lazarus vester medicus (ut quidem visum est) experientissimus, qui tamen sero advocatus, ne quid inexpertum relinqueret, preciosissima quædam gemmis omne genus margaritisque conterendis medicamenta tentabat. Quærit ibi tum ex familiaribus Laurentius (jam enim admissi aliquot fueramus) quid ille agitaret medicus, quid moliretur. Cui cum ego respondissem, epithema eum concinnare, quo præcordia foverentur; agnita ille statim voce, ac me hilare intuens (ut semper solitus) *heus*,

inquit, *heus Angele!* Simul brachia jam exhausta viribus ægre attollens, manus ambas arctissime prehendit. Me verò singultus lachrymæque cum occupavissent, quas celare tamen rejectâ cervice conabar, nihilo ille commotior, etiam atque etiam manus retentabat. Ubi autem presenti fletu adhuc præpediri me, quo minus ei operam darem, sensim scilicet eas, quasique dissimulanter, omisit. Ego me autem continuo in penetrale thalami conjicio flentem, atque habenas (ut ita dicam) dolori et lachrymis laxo. Mox tamen revertor eòdem, siccatis quantum licebat oculis. Ille ubi vidit, vidit autem statim, vocat ad se rursum quæritque perblande, quid Picus Mirandula suus ageret. Respondeo, manere eum in urbe quòd vereatur ne, illò si veniat, molestior sit. At ego, inquit, vicissim ni verear ne molestum sit ei hoc iter, videre atque alloqui extremum exoptem, priusquam planè a vobis emigro. Vin' tu, inquam, accersatur? Ego vero, ait ille, quamprimum. Ita sanè facio: venerat jam, assederat, atque ego quoque juxta genibus incubueram, quo loquentem patronum facilius, utpote defecta jam vocula, exaudirem. Bone Deus, qua ille hunc hominem comitate, qua humanitate, quibus etiam quasi blanditiis excepit! Rogavit primo, ignosceret quod ei laborem hunc injunxisset, amori hoc tamen et benevolentiæ in illum suæ adscriberet libentius sese animam editurum, si prius amicissimi hominis aspectu morientes oculos satiasset. Tum sermones injecit urbanos, ut solebat, et familiares. Non nihil etiam tunc quoque jocatus nobiscum, quin utrosque intuens nos: *Vellem*, ait, *distulisset me saltem mors haec ad eum diem, quo vestram planè bibliothecam absoluissem.* Ne multis. Abierat vix dum Picus, cum Ferrariensis Hieronymus, insignis et doctrina et sanctimonia vir, cœlestisque doctrinæ, prædicator egregius, cubiculum ingreditur, hortatur ut fidem teneat; ille vero tenere

se ait inconcussam : ut quam emendatissime posthac vivere destinet ; scilicet facturum obnixe respondit : ut mortem denique, si necesse sit, æquo animo tolleret; nihil vero, inquit ille, jucundius, siquidem ita Deo decretum sit. Recedebat homo jam, cum Laurentius, heus, inquit, benedictionem pater, priusquam a nobis proficisceris. Simul demisso capite vultuque, et in omnem piæ religionis imaginem formatus, subinde ad verba illius et preces rite ac memoriter responsitabat, ne tantillum quidem familiarium luctu, aperto jam, neque, se ulterius dissimulante, commotus. Diceres indoctam cæteris, uno excepto Laurentio, mortem. Sic scilicet unus ex omnibus ipse nullam doloris, nullam perturbationis, nullam tristitiæ significationem dabat; consuetumque animi vigorem, constantiam, æquabilitatem, magnitudinem, ad extremum usque spiritum producebat. Instabant Medici adhuc tamen, et ne nihil agere viderentur, officiosissime hominem vexabant; nihil ille tamen aspernari, nihil aversari, quod illi modo obtulissent, non quidem quoniam spe vitæ blandientis illiceretur, sed ne quem forte moriens vel levissime perstringeret. Adeoque fortis ad extremum perstitit ut de sua quoque ipsius morte nonnihil cavillaretur, sicuti cum porrigenti cuidam cibum, rogantique mox quam placuisset, respondit : *quam solet morienti.* Post id blande singulos amplexatus, petitaque suppliciter venia, si cui gravior forte, si molestior morbi vitio fuisset, totum se post illa perunctioni summæ, demigrantisque animæ commendationi dedidit. Recitari dein evangelica historia cœpta est, qua scilicet irrogati Christo cruciatus explicantur, cujus ille agnoscere se verba et sententias propè omnes, modo labra tacitus movens, modo languentes oculos erigens, interdum etiam digitorum gestu significabat; postremo sigillum crucifixi argenteum magaritis gemmisque magnifice adornatum, defixis usquequaque oculis

intuens identidemque deosculans expiravit. Vir ad omnia summa natus, et qui flantem reflantemque toties fortunam, usque adeo sit alterna velificatione moderatus, ut nescias utrum secundis rebus constantior, an adversis æquior ac temperantior apparuerit. Ingenio vero tanto ac tam facili et perspicaci, ut quibus in singulis excellere alii magnum putant, ille universis pariter emineret. Nam probitatem, justitiam, fidem, nemo arbitror nescit ita sibi Laurentii Medicis pectus atque animum, quasi gratissimum aliquod domicilium templumque delegisse. Jam comitas, humanitas, affabilitas quanta fuerit, eximiâ quadam in eum totius populi, atque omnium plane ordinum benevolentiâ declaratur. Sed enim inter hæc omnia, liberalitas tamen et magnificentia explendescebat, quæ illum pene immortali quadam gloria ad Deos usque provexerat; cum interim nihil ille famæ duntaxat causa et nominis, omnia vero virtutis amore persequebatur. Quanto autem literatos homines studio complectebatur, quantum honoris, quantum etiam reverentiæ omnibus exhibebat, quantum denique operæ industriæque suæ conquirendis toto orbe terrarum coemendisque linguæ utriusque voluminibus posuit; quantosque in ea re quàm immanes sumptus fecit, ut non ætas modo hæc, aut hoc seculum, sed posteritas etiam ipsa, maximam in hujus hominis interitu jacturam fecerit! Cæterum consolantur nos maximo in luctu liberi ejus, tanto patre dignissimi, quorum qui maximus natu Petrus, vixdum primum et vigesimum ingressus annum, tanta jam gravitate, et prudentia et authoritate molem totius reip. sustentat, ut in eo statim revixisse genitor Laurentius existimetur. Alter annorum duodeviginti Joannes et cardinalis amplissimus (quod nunquam cuiquam id ætatis contigerit) et idem pontifici maximo, non in ecclesiæ patrimonio duntaxat, sed in patriæ quoque suæ ditione legatus, talem

tantumque se jam tam arduis negociis gerit, et præstat, ut omnium in se mortalium oculos converterit, atque incredibilem quandam, cui responsurus planissime est, expectationem concitaverit. Tertius porro Julianus, impubes adhuc, pudore tamen ac venustate, neque non probitatis et ingenii mirifica quadem suavissimaque indole, totius sibi jam civitatis animos devinxit. Verùm ut de aliis in præsenti taceam, de Petro certe ipso cohibere me non possum, quin recenti re testimonium hoc loco paternum adscribam. Duobus circiter ante obitum mensibus, cum in suo cubiculo sedens (ut solebat) Laurentius, de philosophia et literis nobiscum fabularetur, ac se destinasse diceret reliquam ætatem in iis studiis mecum, et cum Ficino, Picoque ipso Mirandula consumere, procul scilicet ab urbe et strepitu; negabam equidem hoc ei per suos cives licere, qui quidem in dies viderentur magis magisque ipsius et consilium, et authoritatem desideraturi, tum subridens ille, *atqui jam*, inquit, *vices nostras alumno tuo delegabimus, atque in eum sarcinam hanc, et onus omne, reclinabimus.* Cumque ego rogassem, an adhuc in adolescente tantum virium deprehendisset, ut eis bona fide incumbere jam possemus : *Ego vero*, ait ille, *quanta ego et quam solida video esse fundamenta, laturum spero haud dubiè quicquid inædificavero. Cave igitur putes, Angele, quemquam adhuc ex nostris indole fuisse tanta quantam jam Petrus ostendit ut sperem fore, atque adeo augurer (nisi me ipsius ingenii aliquot jam experimenta fefellerint) ne cui sit majorum suorum concessurus.* Atque hujus quidem judicii præsagiique paterni magnum profecto et clarum specimen hoc nuper dedit, quod ægrotanti præsto fuit semper, omniaque per se pene etiam sordida ministeria obivit, vigiliarum patientissimus et inediæ; nunquamque a lectulo ipso patris, nisi cum maxime respublica urgeret, avelli passus. Et cum mirifica

mirifica pietas extaret in vultu, tamen ne morbum aut sollicitudinem paternam mærore suo adaugeret, gemitus omneis et lachrymas incredibili virtute quasi devorabat. Porro autem quod unum tristissima in re pulcherrimum, ceu spectaculum videbamus, invicem pater quoque ipse ne tristiorem filium tristitiâ suâ redderet, frontem sibi ex tempore velut aliam fingebat, ac fluentes oculos in illius gratiam continebat, numquam aut consternatus animo, aut fractus, donec ante ora natus obversaretur. Ita uterque certatim vim facere affectibus suis, ac dissimulare pietatem pietatis studio nitebatur. Ut autem Laurentius e vita decessit, dici vix potest, quanta et humanitate et gravitate cives omneis suos Petrus noster, ad se domum confluentes, exceperit, quam et apposite, et varie, et blande etiam, dolentibus consolantibusque pro tempore suamque operam pollicentibus, responderit; quantam deinde, et quam solertem rei constituendæ familiari curam impenderit, ut necessitudines suas omneis gravissimo casu perculsas sublevarit, ut vel minutissimum quemque ex familiaribus dejectum dissidentemque sibi adversis rebus collegerit, erexerit, animaverit, ut in obeunda quoque republica nulli unquam, aut loco, aut tempori, aut muneri, aut homini defuerit, nulla denique in parte cessaverit. Sic ut eam plane institisse jam viam, atque ita pleno gradu iter ingressus videatur, brevi ut putetur parentem quoque ipsum vestigiis consecuturus. De funere autem nihil est quod dicam: tantum ad avi exemplum ex præscripto celebratum est, quemadmodum ipse, ut dixi, moriens mandaverat; tam magno autem omnis generis mortalium concursu, quam magnum nunquam antea meminerimus. Prodigia vero mortem ferme hæc antecesserunt, quanquam alia quoque vulgo feruntur. Nonis aprilibus, hora ferme diei tertia, triduo antequam animam edidit Laurentius, mulier, nescio quæ, dum in æde

sacra Mariæ novellæ quæ dicitur, declamitanti e pulpito dat operam, repente inter confertam populi multitudinem expavefacta consternataque consurgit, lymphatoque cursu et terrificis clamoribus, *heus*, *heus*, inquit, *cives*, *an hunc non cernitis ferocientem taurum, qui templum hoc ingens flammatis cornibus ad terram dejicit?* Prima porro vigilia, cum cœlum nubibus de improviso fœdaretur, continuo basilicæ ipsius maximæ fastigium, quod opere miro singularem toto terrarum orbe testitudinem supereminet, tactum de cœlo est, ita ut vastæ quæpiam dejicerentur moles, atque in eam potissimum partem, qua Medicæ convisuntur ædes, vi quadam horrenda, et impetu, marmora immania torquerentur. In quo illud etiam præscito non caruit, quod inaurata una pila, quales aliæque in eodem fastigio conspiciuntur, excussa fulmine est, ne non ex ipso quoque insigni proprium ejus familiæ detrimentum portenderetur. Sed et illud memorabile, quod ut primum detonuit, statim serenitas reddita. Qua autem nocte obiit Laurentius, stella solito clarior ac grandior, suburbano imminens, in quo is animam agebat, illo ipso temporis articulo decidere, extinguique visa, quo compertum deinde est eum vitâ demigrasse. Quin excurrisse etiam faces trinoctio perpetuo de Fæsulanis montibus, supraque id templum quo reliquiæ conduntur Medicæ gentis, scintillasse nonnihil, moxque evanuisse feruntur. Quid? quod et leonum quoque nobilissimum par in ipsa quâ publice continentur cavea, sic in pugnam ferociter concurrent, ut alter pessime acceptus, alter etiam lcto sit datus. Arreti quoque supra arcem ipsam geminæ perdiu arsisse flammæ quasi Castores feruntur, ac lupæ identidem sub mœnibus ululatus terrificos edidisse. Quidam illud etiam (ut sunt ingenia) pro monstro interpretantur, quod excellentissimus (ita enim habebatur) hujus ætatis medicus, quando ars eum præceptaque fefellerant, animum

desponderit, puteoque se sponte demerserit, ac principi ipsi Medicæ (si vocabulum spectes) familiæ sua nece parentaverit. Sed video me, cum quidem multa et magna reticuerim, ne forte in speciem adulationis inciderem, longiùs tamen provectum quam a principio institueram. Quod ut facerem, partim cupiditas ipsa obsequendi obtemperandique tibi optimo, doctissimo, prudentissimoque homini, mihique amicissimo, cujus quidem studio satisfacere brevitas ipsa in transcursu non poterat, partim etiam amara quædam dulcedo, quasique titillatio impulit, recolendæ frequentandæque ejus viri memoriæ, cui si parem similemque nostra ætas unum forte atque alterum tulit, potest audacter jam de splendore nominis et glorià cum vetustate quoque ipsa contendere. Vale. 15 Cal. junias MCCCCLXXXXII, in Fæsulano Rusculo.

Nº. LXXIII.

Rime di Jacopo Sanazzaro, nella morte di Pier Leone medico, il qual per la morte del grand Lorenzo de' Medici fu gittato in un pozzo a Carreggi.

La notte, che dal ciel carca d'obblio
Sol portar tregua a' miseri mortali;
Venuta era pietosa al pianger mio:

E già con l'ombra delle sue grand' ali
Il volto della terra avea coverto;
E tacean le contrade e gli animali;

Quando me lasso, e di mia vita incerto,
Non so com', in un punto il sonno prese
Sotto l'asse del ciel freddo, e scoverto.

Ed ecco il verde Dio del bel paese,
Arno, tutto elevato sopra l'onde
S'offerse agli occhi miei pronto, e palese.

Di limo un manto avea sparso di fronde,
E di salci una selva in su la testa;
Con la qual gli occhi e'l viso si nasconde.

Oimè Fiorenza, oimè, qual rabbia è questa?
Venia gridando: oimè, non ti rincrebbe?
Con voce paventosa, irata, e mesta.

Pietosa oggi ver te Tracia sarebbe;
Pietosi i fieri altar di quella terra
La qual sol un Busiri al suo temp' ebbe.

Ben fosti filia tu d'ingiusta guerra;
Ben sei madre di sangue; e più sarai,
Se vendetta dal ciel non disserra.

Indi rivolto a me, disse, che fai?
Fuggi le mal fondate ed empie mura.
Ond'io tutto smaritto mi destai.

E tanta ebbe in me forza la paura,
Che sconsigliato, e sol, presi 'l cammino
Senz'altra scorta che di notte oscura.

Errando sempre andai fin al mattino,
Tanto ch' allor da lunge un' ombra scorsi
Ch'in abito venìa di peregrino.

Al volto, ai gesti, ed all' andar m'accorsi
Che spirto era di pace, al ciel amico;
Onde più ratto per vederlo io corsi.

E, mentre in arrivarlo io m'affatico,
Ei riprese la via per entro un bosco,
Sempre guardando me con volto oblico.

Non mi tolse il veder quell' aer fosco,
Che 'l lume del suo aspetto era pur tanto,
Che bastò ben per dirli, io ti conosco:

O gloria di Spoleto, aspetta alquanto:
E volendo seguire il mio sermone,
La lingua si restò vinta dal pianto.

Allor voltossi; ed io: O Pier Leone,
Ricominciai a lui con miglior lena,
Che del mondo sapesti ogni cagione,

Deh dimmi, questa vita alma e serena,
Per qual demerto suo tanto ti spiacque,
Che volesti morir con sì gran pena?

Qual sì fero desir nel cor ti nacque
Qual cieco sdegno a non curar ti strinse
Del corpo tuo, che' n tanto obbrobrio giacque?

Che ti val, se'l tuo senno ogn' altro vinse?
Che l'ingegno, e 'l valor? se l'ultim' ora
Con la vita la gloria, insieme estinse.

O padre, o signor mio, l'uscir di fora,
Come tu sai, non è permesso all' alma,
Nè far si dee, se 'l ciel non vuole ancora;

Che 'l dispregiar della terrena salma
A quei con più vergogna si disdice,
Che più braman d'onor aver la palma.

Ogni riva del mondo, ogni pendice
Cercai, rispose, e femmi un altro Ulisse
Filosofia, che suol far l'uom felice.

Per lei le sette erranti, e l'altre fisse
Stelle poi vidi, e le fortune, e i fati,
Con quanto Egitto, e Babilonia scrisse.

E più luogh' altri assai mi fur mostrati,
Ch' Apollo ed Esculapio in la bell' arte
Lasciar quasi inaccessi, ed intentati.

Volava il nome mio per ogni parte;
Italia il sa, che mesta oggi sospira,
Bramando il suon delle parole sparte.

Però chi con ragion ben dritto mira,
Potrà veder ch' in un sì colto petto
Non travò loco omai disdegno, od ira.

Dunque da te rimuovi ogni sospetto
E se del morir mio l'infamia io porto,
Sappi che pur da me non fu 'l difetto:

Che, mal mio grado, io fui sospinto, e morto
Nel fondo del gran pozzo orrendo, e cupo;
Nè mi valse al pregar esser accorto:

Che quel rapace e famulento lupo
Non ascoltava suon di voci umane,
Quando giù mi mandò nel gran dirupo.

O dubbj fati, o sorti involte, e strane,
O mente ignara, e cieca al proprio danno,
Come fur tue difese insulse e vane!

Previsto avea ben io l'occulto inganno
Ch' al mio morir tessea l'avara invidia;
E sapea ch'era giunto all' ultim' anno.

Ma credendo fuggir Ponto o Numidia,
Di Padoa mi partii, venendo in loco
Ove, lasso, trovai frode e perfidia.

E qual farfalla al desiato foco,
Tirata dal voler, si riconduce,
Tanto ch' al fin le pare amaro il gioco:

Tal mi moss' io correndo alla mia luce;
Lorenzo, dico; il cui valore, e 'l senno
A tutta Italia fu maestro e duce.

Così le stelle in me lor forza fenno
Or va, mente ingannata; in te ti fida;
Che muover credi il ciel con picciol cenno.

Quell' alma provvidenzia che 'l ciel guida,
Non vuol ch' umano ingegno intender possa
L'ammirando segreto ove s'annida.

E non pur voi che sete in questa fossa,
Ma gli angeli non hanno ancor tal grazia,
Quantunque scarchi sian di carne e d'ossa,

Di contemplar ciascun s'allegra, e sazia
Nel sommo sol; pur quelle leggi eterne
Lasciando a parte, il ciel loda, e ringrazia.

Tanto si sa là su, quanto decerne
L'alto motor. Colui che più ne volse,
Or geme, e mugghia nelle notti inferne.

Quando dal corpo mio l'alma si sciolse,
Non le gravò 'l partir; ma l'empia fama
Che lasciava di se qua giù, le dolse.

Nè d'altro innanzi a Dio or si richiama:
Se 'l feci, se 'l pensai, se fui nocente,
Tu ciel, tu verità, tu terra, esclama.

O mal nata avarizia, o sete ardente
De mondani tesor, che sempre cresci:
Miser chi dietro a te suo mal non sente.

Or va, infelice; a te stessa rincresci:
Poi che fan senza te più lieta vita
Le fere vaghe, e gli augelletti, e i pesci.

Ma quella man che 'n me fu tanto ardita,
Per ch' è cagion che il mondo oggi m'incolpe
Contra mia voglia a profetar m'invita.

Io dico che di questa, e d'altre colpe
Vedrassi di là su venir vendetta,
Prima che 'l corpo mio si snerve, o spolpe.

Macchiare, ahi stolta, e sanguinaria setta,
Macchiar cercasti un nitido cristallo,
Un' alma in ben oprar sincera e netta.

Sappi, crudel, se non purghi 'l tuo fallo,
Se non ti volgi a Dio, sappi ch' i' veggio
Alla ruina tua breve intervallo;

Che caderà quel caro antico seggio,
(Questo mi pesa) e finirà con doglia
La vita che del mal s'elesse il peggio.

Poi volse i passi, e disse: quella spoglia
Che fu gittata, ed or di tomba è priva,
Ben verrà con pietà chi la raccoglia.

Ma che più questo a me? pur l'alma è viva,
Ed onorata nei superni chiostri,
Ove umana virtù per fede arriva:

Ivi convien che 'l suo ben far si mostri.

No. LXXIV.

Ex Diario anonymi cujusdam Florentini, quod extat in bibliotheca Magliabechiana.

A dì 8 d'aprile 1492, in domenica circa ore 5 di notte, morì il magnifico Lorenzo di Piero di Cosimo de' Medici, a Careggi,

d'eta d'anni 44 non finiti, il quale era stato malato circa a mesi due d'una strana infermità, con grandissimi dolori di stomaco e di capo, che mai potettono i medici conoscere la sua malattia. Dubitossi di veleno, e massime perchè un mess. Pierlione da Spuleti singolarissimo medico, che era stato alla cura sua in tutta la malattia, la mattina seguente dopo la sua morte, fu trovato essere stato gittato in un pozzo a S. Gervagio alla villa di Francesco di Ruberto Martelli, dove era stato trafugato, perchè certi famiglj di Lorenzo l'avevano voluto ammazzare, per sospetto che non avessi avvelenato Lorenzo, ma non se ne vedde segno alcuno.

No. LXXV.

Joannes cardinalis de Medicis, magnifico viro Petro de Medicis.

CARISSIME frater mi, ac unicum nostræ domus columen. Quid scribam, mi frater? Præter lachrimas pene nihil est, perchè considerando la felice memoria di nostro padre essere manchata, flere magis libet, quam quidpiam loqui. Pater erat, ac qualis pater! In filios nemo eo indulgentior: teste non opus est, res ipsa indicat. Non mirum igitur, se mi dolgo, se piango, se quiete alcuna non truovo: ma alquanto, mi frater, mi comforta, che ho te, quem loco defuncti patris semper habebo. Tuum erit imperare, meum vero jussa capessere: farannomi e tua comandamanti sempre sommo piacere supra quam credi potest. Fac periculum: impera; nihil est quod jussa retardem. Oro tamen, mi Petre, is velis esse in omnes, in tuos præsertim, qualem desidero, beneficum, affabilem, comem, liberalem, con le quali cose non è cosa che non si

acquisti, e non si conservi. Non ti ricordo questo, perchè mi diffidi de te, ma perchè così mio debito richiede. Confirmant me multa ac consolantur, concursus lugentium domum nostram factus, tristis totius urbis ac mesta facies, publicus luctus, et cætera id genus plurima, quæ dolorem magna ex parte levant; ma quello, che più che altro mi conforta, è l' havere te, nel quale tanto mi confido, quanto facilmente dire non posso. Di quello che avvisi si debba tractare con N. S. non s'è facto nulla, perchè così è paruto meglio: piglierassi un' altra via secondo che per le lettere delli imbasciatori intenderai: credo si piglierà uno modo et più comodo, et più facile, el quale, ut quod mihi videtur, ti satisferà. Vale: nos quoque, ut possumus, valemus.

Ex Urbe, die 12 aprilis 1492.

No. LXXVI.

Laurentio de Medicis a Bagno a Vignone, filius Petrus de Medicis.

MAGNIFICE pater, etc. Intesi da ser Piero per una sua, che hebbi hiermattina, quanto desideravi si facessi circa la venuta di messer Hermolao, el quale venne hieri dopo mangiare, et quasi ex improviso, che non se ne seppe nulla, se non forse un' hora innanzi. Io gli andai incontro, et da quattro o cinq' altri in fuora non vi venne altri, et bisognò che gli smontassi all' osteria, che ancora non era ad ordine la stantia, che vi si menò poi a piè. Subito che io fui smontato, tornai da lui per invitarlo come mi era suto scripto, et visitarlo et per intendere quanto voleva stare quì fermo; invitailo per hoggi, et intesi non stava più quì che oggi, et domane cavalcava per essere domane sera a Poggibonsi, o in

luogo, che l'altro dì desini in Siena, dove non posso intendere se si fermerà; noi lo habbiamo hoggi convitato, che non si potria dire, quanto lui lo ha havuto a caro. Habbiamogli dato in compagnia a tavola chi lui desiderava, oltra quelli che lui haveva seco, che haveva un suo fratello carnale, un segretario di San Marco, et un dottore. Di quì vi fu el conte dalla Mirandola, messer Marsilio, M. Agnolo da Montepulciano, et per torre un cittadino, et non uscire di parente et letterato, togliemmo Bernardo Rucellai, che non so se habbiamo facto bene o male. Dipoi che havemmo desinato, li monstrai la casa, le medaglie, vasi et cammei, et in summa ogni cosa per insino al giardino, di che prese grande piacere, benchè non credo s'intenda molto di scultura. Pure gli piaceva assai la notitia et l'antiquità delle medaglie, et tutti se maravigliavano del numero di sì buone cose, etc. Di lui non vi saprei dire particulare, se non che è un homo molto elegante nel parlare per quello io ne intendo. Ajutasi delle lettere, et fassene honore et in rubare motti, et in dirne ancora in latino. Lo aspecto lo vedrete, che non può essere migliore, et secondo i facti. Temperato in ogni sua cosa, et pare ne habbi bisogno, che pare molto cagionevole et debole di complexione. Ha nome di experto in rebus agendis, ma non pare consonino queste cose insieme, che più presto pare da ceremonia che no. Non potrebbe monstrare, più che si faccia, essere vostro amico, et credo sia, et molto gratamente ha ricevuto ogni honore che gli è stato facto, et non punto alla Veneziana, che non pare di là se non al vestire. Ma, secondo che dice, ha grandissimo desiderio di vedervi, et dice volere divertere per trovarvi ed abbracciarvi: hovelo voluto significare se a voi facessi per proposito di aspettarlo, che dice havere commissione etiam di salutarvi da parte della sua Signoria. Quì gli è stato facto honore publico

da' cittadini, et ristorato del lasciarlo smontare all' osteria, et stamane innanzi venisse a desinare visitò la Signoria con molte grate parole, le quali non scrivo, perchè credo ser Niccolò ve le scriverà lui, che così gli ho decto. Fuvi un poco di scandalo, che nel rispondere el gonfaloniere prese un poco di vento presso al fine, et così si restò senza troppa risposta, che credo nello animo suo se ne ridessi, et ab uno didicerit omnes; che così se ne doleva hoggi qualchuno de' nostri. Circa l'onore non so che mi vi dire altro. El convito come gl' andò farò fare una listra all' Orafo, et ve la manderò forse con questa, se lo trovano. Jacopo Guicciardini si stà così presto un poco peggio che no; che hieri gli venne un poco d'accidente di tossa, et sputò cosa, secondo dicono quelli sua, molto strana, et pure inoltra con gl' anni in modo che a lungo andare, a mio juditio quod absit, io ne dubito più presto che no. La contessina sta bene, et ha già tre sciloppi et seguita di purgarsi: et tutta l'altra brigata di quì sta benissimo. Non vi scrivo nulla della libreria, perchè rispecto alla venuta dello imbasciatore sono a quello medesimo che l'altro dì. Raccomandomi a voi. Firenze a dì 10 di maggio 1490.

No. LXXVII.

Titi Vespasiani Strozae ad Angelum poetam.

(Ex ed. Ald. 1513.)

ANGELE, siquis erit, lacrymosi plena doloris
Qui tua non tristi carmina fronte legat,
Ille feras inter sævis in rupibus ortus,
Aspera duritie vincere saxa potest.
Non ego talis in hoc, sed amici fletibus angor,
Immeriti quem sors vexat acerba mali.

Certe dignus eras hominum cœlique favore,
Nec tali casus convenit iste viro.
In te consumpsit vires fortuna nocendo;
Nil superest ut jam possit obesse tibi:
Sed licet in tenues concesserit irrita ventos
Intempestivâ spes tua morte ducis,
Nec promissa patris servet tibi filius hæres,
Abstuleritque tuas Gallus adulter opes,
Non tamen ista valent rectam infortunia mentem
Eripere, et virtus inviolata manet.
Candidus ille viget morum tenor, et pia vitæ
Simplicitas nullis est labefacta dolis,
Parsque tui melior fraudem prædonis iniqui
Despicit, ac ferrum terribilesque minas.
Namque sacros inter celebraberis, Angele, vates,
Seraque posteritas scripta diserta leget;
Et clarum toto stabit tibi nomen in orbe,
Donec in æquoreas rex Padus ibit aquas.
Dura fuit rerum jactura, ut scribis, at illud
Triste magis versus tot periisse tuos.
Namque domum, et vestes, nummosque et prædia siquis
Perdidit, hæc aliquâ sunt reparanda viâ.
Casus, et indulgens hominum præsentia multis
Amissas duplici fenore reddit opes.
Quis tibi restituet non exemplaribus ullis
Tradita, per longas carmina facta moras?
Quorum si qua manet memori sub mente reposta
Pars tibi, plura tamen pectore lapsa reor:
Atque ita susceptus frustra est labor ille, jacetque
Clarorum in tenebris fama sepulta virûm.
Quo fit ut indigner, doleamque, impune quod ausus
In te sit tantum barbarus ille nefas.

Ille sacras ædes potuit spoliare deosque,
Qui vertit duras in tua damna manus:
Non illum pudor, aut pietas, aut gratia movit,
Nec vindex magni terruit ira Dei;
Et bona Pieridum dextro tibi numine parta,
Sacrilegâ rapuit barbara turba manu.
Sed non parva mali restant solatia, quod non
Ullius culpæ conscius ipse tibi es.
Adde quod illustres multi graviora tulerunt
His quæ tu pateris, nec meruere viri.
Respice Threicii fatum miserabile vatis,
Est et Arionïæ cognita causa fugæ.
Exul, inops, degens in amaris Naso querelis
Finiit extremam per mala multa diem.
Hos præter facile est aliorum exempla referre,
Quæ quoniam tibi sunt nota, silenda puto.
Sed tamen ad vatem pauca hæc de vatibus istis
Dicta velim, quamvis fabula trita foret.
Quod petis egregii pietas spectata Casellæ
Et favet, et voto est officiosa tuo.
Nec tibi Castellus regi gratissimus, et qui
Rectum amat, optatam ferre negabit opem.
Nos quoque si precibus quidquam studioque valemus,
Si quid apud magnum est gratia nostra Ducem,
Hoc erit omne tuum, nec non curabimus, una
Consulat ut rebus regia cura tuis.
Cætera semper aget quamvis dignissima laude
Borsius, haud minor hac gloria parte venit,
Quod bonus afflictis succurrere novit, et idem
Magna solet meritis præmia ferre viris.
Sæpius hoc alii senserunt : Angele, rursum
Ad vivas sitiens ipse recurris aquas.

N°. LXXVIII.

Robertus Ubaldinus de Galliano, Dominicanae familiae monachus, de obitu Ang. Politiani.

SEPULTURA *domini Angeli Politiani.* Item ne memoria oblivioni detur omnino, ubi jacet corpus clarissimi, ac doctissimi, et eloquentissimi viri domini Angeli Politiani, canonici cathedralis ecclesiæ Florentinæ, hìc mihi suprascripto fratri Roberto visum est justum et bonum annotare locum sepulturæ suæ, quoniam et teneor quum fuerit ipse mihi olim magister, et ego illi discipulus, et ejus infirmitati frequenter interfui unà cum venerando patre, fratre Dominico Pisciensi, familiari suo, ac etiam morti ejus, imo et qui post mortem ipsius, propriis manibus, et commissione reverendi patris, fratris Hyeronimi Savonarolæ, Ferrariensis, generalis vicarii tunc congregationis nostræ S. Marci, dedi eidem habitum ordinis nostri, et indui corpus ejusdem habitu illo quem antea in vita optaverat et petierat, et sepulturam apud nos requisierat. Unde et domini canonici ecclesiæ superscriptæ ad funus ejus venerunt unà cum omnibus fratribus nostri conventus. Huc detulere corpus ipsius de voluntate etiam suæ sororis, et quorumdam nepotum ipsius, qui tunc aderant ea de causa Florentinæ urbi, et pro tunc sub deposito quodam in capsa una in cœmeterio secularium quod juxta ecclesiam nostri conventus est, et sub ea portione quæ in cœmeterio ipso est, et in capite portionis ipsius juxta altare, quod ibidem est, fuit conditum ipsum corpus habitu nostri ordinis vestitum. Sed post, quum nullus attenentium suorum adimplesset quod dixerant, faciendo sibi ornatum sepulchrum, ad memoriale perenne, fuit sepultum in dicta capsa in sepulchro, quod ibidem est commune, ubi fratres

sepeliunt eos qui apud nos sepeliri petunt, et locum sepulturæ apud nos minime habent. Obiit autem præfatus orator summus, atque poeta insignis, de mense septembris, credo quod in principio illius mensis, non tamen memoria mea hoc tenet adamussim, sed de anno Domini 1494, eo anno quo comes Mirandulanus, cujus etiam familiari consuetudine utebatur, et ante ipsius obitum per duos menses, et obiit in domo horto, qui dicebatur Giardinus dominæ Claricis olim uxoris magnifici Laurentii de Medicis. Fuerat enim præceptor Petri filii majoris natu ipsius magnifici Laurentii, et hæc ad memoriam rei sint, etc.

N°. LXXIX.

Discorso, ò Apologia di Lorenzo de' Medici, sopra la nascita et morte d'Alessandro de' Medici, primo duca di Firenze.

Se io avessi à giustificare le mie azzioni appresso di coloro, i quali non sanno, che cosa sia *libertà ò tirannide*, io m'ingegnerei di dimostrare, e provocare con ragioni, come gli uomini non devon desiderar cosa più del viver politico, e in libertà, trovandosi la politica più rara e manco durabile in ogni altra sorte di governo, che nella republiche, e dimostrarei ancora, com' essendo la *tirannide* totalmente contraria al viver politico, ch' ei devono parimente odiarla sopra tutte le cose: e com' egli è prevaluto altre volte tanto più questa opinione, che quelli, che hanno liberata la loro patria dalla *tirannide*, sono stati reputati degni de' secondi onori dopo gli edificatori di quella. Ma avendo à parlare à chi sà, e per ragione, et per pratica, che *la libertà è bene*,

e

e la tirannide è male, presupponendo universale, parlero particolarmente della mia azione, non per domandarne premio, mà per dimostrare, che non solamente io hò fatto quello à che è obligato ogni buon cittadino, ma che io averei mancato et alla patria, et à me medesimo, se io non l'avessi fatto.

E per cominciarmi dalle cose più note, io dico che non è alcuno che dubiti, che il *duca Alessandro*, (che si chiamava de' *Medici*) non fusse *tiranno* della nostra patria, se già non son quelli, che per favorirlo, e tener la parte sua, ne divenivan ricchi, i quali non potevan però essere, nè tanto ignoranti, nè tanto accecati dall' utilità, che non conoscessero ch' egli era *tiranno*. Ma perchè ne tornava bene à loro in particolare, curandosi poco del publico, seguitavano quella fortuna; i quali in vero erano uomini di poca qualità, et in poco numero, tal che non possono in alcun modo contrapesare il resto del mondo, che lo reputava *tiranno*. Nè alla verità, perch' essendo la città di *Firenze* per antica possessione del suo popolo libera, ne seguita, che quelli che la comandano, che non sono del popolo, per comandarla sono tiranni, come hà fatto la casa de' *Medici*, la quale hà ottenuta la superiorità della nostra città per molti anni con consenso e participazione della minor parte del popolo: nè con tutto questo ebbe ella mai autorità, se non limitata, insino à tanto che dopo molte alterazioni venne papa *Clemente VII* con quella violenza, che sà tutto il mondo, per privare della libertà la sua patria, et farne questo *Alessandro Padrone*; il quale giunto, che fu in *Firenze*, perchè non si avesse à dubitare, s'egli era *tiranno*, levata via ogni civiltà, et ogni reliquia, e nome di republica, e come fusse necessario per esser *tiranno*, non esser men' empio di *Nerone*, nè meno odiatore degli uomini, ò lussu-

rioso di *Caligola*, nè meno crudele di *Falari*, cercò di superare le sceleratezze di tutti, perche oltre alle crudeltà usate ne' cittadini, che non furono punto inferiori alle loro, superò (nel far morire la madre) l'empietà di *Nerone*, perchè *Nerone* lo fece per timore dello stato e della vita sua, e per prevenire quello che dubitava non fusse fatto à lui: mà *Alessandro* comesse tale sceleratezza solo per mera crudeltà et inumanità, come io dirò appresso. Nè fù punto inferiore à *Caligola* col vilipendere, beffare, et straziare i cittadini con gli adulterii, con le violenze, con le parole villane, e con le minacce, che sono à gli uomini, che stiman l'onore, più dure à sopportare, che la morte, con la quale al fine gli perseguitava. Superò la crudeltà di *Falari* di gran lungha, perchè dove *Falari* punì con giusta pena *Perillo* della crudele invenzione per tormentare e far morire gli uomini miseramente nel *Toro* di *Bronzo*, si può pensare che *Alessandro* l'averebbe premiato, se fosse stato al suo tempo, poiche lui medesimo cogitava e trovava nuove sorti di tormenti e morti, come, murare gli uomini vivi in luoghi così angusti, che non si potessero, nè voltare, nè muovere, ma si potevan dire murati insieme con le pietre e co' mattoni, et in tale stato gli faceva morire, et allungare l'infelicità loro più ch' era possibile, non si saziando quel mostro con la morte semplice de suoi cittadini, tal che i sei anni, ch' egli visse nel principato, e per libidine, e per avarizia, e per uccisioni, si posson comparare con sei altri di *Nerone*, di *Caligola*, e di *Falari*, sciegliendoli per tutta la vita loro i più scelerati, à proporzione però della città e dell' imperio, perchè si troverà in sì poco tempo essere stati cacciati dalla patria loro tanti cittadini, e perseguitati, poi moltissimi in esilio, tanti essere stati decapitati senza processo e senza cause, e totalmente per vani sospetti, et per parole

di nessuna importanza, altri essere stati avelenati, e morti di sua mano propria, ò de' suoi satelliti, solamente per non avere à vergognarsi da certi che l'avevano veduto nella fortuna, in ch' egli era nato, et allevato: e si troveranno in oltre essere state fatte tante estorsioni e prede, essere stati commessi tanti adulterii, et usate tante violenze, non solo nelle cose profane, mà nelle sacre ancora, ch' egli apparirà difficile à giudicare chi sia stato più, ò scelerato et empio il tiranno, ò paziente e vile il popolo *Fiorentino*, avendo sopportato tanti anni così grave calamità, essendo all' ora massime più certo il pericolo nello starsi, che nel mettersi con qualche speranza à liberar la patria, et assicurarla per l'avenire. Però quelli che pensano, che *Alessandro* non si dovesse chiamar *tiranno*, e per essere stato messo in *Firenze* dall' imperatore, qual' è opinione che abbia autorità d'investire degli stati che gli pare, s'ingannano, perchè quando l'imperatore abbia cotesta autorità, egli non l'hà da fare senza giusta causa, e nel particolare di *Firenze* egli non lo poteva fare in nessun modo, essendoci ne i capitoli ch' ei fece col popolo *Fiorentino* alla fine dell' assedio del 1530, expressamente dichiarato, che non potesse mettere quella città sotto la servitù de' *Medici*: oltre che quando ben l'imperatore avesse avuta autorità di farlo, e non l'avesse fatto con tutte le ragioni e giustificazioni del mondo, tal ch' ei fusse stato più legitimo prencipe del rè di *Francia*, la sua vita dissoluta, la sua avarizia, la sua crudeltà l'averebbono fatto tiranno: il che si può manifestamente conoscere per l'esempio di *Jerone*, e del *Jeronimo Siracusano*; de' quali l'uno fù chiamato rè, e l'altro *tiranno*, perch'essendo *Jerone* di quella santità di vita, che testificano tutti gli scrittori, fù amato mentre visse, e desiderato dopo la morte sua dà suoi cittadini; ma Jeronimo suo figliuolo, che poteva

parere più confermato nello stato, e più legitimo, mediante la successione, fù per la sua trista vita così odiato da medesimi cittadini, ch' egli visse e morì da *tiranno*, e quelli che l'ammazzorono, furono lodati e celebrati, dove s'eglino avessino morto il padre, sarebbono stati biasimati, e reputati parricidi; si che i costumi son quelli, che fanno divenire i prencipi tiranni contro à tutte l'investiture, tutte le ragioni, et successioni del *mondo*. Mà per non consumar più parole in provar quello, ch' è più chiaro del sole, vengo à risponder à quelli che dicono, ançorch' egli fusse *tiranno*, che io non lo dovevo ammazzare, essendo io suo servitore, et del sangue suo, e fidandosi egli di me, i quali non vorrei, che portassino altra pena dell' invidia e malignità loro, se non che Dio gli facesse parenti, servitori, e confidenti del *tiranno* della loro patria, se non è cosa troppo empia desiderare tanto male ad una città per la colpa di pochi, poiche cercano di oscurare la buona intenzione con queste calunnie, che quando le fussino vere, non avrebbono elle forza alcuna di farlo, e tanto più, che io sostengo, che io non fui mai servitore di *Alessandro*, nè lui era del sangue mio, ò mio parente, e proverò, ch' ei non si fidò mai di me voluntariamente. In due modi si può dire, che uno sia servo ò servitore di un altro, ò pigliando da lui premio per servirlo, ò per essergli fedele, ò essendo suo schiavo, perche i sudditi ordinariamente non son compresi sotto queste nome di servo e di servitore. Che io non fussi schiavo ad *Alessandro* è chiarissimo, si come è chiaro ancora (à chi si cura di saperlo) che io, non solo non ricevevo premio ò stipendio alcuno, mà che io pagavo à lui la mia parte delle gravezze, come gli altri cittadini; et s'egli credeva, che io fussi suo suddito ò vassallo, perch' egli poteva più di me, ei dovette conoscere, ch' ei s'ingannava, quando noi fummo del

Digitized by Google

parì, sì che o non fui mai ne potevo esser chiamato suo servitore. Ch' egli non fusse della casa de' *Medici*, e mio parente, è manifesto, perch' egli era nato di una donna infima, e di vilissimo stato da *Colle-Vecchio* in quel di *Roma*, che serviva in casa di *Lorenzo* agli ultimi servizi della casa, et era maritata à un vetturale, et infin quì è manifestissimo. Dubitasi, se il *duca Lorenzo*, in quel tempo ch' egli era *fuoruscito*, ebbe che fare con questa serva, e s'egli accaddè, non accaddè più d'una volta; mà chi è così imperito del consenso degli uomini, e della legge, ch' ei non sappia, che quando una donna hà marito, e ch' ei sia dove lei, ancorch' ella sia trista, e ch' ella esponga il corpo suo alla libidine di ogn' uno, che tutti i figliuoli, ch' ella fà, son sempre giudicati et sono del marito? Perchè le leggi vogliono conservar l'onestà, quanto si può. Se dunque questa serva da Colle-Vecchio, (della quale non si sà per la sua nobilità nè nome, nè cognome) era maritata à un vetturale, e questo è manifesto, e noto à tutto il mondo, *Alessandro*, secondo le leggi umane e divine, era figliuolo di quel vetturale, e non del *duca Lorenzo*, tanto ch' egli non aveva meco altro interesse, se non ch' egli era figliuolo di un vetturale della casa de' *Medici*. Ch' egli non si fidasse di me, Io provo, perch' egli non volle mai acconsentire, che io portassi armi, mà mi tenne sempre disarmato, come faceva gli altri cittadini, i quali egl' aveva tutti à sospetto. Oltre à questo mai si fidò meco solo, ancor che io fussi sempre senz' armi, e lui armato, che del continuo aveva seco trè ò quattro de' suoi satelliti: nè quella notte che fù l'ultima, si sarebbe fidato, se non fusse stata la sfrenata sua libidine, che l'accecò, e lo fece mutare, contro a sua voglia, proposito: mà come poteva egli essere, ch' egli si fidasse di me, che non si fidò mai d'nomo del mondo? Perchè non amò mai persona, e ordina-

riamente gli uomini non si posson fidare, se non di quelli che amano: e ch' egli non amasse mai persona, anzi ch' egli odiasse ogn'uno, si conosce, poich' egli odiò, et perseguitò con veleni, et insino alla morte, le cose sue proprie, che gli dovevano esser più care, cioè la Madre, e il cardinale *Ipolito de' Medici*, ch' era riputato suo *cugino*. Io non vorrei, che la grandezza delle sceleratezze vi facesse pensare, che queste cose fussono finte da me per aggravarlo, perchè io son tanto lontano dall' averle finte, che io le dico più semplecimente, che io posso, per non fare più incredibili di quelle ch' elle sono per natura. Mà di questo ci sono infiniti testimonii, infiniti examini, la fama freschissima, d'onde si sà per certo, che questo mostro, questo portento fece avelenare la propria Madre, non per altra causa, se non perchè vivendo ella, faceva testimonianza della sua ignobiltà, perchè, ancorche fusse stato molti anni in grandezza, egli l'aveva lasciata nella sua povertà, e ne' suoi esercizi à lavorar la terra, sin tanto, che quei cittadini, che avevan fuggita dalla nostra città la crudeltà e l'avarizia del *tiranno*, insieme con quelli chè da lui n'erano stati cacciati, volsono menare all' imperatore à *Napoli* questa sua Madre per mostrare à sua maestà, dond' era nato colui, il quale ei comportava, che comandasse *Firenze*. All' ora *Allessandro* non scordatosi per la vergogna della pietà, et amor della Madre (quale lui non ebbe mai), mà per una sua innata crudeltà e ferità, commesse, che sua Madre fusse morta avanti ch' ella andasse alla presenza di Cesare, il che quanto li fusse difficile, si può considerare, immaginandosi una vecchia, che stava à filar la lana, et à pascer le pecore: e s' ella non sperava più ben nessuno dal suo figliuolo, almeno la non temeva cosa si inumana et si orrenda, e se ei non fusse stato, oltre il più credule, il più insensato uomo del mondo, ei poteva pure condurla in

qualche luogo segretamente, dove se non l'avesse voluta tener da Madre, la poteva tener almanco viva, e non voler al ignobiltà sua aggiungere tanto vituperio, e così nefanda sceleratezza. E per tornar à proposito io concludo, che, perche lui non amò sua Madre, nè il *cardinale* de' *Medici*, nè alcuno altro di quelli che gli erano più congiunti, che egli no amò mai alcuno, et per conseguenza non si fidò mai di alcuno, perche, come io hò detto, non ci possiamo noi fidare di quelli che noi non amiamo; si che io non fui mai suo servitore, nè parente, nè lui mai si fidò di me. Mà mi par bene, che per esser male informati, ò per qualche altro rispetto, dicono, che io hò errato ad ammazzare *Alessandro*, allegandone le sopradette ragioni, mostrino esser molto meno informati delle leggi ordinate contro à *tiranni*, e delle azzioni lodate dagli uomini, che hanno morto infino i proprii fratelli per la libertà della patria: perchè se le leggi non solo permettono, ma astringono il figliuolo ad accusare il padre, in caso ch' ei cerchi di occupare la *tirannide* della sua patria, non ero io tantò più obligato à cercar di liberar la patria già serva con la morte di uno che, quando fusse stato di casa mia (che non era) à loro modo sarebbe stato bastardo, e lontano 5. ò 6 gradi da me; et se *Timoleone* si trovò ad ammazzare il proprio fratello per liberar la patria, e ne fù tanto lodato, e celebrato che, ne è ancora, perchè averanno questi malevoli autorità di biasimarmi? Ma quanto all' ammazzare un che si fidi (il che io non dico di aver fatto) dico bene, che se io l'avessi fatto, io non aurei errato, e se io non l'avessi potuto fare altrimenti, l'aurei fatto. Io domando à questi tali se la loro patria fusse oppressa da un *tiranno*, se lo chiamerebbono à combattere, ò se gli farebbono prima intendere, che lo volessino ammazzare, ò se eglino andrebbono deliberati per

ammazzarlo, sapendo di aver ancor loro à morire, ò vero; se cercherebbono di ammazzarlo per tutte le vie, è con tutti gli inganni, et con tutte le strategemme, purch' egli restasse morto; e loro vivi. Quanto à me, io penso, che non pigliarebbono briga di ammazzarlo nell' un modo, e nell' altro, nè si può credere altrimenti; poiche biasimano, che io hò preso quel modo, ch' era più da pigliare: se questo consenso, e questa legge, chè è frà gli uomini santissima, di non ingannare chi si fida, fusse levata via, io credo certo che sarebbe peggio esser uomo, che bestia, perche gli uomini mancherebbono principalmente della fede, dell' amicizia, del consorzio, e della maggior parte delle qualità, che ci fannò superiori agli animi brùti, essendo che nel resto una parte di loro è di più forze di noi, e di più vita; e manco sottoposti à casi, et alle necessità umane; ma non per questo vale la consequenza, che questa fede, che questa amicizia si abbia da osservare ancora con i *tiranni*, perchè si come loro pervertono, confondono tutte le leggi e tutti li buoni costumi, così gli uomini sono obligati contro à tutte le leggi; e tutte l'usanze, cercar di levargli di terra, e quanto prima lo fannò, tanto più sono da lodare. Certo sarebbe una buona legge per i *tiranni* questa, che vorrebbero introdurre, ma cattiva per il *mondo*, che nessuno debba offendere il *tiranno* di quelli in cui egli si fida, perchè fidandosi egli di ogni uno, non potrebbe per vigore di questa nostra legge esser offeso da persona; e non avrebbe bisogno di guardie ò fortezze, sì che io concludo, che i *tiranni* in qualunque modo si ammazzino, siano ben morti. Io vengo ora à rispondere à quelli che non dicono già, che io facessi errore ad ammazzare *Alessandro*; ma che io errai bene nel modo del proceder poi dopo la morte, à quali mi sarà un poco più difficile à rispondere, che à gli altri, perchè l'evento

pare, che accompagni la loro opinione, dal quale loro si muovono totalmente, senz' aver altra considerazione, ancorche gli uomini savii siano così alieni dal giudicare le cose da gli eventi, che gli usino lodar le buone e savie operazioni, ancorchè l'effetto sortisca tristo, e biasimar le triste, ancorchè lo sortiscano buono. Io voglio oltre à questo dimostrare, non solo, che io non potevo far più di quello che io feci, ma ancora, che se io tentava altro, che ne risultava danno alla causa, et à me biasimo. Dico dunque, che il fine mio era di liberar *Firenze*, e l'ammazzar *Alessandro* era il mezzo. Ma perchè io conoscevo, che questa era un impresa che io non potevo condur solo, e comunicarla non volevo per il pericolo manifesto, chè si corre in allargar cose simili, non tanto della vita, quanto del non poter condurle à fine, io mi risolvetti à far da me, finche io potetti fare senza la compagnia, e quando io non potevo far più da me cosa alcuna, all' ora allargarmi, et domandare ajuto, il quale consiglio mi successe felicemente fino alla morte di *Alessandro*, che insino all' ora ero stato sufficiente à far quanto bigognava, ma d'all' ora in quà cominciai ad aver bisogno di ajuto, perchè io mi trovavo solo senz' amici e confidenti, e non avendo altre armi, che quella spada con cui l'avevo morto: bisognandomi dunque domandar ajuto, non potevo io più convenientemente sperare in quelli di fuora, che in quelli di *Firenze*, avendo visto con quanto ardore e quanto animo loro cercavano di riavere la loro libertà, e per il contrario con quanta patienza e viltà quelli ch' erano in *Firenze* sopportavano la servitù, e sapendo, che gli eran parte di quelli che nel 1530 si eran trovati à difender così virtuosamente la loro libertà, e che il resto erano *fuoruscitti* volontari, d'onde si poteva più sperare in loro, che in quelli di dentro, poichè questi vivevano sotto la *tiran-*

nide, e quelli volevano più tosto esser liberi, che servi, sapendo ancora, che i *fuorusciti* erano armati, e quei di dentro disarmati? In oltre tenendo per certo, che quei di fuora volessono unitamente la libertà, e sapendo, che in *Firenze* vi erano mescolati molti di quei che volevano la *tirannide*, poichè si vidde poi, (che vale il giudicar dagli eventi) che in tutta quella città in tante occasioni fù chi si portasse, non dico da buon cittadino, ma da uomo, fuorche due, ò tre; e questi tali che mi biasimano, pare che cerchino da me, che io avevo da andar convocando per la città il popolo alla libertà, e mostrar loro il *tiranno* morto, e vogliono, che le parole avesson mosso quel popolo, il quale conoscevano non essere stato mosso da fatti. Avevo io dunque à levarmi in spalla quel corpo à uso di *facchino*, e andar gridando solo per *Firenze*, come i pazzi? Dico solo, perchè Piero mio servitore, che nell' ajutarmelo ammazzare si era portato così animosamente, dopo il fatto, e poi ch' egli ebbe à pensar il pericolo ch' egli avea corso, era tanto avilito, che di lui non potevo disegnare cos' alcuna, e non avevo io à pensare, sendo nel mezzo della guardia del *tiranno*, e si può dire nella medesima casa, dov' eran tutti i suoi servitori; et essendo la notte un lume di luna splendidissimo, di aver io à essere, ò preso, ò morto prima che io avessi fatto trè passi fuora dell' uscio? e se io avessi levatagli la testa, che quella si poteva celare sotto à un mantello, dove avevo io à indirizzarmi essendo solo, e non conoscendo in *Firenze* alcuno in chi io confidassi? Chi mi avrebbe creduto? perchè una testa tagliata si trasfigura tanto, che, aggiunto il sospetto ordinario che hanno gli uomini di esser tentati, ò ingannati; e massime da me, ch' ero tenuto di mente contraria à quella che io avevo, io poteva pensare di trovar prima uno che mi ammazzasse, che uno che mi credesse; e la morte mia in quel caso importava

assai, perchè averebbe data riputazione alla parte contraria, et à quelli che volevano la *tirannide*, potendo parere, che in quel moto fusse in parte la morte di *Alessandro* vendicata, e così procedendo per quel verso, io potevo più nuocere alla causa, che giovare: però io fui di tanto contraria opinione di costoro, che non che io publicassi la morte di *Alessandro*, io cercai di occultarla e più che io poteva in quell' istante, e portai meco la chiave di quella stanza dov' egli era rimasto morto, come quello che averei voluto, se fusse stato possibile, che in un medesimo tempo si fusse scoperto, che il *tiranno* era morto, e che i fuorusciti erano mossi per venire à recuperar la libertà, e da me non restò, che così non fusse. Certi altri dicono, che io dovevo chiamar la guardia del *tiranno*, e mostrarglielo morto, et domandar loro, che mi conservassono in quello stato, come suo successore, et in somma darmi loro in preda, e di poi, quando le cose fussono state in mio potere, che io avessi restituita la republica, come si conveniva. Questi che la discorrono per questo verso, almanco conoscono, che nel popolo non era da confidare in conto alcuno, mà non conoscono già, che se quei soldati in quei primi moti, e per il dolore di veder morto il loro signore, avessono morto me (come è verisimile) che io aurei perso insieme la vita, e l'onore; perchè ogn' uno aurebbe creduto, che io avessi voluto far tiranno me, e non liberar la patria: dal qual concetto, si come io sono stato sempre alienissimo nel mio pensiere, così mi sono ingegnato di tener lontani gli animi degli altri; sì che nell' un modo io aurei nociuto alla causa, e nell' altro all' onor mio. Ma io confessarei facilmente di avere errato, non avendo preso uno di questi, ò simili partiti, se io non avessi avuto da pensare, che i *fuorusciti* dovessero finir meco l' opera che io avevo cominciata, perchè avendoli io visti

venire così francamente à Napoli con tanta riputazione e con tanto animo, e così unitamente à ridomandare la loro libertà in presenza del *tiranno*, ch' era non solo vivo, mà *genero dell' imperadore*, non avevo io à tener per certo, che da poi, ch' egli era morto, che l'imperadore era in *Spagna*, e non à *Napoli*, ch' eglino avessono à raddoppiare, e la potenza, e l'animo che io avevo visto in loro, e che dovessono ripigliare la loro libertà, dovè non avessono più contrasto? Certo che mi parebbe di essere stato maligno, se io non avessi sperato questo da loro, e temerario, se io non avessi preso questo partito. Io confesso, che non mi venne mai in considerazione, che *Cosimo* de' *Medici* dovesse succedere ad *Alessandro*; ma quando io l'avessi pensato ò creduto, io non mi sarei governato altrimenti dopo la morte del *tiranno*, che come io feci, perchè io non mi sarei mai immaginato, che gli uomini (che noi reputiamo savii) dovessero preporre alla vera presente gloria, la futura, incerta è trista ambizione.

Egli è altrettanta difficoltà dal discorrer le cose al farle, quanta ne è dal discorrerle inanzi al dopo: però quelli che discorrono ora così facilmente quello che io dovevo fare all' ora, se si fussono trovati in sul fatto, avrebbono un poco meglio considerato quanto era possibile sollevare un popolo, che si trovava in corpo una *Guardia*, et in capo una *fortezza*, che gli era di maggiore spavento, quanto la cosa era più nuova et insolita à *Firenze*, tanto più era à me difficile, che oltre al portare il nome de' *Medici*, ero in concetto di amatore della *tirannide*: e così quelli, che discorrono le cose dopo il fatto, veggono che le sono mal successe: se mi avessino avuto à consigliare all' ora, quando eglino avrebbon visto da una banda tanta difficultà, e dall' altra i *fuorusciti* con tanta riputazione, e tanto numero, così ricchi,

così uniti per la libertà, come tutto il mondo credeva, e che non avessono ostaculo alcuno al tornare in *Firenze*, poichè il *tiranno* era levato via, io credo, che sarebbono stati di contraria opinione à quella che ora sono, et in somma la cosa si riduce quì, che dove volevano, che io solo disarmato andassi svegliando e convocando il popolo alla libertà, e che io mi opponessi à quelli ch' erano di contraria opinione (il ch' era impossibile) io lo volevo fare in compagnia de' *fuorusciti*, e col favore degli uomini del dominio, quali io sapevo, ch' erano la maggior parte per noi. E se noi fussimo andati alla volta di *Firenze* con quella celerità e risoluzione, che si ricercava, noi non trovavamo fattoci contro provedimento alcuno. Ne l'elezzione di *Cosimo* (ch' era si mal fondata, e così fresca) ci poteva nuocere, ò impedire; se dunque io avessi trovati i *fuorusciti* di quell' animo, e di quella prontezza, (ch' era pero la maggior parte di loro, mà quelli che potevano manco, non avendo altre qualità, che di esser *fuorusciti*) nessuno negherà, che la cosa non fusse successa appunto, come io mi ero immaginato, il che si può provare, e con molte ragioni, che per non esser troppo lungo, si tralasciano; e per il caso di *Monte Murlo*, perchè dopo molti mesi, che dovevano, e da poiche eglino avevano lasciato acquistare agli avversarii tanta riputazione, quanto loro ne avevano perduta, succedess' egli di liberar *Firenze*, se la malignità e l'inetta ambizione di pochi non avesse data a gli avversarii quella vittoria, che loro stessi non speravano mai, e che quando si viddero vincitori, non potevano ancor credere di aver vinto: tanto chè i *fuorusciti* perderono un impresa, che da ogn' uno era giudicato che non si potesse perdere. Però chi non vorrà di nuovo giudicare dagli eventi, conoscerà, che all' ora eglino avrebbon rimesso *Firenze* in libertà, se si fussono saputi governare,

tanto più era la cosa certa, se dopo la morte di *Alessandro* immediatamente avessono fatto la metà dello sforzo, che feciono all' ora, e che non fecero quando eglino dovevano, perche non volsono; che altra ragione non se ne può assegnare. Ancora voglio confessare à questi tali di essermi mal governato dopo la morte di *Alessandro*, se loro confessano à me di aver fatto quel medesimo giudizio in quell' istante, ch' eglino intesero, che io l'avevo mortò, e che io mi ero salvato, ma se feciono all' ora giudizio contrario, e se parve all' ora, che io avessi fatto assai ad ammazzarlo, e salvarmi, e se giudicarono, (essendo usciti fuora tanti cittadini, e così potenti, e di tanta riputazione) che *Firenze* avesse riavuta la libertà, io non voglio concedere loro ora, che si ridichino, nè che pensino, che io mi partissi di *Firenze* per poco animo, ò per soverchio desiderio di vivere, conciòsiacosache mi stimerebbono di troppo poco giudizio, se volessino, che io avessi indugiato insino allora a conoscere che quello, che io trattava era con pericolo, ma se consideravano, che io non pensai mai alla salute mia più di quello è ragionevole pensarvi, e se io me ne andai dipoi à *Constantinopoli*, io lo feci, quando io viddi le cose, non solo andate à mal cammino, ma disperate, e se la mala fortuna non mi avesse perseguitato infin là, forse quel viaggio non sarebbe riuscito vano. Per tutte queste ragioni io posso più tosto vantarmi, di aver liberata *Firenze*, avendola lasciata senza tiranno, che non posson loro dire, che io abbia mancato in conto alcuno, perchè non solo io hò morto il *tiranno*, ma sono andato io medesimo ad essortare e sollecitare quelli, che io sapevo, che potevano, et pensavo, che volessin fare più degli altri per la libertà della patria loro. E che colpa dunque è la mia, se io non gli hò trovati di quella prontezza, e di quell' ardore, ch' eglino dovevano

essere? ò che più ne posso io? Guardisi in quello, che io hò potuto far senza l'ajuto d'altri, se io hò mancato. *Nel resto non domandate dagli uomini, se non quello che possono*, e tenete per certo, che se mi fusse stato possibile fare, che tutti i cittadini di *Firenze* fussero di quello animo verso la patria, che dovrebbono, che così, come io non ebbi rispetto per levar via il *tiranno*, ch' era il mezzo per conseguire il fine propostomi, e metter à manifesto pericolo la vita mia, e lasciar in abbandono mio padre, mio fratello, e le mie cose più care, e metter tutta la mia casa in quella rovina, ch' ella si trova al presente, che per il fine stesso non mi sarebbe tanta fatica spargere il proprio sangue, e quello de' miei insieme, essendo certo, che nè loro, nè io averessimo potuto finire la vita nostra più gloriosamente in servizio della patria.

Nacque *Lorenzo* l'anno 1514 à di.... e sopravisse all' omicidio commesso da lui nel duca *Alessandro* circa à undici anni, e fù ammazzato à *Venezia* insieme col *Soderino* suo zio materno da duoi *Volterrani* Soldati; *Bebio*, ch' era stato della guardia di *Alessandro*, e *Cecchino Bibbona*, i quali avendo ciò fatto solamente per una generosa vendetta, e per far cosa grata al signor Cosimo nuovo duca, non vollero la taglia promessa già dal publico.

No. LXXX.

DEO LIBERATORI.

PER non venire più in potere de' maligni inimici miei, ove, oltre all' essere stato ingiustamente e crudelmente straziato, sia costretto di nuovo per violenza di tormenti dire alcuna cosa in pregiudizio dell' onore dell' innocenti parenti et amici miei,

la qual cosa è accaduta a questi giorni allo sventurato Giuliano Gondi : io Philippo Strozzi mi sono deliberato, in quel modo, che io posso, quantunque duro (rispetto all' anima) mi paia, con le mie proprie mani finire la vita mia : l'anima mia a Iddio, somma misericordia raccomando, humilmente pregandolo, se altro darle di bene non vuole, che le dia almeno quel luogo dove Catone Uticense, e altri simili virtuosi uomini hanno fatto tal fine.

Prego D. Giovan di Luna Castellano, che mandi a torre del mio sangue dopo la mia morte, e ne faccia fare un migliaccio, mandandolo a Cibo cardinale, affine che si satii in morte di quello, che satiare non si è potuto in vita, perche altro grado non gli manca per arrivare al ponteficato a che esso sì disonestamente aspira. E lo prego che faccia sepellire il mio corpo in Santa Maria Novella, appresso a quello della mia donna, quando chè nò, mi starò dove mi metteranno. Prego bene i miei figliuoli che osservino il testamento fatto da me in castello, il quale è in mano di Benedetto Ulivieri, eccetto che la partita del Bandino; e sodisfare ancora al signor D. Giovan di Luna di molti comodi da lui ricevuti e spese fatte per me, non l'avendo sodisfatto mai di cos' alcuna. E tu Cesare con ogni riverenza ti prego, t'informi meglio de' modi della povera città di Firenze, riguardando altrimenti che tu non hai fatto al ben di quella, se già il fine tuo non è di rovinarla.

PHILIPPUS STROZZA, jamjam moriturus.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

POESIE

POESIE

DEL MAGNIFICO

LORENZO DE' MEDICI,

TRATTE DA TESTI A PENNA

DELLA LIBRERIA MEDICEO-LAURENZIANA.

INDICE.

AMBRA, favola,	pag. 517
La Caccia col falcone,	529
Elegia,	540
Amori di Venere e Marte,	545
La Confessione,	549
Le sette allegrezze d'Amore,	551
Canzone, *Prenda pietà*,	553
Canzone, *Con tua promesse*,	554
Canzone, *Io prego Dio*,	555
Canzone, *I' ho d'amara dolcezza*,	556
Sonetto, *Se come Giove*,	557
Sonetto, *Fugiendo Loth*,	*ibid.*
Sonetto, *Segui anima divota*,	558

A SUOI COMPATRIOTTI,

AMATORI DELLA BELLA FAVELLA ITALIANA,

L'Editore.

Nel darvi a leggere questi poemetti, che il mio caro amico e concittadino, il sig. Guglielmo Clarke, accuratamente trasse dagli originali esistenti nella *libreria Mediceo - Laurenziana*, d'altro non occorre avvertirvi, se non, che per darvi un saggio della lingua Toscana nel secolo del 1400, l'antica ortografia è stata, per quanto fu possibile, conservata.

Google

AMBRA,

FAVOLA.

Fugita è la stagion, ch' avea conversi
E fiori in pomi già maturi, e colti;
In ramo più non può foglia tenersi,
Ma sparte per li boschi assai men folti
Si fan sentir, se avvien che gli attraversi
Il cacciator, e pochi paion molti:
La fera se ben l' orme vaghe asconde,
Non va secreta per le secche fronde.

Fra gli arbor secchi stassi 'l lauro lieto,
E di Ciprigna l'odorato arbusto;
Verdeggia nelle bianche Alpe l' abeto,
E piega i rami già di neve onusto;
Tiene il cipresso qualche uccel secreto;
E con venti combatte il pin robusto;
L'umil ginepro con le acute foglie,
Le man non pugne altrui, che le coglie.

L'uliva, in qualche dolce piaggia aprica,
Secondo il vento, par or verde, or bianca:
Natura in questa tal serba, e nutrica,
Quel verde, che nell' altre fronde manca:
Già i peregrini uccei con gran fatica,
Hanno condotto la famiglia stanca
Di là del mare, e pel cammin lor mostri
Nereidi, Tritoni, e gli altri mostri.

Ha combattuto dell' imperio, e vinto
La notte, e prigion mena il breve giorno:
Nel ciel seren d'eterne fiamme cinto
Lieta il carro stellato mena intorno;
Nè prima surge ch' in oceano tinto
Si vede l'altro aurato carro adorno;
Orion freddo col coltel minaccia
Phebo, se mostra a noi la bella faccia.
Seguon questo notturno carro ardente
Vigilie, escubie, sollecite cure,
E' l sonno, e benchè sia molto potente,
Queste importune il vincon spesso pure,
E i dolci sogni, che ingannon la mente,
Quando è oppressa da fortune dure:
Di sanità, d'assai tesor fa festa
Alcun, che infermo e povero si desta.
O miser quel, che in notte così lunga
Non dorme, e' l disiato giorno aspetta;
Se avvien, che molto, e dolce disio il punga,
Quale il futuro giorno li prometta;
E benchè ambo le ciglia insieme aggiunga,
E i pensier tristi escluda, e i dolci ammetta;
Dormendo, o desto, acciochè il tempo inganni,
Gli par la notte un secol di cent' anni.
O miser chi tra l'onde trova fuora
Si lunga notte, assai lontan dal lito;
E' l cammin rompe della cieca prora
Il vento, e freme il mar un fer mugito;
Con molti prieghi e voti l'Aurora
Chiamata, sta col suo vecchio marito:
Numera tristo, e disioso guarda
I passi lenti della notte tarda.

Quanto è diversa, anzi contraria sorte
De' lieti amanti nell' algente bruma,
A cui le notti sono chiare e corte,
Il giorno oscuro e tardo si consuma.
Nella stagion così gelida, e forte,
Già rivestiti di novella piuma,
Hanno deposto gli augelletti alquanto,
Non so s' io dica, o lieti versi, o pianto.
Stridendo in ciel e gru veggonsi a lunge
L'aere stampar di varie e belle forme;
E l'ultima col collo steso aggiunge
Ov' è quella dinanzi alle vane orme;
E poichè negli aprichi lochi giunge
Vigile un guarda, e l'altra schiera dorme;
Cuoprono i prati, e van leggier pe' laghi
Mille spetie d' uccei, dipinti, e vaghi.
L'aquila spesso col volato lento
Minaccia tutti, e sopra il stagno vola,
Levonsi insieme, e caccionla col vento
Delle penne stridenti, e se pur sola
Una fuor resta del pennuto armento,
L'uccel di Giove subito la invola:
Resta ingannata misera, se crede
Andarne a Giove come Ganimede.
Zefiro s'è fuggito in Cipri, e balla
Co' fiori ozioso per l'erbetta lieta;
L'aria non più serena, bella, e gialla,
Borea, ed Aquilon rompe, ed inquieta:
L'acqua corrente e querula incristalla
Il ghiaccio, e stracca or si riposa cheta:
Preso il pesce nell' onda dura e chiara,
Resta come in ambra aurea zanzara.

Quel monte, che s'oppone a Cauro fero,
Che non molesti il gentil fior cresciuto
Nel suo grembo d'onor, richezze, e' mpero,
Cigne di nebbie il capo già canuto;
Gli omer cadenti giù dal capo altero
Cuoprono i bianchi crini, e' l petto irsuto
L'orribil barba, ch' è pel ghiaccio rigida:
Fan gli occhi, e 'l naso un fonte, e' l ciel lo' nfrigida.

La nebulosa ghirlanda, che cigne
L'alte tempie, gli mette Noto in testa;
Borea dall' Alpe poi la caccia, e spigne,
E nudo, e bianco, il vecchio capo resta;
Noto sopra l'ale humide, e maligne
Le nebbie porta, e par di nuovo il vesta;
Cosi MORELLO irato, or carco, or lieve,
Minaccia al piau subietto or acqua, or neve.

Partesi d'Etiopia caldo e tinto
Austro, e sazia le assettate spugne,
Nell' onde salse di Tirreno intinto,
Appena a' destinati luoghi giugne,
Gravido d'acqua, e da nugoli cinto,
E stanco stringe poi ambo le pugne;
I fiumi lieti contro alle acque amiche
Escono allor delle caverne antiche.

Rendono grazie ad Ocean padre adorni
D' ulve, e di fronde fluvial le tempie;
Suonan per festa conche, e torti corni,
Tumido il ventre già, superbo sempre.
Lo sdegno conceputo molti giorni
Contro alle ripe timide s' adempie;
Spumoso ha rotto già l'inimic' argine,
Ne serva il corso dell' antico margine.

Non per vie torte, o per cammino oblico,
A guisa di serpenti, a gran volumi
Sollecitan la via al padre antico;
Congiungo l'onde insieme i lontan fiumi,
E dice l'uno all' altro, come amico,
Nuove del suo paese, e de' costumi.
Così parlando insieme in strana voce,
Ciercon, nè truovon la smarrita foce.

Quando gonfiato e largo si ristrigne
Fra gli alti monti d'una chiusa valle,
Stridon frenate, turbide, e maligne
L'onde, e miste con terra paion gialle:
E gravi petre sopra petre pigne,
Irato a' sassi dell angusto calle;
L'onde spumose gira, e orribil freme:
Vede il pastor dall' alto, e sicur teme.

Tal fremito piangendo rende trista
La terra dentro al cavo ventre adusta;
Caccia col fumo fuor fiamma, e acqua mista
Gridando, che esce per la bocca angusta,
Terribile agli orrecchi et alla vista:
Teme vicina il suono alta, e combusta
Volterra, e i lagon torbidi, che spumano,
E piova aspetta se più alto fumano.

Così crucciato il fer torrente frende
Superbo, e le contrarie ripe rode;
Ma poichè nel pian largo si distende,
Quasi contento, allora appena s' ode:
Incerto se in su torna, o se pur scende,
Ha di monti distanti fatto prode;
Già vincitor, al cheto lago incede,
Di rami, e tronchi pien, montane prede.

Appena è suta à tempo la villana
Pavida a aprir alle bestie la stalla;
Porta il figlio, che piange nella zana;
Segue la figlia grande, et ha la spalla
Grave di panni vili, lini, e lana:
Va l'altra vecchia masseritia a galla:
Nuotano i porci, e spaventati i buoi,
Le pecorelle, che non si toson poi.
Alcun della famiglia s'è ridotto
In cima della casa, et su dal tetto
La povera ricchezza vede ir sotto,
La fatica, la speme, e per sospetto
Di se stesso, non duolsi, e non fa motto;
Teme alla vita il cor nel tristo petto,
Nè di quel ch' è più car par conto faccia;
Così la maggior cura ogni altra caccia.
La nota, e verde ripa allor non frena
I pesci lieti, che han più ampj spazj:
L'antica, e giusta voglia alquanto è piena
Di veder nuovi liti; e non ben sazj
Questo nuovo piacer vaghi li mena
A veder le ruine, e i grandi strazj
Degli edificj, e stotto l'acqua i muri
Veggon lieti, ed ancor non ben sicuri.
In guisa allor di piccola isoletta,
Ombrone, amante superbo, Ambra cigne;
Ambra non meno da Lauro diletta,
Geloso, se 'l rival la tocca, e strigne;
Ambra Driade a Delia sua accetta,
Quanto alcuna che stral fuor d'arco pigne;
Tanto bella e gentil, ch' al fin le noce,
Leggier di piedi, e più ch' altra veloce.

Fu da' primi anni questa nympha amata
Dal suo LAURO gentil, pastore alpino,
D'un casto amor, non era penetrata
Lasciva fiamma al petto peregrino;
Fuggiendo il caldo un dì nuda era entrata
Nelle onde fredde d'OMBRON, d'Appenino
Figlio, superbo in vista, e ne' costumi,
Pel padre antico, et cento frati fiumi.
Come le membra verginali entrarono
Nelle acque brune e gelide, sentio,
Et, mosso da leggiadro corpo adorno,
Della spelunca uscì l'altero Dio,
Dalla sinistra prese il torto corno,
E nudo il resto, accieso di disìo,
Difende il capo inculto a' phebei raggi,
Coronato d'abeti, e montan faggi.
E verso il loco ove la nympha stassi,
Giva pian pian, coperto dalle fronde;
Nè era visto, nè sentire i passi
Lasciava il mormorio delle chiare onde;
Così vicin tanto alla nympha fassi,
Che giunger crede le sue treccie bionde,
E quella bella nympha in braccio havere,
E nudo, il nudo e' bel corpo tenere.
Sicome, alhor che incauto cuopra
El pescator con rara et sottil maglia,
Fuggie la rete qual sente di sopra,
Lasciando per fuggir alcuna scaglia;
Così la nympha, quando par si scuopra,
Fuggie lo Dio che adosso se le scaglia;
Nè fu sì presta, anzi fu sì presto elli
Che in man lasciolli alcun de' suoi capelli.

E saltando dell' onde strigne il passo,
Di timor piena, fuggie nuda e scalza;
Lascia i panni, e li strali, et il turcasso;
Non cura i pruni acuti, o l'aspra balza.
Resta lo Dio dolente, afflitto, e lasso;
Pel dolor le man stringe, al ciel li occhi alza,
Maladisce le man crudele, e tarda,
Quando i biondi capelli svelti guarda.
E seguendola allhor diceva, o mano
A vellere i bei crin presta e feroce,
Ma a tener quel corpo più che humano,
E farmi lieto, ohimè, poco veloce:
Così piangendo il primo errore in vano,
Credendo almeno aggiunger con la voce
Dove arrivar non puote il passo tardo,
Gridava, o nympha, un fiume sono et ardo;
Tu m'accendesti in mezzo alle fredde acque
El petto d'uno ardente desir cieco;
Perchè come nell' onde in corpo giacque,
Non giace, che starìa meglio, con meco?
Se l'ombra e l'acqua mia chiara ti piacque,
Più belle ombre, più belle acque ha il mio speco.
Piaccionti le mie cose, e non piaccio io?
E son pur d'Appenin figliuolo, et Dio.
La nympha fuggie, e sorda a' prieghi fassi,
A' bianchi piè aggiugne ale il timore;
Sollecita lo Dio correndo i passi,
Fatti a seguir veloci dall' amore;
Vede da pruni et da taglienti sassi,
I bianchi piè ferir con gran dolore,
Crescie el desìo, pel quale aghiaccia e suda,
Veggendola fuggir, si bella, e nuda,

Timida e vergognosa AMBRA pur corre,
Nel corso a' venti rapidi non cede;
Le leggier piante sulle spighe porre
Potria, e sosterrieno il gentil piede;
Vedesi OMBRONE ognor più campo torre,
La nympha ad ogni passo manco vede,
Già nel pian largo tanto il corso avanza,
Che di giugner la perde ogni speranza.
Già pria per li monti aspri, e repenti
Venìa tra sassi con rapido corso,
I passi alti, manco espediti, e lenti,
Faceano a lui sperar qualche soccorso;
Ma giunto, lasso, giù ne' pian patenti,
Fu messo quasi al fiume stanco un morso,
Poi che non può col piè, per la campagna
Col disìo e cogli occhi l'accompagna.
Che debbe far l'innamorato Dio,
Poichè la bella nympha più non giugne?
Quanto gli e più negata, più desìo
L'innamorato core accende e pugne.
La nympha era già presso ove ARNO mio
Ricieve OMBRONE, e l'onde sue congiugne;
OMBRONE, ARNO veggiendo, si conforta,
E surge alquanto la speranza morta.
Grida da lungi; o ARNO, a cui rifugge
La maggior parte di noi fiumi Toschi,
La bella nympha, che come ucciel fugge,
Da me seguita in tanti monti e boschi,
Sanza alcuna pietate il cor mi strugge,
Nè par che amor il duro cor conoschi;
Rendimi lei, e la speranza persa;
E il legier corso suo rompi, e 'ntraversa.

Io sono OMBRON, che le mie cerule onde
Per te raccoglio, a te tutte le serbo,
E fatte tue diventon sì profonde,
Che sprezzi e ripe, e ponti alto e superbo.
Questa è mia preda, e queste treccie bionde,
Quali in man porto con dolore acerbo,
Ne fan chiar segno; in te mia speme è sola;
Soccorri presto, che la nympha vola.
ARNO, udendo OMBRONE, da pietà mosso,
Perchè el tempo non basta a far risposta,
Ritenne l'acqua, e già gonfiato e grosso,
Da lungi al corso della bell' AMBRA osta;
Fu da nuovo timor freddo e percosso
Il vergin petto, quanto più s'accosta;
Drieto OMBRON sente, e inanzi vede un lago,
Nè sa che farsi el cor gelato, et vago.
Come fera cacciata, e poi difesa,
Dei can fuggiendo la bocca bramosa,
Fuor del periglio già, la rete tesa
Veggiendo inanzi agli occhi paurosa,
Quasi già certa d'haver esser presa,
Nè fuggie inanzi, o indrieto tornar osa;
Teme i can, alla rete non si fida,
Non sa che farsi, e spaventata grida.
Tal della bella nympha era la sorte,
Da ogni parte da paura oppressa,
Non sa che farsi, se non desiar morte.
Vede l'un fiume, e l'altro che s'appressa,
E disperata alhor gridava forte:
O casta Dea, a cui io fui concessa
Dal caro padre e dalla madre antica,
Unica aita all' ultima fatica;

Diana bella, questo petto casto
Non maculò giammai folle disìo,
Guardalo hor tu, perch' io nympha non basto
A duo nimici, e l'uno e l'altro è Dio;
Col desìo di morir m' è sol rimasto
Al core il casto amor di LAURO mio;
Portate, o venti, questa voce estrema
A LAURO mio, che la mia morte gema.
Nè eron quasi della bocca fuore
Queste parole, che i candidi piedi
Furno occupati da novel rigore,
Crescierli poi, e farsi un sasso vedi;
Mutar le membra, e 'l bel corpo colore,
Ma pur, che fussi già donna, ancor credi;
Le membra mostron, come suol figura
Bozzata, e non finita in petra dura.
OMBRONE per corso faticato e lasso,
Per la speranza della cara preda,
Prende nuovo vigore, e strigne il passo,
E par che quasi in braccia haver la creda;
Crescier veggiendo inanzi agli occhi un sasso,
Ignaro ancor, non sa donde proceda;
Ma poi veggiendo vana ogni sua voglia,
Si ferma pien di meraviglia, e doglia.
Come in un parco, cerva, o altra fera,
Ch' è di materia, o picciol muro chiuso,
Soprafatta dai can, campar non spera,
Vicina al muro, e per timor là suso
Salta, e si lieva inanzi al can leggiera,
Resta il can dentro, misero, e deluso,
Non potendo seguir ove è salita,
Fermasi, e guarda il loco onde è fuggita.

Così lo Dio ferma la veloce orma,
Guarda piatoso il bel sasso crescente,
Il sasso che ancor serba qualche forma
Di bella donna, e qualche poco sente;
E come amore e la pietà l'informa,
Di pianto bagna il sasso amaramente;
Dicendo: O AMBRA mia, queste son l'acque,
Ove bagnar già il bel corpo ti piacque.
Io non harei creduto in dolor tanto,
Che la propria pietà vinta da quella
Della mia nympha, si fuggissi alquanto,
Per la maggior pietà d'AMBRA mia bella;
Questa, non già mia, move il mio pianto:
È pur la vita trista, e meschinella,
Anchorchè eterna; quando meco penso
È peggio in me, che in lei non haver senso.
Lasso, ne' monti miei paterni eccelsi,
Son tante nymphe, e sicura è ciascuna,
Fra mille belle la più bella scelsi,
Non so come; et amando sol quest' una,
Primo segno d'amore, i crini svelsi;
Et cacciala dell' acqua fresca e bruna,
Tenera, e nuda; e poi, fuggiendo esangue,
Tinse le spine e i sassi il sacro sangue.
Et finalmente in un sasso conversa,
Per colpa sol del mio crudel disiò:
Non so, non sendo mia, come l'ho persa
Nè posso perder questo viver rio;
In questo è troppo la mia sorte avversa,
Misero essendo et immortale Dio;
Che s' io potessi pur almen morire,
Potrìa el giusto immortal dolor finire.

Io ho imparato comè si compiaccia
A donna amata, et il suo amor guadagni;
Che a quella che più ami, più dispiaccia.
O Borea algente, che gelato stagni,
L'acqua corrente, fa s'induri e ghiaccia,
Che petrafatta la nympha accompagni;
Nè sol giammai co' raggi chiari e gialli
Risolva in acqua i rigidi cristalli.

LA CACCIA COL FALCONE.

Era già rosso tutto l'Oriente,
E le cime de' monti parien d'oro;
La passeretta schiamazzar si sente;
El contadin tornava al suo lavoro;
Le stelle eron fuggite, e già presente
Si vedea quasi quel, ch' amò l'alloro;
Ritornavansi al bosco molto in fretta
L'alocho, el barbagianni, e la civetta.
La volpe ritornava alla sua tana;
El lupo ritornava al suo diserto,
Era venuta e sparita Diana,
Però egli sarìa suto scoperto:
Havea già la sollecita villana
Alle pecore, e i porci l'uscio aperto;
Netta era l'aria, fresca e cristallina,
Et aspettar buon dì per la mattina.
Quando fui desto da certi romori
Di buon sonagli, et allettar di cani:
Hor su andianne presto, uccellatori,
Perchè gli è tardi, e i luoghi son lontani:

El canattier sia 'l primo ch' esca fuori;
Almen che sian de' cavalli stamani;
Non ci guastassi di can qualche paio;
Deh vanne innanzi presto, capellaio.
Adunque il capellaio nanzi camina,
Chiama Tambura, Pezuolo e Martello,
La Foglia, la Castagna e la Guerrina
Fagiano, Fagianin, Roca e Capello,
E Friza, e Biondo, Bamboccio e Rosina,
Ghiotto, la Torta, Viola, e Pestello
E Serchio, e Fuse, e'l mio Buontempo vecchio
Zambraco, Buratel, Scaccio e Penecchio.
Quando hanno i can di campo preso un pezzo,
Quattro segugi van con quattro sparvieri;
Guglielmo che per suo antico vezzo
Sempre quest' arte ha fatto volentieri;
Giovanni Franco, e Dionigi il sezzo,
Che innanzi a lui cavalca il Folga Amieri;
Ma perchè era buon 'ora la mattina,
Mentre cavalca Dionigi inchina.
Ma la fortuna, che ha sempre piacere
Di far diventar brun quel ch' è più bianco,
Dormendo Dionigi fa cadere,
Appunto per disgrazia al lato manco;
Sì che cadendo adosso allo sparviere,
Ruppegli un' alia, e macinnolli il fianco,
Questo li piacque assai, benchè nol dica,
Che gli par esser fuor di gran fatica.
Non cade Dionigi, ma rovina,
E come debbi creder toccò fondo,
Che com un tratto egli ha preso la china,
Presto la trova com un sasso tondo;

Disse fra se meglio era stamattina
Restar nel letto, come fe GISMONDO,
Scalza, e in camiscia sulle pocce al fresco;
Non c'inciampo mai più, se di quest' esco.
Io ho avuto pur poco intelletto
A uscire staman sì tosto fuori;
Se mi restavo in casa nel mio letto,
Per me meglio era, e per li uccellatori;
Messo harei 'l disinar bene in assetto,
E la tovaglia adorna di bei fiori;
Meglio è stracar la coltrice e'l guanciale,
Che il cavallo, e'l famiglio, e farsi male.
Intanto vuol lo sparviere impugnare,
Ma gli è si rotto che non può far l'erta;
DIONIGI con la man l'osa pigliare,
E pur ricade, e di questo s'accerta,
Che d'altro li bisogna procacciare;
Nel rassettargli la manica aperta
Le man ghermilli, e lui sotto se 'l caccia,
Saltolli adosso, e fenne una cofaccia.
Dov' è 'l CORONA? ov' è GIOVAN SIMONE?
Dimanda, BRACCIO, ov' è quel del gran naso?
BRACCIO rispose; a me varie cagione
Fatto han ch' ognun di loro sia rimaso;
Non prese mai il CORONA uno starnone,
Se per disgrazia non l'ha preso, o a caso:
Se s'è lasciato adunque non s'ingiuria:
Menarlo seco è cattiva auguria.
LUIGI PULCI ov' è, che non si sente?
Egli se n' andò dianzi in quel boschetto,
Che qualche fantasia ha per la mente,
Vorrà fantasticar forse un sonetto;

Guarti CORONA, che se non si pente,
E' barbottò staman molto nel letto,
E sentii ricordarli te CORONA,
Et a cacciarti in frottola, o in canzona.
GIOVAN SIMONE ha già preso la piega
D'andarne senza dire alli altri addio;
Senza licenzia n' è ito a bottega,
Di che gran sete tiene e gran desìo;
LUIGI quando il fiero naso piega,
Cani e cavalli adombra, e fa restio;
Per questo ognun che resti si contenta,
Ciò che lo vede fuggie, e si spaventa.
Restono adunque tre da uccellare,
E drieto a questi andava molta gente;
Chi per piacere, chi pur per guardare;
BARTOLO et ULIVIER, BRACCIO e il PATENTE,
Che mai non vidde più starne volare;
Et io con lor mi missi parimente,
PIETRO ALAMANNI, e il PONTINAR GIOVANNI
Che pare in sulla nona un barbagianni.
STROZZO drieto a costor, come maestro
Di questa gente, andava scosto un poco;
Come quello che v' era molto destro,
E molte volte ha fatto simil gioco;
E tanto cavalcamo pel silvestro,
Che finalmente fumo giunti al loco
Più bel, che mai vedesse creatura;
Per uccellar l'ha fatto la natura.
E si vedea una gentil valletta,
Un fossatel con certe macchie in mezzo,
Da ogni parte rimunita, e netta,
Sol nel fossato star possono al rezzo;

Era da ogni lato una piaggetta,
Che d'uccellar facea venir riprezzo
A chi non avessi occhi, tanto è bella;
El mondo non ha una pari a quella.
Scaldava il sole al monte già le spalle,
E'l resto della valle è ancora ombrosa;
Quando giunta la gente in su quel calle,
Prima a vedere, e disegnar si posa,
E poi si spargon tutti per la valle;
E perchè apunto riesca ogni cosa,
Chi va co' can, chi alla guardia, al getto,
Sicome STROZZO ha ordinato, e detto.
Era da ogni parte uno sparviere
Alto in buon luogo da poter gittare;
L'altro a capo n' era del canattiere,
E alla brigata lo vorrà scagliare;
Era BARTOLO al fondo, et ULIVIERE,
Et alcun altro per poter guardare
A mezza piaggia; ai una bella stoppia,
El capellaio ai can leva la coppia.
Non altrimenti quando la trombetta
Sente alle mosse il lieve barbaresco,
Parte correndo, o vuò dir, vola in fretta;
Così i cani, che sciolti son di fresco;
E se non pur che 'l canattier gli aletta,
Chiamando alcuni, et a chi squote il pescho,
Sarebbe il seguitarli troppa pena;
Pur la pertica e il fischio li rafrena.
Tira, buon can, su, tira su, cammina,
Andianne, andianne, torna quì, tè, torna;
Ah sciagurato Tamburo e Guerrina,
Habiate cura a Serchio, che soggiorna;

Ah bugiardo, ah poltron, volgi Rossina,
Guata, buon can, guata brigata adorna;
Tè, Fagiano, o che volta fu mai quella:
In questo modo il canattier favella.
State avveduti, ah Scaccio! frulla, frulla;
E che leva cacciando l'amor mio?
Ma io non veggo però levar nulla,
E n' ha pur voglia, e n' ha pur gran desìo;
Guarda la Torta là che si trastulla,
O che romor faranno, e già 'l sent' io;
Chi salta, e balla, e chi le leverà,
Di questi cani il miglior can serà.
Io veggo che Buontempo è in su la traccia.
Ve' che le corre e le farà levare,
Habbi cura a Buontempo, che e' le caccia,
Parmi vederle, e sentirle frullare,
Benchè e' sia vecchio assai, non ti dispiaccia,
Ch' io l'ho veduto, e so quel che sa fare,
Io so che 'l mio Buontempo mai non erra,
Ecco a te ULIVIER, guardale a terra.
Guarda quell' altra all' erta, una al fossato,
Non ti diss' io, che mi parea sentire?
Guardane una alla vigna, e l'altr' allato,
Guardane dua da me, guardane mille;
Alla brigata prima havea gittato
GIOVAN FRANCESCO, et empieva le ville
Di grida, e di conforti al suo uccello;
Ma per la fretta gittò col cappello.
Ecco GUGLIELMO a te, una ne viene,
Cava il cappello, et alzerai la mano;
Non istar più, GUGLIELMO, ecco a te, bene;
GUGLIELMO getta, e grida, ahi villano!

Segue la starna, e drieto ben le tiene
Quello sparviere, e in tempo momentano
Dette in aria forse cento braccia;
Poi cadde in terra, e già la pela, e straccia.
Garri a quel can, GUGLIELMO grida forte,
Che corre per cavargnene di piè;
E perchè le pertiche erono corte,
Un sasso prese, et a Guerrina diè;
Poi corre già senz' aspettar più scorte,
E quando presso allo sparvier più è,
Non lo veggendo, cheto usava stare,
Per udir se lo sente sonaglare.
E così stando gli venne veduto;
Presto, grida, a caval, la prima è presa;
Lieto a lui vanne destro, et avveduto;
Come colui, che l'arte ha bene intesa;
Preseli il geto, e per quel l'ha tenuto;
Dalli il capo, e'l cervello e non li pesa;
Sgermillo, e l'unghia e 'l becco gli havea netto;
Poi rimisse il cappello, e torna a getto.
GIOVAN FRANCESCO intanto havea ripreso
Il suo sparviere, e preso miglior loco;
Parli veder che a lui ne venga teso
Uno starnone, e come presso un poco
Gli fu, egli ha tutte le dita esteso,
E gittò come maestro di tal gioco;
Giunse la starna, e perchè era vecchia,
Si fe lasciare, e tutto lo spennecchia.
In vero egli era un certo sparverugio,
Che somigliava un gheppio, tanto è poco,
Non credo preso havesse un calderugio;
Se non faceva tosto, o in breve loco,

Non avere speranza nello indugio:
Quando e' non piglia, e' si levava a gioco;
E la cagione che quel tratto e' non prese,
Fu, che non vi avea il capo, e non vi attese.
Intanto venne uno staronne all' erta,
Viddelo il FOGLA, e fece un gentil getto;
Lo sparvier vola per la piaggia aperta,
E presegnene innanzi al dirimpetto;
Corre giù il FOGLA, e pargnene haver certa,
Però che lo sparvier molto è perfetto;
Preselo al netto, ove non era stecco,
E in terra insanguinolli i piedi, e'l becco.
E questo fe che lo sparviere è soro,
E intanto ULIVIER forte gridava;
Chiama giù il capellaio, chiama costoro,
Guardate una n' è quì, così parlava,
Tu lega i can, però che basta loro
La Rocca, che di sottera le cava;
Vien giù GUGLIELMO, non ti star al rezzo,
E tu, e'l FOGLA là mettete in mezzo.
Così fu fatto, e come sono in punto,
Il canattier dicea, sotto Rocca;
Quì cadde, ve', e se tu 'l harai giunto,
Siesi tuo, corri quì, tè, ponli bocca;
Poi dice, havete voi guardato à punto?
Et in quel lo starnon del fondo scocca;
Ecco a te FOGLA: e'l FOGLA grida e getta,
E'l simil fe GUGLIELMO molto in fretta.
Lasciò la starna andare lo sparviere,
Et attende a fugir quel che gli ha drieto;
Disse GUGLIELMO, tu l'hai, FOGLA AMIERI;
* * * * * * * * * * * * *

Corri tu, che vi se' presso, ULIVIERI,
Diceva il FOGLA, e GUGLIELMO sta cheto;
Corse ULIVIERI, e come a loro è sceso,
Vidde, che l'uno sparviere ha l'altro preso.
Quel del FOGLA havea preso per la gorga
Quel di GUGLIELMO, e crede ch 'l suo sia;
Perchè a GUGLIELMO tal parole porga:
La tua è stata pur gran villania,
Non credo a starne lo sparviere scorga,
Ma a sparvieri; egli è troppa pazzia,
A impacciarsi uccellando con fanciulli;
Questi non son buon giochi, o buon trastulli.
GUGLIELMO queto sta, e gran fatica
Dura a tener l'allegrezza coperta;
Pur con humil parole par che dica;
Io non lo viddi, e questa è cosa certa,
E questo più e più volte riplica;
Intanto il FOGLA havea già sceso l'erta,
E come allo sparviere è prossimano,
Quel di GUGLIELMO è guasto, il suo è sano.
E getta presto il suo loghero in terra,
Lo sparviere non men presto rispose,
E come a vincitor in quella guerra,
Vezzi li fa, et assai piacevol cose;
Vede intanto GUGLIELMO che lui erra,
E guasto è il suo sparviere, onde rispose
Al FOGLA; tu se' pur tu il villano,
Et alzò presto per darli la mano.
Ma come il FOGLA s'accorse dell' atto,
Scostossi un poco, acciochè non li dessi;
Disse GUGLIELMO al FOGLA, tu se' matto,
Se ne credi andar netto; e s' io credessi

Non far vendetta di quel che m' hai fatto,
Credo m' impiccherei, e s' io havessi
Meco MICHEL DI GIORGIO, o'l RANNUCCINO,
Attenderesti ad altro, cervellino.
El FOGLA innanzi alla furia si leva,
E stassi cheto, et ha pur patienza,
E altro viso, e parole non haveva,
Che quel ch' aspettando in favor la sentenza,
E poi subitamente la perdeva;
Disse GUGLIELMO; voglio haver prudenza,
Terrolla a mente insino all' hore extreme
E rivedremci qualche volta insieme.
Già il sole, in verso mezzo giorno cala,
E vien l'ombre stremando, che raccorcia;
Dà loro proportione e brutta e mala,
Come a figura dipinta in iscorcia;
Rinforzava il suo canto la cicala,
E'l mondo ardeva a giusa d'una torcia;
L'aria sta cheta, et ogni fronde salda
Nella stagion più dispettosa e calda.
Quando il mio DIONIGI tutto rosso,
Sudando, come fassi un uovo fresco;
Disse, star più con voi certo non posso,
Deh vientene almen tu GIOVAN FRANCESCO;
Ma venitene tutti per ir grosso;
Troppo sarebbe fiero barbaresco,
Chi volessi hor, quando la terra è accesa,
Aspettar più per pascersi di presa.
E detto questo, diè volta al cavallo,
Senza aspettar GIOVAN FRANCESCO ancora;
Ciascun si mette presto a seguitallo,
Che 'l sole tutti consuma e divora;

El cappellaio vien drieto, e seguitallo
I bracchi, ansando con la lingua fora;
Quanto più vanno, il caldo più radoppia;
Pare appicciato il foco in ogni stoppia.
Tornonsi a casa chi tristo e chi lieto,
E chi a pieno il carnaiuol di starne;
Alcun si sta senza, et è tristo e cheto,
E bisogna procacci d'altra carne;
GUGLIELMO viene dispettoso adrieto,
Nè puo di tanta guerra pace farne;
GIOVAN FRANCESCO già non se ne cura,
Che uccella per piacere e per natura.
E giunti a casa, riponeva il cuoio,
E i can governa e mette nella stalla
Il canattier; poi all' infrescatoio,
Rinovasi ognun co' bicchieri a galla;
Quivi si fa un altro uccellatoio,
Quivi le starne alcun non lascia, o falla;
Pare trebbiano il vin, sendo cercone,
Sì fa la voglia le vivande buone.
El primo assalto fu sanza romore,
Ognuno attende a menar la mascella;
Ma poi, passato un po' il primo furore,
Chi d'una cosa, chi d'altra favella;
Ciascuno al suo sparvier dava l'honore,
Cercando d'una scusa pronta e bella;
E chi molto non sa con lo sparviere,
Si sforza hor quì col ragionare, e bere.
Ogni cosa guastava la quistione
Del FOGLA con GUGLIELMO, onde si leva
Su DIONIGI con buona intentione,
E in questo modo a GUGLIELMO diceva:

Vuoci tu tor tanta consolatione?
E benchè il caso stran pur ti pareva,
Fa che tu sia com son io discreto,
Che averai il mio sparviere, e stati cheto.
Queste parole e questo dolce stile,
Perchè GUGLIELMO l'ama, assai li piace,
E perchè gli era pur di cor gentile,
Deliberò col FOLGA far la pace;
Onde li disce con parolo humile:
Star più teco non voglio in contumace,
E voglio in pace tutto sofferire;
Fatto questo ciascun vanne a dormire.
E quel che si sognassi per la notte,
Quello sarebbe bello a poter dire;
Ch' io so, ch' ognun rimetterà le dotte,
Insino a terza vorranno dormire;
Poi ce n'andremo insieme a quelle grotte,
E qualche lasca farem fuora uscire.
E così passo, compar, lieto il tempo,
Con mille rime in zucchero et a tempo.

ELEGIA.

VINTO dalli amorosi empj martirj,
Più volte ho già la mano a scriver porta,
Come il cor viva in pianti et in sospiri,
Donna, per farti del mio stato accorta;
Ma poi temendo non l'haressi a sdegno,
Ho dal primo pensier la man distorta.
Così mentre che dentro il foco al legno
E stato acceso, hora il disio m' ha spinto,
Hor m' ha paura ritenuto al segno:

Ma più celar non puossi; et già depinto
Porto el mio mal nella pallida faccia,
Come chi da mal lungo è stanco e vinto.

El cor dentro avvampa hor, di fuor tutto aghiaccia;
Onde convien, che a maggior forza io ceda
* * * * * * * * * * * * * *

Speme, soverchio amor, mia fedeltate
Questo laccio amoroso hanno al cor stretto,
Et furato lor dolce libertate.

Ben veggio il perso ben, ma perch' io aspetto
Trovar, donna gentile, in te merzede,
Fa, che di ben seguirti ho gran diletto;

Che s'egli è ver quel ch' altri dice, o crede,
Che persa è beltà in donna sanza amore,
Te ingiuriar non vorrei, e la mia fede:

Perchè non cerco alcun tuo disonore,
Ma sol la grazia tua e che ti piacci,
Che 'l mio albergo sia dentro al tuo core.

Mostron pur que' belli occhi, e' non ti spiacci
El mio servire; e così amor mi guida
Ognor più dentro ne' tenaci lacci;

Nè resterà giammai finchè me uccida,
Donna, se tua pietà non mi soccorre,
Che morte hor mi minaccia, et hor mi sfida:

Ahi, folle mio pensier, che sì alto porre
Vuolse l'effetto; ma se a te m'inchina,
Madonna, il cielo, hor me li posso opporre?

Così mi truovo in ardente fucina
D'amore, et ardo, e son d'arder contento,
Nè cierco al mio grave mal medicina,

Se non quando mancar li spirti sento;
Alhor ritorno al veder li occhi belli;
Così in parte s'acqueta el mio tormento.

Talchè se pur talvolta veder quelli
Potessi, o in braccio haverti, o pure alquanto
Tener le man ne' crispi tua capelli,

Mancherian i sospir, l'angoscia, el pianto,
Et quel dolore in che la mente è involta,
E in cambio a quel saria dolcezza e canto.

Ma tu dalli amorosi lacci sciolta,
Crudel, non curi di mie pene alhora,
Anzi gli occhi mi ascondi, altrove volta.

Li occhi tuo' belli, lasso, ove dimora
Il pharetrato amor ver me protervo,
Ove suo' dardi arruota, ove gl' indora.

E così il mio dolor non disacervo,
Ma resto quasi un corpo semivivo,
Con più grave tormento, et più acervo.

Ma fa quel vuoi di me per fin ch' i' vivo,
Io t'amerò, poichè al ciel così piace;
Così ti giuro, et di mia man ti scrivo.

Nè gesti, o sguardi, o parola fallace
D'altra non creder dal tuo amor mi svella,
Ch' al fine i' spero in te pur trovar pace.

Solo a te pensa l'alma, et sol favella
Di te la lingua, e il cor te sol vorrebbe,
Nè altra donna agli occhi mia par bella.

Tanto amor, tanta fe certo dovrebbe
Haver mossa a piatà una sirena,
Et liquefatto un cor di pietra harebbe.

Nata non se' di tigre o di leena,
Nè preso il latte nella selva Ircana,
O dove il ghiaccio el veloce Istro affrena.

Onde se quella speme non è vana,
Che mi dan gli occhi tua, li occhi che ferno
La piaga nel mio cor, ch' ancor non sana,

Non vorrai, amor, di me più scherno.
Così ti prego * * * *
Tua piatà faccia il nostro amor eterno.

Venga, se dee venir, tuo ajuto quando
Giovar mi possa, et non tardi tra via,
Che nuoce spesso a chi ben vive amando.

Ma, lasso, hor quel mi duole è ch' io vorria,
Il volto, e i gesti, e il pianto ch' el cor preme,
Accompaguassin questi versi mia;

Ma s' egli avvien, che soletti ambo insieme,
Posso il braccio tenerti al collo avvolto,
Vedrai come d'amore alto arde, e geme.

Vedrai cader dal mio pallido volto
Nel tuo candido sen lacrime tante,
Da' mia ardenti sospiri * * molto.

E se la lingua pavida e tremante
Non ti potrà del cor lo affetto aprire,
Come intervien sovente al fido amante,

Dagli baldanza * * * dire,
Quando gran fiamma in gentil cor accenda
Lo amor, la speme del fedel servire,

Chi sia che tanta cortesia riprenda?
Anzi, perchè mal puossi amor celare,
Che altri dal volto, o gesti nol comprenda,

Sovente io mi odo drieto susurrare,
Quanto è dal primier suo esser mutato
Questo meschin, per crudel donna amare.

Non rispondo, anzi vergognoso guato
A terra, come chi talvolta intende
Quel, che a ciascun credea esser celato.

La tua impietà te stessa, et me riprende,
Che non bene tua bellezza accompagna,
Et al mio bon servir mal cambio rende.

Nè perciò mai il cor di te si lagna,
Nè si dorrà sino allo extremo punto,
Ma ben vorrebbe, e perciò il volto bagna.

Teco l'avessi il ciel, donna, congiunto
In matrimonio: ah, che pria non venisti
Al mondo, o io non son più tardo giunto?

Che gli occhi, co' quai pria tu il core apristi,
Ben mille volte harei baciato il giorno,
Scacciando i van sospiri, e i pensier tristi.

Ma questo van pensiero a che soggiorno?
Se tu pur dianzi, et io fui un tempo avanti
Dal laccio conjugal legato intorno,

Qual sol morte convien, che scioglia * * *
Puoi ben volendo, e te ne prego, e stringo,
Ch' un cor, un sol voler sia tra due amanti.

Ben t' accorgi, madonna, che non fingo
Pianti, sospiri, o le parole ardente;
Ma come amor la detta, io la dipingo.

Occhi belli, anzi stelle luciente,
O parole soavi, accorte e sagge,
Man decor, che toccar vorrei sovente,

Amor

Amor è quel, che a voi pregar mi tragge,
Non sia, madonna, il mio servire in vano,
Nè in van la mia speranza in terra cagge.

Tu hai la vita e la mia morte in mano:
Vivo contento, s' io ti parlo un poco;
Se non, morte me ancide a mano a mano.

Fa almen, s' io moro, dell' extremo foco
Le mia ossa infelice sieno extorte,
E poste in qualche abietto, e picciol loco.

Non vi sia scritto chi della mia morte
Fussi cagion, che ti saria gravezza;
Basta l'urna di fuor stampata porte:

« Troppo in lui amor, troppo in altrui durezza. »

AMORI DI VENERE E MARTE.

Venere parla.

Su nymphe ornate il glorioso monte —
Di canti, e balli, e resonanti lire;
Fate di fior ghirlande alme alla fronte,

Che mi par Marte amico mio sentire;
E dalla plaga lattea su nel cielo
Visto ho la stella sua lieta apparire.

Spargete all' aura i crini avvolti in velo,
E liete tutte nel fonte Acidalio
Gratiose vi lavate il volto e il pelo.

Le sacre Muse dal liquor Castalio
Di dolci carmi piene inviterete;
Stendete drappi, ornate il ciel col palio.

Bacco, e Sileno mio liete accogliete,
E se Cerer non è sdegnata ancora
Per Proserpina sua, la chiamerete.

Va, Climen nympha mia, dall' aurora,
Digli, che indugi alquanto il bel mattino,
Lieta col suo Titon facci dimora.

Tu Clytia andrai nel bel monte Pachino,
Tu nel Peloro, e tu nel Lilibeo,
Guardate di Sicilia ogni confino,

Sì che Vulcano mio fabro Pheteo
Con Marte non mi trovi in adulterio,
Donde fabula sia poi d'ogni Deo.

Ascondi luna il lucido emisperio;
Voi per le selve non latrate, o cani,
Sicchè d'infamia non si scuopri il vero.

Vien lieta notte, e voi profundi Mani
Scurate l'ora, e tu figliuol Cupido,
Mi do nelle tue braccia, in le tue mani.

Con le tue fiamme dolce ardente rido,
Fa lume a Marte, mio sposo et signore,
Tu me feristì, amor, di te me fido.

Marte, se oscure ancor ti paron l'ore,
Vienne al mio dolce ospizio, ch' io t'aspetto;
Vulcan non v' è, che ci disturbi amore.

Vien, ch' io t' invito nuda in mezo il letto,
Non indugiar, ch' el tempo passa e vola,
Coperto m' ho di fior vermigli il petto.

Vienne Marte, vien via, vien ch' io son sola;
Togliete e lumi, el mio mai non lo spengo;
Non sia chi più mi parli una parola.

Marte parla.

NON qual nimico alle tue stanze vengo,
Vener mia bella, ma sanz' arme, o dardo,
Che contro ai colpi tua null' arme tengo.

Altra cosa è vedere un grato sguardo
D'un amoroso lume, ovunque e' vada,
Che spada, o lancia, o vessillo, o stendardo.

« Amor regge suo impero sanza spada; »
Coperto no, ma vuole in corpo nudo,
Dolce contento a seguir ciò che aggrada;

Odir parlar, non dispietato e crudo,
Ma dolce in se, qual di piatà s'accolga;
E questa l'arme sia, la lancia, e 'l scudo.

Intorno al col suo bianca treccia avvolga,
Delli ardenti amator dura catena,
E forte laccio, che giammai si sciolga.

Baciar la bocca, e la fronte serena,
E dua celesti lumi, e 'l bianco petto,
La lunga man d'ogni bellezza piena.

Altra cosa è giacer nell' aureo letto
Con la sua dolce amica, et cantar carmi,
Che affaticar il corpo al scudo, e elmetto.

Gustar quel frutto, che può lieto farmi,
Ultimo fin d'un tremante dilette;
Tempo è d'amor, tempo è da spada et armi.

Apollo parla.

INGIURIA è grande al letto romper fede;
Non sia chi pecchi, e di', chi 'l saprà mai?
Che 'l sol, le stelle, el ciel, la luna il vede.

E tu che lieta col tuo Marte stai,
Nè pensi, il ciel di tua colpa dispone;
Così spesso un gran gaudio torna in guai.

Ogni lungo secreto ha sua stagione;
Chi troppo va tentando la fortuna,
Se allide in qualche scoglio, è ben ragione.

Correte, o nymphe, a veder sol quest' una
Adulterata Venere impudica,
E 'l traditor di Marte; o stelle! o luna!

Giove, se non ti par troppa fatica,
Con Giunon tua gelosa, al furto viene;
Non pecchi alcun, se non vuol che si dica.

Vieni a veder, Mercurio, le catene,
Che tu riporti in ciel di quest' e quella;
Che nul peccato mai fu senza pene.

Pluto, se inteso hai ancor questa novella,
Con Proserpina tua lassa l'inferno;
Ascendi all' aura relucente et bella.

Alme, che ornate il bel paese eterno
De' campi Elysi, al gran furto venite;
Convien si scuopra ogni secreto interno.

Glauco, Neptuno, Dori, Alpheo, correte
Al tristo incesto, et Ino, et Melicerta,
Con le Driade, e 'l gran padre d'Amphytrite.

Acciò che in terra, in mare, e in ciel sie certa
Infamia tal d'una malvagia et rea,
Et grave strupo, e inhonestate aperta.

Vulcan, vieni a veder tua Cytherea,
Come con Marte suo lieta si posa,
Et rotta t'ha la fede, et fatta rea.

Debbe al consortio tuo esser piatosa,
Ad altri no; ma gl' è fatica grave
Posser guardare una donna amorosa.

Che se la vuol, non fia chi mai la cave;
Tu dormi forse, ma se 'l mio sono hai inteso,
Vieni a veder di lei l'opere prave.

Lascia Sicilia, e 'l tuo stato sospeso;
Che patir tanta ingiuria honora te poco,
Vendetta brama Dio d'un core offeso.

Vulcano parla.

Non basta havermi il ciel dall' alto loco
Gittato in terra, e da sua mensa privo,
Et fatto fabro, et Dio del caldo foco;

Che per più pena mia ciaschedun divo
Cierchi straziarmi, et dimostrar lor prove;
Ma tanta ingiuria mai non la prescrivo.

Io pur attendo a far saette a Giove,
Sudando in torno all' antica fucina,
Et Marte gode mie fatiche altrove.

Venere, Vener mia, spuma marina,
Tu Marte adulter, pena pagherete,
Che grave colpa vuol gran disciplina.
* * * * * * * * * * * * *

LA CONFESSIONE.

Donne et fanciulle, io mi fo conscienzia
D'ogni mie fallo, e vo' far penitenzia.

Io mi confesso ad voi primieramente,
Ch' io sono stato al piacer negligente,

Et molte cose ho lasciato pendente:
Di questo primo i' mi fo conscienza.

Io havea lungo tempo disiato
A una gentil donna haver parlato,
Poi in sua presentia fui ammutolato:
Di questo ancora i' mi fo conscienza.

Già in un altro loco mi trovai,
Et un bel tratto per viltà lasciai;
E non ritornò poi quel tratto mai:
Di questo ancora i' mi fo conscienza.

Ah, quante volte io me ne son pentito!
Presi una volta un più tristo partito,
Ch' io pagai innanzi; e poi non fui servito:
Di questo ancora i' mi fo conscienza.

Io mi ricordo ancor d'altri peccati;
Che, per ir drieto a parole di frati,
Molti dolci piaceri ho già lasciati:
Di questo ancora i' mi fo conscienza.

Dolgomi ancor, che non ho conosciuto
La giovenezza e 'l bel tempo che ho avuto;
Se non hor, quando egli è in tutto perduto:
Di questo ancora i' mi fo conscienza.

Dico mia colpa, et ho molto dolore
Di viltà, negligentia, et d'ogni errore:
Ricordi, o non ricordi, innanzi Amore
Generalmente io ne fo conscienza.

Et prego tutti voi, che vi guardiate,
Che simili peccati non facciate;
Acciò che vecchie non ve ne pentiate,
Et in van poi ne facciate conscienza.

LE SETTE ALLEGREZZE D'AMORE.

Deh state a udire giovane et donzelle
Queste sette allegrezze, ch' io vo' dire,
Devotamente, che son dolce, e belle,
Che amore a chi lo serve fa sentire;
Io dico a tutte quante, et primo a quelle,
Che son vaghe et gentile, e in sul fiorire,
Gustate ben queste allegrezze sante,
Che amor ve ne contenti tutte quante.

Prima allegrezza, che conciede amore
Si è mirar dua piatosi occhi fiso,
Esciene un vago, bel, dolce splendore;
Veder mover la bocca un dolce riso,
Le man, la gola, e modi pien d'honore,
L' andar, ch' uscita par del paradiso;
Ogni atto, e movimento, che si faccia,
Et così prima un cor gentil s' allaccia.

La seconda allegrezza, che amor dona,
E quando ho gratia di toccar la mano
Accortamente, ove si balla, o suona,
O in altro modo stringnerla pian piano;
Et mentrechè si giuoca, o si ragiona,
Gittar certe parole, et non in vano;
Toccare alquanto, et stringner sopra a' panni
In modo che chi è intorno, se ne inganni.

Terza allegrezza, qual amor conciede,
E quando ella una tua lettera accetta,
E degna di rispondere, e fare fede
Di propria man, che el collo al giogo metta;
Bene è duro colui, che, quando vede

Sì dolce pegno, lacrime non getta,
Leggiela cento volte, e non si satia,
Et con dolci sospiri amor ringratia.

Più dolce assai quest' allegrezza quarta,
Se ti conduci a dir qualche parole
A solo a solo, a far del tuo cor carta,
Et dire a boccha ben dove ti duole;
Se advien, che amor le some ben comparta,
Senti dir cose da fermare el sole:
Dolci pianti, et sospiri, et maladire
Usci, et finestre, che ti può impedire.

Chi può gustar questa quinta allegrezza,
Può dir, che amor, e il suo servitio piaccia,
Se advien, che baci con gran tenerezza
Un' amorosa, vagha, e gentil faccia,
Le labra, et dentro ov' è tanta dolcezza,
La gola, el petto, et le candide braccia,
Et tutte l'altre membre dolce et vaghe,
Lasciando spesso e segni delle piaghe.

Questa sesta allegrezza, ch' io dico hora,
E il venir quasi alla conclusione;
Et a quel fin, perchè ogni huom s' innamora,
Et si sopporta ogni aspra passione;
Chi l' ha provato, et chi lo prova ancora,
Sa che dolcezza, et che consolatione
E quella, di poter sanza sospetto
Tenere il suo signore in braccio stretto.

Vien drieto a questa l'ultima allegrezza,
Che amore in fin pur contentar ci vuole:
Non si può dir con quanta gentilezza,
Con che dolci sospir, con che parole,

Si perviene a questa ultima allegrezza,
Come si piange dolcemente e duole;
Fassi certi atti alhor, chi non vuol fingere,
Ch' un dipintore non sapre' dipingere.

Queste sono allegrezze che amor dà,
O donne, a chi lo serve fedelmente,
Però gustile, e pruovile chi ha
Bellezza, et gentillezza, età florente,
Che perder tempo duole a chi più sa;
Queste allegrezze ch' io ho detto al presente,
Chi le dice, et prova con divotione,
Non può morire sanza extrema untione.

Questo povero cieco, quale ha detto
Queste allegrezze, a voi si racomanda,
Amor l'ha cosi concio el poveretto,
Come vedete, et cieco attorno il manda,
Vorrebbe qualche carità in effetto,
Almen la gratia vostra v' addimanda;
Fategli qualche ben, donne amorose,
Che gustar possa delle vostre cose.

El poveretto è già condotto a tale,
Che non ha con chi fare el Carnasciale.

CANZONE.

Prenda piatà ciascun della mia doglia,
Giovane et donne, et sia chiunche si voglia.

Sempre servito io ho con pura fede
Una, la qual credea fussi pietosa,
Et che dovessi haver di me merzede,
Et non, come era, fussi disdegnosa;

Hor m' ho perduto il tempo, et ogni cosa,
Che si rivolta, come al vento foglia.
O lasso a me! ch' io non credetti mai,
Che sua occhi leggiadri e rilucenti
Fussin cagione a me di tanti guai,
Di tanti pianti, et di tanti lamenti;
Ah crudo amore, or come gliel consenti
Di tanta crudeltà suo core spoglia.
O lasso a me, questo non è quel merto,
Ch' io aspettava di mia fede intera;
Questo non è quel che mi fu offerto;
Questo ne' patti nostri, amor, non era;
Folle è colui che in tua promessa spera,
E sotto quella vive in pianti e in doglia.
Cantato in parte vi ho la doglia mia,
Che vi debba haver mosso haver piatate;
Et quanto afflitta la mia vita sia,
Perchè di me compassione habbiate;
Et prego amor, che più felice siate,
Et vi contenti d' ogni vostra voglia.

CANZONE.

Con tua promesse, et tua false parole,
Con falsi risi, et con vago sembiante,
Donna, menato hai il tuo fedele amante,
Sanza altro fare; onde m'increscе, et duole.
Io ho perduto drieto a tua bellezza
Già tanti passi per quella speranza,
La quale mi diè tua gran gentilezza,
Et la beltà, che qualunche altra avanza;
Fidomi in lei, et nella mia costanza,
Ma insino a quì non ho, se non parole.

Di tempo in tempo già tenuto m' hai
Tanto, ch' io posso numerar molti anni,
Et aspettavo pur, di tanti guai
Ristorar mi volessi, et tanti affanni;
Et conosco hor, che mi dileggi et inganni:
La fede mia non vuol da te parole.

Donna, stu m' ami, come già m' hai detto,
Fa ch' io ne vegga qualche sperantia;
Deh non mi tener più in contanto aspetto,
Che forse non harò più patientia,
Se vuoi usare inverso me clementia,
Non indugiare, et non mi dar parole.

Va canzonetta, et priega el mio signore,
Che non mi tenga più in dubbio sospeso;
Di che mi mostri una volta il suo core,
Et se è perduto il tempo ch' io ho speso,
Come io harò il suo pensiero inteso,
Prendo partito, et non vo' più parole.

CANZONE.

Io prego Dio, che tutti i mal parlanti
Facci star sempre in gran dolori e pianti.

E prego voi, o gentil donne e belle,
Che non facciate stima di parole,
Però che chi tien conto di novelle,
D'ogni piacer privare al fin si suole;
Honestamente e liete star si vuole,
Vivere in gioie, et in piaceri e canti.

Deh lasciam dir chi vorrà pur mal dire,
E non guardiamo al lor tristo parlare;
Allegro si vuol vivere e morire,

Mentre che in giovinezza habbiamo a stare;
E chi vorrà di noi mal favellare,
El col per troppa invidia se gli schianti.

Canzona, truova ciascheduno amante,
E le donne leggiadre, alte e gentile,
Ricorda lor, che ciascun sia costante
Al suo amore con animo virile,
Perchè il temer parole è cosa vile,
Ne fu usanza mai di veri amanti.

CANZONE.

I' ho d'amara dolcezza il mio cor pieno,
Come amor vuole, e d'un dolce veneno:

Nessuno è più di me lieto, e contento,
Nessuno merta maggior compassione;
La dolcezza, et dolor, che insieme sento,
Di rider damni, e sospiri cagione;
Non può intender sì dolce passione,
Scusa non fo, chi non ha gentil core.

Amore et honestate, et gentillezza,
A chi misura ben, sono una cosa:
Per me è perduta in tutto ogni bellezza,
Ch' è posta in donna altera, et disdegnosa:
Chi riprender mi può, s' i' son piatosa,
Quanto honestà comporta, et gentil core?

Riprenderammi chi ha sì dura mente,
Che non conoschi li amorosi rai:
Io prego amore, che chi amor non sente
Nol faccia degno di sentirla mai;
Ma chi l'osserva fedelmente assai,
Ardali sempre col suo foco il core.

Sanza ragion riprendami chi vuole,
Se non ha cor gentil, non ho paura;
Il mio constante amor vane parole
Mosse da invidia, poco stima o cura,
Disposta son, mentre la vita dura,
A seguir sempre sì gentil amore.

SONETTO.

Hermellino equo suae puellae utendum misso.

SE come Giove trasformossi in toro,
Anch' io potessi pigliar tua figura,
Hermellin mio, senza darti tal cura,
Portare vorre' io stesso il mio tesoro.

Non sì da lungi, nè con tal martoro,
Nè pria nell' onde mai con tal paura
Portato harei quell' Angioletta pura,
Che hora m' è donna, et forse poi sia alloro.

Ma poichè così va, Hermellino mio,
Tu solo porterai soave ei piano
La pretiosa salma, e'l mio desio.

Guarda non molestar col fren sua mano,
Ubidisci colei, che ubidisch' io,
Poichè si tosto amor vuole, che amiano.

SONETTO.

FUGGIENDO Loth con la sua famiglia
La città, ch' arse per divin giuditio;
Guardando indrieto, et visto el gran supplitio,
La donna immobil forma di sal piglia.

Tu hai fuggito, et è gran maraviglia,
La città ch' arde sempre in ogni vitio;
Sappi, anima gentil, che 'l tuo offitio
È non voltare a lei giammai le ciglia.

Per ritrovarti il buon pastore eterno
Lascia el greggie, o smarrita pecorella;
Truovati, e lieto in braccio ti riporta.

Perse Euridice Orfeo già in sulla porta,
Libera quasi, per voltarsi a quella;
Però non ti voltar più allo inferno.

SONETTO.

SEGUI, anima divota, quel fervore
Che la bontà divina al petto spira,
Et dove dolcemente chiama et tira
La voce, o pecorella, del pastore:

In questo nuovo tuo divoto ardore
Non sospetti, non sdegni, invidia, o ira,
Speranza certa al sommo bene aspira,
Pace, et dolcezza, et fama in suave odore.

Se pianti o sospir semini talvolta,
In questa santa tua felice insania,
Dolce, et eterna poi la ricolta.

« Populi meditati sunt insania »
Lasciali dire, et siedi, et Cristo ascolta,
O nuova cittadina di Bettania.

Fin du second et dernier volume.

587202
Sw

TABLE
DES MATIÈRES.

A

Académie grecque établie à Florence, tome II, page 95.

Acciajuoli (*Agnolo*). Sa lettre à Pierre de Médicis, t. I, p. 100.

— (*Donato*) dédie plusieurs de ses ouvrages à Pierre de Médicis, t. I, p. 110. — Son ambassade à Rome, p. 239. — Sa mort, p. 250.

Accolti (*Benedetto*). Son histoire des guerres entre les Chrétiens et les Turcs, t. I, p. 110.

Agnana, ferme de Laurent de Médicis, t. II, p. 174.

Alberti (*Leo Battista*). Sa comédie latine intitulée *Philodoxios*, t. I, p. 106. — L'un des interlocuteurs des *Disputationes Camaldulenses*, p. 123.

Albizi (*Renaud d'*) se déclare contre Côme de Médicis, t. I, p. 19. — Il est banni, p. 25.

Alexandre VI. Son élévation au pontificat, t. II, p. 308.

Ambra, poème italien de Laurent de Médicis, t. I, p. 327. — poème latin de Politien, t. II, p. 168.

Anciens auteurs. On découvre leurs ouvrages, t. I, p. 32. — comparés avec les modernes, t. I, p. 312.

Architecture encouragée par Laurent de Médicis, t. II, p. 269.

ARGYROPYLE (*Jean*) enseigne à Laurent la philosophie d'Aristote, t. I, p. 89. — Enseigne la langue grecque à Florence, t. II, p. 98. — Sa mort, p. 99.

Arts. Leurs progrès, t. II, p. 216. Leur état dans le moyen âge, p. 217. — Leur renaissance en Italie, p. 218. — Leur imperfection, p. 235. — Causes de leur perfectionnement, p. 237.

AUGURELLI (*Aurelio*), poète latin, t. II, p. 132.

Auteurs classiques, découverts, t. I, p. 32 *et suiv.* — Premières éditions de leurs ouvrages, t. II, p. 77 *et suiv.*

B

BALDINI (*Baccio*), l'un des premiers graveurs sur cuivre, t. II, p. 276.

BALDOVINETTI, fameux peintre de portraits, t. II, p. 230.

BALDOVINI. Son poème intitulé : *Lamento di Cecco da Varlungo*, t. I, p. 343.

BANDINI (*Bernardo*), l'un des complices de la conjuration des Pazzi, t. I, p. 212.

BARBARO (*Ermolao*), t. II, p. 317.

Beca di dicomano, poème rustique de Luigi Pulci, t. I, p. 342.

BECATELLI (*Antonio*). Son *Hermaphrodite* et autres poésies, t. I, p. 63; t. II, p. 111.

BEMBO (*Bernardo*), t. I, p. 248.

— (*Pietro*), ibid. — Ses vers sur Politien, t. II, p. 323.

BENTIVOGLIO (*Jean*) secourt Laurent de Médicis, t. I, p. 235. — Attaque Manfredi, prince de Faenza, t. II, p. 212.

Beoni, poème satyrique de Laurent de Médicis, t. I, p. 334.

BERLINGHIERI (*Francesco*). La *Geografia*, t. II, p. 138.

BESSARION (cardinal). Sa dispute avec George de Trébisonde, t. I, p. 67.

Bibliothèque de Saint-George à Venise fondée par Côme de Médicis, t. I, p. 24.

— Laurentiana. Son établissement, t. I, p. 48. — Ses progrès, t. II, p. 74. — Pillée par les Français, p. 315. — Rétablie par Léon X, p. 353.

— de Saint-Marc à Venise, fondée par Niccolo Niccoli, t. I, p. 49.

— du Vatican à Rome, fondée par Nicolas V, t. I, p. 52.

Blancs et *Noirs*, t. I, p. 6.

Boccace. Son Décaméron, t. I, p. 275. — Ses ouvrages latins, t. II, p. 65.

Bologne (bataille de), t. I, p. 102.

Bosso (*Mattheo*). Son caractère et ses ouvrages, t. II, p. 198.

Braccio (*Alessandro*), auteur de poésies latines, t. II, p. 132.

Brunelleschi (*Filippo*), t. I, p. 75.

Bruni (*Leonardo*), surnommé *Leonardo Aretino*. Son caractère et ses écrits, t. I, p. 27. — Il contribue aux progrès des sciences, t. II, p. 68.

Buonarotti (*Michel-Ange*). Il étudie dans les jardins de Saint-Marc, t. II, p. 252. — Habite le palais de Laurent, p. 254. — Avantages qu'il eut sur ses devanciers, p. 255. — Ses ouvrages de sculpture, p. 257. — On lui doit le perfectionnement du goût, p. 261. — Critiques injustes que l'on fit de ses ouvrages, p. 263.

— (*Michel-Ange*) le jeune. Sa comédie rustique intitulée *La Tancia*, t. I, p. 343.

Burchiello. Ses écrits, t. I, p. 280.

C

Caffagiolo (description de), t. II, p. 174.
Calabre (le duc de) défait les Florentins, t. I, p. 252. — Est défait par Robert Malatesta, t. II, p. 13.
Calphurnius. Ses écrits découverts en Angleterre, t. I, p. 38.
Cantalicio, poète latin moderne, t. II, p. 132.
Canti Carnascialeschi, t. I, p. 352.
Careggi (description de), t. II, p. 170.
Castagna (*Andrea da*) fit le tableau qui représentoit les Pazzi livrés au supplice, t. I, p. 232. — Introduisit la pratique de la peinture à l'huile, t. II, p. 230.
Cennini (*Bernardo*) fut le premier imprimeur florentin, t. II, p. 77.
Chasse (poème sur la), par Laurent de Médicis, t. I, p. 329.
Chalcondyles (*Demetrius*) enseigne le grec à Florence, t. II, p. 100. — C'est à tort qu'on prétend qu'il y eut de la rivalité entre lui et Politien, p. 101.
Chrysoloras (*Emmanuel*), t. I, p. 27. — Le père de l'érudition classique chez les modernes, t. II, p. 69.
Cibo (*Giam-Battista*). Voyez Innocent VIII.
Cibo (*Francesco*) épouse Maddalena, fille de Laurent de Médicis, t. II, p. 189.
Cicéron (divers ouvrages de) découverts par Poggio, t. I, p. 34.
Ciriffo Calvaneo, poème héroïque de Luca Pulci, t. I, p. 285.
Clarice, femme de Laurent, t. I, p. 137. — Ses querelles avec Politien, tome II, p. 155.

Digitized by Google

Collectiones Cosmianae, t. I, p. 63.
Colonne (*Othon*), élu pape sous le nom de Martin V, t. I, p. 15.
Columelle. Découverte de ses ouvrages, t. I, p. 35.
Constantinople (prise de), t. I, p. 54.
Contucci (*André*), artiste célèbre, t. II, p. 267.
Corniuoli (*Giovanni delle*), célèbre graveur en pierres précieuses, t. II, p. 281.
Cossa (*Balthazar*), Jean XXIII, t. I, p. 14.
Concile de Florence en 1438, t. I, p. 43.
Congrès de Crémone, t. II, p. 17.
Crescimbeni. Comment il caractérise les poésies de Laurent, t. I, p. 359.

D

Dante. Son *Inferno*, t. I, p. 275. — Caractère de ses sonnets, p. 320. — Ses ouvrages latins, t. II, p. 64.
Danemarck (roi de) à Florence, t. I, p. 187.
Domenico *de' Camei*, graveur en pierres précieuses, t. II, p. 282.
Donatello, favorisé par Côme de Médicis, t. I, p. 76. — Ses ouvrages de sculpture, t. II, p. 234.
Donato (*Lucrezia*), maîtresse de Laurent, t. I, p. 135.
Drame italien. Sa naissance, t. I, p.
— en musique. Son origine, t. I.
Driadeo d'amore, roman pastoral de Luca Pulci, t. I, p. 346.

E

Este (*Borso d'*), marquis de Ferrare, t. I, p. 150.
— (*Hercule d'*), duc de Ferrare, secourt Laurent, t. I, p. 235. — Est secouru à son tour par Laurent, t. II, p. 11.

F

FERDINAND, roi de Naples. Sa lettre à Laurent, t. I, p. 99. — Refuse le mariage proposé entre sa fille et le dauphin de France, p. 184. — Se ligue avec le pape contre les Florentins, p. 243. — Reçoit à Naples la visite de Laurent, p. 260. — Conclut un traité de paix avec lui, p. 262. — Est menacé par le pape, t. II, p. 27. — Défendu par Laurent, p. 32. Se réconcilie avec le pape, p. 35. — Sa cruauté et sa perfidie, p. 43.

Ferrare. Son gouvernement, t. I, p. 150.

FICINO (*Marsilio*), élevé dans la philosophie platonicienne, t. I, p. 46. — Donne des soins à l'instruction de Laurent, p. 89. — Ses extraits de la doctrine de Platon, p. 191.

FIDELIS (*Cassandra*). Ses talens extraordinaires, t. II, p. 120.

Fiesole. Sa situation, t. I, p. 3. — Elle est détruite, p. 5.

FILELFO (*Francesco*). Ses recherches pour découvrir les anciens manuscrits, t. I, p. 40. — Ses querelles avec Poggio, p. 68.

Florence. — Son origine, t. I, p. 3. — Son gouvernement, p. 5. — Sa situation à la mort de Pierre de Médicis, p. 148. — Revue de son gouvernement, t. II, p. 46. — Réglemens faits par Laurent, p. 47. — Sa prospérité, p. 51. — Extinction de la république, p. 384.

FOLENGI (*Niccolo*), auteur de poésies latines, t. II, p 132.

FRANCO (*Matteo*). Ses sonnets, t. I, p. 292.

FRESCOBALDI (conspiration de), t. II, p. 6.

G

Genazano (*Mariano*), prédicateur distingué, t. II, p. 195.
Gentile *d'Urbino*, évêque d'Arezzo, chargé de l'éducation de Laurent, t. I, p. 88. — Convoque une assemblée à Florence contre Sixte IV, t. I, p. 242.
George de Trébisonde. Sa dispute avec le cardinal Bessarion, t. I, p. 67.
Ghiberti (*Lorenzo*). Ses ouvrages de sculpture, t. I, p. 79; t. II, p. 233.
Giotto. Caractère de ses tableaux, t. II, p. 221.
Granacci (*Francesco*), compagnon d'études de Michel-Ange, t. II, p. 252.
Gravure sur cuivre. Son invention, t. II, p. 276. — Sur les pierres précieuses, p. 281.
Grocin (*Williams*), étudiant à Florence, t. II, p. 103.
Grosso (*Niccolo*), surnommé *il Caparra*. Ses ouvrages en fer, t. II, p. 268.
Guarino Veronese, célèbre érudit, t. I, p. 38. — Ses recherches sur les auteurs anciens, p. 39.
Guelfes et Gibelins, t. I, p. 6.

H

Hermaphroditus, ouvrage licencieux de Beccatelli, t. I, p. 63.

I

Imprimerie (invention de l'), t. I, p. 53. — Son introduction à Florence, t. II, p. 76.
Innocent VIII. Son élévation au pontificat et son caractère, t. II, p. 20. — Laurent gagne sa confiance, p. 21. —

Querelles de ce pape avec Ferdinand, roi de Naples, p. 25-46.

Isabelle d'Arragon. Son mariage avec Galéas Sforce, duc de Milan, t. II, p. 191. — Anecdote sur cette princesse, t. II, p. 192.

Italie. Sa situation politique, t. I, p. 142; et t. II, p. 4, — Tranquillité générale dont elle jouit. p. 58. — Elle est envahie par les Français, p. 308.

L

Landino (*Christoforo*). Son caractère, t. I, p. 89. — Ses *Disputationes Camaldulenses*, p. 121. — Ses poésies, t. II, p. 128. — Son commentaire sur Dante, p. 65. — Son édition d'Horace, p. 79.

Laudi de Laurent de Médicis, t. I, p. 333.

Léon X. *Voyez* Jean de Médicis. — Siècle de Léon X, t. II, p. 350.

Linacer (*Thomas*) étudie la langue grecque à Florence, t. II, p. 103.

Lippi (*Filippo*) l'ancien, favorisé par Côme de Médicis, t. I, p. 78. — Laurent lui fait élever un monument, t. II, p. 228.

— (*Filippo*) le jeune. Ses tableaux, t. II, p. 231.

Live (*Tite-*). Recherche de ses écrits, t. I, p. 36.

Louis XI, roi de France, négocie pour le mariage du dauphin avec la fille du roi de Naples, t. I, p. 182. — Il avertit Laurent de se tenir sur ses gardes au congrès de Crémone, t. II, p. 17.

Lucrece. Découverte de ses ouvrages, t. I, p. 35.

M

MADDALENA, fille de Laurent, épouse François Cibo, t. II, p. 189.

MAFFEI (*Antonio*), l'un des complices dans la conjuration des Pazzi, t. I, p. 215.

— (*Rafaello*). Bontés de Laurent pour lui, t. I, p. 238.

MAHOMET II prend Constantinople, t. I, p. 54. — Prend l'isle de Négrepont, p. 155. — Sa mort, t. II, p. 9.

MALATESTA (*Robert*) commande les troupes florentines, t. I, p. 250. — S'engage au service du pape, t. II, p. 13. — Sa mort, p. 14.

MANETTI (*Gianozzo*), t. I, p. 28. — S'applique à l'étude de la perspective, t. II, p. 226.

MANFREDI (*Galeotto*). Mort tragique de ce prince, t. II, p. 210.

MANTEGNA (*André*). Ses gravures, t. II, p. 277.

MASSACCIO eut part à la faveur de Côme de Médicis, t. I, p. 77.

MAXIMIS (*Carolus de'*). Son poème sur le rétablissement de l'académie de Pise, t. II, p. 132.

MÉDICIS (famille des). Son antiquité, t. I, p. 10. — Nature de son influence à Florence, p. 17. — Sources de ses richesses, p. 156. — Ses ressources de commerce, p. 157. Autres sources de ses revenus, p. 160. — Chassée de Florence, t. II, p. 311. — Ses partisans décapités, p. 332. Rétablie à Florence, p. 344.

— (*Alexandre de*), fils naturel de Lorenzo, duc d'Urbin, t. II, p. 365. — Usurpe la souveraineté de Florence, p. 371. — Est assassiné par Lorenzino de Médicis, p. 378.

— (*Côme de*), surnommé le *Père de la patrie*, soutient le parti de Balthasar Cossa (Jean XXIII), t. I, p. 14. —

Est exilé à Padoue, p. 21. — Fonde la bibliothèque de Saint-George à Venise, p. 24. — Est rappelé de l'exil, p. 25. — Encourage les gens de lettres, p. 29. — Fonde la bibliothèque Laurentiana, p. 48. — S'applique lui-même à l'étude, p. 57. — Sa célébrité, p. 61. — Sa mort et son caractère, p. 74. — Ses réparties, p. 80. — Sa grande prospérité, p. 82.

Médicis (*Côme de*), premier grand-duc, t. II, p. 384.

— (*Jean de*), l'un des ancêtres de Laurent, secourt la forteresse de Scarperia, t. I, p. 11.

— (*Jean de*) surnommé *de' Bicci*, père de Côme le Père de la patrie, t. I, p. 12. — Ses derniers avis à ses deux fils, p. 13.

— (*Jean de*), fils de Côme. Sa mort, t. I, p. 59.

— (*Jean de*), Léon X, second fils de Laurent. Sa naissance, t. II, p. 150. — Son caractère, p. 161. — Élevé à la dignité de cardinal, p. 178. — Lettre que Laurent lui adressa au sujet de sa promotion, p. 179. — Lettre de lui à son frère Pierre au sujet de la mort de leur père, p. 305. — Sa conduite dans son exil, p. 341. — Son élévation au pontificat, p. 345.

— (*Jean de*), fils de *Pierre-François*, prend le nom de *Popolani*, t. II, p. 367.

— (*Jean de*), capitaine des *Bandes noires*, t. II, p. 368.

— (*Julien de*), frère de Laurent. Sa naissance, t. I, p. 59. Sa joûte avec Laurent, et poème à ce sujet, p. 111. — — Son caractère, p. 153. — Il est assassiné dans la conspiration des Pazzi, p. 217. — Ses obsèques, p. 228. — Ses qualités personnelles, p. 229.

— (*Julien de*), duc de Nemours, troisième fils de Laurent. Sa naissance, t. II, p. 150. — Son caractère, p. 355. — Sa mort, p. 358.

MÉDICIS (*Jules de*), Clément VII. Sa naissance, t. I, p. 229. Suit la fortune du cardinal Jean, t. II, p. 344. — Est élevé au pontificat et rétablit la bibliothèque Laurentiana, p. 354.

— (*Hippolyte de*), fils naturel de Julien, duc de Nemours. Son caractère et ses talens, t. II, p. 360. — Meurt empoisonné, p. 373.

— (*Laurent de*), frère de Côme, t. I, p. 59. — Il recueille les restes précieux de l'antiquité, t. II, p. 243.

— (*Laurent de*), le *Magnifique*. Sa naissance, t. I, p. 59. — Ses qualités prématurées, p. 84. — Sa personne et son caractère, p. 87. — Son éducation, p. 88. — Son entrevue avec Frédéric d'Arragon à Pise, p. 90. — Il fait un voyage à Rome, p. 91. — Il sauve son père d'une conspiration tramée contre lui, p. 95. — Déjoue la conspiration de Luca Pitti, p. 95. — Sa joûte, et poème de Luca Pulci à ce sujet, p. 111. — Le portrait qu'il fait de sa maîtresse, p. 127. — Il épouse Clarice Orsini, p. 137. — Prend la direction du gouvernement de Florence, p. 151. — Consacre son loisir à la littérature, p. 164. — Son ambassade auprès de Sixte IV, p. 173. — Il étouffe la révolte de Volterra, p. 176. — Établit une académie à Pise, p. 179. — Son poème intitulé *Altercazione*, p. 191. — Il est blessé dans la conspiration des Pazzi, p. 217. — Sa conduite envers les conjurés, p. 227. — Préparatifs pour résister au pape et au roi de Naples, p. 233. — Danger de sa situation, p. 245. — Il prend la résolution d'aller trouver le roi de Naples, p. 253. — Sa lettre aux magistrats de Florence, p. 254. — Entrevue avec le roi, p. 259. — Il conclut un traité avec lui, p. 262. — Sa réception à Florence, p. 265. — Il conclut la paix avec le pape, p. 269. — Ses études, p. 271. — Écrits de sa

jeunesse, p. 296. — Caractère de ses poésies, p. 298. — Talent de la description, p. 300. — Comparaisons poétiques, p. 302. — Des passions, p. 311. — Sonnets et poésies lyriques, p. 322. — *Selve d'Amore*, p. 324. — *Ambra*, p. 327. — *La Caccia col falcone*, p. 239. — Pièces morales, p. 330. — Poésies sacrées, p. 133. — Les *Beoni*, p. 334. — *La Nencia da Barberino*, p. 342. Ouvrages dramatiques, p. 346. — *Canti Carnascialeschi*, p. 352. — *Canzoni a ballo*, p. 354. — Jugement sur ses poésies, par Pic de la Mirandole et autres, p. 357. — Il s'applique à affermir la paix de l'Italie, t. II, p. 3. — Conspiration de Frescobaldi contre lui, p. 7. — Il défend le duc de Ferrare contre le pape et les Vénitiens, p. 11. — Obtient la confiance d'Innocent VIII, p. 21. — Va lui-même au siége de Pietra-Santa, p. 24. — Réconcilie le pape avec le roi de Naples, p. 33. — Assiste à la prise de Sarzana, p. 38. — Protège les petits états de l'Italie, p. 39. — Réconcilie une seconde fois le roi de Naples avec le pape, p. 46. — Réglemens qu'il établit à Florence, p. 50. — Sa réputation dans toute l'Italie, p. 55. — Son ardeur pour la recherche des anciens manuscrits, p. 74. — Établissement d'une académie grecque à Pise, p. 95. — Son caractère domestique, p. 142. — On l'accuse d'avoir eu des mœurs licencieuses, p. 146. — Sa justification à ce sujet, p. 149. — Sa conduite envers ses enfans, p. 151. — Il acquitte ses dettes, et renonce au commerce pour se livrer à l'agriculture, p. 163. — Il favorise les savans ecclésiastiques, p. 193. — Augmente sa collection de sculptures antiques, p. 248. — Établit une école pour l'étude de l'antique, p. 249. — Protège Michel-Ange, p. 254. — Autres artistes qui eurent part à sa faveur, p. 269 *et suiv.* — Il tente de faire revivre la mo-

saïque, p. 273. — Forme le projet de se retirer des embarras du gouvernement, p. 285. — Il tombe malade, et se fait transporter à Careggi, p. 287. — Sa conduite pendant sa dernière maladie, p. 289. — Entrevue avec Pic et Politien, p. 291. — avec Savonarole, p. 293. — Mort de Laurent, p. 295. — Examen de sa conduite comme homme d'état, p. 298. — Vers élégiaques de Politien sur sa mort, p. 319.

Médicis (*Laurent de*), duc d'Urbin. Sa mort et son monument, t. II, p. 362.

— (*Laurent de*), fils de *Pierre-François*, surnommé *Lorenzino*, t. II, p. 369. — Il assassine le duc Alexandre, p. 378. — Motifs et conséquences de cette action, p. 380. — Il est assassiné à Venise, p. 383.

— (*Pierre de*), fils de Côme, épouse Lucretia Tornabuoni, t. I, p. 58. — Sa conduite après la mort de Côme, p. 93. — Il favorise les lettres, p. 104. — Sa mort et son caractère, p. 140.

— (*Pierre de*), fils de Laurent *le Magnifique*. Sa naissance, t. II, p. 150. — Son caractère, p. 158. — Il va voir le pape Innocent VIII, p. 175. — Épouse Alfonsina Orsini, p. 187. — Il est chassé de Florence, p. 313. — Sa mort et son caractère, p. 338. — Sonnet de lui, p. 340.

— (*Silvestre de*), t. I, p. 11.

— (*Veri de*), t. I, p. 12.

Merula (*Georges*). Sa querelle avec Politien, t. II, p. 92 *et suiv.*

Michellozzi (*Michellozzo*) accompagne Côme dans son exil, t. I, p. 23.

Milan. Son gouvernement, t. I, p. 145.

Miscellanea de Politien, t. II, p. 89.

Montesicco (*Giam-Battista*), l'un des complices de la conjuration des Pazzi, t. I, p. 212.
Morgante maggiore de Luigi Pulci, t. I, p. 288.
Mosaïque. Tentatives pour faire renaître cet art, t. II, p. 273.
Museum Florentinum. Son origine, t. II, p. 247.

N

Naldo *de Naldis*. Ses poésies latines, t. II, p. 129.
Naples. Son gouvernement, t. I, p. 145.
Nardi (*Bernardo*) attaque la ville de Prato, t. I, p. 154.
Nencia da Barberino, poème rustique de Laurent de Médicis, t. I, p. 342.
Niccoli (*Niccolo*), l'un des propagateurs de l'érudition, t. I, p. 49. — Fonda la bibliothèque *Marciana* à Florence, p. 50. — Rassembla les débris de l'art antique, t. II, p. 244.
Nicolas V fut le fondateur de la bibliothèque du Vatican, t. I, p. 52.

O

Olgiato (*Girolamo*) assassine le duc de Milan, t. I, p. 202.
Orfeo, poème de Politien, t. I, p. 349.
Orsini (*Clarice*), femme de Laurent. *Voyez* Clarice.
Otrante prise par les Turcs, t. I, p. 267. — Reprise par le duc de Calabre, t. II, p. 9.

P

Paléologue (*Jean*), empereur d'Orient, à Florence, t. I, p. 43.
Paul II. Sa mort, son caractère, t. I, p. 169. — Persécuta les savans, p. 171.

PAZZI (famille des), t. I, p. 208. — Ils conspirent contre Laurent : plan de la conspiration, p. 210. — Les conjurés attaquent le palais et sont repoussés par Cesare Petrucci, p. 218.

— (*Jacques de*). Sa fin misérable, t. I, p. 223.

— (*Guillaume de*), banni, t. I, p. 225.

PÉROUSE (bataille de), t. I, p. 251.

PÉTRARQUE. Ses écrits, t. I, p. 275. — Ses sonnets, p. 321. — Ses ouvrages latins, t. II, p. 64. — Sa collection de médailles antiques, p. 242.

PÉTRONE. Découverte de ses ouvrages, t. I, p. 38.

PIC (*Jean*) de la Mirandole. Son histoire et son caractère, t. II, p. 113. — Sa dernière entrevue avec Laurent, p. 291. — Sa mort, p. 317.

PISE. Rétablissement de son académie, t. I, p. 179. — Poème de Carolus de Maximis sur ce sujet, t. II, p. 132.

PISANI (*Niccolo* et *Andrea*). Leurs ouvrages de sculpture, t. II, p. 233.

PITTI (*Luca*) conspire contre les Médicis, t. I, p. 94.

PLATON. On fait revivre sa philosophie, t. I, p. 45. — Académie platonicienne; ses progrès, p. 188. — Fête platonicienne, p. 195. — Effets de cette institution, p. 197. — Nombre et célébrité des sectateurs de cette doctrine, p. 199.

PLATUS (*Platinus*), de Milan, auteur de poésies latines, t. II, p. 132.

PLAUTE. Découverte de ses ouvrages, t. I, p. 34.

PLETHO (*Gemisthus*), t. I, p. 45.

POGGIO étudie sous Chrysoloras, t. I, p. 28. — Découvre les écrits de plusieurs auteurs anciens, p. 32. — Sa querelle avec Filelfo, p. 68. — Ses soins pour recueillir les sculptures antiques, t. II, p. 244.

Poggio (*Giacopo*), fils du précédent, s'engagea dans la conspiration des Pazzi, et y périt, t. I, p. 221.

Poggio Cajano (description de), t. II, p. 164.

Politien (*Ange*). Son poème intitulé : *Giostra di Giuliano de' Medici*, t. I, p. 116. — Sa naissance et son éducation, p. 164. — Son caractère, p. 167. — Son drame lyrique intitulé *Orfeo*, p. 349. — Son poème intitulé *Nutritia*, p. 361. — Son ode à Horace, t. II, p. 80. — Auteurs qu'il a commentés, p. 85. — Il corrige les pandectes de Justinien, p. 87. — Ses *Miscellanea*, p. 89. — — Sa querelle avec Merula, p. 90. — avec Scala, p. 108. — Sa traduction d'Hérodien, p. 125. — d'Homère en vers latins, *ibid.* — Il accompagne la famille de Laurent à Pistoie, p. 152. — Ses lettres à Lucrezia, mère de Laurent, p. 154. — Ses querelles avec Clarice, p. 155. Il se retire à Fiesole, et y compose son poème intitulé *Rusticus*, p. 157. — Sa dernière entrevue avec Laurent de Médicis, p. 291. — Récits absurdes au sujet de sa mort, p. 318. — Son élegie sur la mort de Laurent, p. 319. — Vers du cardinal Bembo à ce sujet, p. 323. — Détails authentiques sur sa mort, p. 325.

Pollajuolo (*Antonio*). Médaille de cet artiste au sujet de la conspiration des Pazzi, t. I, p. 233. — L'un des premiers artistes qui se livrèrent à l'étude de l'anatomie, t. II, p. 229.

Pulci (*Bernardo*). Ses écrits, t. I, p. 283.

— (*Luca*). Sa *Giostra di Lorenzo de' Medici*, t. I, p. 115. Ses autres écrits, p. 285.

— (*Luigi*). Son *Morgante*, t. I, p. 289. — Ses sonnets, p. 292. — La *Beca di Dicomano*, poème rustique, p. 342.

Q

Quintilien. Découverte de ses ouvrages, t. I, p. 33 et 34.

R

Raimondi (*Marc-Antonio*). Ses gravures, t. II, p. 277.
Rappresentazioni, t. I, p. 346.
Recuperationes Fesulanae de Matteo Bosso, t. II, p. 199.
Réforme. Son origine, t. II, p. 349.
Riario (*Pierre*). Sa prodigalité, t. I, p. 185.
— (*Jérôme*), l'un des chefs de la conspiration des Pazzi, t. I, p. 206. — Il est assassiné, t. II, p. 204.
— (*Raphaël*), employé comme instrument dans la conspiration, t. I, p. 207.
Rôme. Son gouvernement, t. I, p. 146.
Rucellai (*Bernardo*) épouse Nannina, sœur de Laurent, t. II, p. 188.
Rustici (*Gian-Francesco*), peintre célèbre, t. II, p. 266.
Rusticus, poème latin de Politien, t. II, p. 157.

S

Salviati (*Francesco*), archevêque de Pise, l'un des chefs de la conspiration des Pazzi, t. I, p. 212. — Sa mort, p. 222.
— (*Averardo*). Témoignages d'amitié qu'il reçoit de Laurent, t. I, p. 237.
— (*Giacopo*) épouse Lucrezia, fille de Laurent, *ibid.* t. II, p. 190.
Salutati (*Coluccio*) félicite Démétrius Cydonius sur son arrivée en Italie, t. II, p. 69.

Sangallo (*Giuliano da*) , célèbre architecte , t. II , p. 272.
Sarzana attaquée par les Florentins , t. II , p. 25. — Prise, p. 38.
Satyre , plaisante. Son origine dans l'Italie moderne , t. I , p. 335.
Savonarole (*Jérôme*). Son caractère , t. II , p. 196. — Va voir Laurent dans sa dernière maladie , p. 293. — Troubles excités par lui dans Florence , p. 329. — Sa disgrace et son exécution , p. 334-337.
Saxus (*Pamphilus*). Ses vers à la mémoire de Politien , t. II , p. 327.
Scala (*Bartholomeo*) compose un manifeste au sujet de la conspiration des Pazzi , t. I , p. 244. — Son caractère , t. II , p. 105. — Sa querelle avec Politien , p. 108.
— (*Alessandra*). Son savoir et ses rares qualités , t. II , p. 118.
Sculpture (progrès de la) , t. II , p. 233. — État de la sculpture chez les anciens Romains , p. 239. — Recherches des ouvrages des anciens sculpteurs , p. 244.
Selve d'Amore de Laurent de Médicis , t. I , p. 324.
Sforce (*Constantin*) , général des Florentins , t. I , p. 250.
Sforce (*Galéas-Marie*) , duc de Milan , fait un voyage à Florence , t. I , p. 161. — Il est assassiné , p. 202.
— (*Galéas*). Son mariage avec Isabelle d'Arragon , t. II , p. 191.
— (*Ludovico*) , surnommé *il Moro*. Son ambition , t. I , p. 204. — Il attire les Français en Italie , t. II , p. 309.
Signorelli (*Luca*). Caractère de ses tableaux , t. II , p. 232.

Silius Italicus. Découverte de son poème, t. I, p. 35.
Simonetta, maîtresse de Julien de Médicis. Sa mort et ses funérailles, t. I, p. 128.
Simoneta (*Cecco*) s'oppose à l'ambition de Louis Sforce. — Sa mort, t. I, p. 205.
Sixte IV élevé au pontificat, t. I, p. 173. — Il s'engage dans la conspiration des Pazzi, p. 206. — Son extrême violence, p. 239. — Il excommunie Laurent et les magistrats de Florence, p. 241. — Tâche d'engager les Florentins à lui livrer Laurent, p. 243. — Son obstination, p. 249. — Il continue la guerre, p. 266. — Son ambition et sa rapacité, t. II, p. 11. — Il se ligue avec les Vénitiens contre le duc de Ferrare, p. 10. — Abandonne et excommunie ses alliés, p. 17. — Sa mort, son caractère, p. 19.
Sonnet italien. Son origine et ses défauts, t. I, p. 318.
Squarcialupi (*Antonio*), célèbre musicien, t. II, p. 139.
Stace. Découverte de ses ouvrages, t. I, p. 36.
Strozzi (*Filippo*) s'oppose à l'autorité de Côme de Médicis, premier grand-duc, t. II, p. 385. — Sa mort, p. 387.
Synode assemblé à Florence pour répondre à Sixte IV, t. I, p. 242.

T

Toscanelli (*Paolo*) élève le fameux gnomon de Florence, t. II, p. 136.
Traversari (*Ambrogio*) va voir Côme dans son exil, t. I, p. 24.

U

Uccelli (*Paolo*) se livre à l'étude de la perspective et du raccourci, t. II, p. 226.

URBINO (*Raphaël d'*). Combien il dut à Michel-Ange, t. II, p. 261.

V

VALERIUS FLACCUS. Découverte de ses ouvrages par Poggio, t. I, p. 34.

VENISE. Son gouvernement, t. I, p. 143.

VERINI (*Ugolino*). Ses poésies latines, t. II, p. 129.

— (*Michel*). Ses rares qualités, sa mort prématurée, t. II, p. 130.

VOLPAJA (*Lorenzo de*). Mécanique ingénieuse qu'il construisit pour Laurent, t. II, p. 137.

VOLTERRA. Révolte et pillage de cette ville, t. I, p. 176.

Z

ZAMBINO, de Pistoie. Sa bibliothèque, t. II, p. 154.

FIN.